



**HAL**  
open science

## Grammaire en construction

Bert Cappelle

► **To cite this version:**

Bert Cappelle. Grammaire en construction. Sciences de l'Homme et Société. Université Sorbonne Nouvelle, 2024. <tel-04410552>

**HAL Id: tel-04410552**

**<https://hal.science/tel-04410552v1>**

Submitted on 22 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC0 1.0 - Universal - International License

# Grammaire en construction

Dossier scientifique présenté en vue de l'Habilitation à  
Diriger des Recherches

Déposé le 15 septembre 2023 et prévu pour être soutenu le 16 février 2024 à  
l'École Doctorale 622 de l'Université Sorbonne Nouvelle par

**Bert Cappelle**

Maître de Conférences en linguistique anglaise à l'Université de Lille

Devant un jury composé de

**Hans C. Boas** (examineur)

Professeur des Universités en sciences du langage à l'Université de Texas à Austin

**Agnès Celle** (rapporteuse)

Professeure des Universités en linguistique anglaise à l'Université Paris Cité

**Ilse Depraetere** (examinatrice)

Professeure des Universités en linguistique anglaise à l'Université de Lille

**Peter Lauwers** (rapporteur)

Professeur des Universités en linguistique française à l'Université de Gand

**Dominique Legallois** (garant)

Professeur des Universités en sciences du langage à l'Université Sorbonne Nouvelle

## **Grammaire en construction**

Les documents composant ce dossier sont les suivants :

**Document 1 : document de synthèse**

*Trajectoire de recherche et justification thématique : texte de synthèse* 5

🌐 English version:

*Research trajectory and thematic justification: summary text* 139

**Document 2 : ouvrage de recherche original**

*Can Construction Grammar be Proven Wrong?* (courte monographie exclue de ce dossier) 265

**Document 3 : portfolio**

*Recueil des travaux publiés ou en voie de publication sélectionnés pour la candidature à l'HDR* (travaux exclus de ce dossier) 267

**Document 4 : document analytique**

*Présentation analytique des travaux sélectionnés, avec une note sur l'orientation de mes recherches futures* 273

🌐 English version:

*Analytical presentation of the publication portfolio, with a note on future research* 297

Les numéros de page donnés ici correspondent à ceux indiqués par le lecteur PDF de l'utilisateur.



## **Premier document**

**Trajectoire de recherche et justification thématique :  
texte de synthèse**

## Table des matières

<b>Préface .....</b>	<b>i</b>
<b>Chapitre 1</b>	
<b>La connaissance de la langue est la connaissance des constructions .....</b>	<b>1</b>
1.1 Les compléments, sont-ils gouvernés lexicalement ou constructionnellement ?.....	1
1.2 Interprétation dépendante de la construction : le cas d'une particule discursive en flamand occidental .....	19
1.3 Et les particules verbales ? Aspects de l'aspect et plus de preuves pour le sens propre à la construction .....	31
<b>Chapitre 2</b>	
<b>La connaissance de la langue est aussi la connaissance des relations constructionnelles : entrée en scène des allostructions .....</b>	<b>44</b>
2.1 Un pont entre les constructions et un pont entre les théories ...	45
2.2 Un moyen de sauver l'Intégrité Lexicale ?.....	59
3.3 Le rôle de la structure informationnelle dans les constructions	71
<b>Chapitre 3</b>	
<b>Vers la connaissance de ce qu'est une construction .....</b>	<b>77</b>
3.1 Être clair sur la « pragmatique » et le « contexte ».....	80
3.2 Accorder à la syntaxe son dû.....	85
3.3 Accepter soit que toutes les constructions ne sont pas significatives, soit que le réseau grammatical contient d'autres éléments. ....	93
<b>Conclusion et quelques réflexions méthodologiques finales : <i>Prenez votre temps</i>.....</b>	<b>99</b>
<b>Références.....</b>	<b>112</b>

## Préface

Ce document trace mon évolution en tant que chercheur. Il ressemble quelque peu à une autobiographie, racontant l'histoire de ce qui a suscité mon intérêt quand j'étais un jeune doctorant jusqu'à ce qui me préoccupe maintenant en tant que linguiste en milieu de carrière. Il constitue également une tentative de résumer mes activités de recherche et de démontrer qu'elles présentent une certaine cohérence thématique. Mon objectif est de montrer trois choses : premièrement, que j'ai été convaincu dès le début de ma carrière que les utilisateurs de la langue ont emmagasiné des constructions grammaticales qui peuvent imprégner les mots de sens ; deuxièmement, que j'ai rapidement réalisé que certaines constructions peuvent avoir différentes formes qui, compte tenu de leur similitude sémantique, sont liées dans la cognition des locuteurs ; et troisièmement, que je suis de plus en plus conscient de la compréhension incomplète des linguistes quant à ce que sont réellement les constructions et quelle est leur place dans la grammaire.

Je fais référence à la grammaire ici non seulement en tant que système linguistique mental sur lequel un locuteur s'appuie lorsqu'il produit et traite des énoncés, mais aussi en tant que discipline scientifique ayant un tel système comme objet d'étude. Mon objectif général est de suggérer que, bien que, à mon avis, les praticiens de la Grammaire de Construction aient jeté les bases d'une théorie grammaticale réussie, il est encore trop tôt pour qu'ils prétendent que leur édifice théorique est complet. La Grammaire de Construction est toujours un chantier en cours.

Pendant les dix dernières années environ, j'ai essayé de trouver et de définir le fil conducteur qui traverse mes publications de re-

cherche. Stockés dans un dossier sur mon ordinateur, se trouvent plusieurs documents de plan, le premier datant de 2014, témoignant d'entreprises précédentes infructueuses pour trouver un dénominateur commun. Au fil des années, le nombre de sujets sur lesquels j'ai travaillé a augmenté, en raison d'opportunités de collaboration et d'autres circonstances tout à fait normales, mais aussi parce que tant de choses sur la langue sont irrésistiblement intéressantes. Cela a rendu d'autant plus difficile la formulation du contenu réel de ma recherche. Il est ensuite devenu tentant de penser à un thème spécifique qui unirait au moins une partie de mes recherches. Un tel sujet était les « paradoxes linguistiques ». Un autre était la négation dans les constructions.

Le premier sujet m'aurait permis de discuter, par exemple, du problème perçu de la productivité partielle. Il s'agit de règles générales dont les locuteurs doivent mémoriser les résultats, ce qui implique que ces règles générales ne sont pas vraiment aussi générales qu'on le pense. Le thème des paradoxes m'aurait également donné l'occasion d'analyser les contorsions théoriques apparentes nécessaires pour donner un sens à la notion de pragmatique conventionnalisée. Cette notion traite les types de significations dépendantes du contexte, donc extrêmement flexibles, comme étant en réalité fixes. Cela m'aurait aussi permis de discuter, parmi d'autres paradoxes apparents, des comportements alternatifs apparemment irréconciliables des verbes à particules en tant que mots uniques et en tant que combinaisons de mots.

Présenter ma recherche en termes de paradoxes, cependant, a fini par donner l'impression d'être une camisole de force. Choisir cet angle a également eu l'effet pervers d'exiger encore plus de recherches supplémentaires si je voulais donner la substance nécessaire à un thème qui avait des prétentions philosophiques. En ce qui concerne le thème de la négation, il n'était pas non plus satisfaisant. Bien qu'il m'ait permis de discuter des existentiels négatifs (qui sont également

une sorte de paradoxe), des fragments avec *not* et des adjectifs privatifs comme *fake* et *artificial*, la cohérence qu'il était censé créer semblait encore une fois, et bien, artificielle, voire inexistante. Ce thème aurait également omis de couvrir de grandes parties de ma recherche.

Le point de vue sous lequel j'ai présenté ma recherche dans ce document est, en comparaison, plus naturel que ce que j'avais tenté de faire avec ces propositions antérieures. J'aurais dû écouter bien plus tôt un collègue belge qui m'a simplement suggéré « constructions » comme sujet. Néanmoins, certaines lignes de ma recherche ont encore été exclues de ce résumé. En particulier, je n'ai pas fourni de synthèse de mes publications sur la traductologie de corpus (par exemple, Cappelle et Loock 2013, 2017, De Clercq et al. 2021). Une discussion à leur sujet n'entraîne pas tout à fait dans l'arc narratif, dans la mesure où il en existe un. De plus, j'ai récemment eu l'occasion de résumer les recherches typologiques que j'ai menées sur les événements de mouvement (et similaires au mouvement), basées sur des corpus de traduction, dans Cappelle (2021a).

Le domaine de recherche sur lequel je souhaite encadrer de jeunes chercheurs sera mis en évidence dans ce document : la pragmatique constructionnelle, la syntaxe dans la Grammaire de Construction et le développement ultérieur de la théorie elle-même. En termes de méthodologies, ma recherche a été assez éclectique et opportuniste, faisant principalement usage de la linguistique de corpus, mais aussi de la psycholinguistique et de la neurolinguistique, ainsi que de l'élicitation par le biais des questionnaires. Je souhaite ici plaider en faveur de la nécessité d'une réflexion minutieuse, de méthodes qualitatives, d'une observation lente et même de l'introspection en tant que moyens complémentaires pour mieux comprendre les phénomènes linguistiques et leurs implications pour notre théorie de la grammaire.

Ce texte de synthèse est accompagné de trois documents qui forment ensemble le dossier scientifique soumis pour obtenir le diplôme d'Habilitation à Diriger des Recherches.

Le deuxième document est une courte monographie destinée à être publiée dans la série « Cambridge Elements in Construction Grammar ». Dans ce travail, j'explore la question de savoir si cette approche populaire constitue une théorie falsifiable. Je remets en question certains de ses principes fondamentaux, en particulier la question de la signification en syntaxe. Ce dossier inclut le manuscrit original tel qu'il a été soumis, lequel comporte des sections que les éditeurs ont suggéré de raccourcir ou de supprimer. De plus, je présente une version entièrement révisée dans laquelle j'ai pris en compte ces suggestions de modification ainsi que d'autres.

Le troisième document est une collection de publications, au nombre de vingt au total, qui mettent en lumière mon travail sur les constructions. Il est divisé en deux parties. La première partie traite des constructions verbe à particule, auxquelles j'ai consacré ma thèse de doctorat et qui, même après mon doctorat, sont restées un sujet récurrent d'investigation. La deuxième partie est une présentation de ce que j'appellerais une « ménagerie constructionnelle » : un assortiment varié de différents types de constructions. Chaque type est représenté par deux publications. Cette collection est encadrée par deux publications qui doivent encore paraître au moment de la soumission de ce dossier. La première, un article bibliographique, a été acceptée pour publication, mais la dernière est encore en relecture. Elle a néanmoins été incluse car elle illustre le type de « linguistique lente » que je préconise.

Le quatrième et dernier document est un bref aperçu des principales idées exposées dans ces publications rassemblées. Le document contient également une note sur mes orientations de recherche futures, qui fournissent quelques illustrations de la manière de relever les défis identifiés au chapitre 3 du présent document. À cela s'ajoute une proposition de recherche concrète concernant la représentation de la grammaire et des termes grammaticaux dans le discours non technique, notamment dans les dialogues de films et de séries télévisées.

L'écriture et la compilation de ces documents ont pris beaucoup de temps, un temps qui m'a été accordé sous la forme d'un congé sabbatique (un CRCT) accordé par l'Université de Lille, avec le soutien de la direction de mon département et de mon laboratoire de recherche. Je suis très reconnaissant envers ceux qui m'ont donné l'occasion de travailler en vue de l'obtention de ce diplôme. Mes collègues du département d'anglais ont dû se débrouiller sans moi pendant une année académique complète. Je les remercie tous chaleureusement de s'être adaptés à mon objectif d'obtenir une HDR. Comme ce projet a nécessité un dévouement continu, j'ai à peine assisté à des conférences ou à d'autres réunions de recherche pendant mon congé sabbatique. Les quelques collègues que j'ai rencontrés pendant cette période m'ont offert des moments intellectuellement stimulants, mais ont également réussi à me détourner de mes activités de recherche. Au risque d'omettre certains qui méritent également d'être remerciés ici, je tiens à mentionner particulièrement Hans Boas, Israel de la Fuente, Ilse Depraetere, Francisco González-García, Samantha Laporte, Benoît Leclercq, Yusuke Minami, Naoaki Wada et Alexander Ziem.

J'aimerais exprimer ma gratitude envers les membres du jury, les professeurs Hans Boas, Agnès Celle, Ilse Depraetere et Peter Lauwers, pour avoir pris le temps de lire et d'évaluer ce dossier, un devoir dont j'espère qu'ils tirent une certaine satisfaction. Je tiens à remercier spécialement les professeurs Celle et Lauwers d'avoir accepté d'être rapporteurs de ce travail.

Lorsque j'ai entrepris d'obtenir l'Habilitation française, ses exigences précises semblaient enveloppées de mystère, comme protégées par la dernière guilde médiévale restante en France - peu importe sa récente introduction (aussi tard qu'en 1984). Il a donc été très utile de pouvoir me reposer sur un vademecum concis publié par l'Université Paris Sorbonne Nouvelle, pour avoir au moins une idée approximative du contenu souhaité et de la longueur des différents documents à inclure.

Je remercie chaleureusement mon garant, le professeur Dominique Legallois, qui a été très généreux de son temps et de sa sagesse. Les connaissances inestimables de mon garant m'ont été utiles pour naviguer dans les pièges que tout non-initié ne manquerait pas de rencontrer. Ses encouragements inébranlables m'ont soutenu tout au long du processus. Même pendant les vacances, les documents que je lui ai envoyés m'ont été retournés rapidement avec des commentaires toujours constructifs et stimulants, gentils et perspicaces, pertinents et servis à juste dose. Sa connaissance des écoles de pensée continentales et anglo-américaines, anciennes et modernes, s'est avérée être exactement ce dont j'avais besoin pour maintenir ou acquérir un sens de la perspective.

Pendant le temps que j'ai passé à travailler sur mon HDR – temps qui englobe toutes les années pendant lesquelles j'ai rédigé les publications rassemblées dans le portfolio de recherche – j'ai été gâté par ma famille et ma belle-famille, qui m'ont encouragé depuis le centre de contrôle. Ella et Juul, mes enfants doués et drôles, ont été mes propulseurs. Cependant, je n'aurais pas réussi sans l'aide et l'amour durables de ma femme, Steffie, la figure de l'ombre qui mérite tant de reconnaissance.

*An important characteristic of a scientific theory or hypothesis is that it be  
"falsifiable".*

Le biologiste Ed Devlin sur une page web d'un cours de Hampden  
Sidney College

## Chapitre 1

### La connaissance de la langue est la connaissance des constructions

Il existe maintenant une grande communauté de recherche en linguistique qui partage une idée fondamentale : ce que les locuteurs d'une langue savent à propos de cette langue peut être capturé sous forme de constructions. Les constructions, dans le sens compris par les praticiens de la Grammaire de Construction, sont des unités puissantes, car elles fournissent à la fois une stabilité formelle et guident l'interprétation. Ce chapitre illustre cela à l'aide de trois exemples, datant de l'époque où j'ai rédigé ma thèse de doctorat. Seul l'un d'entre eux est réellement lié au sujet de ma thèse, les verbes à particules (Section 1.3). Les deux autres concernent le subjonctif « mandatif » en anglais (Section 1.1) et les constructions avec la particule dialogique *dè* en flamand occidental (Section 1.2).

#### 1.1 Les compléments, sont-ils gouvernés lexicalement ou constructionnellement ?

À l'automne 1997, j'ai commencé à travailler en tant que chercheur doctorant sur le campus de Kortrijk de l'Université K.U. Leuven, dans le cadre du projet de recherche sur la grammaire anglaise descriptive dirigé par Renaat Declerck. L'objectif du projet était de produire une grammaire en plusieurs volumes de l'anglais contemporain, essentiellement une mise à jour des grandes grammaires parues dans la première moitié du XXe siècle, telles que celles rédigées par Jespersen

(1909-1949), Kruisinga (1909-1932) et Poutsma (1914-1926). Le sujet de ma thèse de doctorat était vaguement défini. Mon directeur de thèse m'avait suggéré d'explorer la complémentation des verbes, en particulier la distinction entre les infinitifs et les formes en *-ing* après les verbes. Il avait déjà rédigé une grammaire descriptive complète pour les étudiants (Declerck 1991), et mon rôle initial dans le projet, sur lequel je pouvais ensuite écrire ma thèse de doctorat, consistait à déterminer si et comment la présentation des faits dans cette grammaire pouvait être améliorée pour sa nouvelle grammaire plus étendue.

La grammaire de mon directeur de thèse destinée aux étudiants – en réalité aussi une grammaire de référence – comportait une longue liste de verbes s'étendant sur plusieurs pages, avec une indication des compléments qu'ils prennent (Declerck 1991 : 469–72). Certains verbes étaient marqués pour n'accepter que l'infinitif, certains étaient marqués pour permettre également la forme en *-ing*, sans différence de sens ou d'utilisation, et d'autres étaient marqués pour accepter soit l'infinitif, soit la forme en *-ing*, mais avec une différence de sens et d'utilisation. Et il y avait aussi des listes de verbes, regroupés plus ou moins sémantiquement, qui n'acceptent que la forme en *-ing* (Declerck 1991 : 503-6). Pour rendre cela un peu plus concret, voici quelques exemples de chaque type de verbes :

- (1) Des verbes qui n'acceptent que l'infinitif :
  - a. *dare*, p. ex. *She didn't dare to ask for a raise.*<sup>1</sup>
  - b. *long*, p. ex. *I long to see you again soon.*

---

<sup>1</sup> Les exemples en anglais ne sont pas glossés dans ce document, la langue étant considérée comme suffisamment familière pour le lecteur.

- (2) Des verbes qui acceptent tantôt l'infinitif, tantôt la forme en *-ing*, sans aucune différence de sens :<sup>2</sup>
- a. *endure*, p. ex. *I can't endure to watch this movie anymore, but I'll endure sitting through it if it means spending time with you.*
  - b. *intend*, p. ex. *I intend to apply for the job and intend impressing the interviewer with my skills and experience.*
- (3) Des verbes qui permettent à la fois l'infinitif et la forme en *-ing*, mais avec une différence de sens :
- a. *start*, p. ex. *She started to cry when she heard the news.* (situation involontaire) vs. *She started writing a diary to keep track of her thoughts and feelings.* (activité intentionnelle, habituelle)
  - b. *hate*, e.g. *I hate to break it to you, but you didn't get the job.* (utilisé pour faire référence à une occurrence spécifique d'une situation désagréable dans le présent ou le futur) vs. *I hate waiting in long lines at the grocery store.* (utilisé pour exprimer le fait de ne pas trouver agréable une situation d'un certain type)
- (4) Des verbes qui n'acceptent que la forme en *-ing* (avec indication de leur type de sens) :
- a. *quit* (un verbe impliquant que la situation est interrompue), p. ex. *She quit drinking soda and switched to water instead.*

---

<sup>2</sup> Il peut encore exister des différences de fréquence entre les deux options, ce qui n'est pas indiqué dans les listes de la grammaire de Declerck (1991) ni dans, par exemple, la grammaire de référence de Quirk et al. (1985 : 1187). Je ne me souviens pas si l'exploration de ces différences d'utilisation faisait partie de ma mission, mais cela aurait été un aspect évident d'une étude doctorale sur ce sujet.

- b. *endorse* (un verbe exprimant que l'on soutient l'idée exprimée par le complément), p. ex. : *They endorse promoting diversity and inclusion in the workplace.*

Je me suis lancé dans un périple de recherche dans ce domaine de la grammaire avec une grande vigueur, mais je me suis vite senti submergé par la vaste littérature sur le sujet. La complémentation des verbes en anglais avait été étudiée de manière approfondie et j'avais l'impression que toutes les observations précieuses avaient déjà été faites avant que je puisse me plonger dans le sujet. Ma recherche s'est donc éloignée des infinitifs par rapport aux formes en *-ing* pour se tourner vers les verbes à particule, via un lien que je révélerai plus tard dans ce chapitre (Section 3). Récemment, j'ai retrouvé un document de travail que j'avais commencé à compiler pendant mes premières années, intitulé « *Verb complementation in English: A concise but labelled and annotated bibliography* » (Cappelle 1999a). Il était en effet très concis, et surtout incomplet, ne comprenant qu'une douzaine de publications d'auteurs, en se concentrant sur ceux dont le nom de famille allait de A à F, mais les notes parfois étendues compensaient sa brièveté.<sup>3</sup>

Je considère que le temps passé à lire une partie de la littérature sur la complémentation n'a pas été du tout perdu. Cela a été extrêmement formateur pour ma réflexion sur des questions grammaticales fondamentales, telles que :

- (i) Devrions-nous considérer les verbes principaux comme des éléments lexicaux idiosyncratiques qui déclenchent

---

<sup>3</sup> Même ainsi, le document n'est pas adapté aux yeux du public. Avec le recul, l'étiquetage mentionné dans le titre du document semble d'une prétention pathétique. J'avais conçu une sorte de système d'étoiles Michelin, où les travaux inclus ne recevaient aucune étoile, une étoile (« good »), deux étoiles (« clever and insightful ») et trois étoiles (« paragon of linguistic ability »). Heureusement, j'ai récemment eu l'occasion d'écrire un article bibliographique annoté plus étendu et publiable sur le sujet sur lequel ma thèse de doctorat s'est finalement centrée (Cappelle à paraître).

automatiquement, aveuglément et arbitrairement un choix constructionnel ?

- (ii) Certains verbes principaux qui exigent un type spécifique de complément partagent-ils des aspects de signification communs, offrant ainsi une motivation ou une justification plus grande pour l'utilisation de ce complément particulier ?
- (iii) Les différents types de compléments eux-mêmes ont-ils une signification, de sorte que leur utilisation entraîne une interprétation même si le verbe principal n'y conduit pas directement ?

Il me semblait que chacune de ces questions pouvait recevoir une réponse positive, même si cela était logiquement impossible. En ce qui concerne (i), j'ai réalisé qu'il y avait au moins un certain degré d'arbitraire lexical dans la grammaire. La grammaire de Declerck (1991) le suggérait lorsqu'elle indiquait que « [l]e gérondif est la règle après les verbes suivants (sans rapport sémantique) » (traduction de l'anglais), avant de lister plus de soixante-dix verbes, tels que *celebrate*, *face*, *imply*, *postpone*, *recall* et *suggest*, qui n'ont en effet rien d'évident en commun, si ce n'est le fait qu'ils prennent tous une forme en *-ing* (Declerck 1991 : 505). De plus, dans ladite grammaire il était relevé que pour certains verbes qui sont suivis de la forme en *-ing*, il existe des verbes sémantiquement très similaires qui prennent l'infinitif. Ainsi, alors que l'on utilise la forme en *-ing* dans *Sarah enjoyed baking cookies for her friends*, on utilise l'infinitif dans *Sarah liked to play the piano in her spare time* ; et alors que l'on pourrait dire *Lisa accepted attending the meeting*, on dirait *Lisa agreed to participate in the charity fundraiser*. Cependant, en ce qui concerne la deuxième question, les efforts de la grammaire pour également identifier au moins quelques regroupements sémantiquement cohérents de verbes principaux prenant un complément particulier ne semblaient pas complètement vains. De plus, et en lien avec la troi-

sième question, les différents compléments étaient également caractérisés comme étant sémantiquement quelque peu distincts : « Bien qu'il soit impossible de donner des règles strictes prédisant ces constructions, nous pouvons dire qu'un gérondif se réfère généralement à une situation de manière générale, tandis qu'un infinitif se réfère généralement à la future actualisation possible d'une situation » (Declerck 1991 : 503 ; traduction de l'anglais).

Les questions auxquelles je me confrontais dépassaient le choix entre un infinitif et une forme en *-ing*. Ma bibliographie annotée inclut le travail de Dixon (1991) qui proposait une conception révisée de la grammaire anglaise "sur des principes sémantiques". Il semble que j'aie été frappé à l'époque par sa manière de traiter la correspondance des rôles sémantiques avec les fonctions syntaxiques (sujet intransitif, sujet transitif, complément d'objet direct ou complément oblique) et j'ai pris des notes sur l'asymétrie suivante (Dixon 1991 : 86) :

- (5) a. Mary sent a present to the doctor.  
b. Mary sent the doctor a present.
  
- (6) a. Mary sent John to the doctor.  
b. \*Mary sent the doctor John.

Je comprends maintenant que (6b) sonne étrange pour plusieurs raisons. En termes de structure informationnelle, *John* peut être trop court, trop simple et peut-être trop familier pour l'interlocuteur et pour apparaître à la fin. Cependant, la phrase ne s'améliore pas si nous remplaçons *John* par le GN plus long *her sick husband*. Plus précisément, (6b) est grammaticalement incorrecte car dans (6a-b), le verbe *send* est utilisé comme un « verbe de mouvement », et non comme un « verbe de don » et *the doctor* est alors un GN de destination, qui n'est pas, comme le dit Dixon (1991 : 86-7), « affecté de manière saillante par

l'activité, et n'est donc pas un candidat pour la position [de Complément d'objet direct] » (traduction de l'anglais). Dixon (1991 : 87) ajoute entre parenthèses que « [(6b)] ne pourrait être utilisé que si John était envoyé chez le docteur comme un cadeau, par exemple, comme dans *Mary sent the doctor a slave/a new assistant* » (traduction de l'anglais). En tant que chercheur débutant ma carrière à la fin des années quatre-vingt-dix, il semblerait que j'avais déjà assimilé les propositions d'Adele Goldberg sur les constructions de structure argumentale (Goldberg 1995, 1997), car je contestais la vision de Dixon selon laquelle le verbe *send* dans (6a-b) est utilisé comme un verbe différent. Je cite ici ma note : « Utilisant la terminologie de Goldberg, nous pourrions décrire de manière plus élégante que le verbe *send* est utilisé ici dans différentes constructions : dans [(5b)-(6b)], il élabore la construction ditransitive, tandis que dans [(5a)-(6a)], il se trouve dans la construction de mouvement causé » (Cappelle 1999a : 5 ; traduction de l'anglais).<sup>4</sup>

Je voudrais citer davantage ce document, car il révèle mon adhésion précoce à la pensée constructionniste, il y a environ 25 ans :

« En ne reconnaissant pas l'importance des constructions, la classification des types de verbes de Dixon (p. 88 et suivantes) n'est pas assez solide. En réalité, il ne répertorie que les verbes qui élaborent – dans la terminologie de Goldberg (1997, p. 386) – le sens de la construction. Il semble négliger la possibilité, par exemple, des verbes d'AFFECTATION se produisant dans la structure de DON :”

Amy kicked Paul the ball. (Goldberg 1997, p. 387)

---

<sup>4</sup> Je remarque que j'avais incorrectement numéroté dans le document de travail, où je réfère aux exemples (5a-b) comme des instances de la construction ditransitive et aux exemples (6a-b) comme des instances de la construction de mouvement causé. Cela est corrigé ici.

Et il n'est pas seulement possible que les verbes de type Primary-A [ceux avec des groupes nominaux en position de sujet et d'objet] échangent parfois de structure, il est également possible qu'un verbe de type Primary-A apparaisse dans des schémas Primary-B [où les positions de sujet et d'objet peuvent alternativement être occupées par une proposition]. Par exemple, le verbe *tap* a généralement un groupe nominal dans sa position d'objet, mais on pourrait imaginer des situations (par exemple, dans le domaine de la télégraphie) où il est utilisé dans la construction de COMMUNICATION, avec une proposition comme complément :

The radio operator nervously tapped that his ship was in distress.

En effet, Dixon reconnaît que certains verbes de type Primary-A peuvent avoir des compléments autres que des groupes nominaux concrets en tant qu'objet, mais alors, dit-il, ces verbes ont des significations secondaires, métaphoriques (p. 94). Ce n'est pas le cas dans [ii], où le verbe *tap* conserve son sens littéral de 'frapper légèrement' (dans ce cas-ci, la touche d'un télégraphe). » (Cappelle 1999a : 6 ; traduction de l'anglais)

Ainsi, en ce qui concerne la question (iii) ci-dessus, j'avais clairement envisagé l'utilisation d'une construction qui apporte un sens supplémentaire au-delà du sens du principal élément lexical qu'elle contient, dans ce cas, le verbe qui prend un complément particulier.

Dans ma bibliographie partielle, j'avais également inclus un article d'Achard (1996) qui traite uniquement de la complémentation propositionnelle. Comme on le sait, en français, certains verbes sont

suivis d'un complément à l'indicatif et d'autres d'un complément au subjonctif :

- (7) a. Je sais qu'il est parti. (IND)  
b. Je veux qu'il parte. (SUBJ)  
(Achard 1996 : 569 [les exemples tant a que b])

Achard rejette une approche lexicale selon laquelle le type de complément propositionnel est conditionné de manière unique par le verbe principal. Au lieu de cela, il préfère une analyse "sémantique" selon laquelle les types de compléments sont en eux-mêmes des unités porteuses de sens. Cependant, il ne semble pas aller jusqu'à soutenir une vision selon laquelle le complément impose son sens à la proposition principale : « La présence d'un certain type de complément après un verbe spécifique n'est donc pas uniquement due à une propriété de ce dernier, mais est imputable à *la compatibilité sémantique nécessaire* entre le verbe matrice et la structure du complément » (Achard 1996 : 569, souligné par moi – B.C. ; traduction de l'anglais).

Je me suis bientôt intéressé à cette question pour le subjonctif présent en anglais, même après avoir définitivement abandonné la complémentation propositionnelle comme sujet de thèse. Le projet de recherche dans lequel je réalisais mon doctorat avait été un peu détourné par un volume hors série sur les conditionnels que mon directeur de thèse avait écrit avec sa collaboratrice à plein temps (Declerck et Reed 2001), mais il reprenait maintenant son cours avec la grammaire en plusieurs volumes, en se concentrant sur le temps, l'aspect, la modalité et la voix : tout ce qui peut être exprimé par les inflexions du verbe et les auxiliaires. Renaat Declerck produisait des chapitres provisoires, en particulier sur le mode, qui avait également joué un rôle majeur dans le livre sur les conditionnels (étant donné des phrases telles que *If I were you, I'd follow my gut instinct*). En 2001, étant devenu collaborateur à temps plein sur le projet, ma tâche consistait également

à rédiger des documents préliminaires, en me basant sur les informations disponibles dans les grammaires existantes, notamment en ce qui concerne l'impératif, et à fournir des exemples, principalement extraits du corpus Cobuild, pour appuyer et compléter, le cas échéant, les descriptions grammaticales. En ce qui concerne le subjonctif, je contestais l'idée souvent avancée selon laquelle le subjonctif (tant du type « présent » que du type « passé ») subsiste principalement dans quelques expressions résiduelles telles que *God save the King*, *Far be it from me to...*, *Suffice it to say that...* (des exemples du subjonctif présent, qui est morphologiquement indistinguishable de l'infinitif) ou *If it were at all possible*, ... (où nous avons un exemple du subjonctif passé, qui n'existe que pour le verbe *be* et a la forme *were*, quel que soit la personne et le nombre du sujet). La disparition du subjonctif avait été prédite depuis longtemps. Déjà en 1860, G. P. March (cité dans Aarts, Chalker et Weiner 2014 : 398) déclarait : « Le subjonctif est manifestement en train de sortir de l'usage, et il y a de bonnes raisons de penser qu'il deviendra bientôt totalement obsolète » (traduction de l'anglais). Fowler (1926: 574), auteur d'un guide d'utilisation autoritaire en son temps, ne pleurait pas la prétendue agonie du subjonctif et réprimandait ceux qui cherchaient à le maintenir en vie dans la prose :

« (...) les subjonctifs que l'on rencontre de nos jours, en dehors des quelques utilisations véritablement vivantes, sont soit des réveils délibérés par des poètes pour un effet archaïque légitime, soit des survivances désuètes dans un journalisme prétentieux, infectant leur contexte de fadeur, soit de nouvelles arrivées possibles uniquement dans une époque où la grammaire du subjonctif n'est pas naturelle mais artificielle. » (Fowler 1926 : 574 ; traduction de l'anglais)

J'avais des raisons de douter que le subjonctif soit artificiel et dans un article coécrit, j'ai soutenu que le subjonctif est, en réalité, bien vivant

(Cappelle, Declerck et Reed 2002). C'est définitivement le cas pour le subjonctif présent.

Une raison pour laquelle le subjonctif (présent) peut être considéré comme se portant bien est qu'il est beaucoup plus utilisé dans des contextes réels, courants, voire très informels, que l'on pourrait le penser sur la base des expressions résiduelles mentionnées précédemment et d'autres expressions semblant archaïques, telles que *Mother be praised*, *Heaven preserve us from that* ou *Be it so resolved that...* En effet, si nous pouvons convenir – et pardonnez les expressions qui vont suivre – que *God damn it* est une expression au subjonctif (puisque'elle a la même forme que *(God) bless you*), alors ses versions raccourcies – *goddamnit*, *Goddam*, *damn it*, *damnit*, *dammit*, *damn* – le sont également, de même que les expressions plus grossières mais extrêmement courantes *fuck it*, *fuck that*, *fuck this*, *fuck you*, le schéma productif *fuck GN* ainsi que l'énonciation monosyllabique *fuck*. Cela peut sembler attribuer trop de forme morphosyntaxique à un schéma qui n'est pas nécessairement perçu comme équivalent à *God bless America*, mais en termes d'actes de parole, une imprécation (une *malé-diction*) est essentiellement l'opposé d'un souhait (une *béné-diction*), auquel elle est donc étroitement liée. Le résultat de cette analyse basée sur l'analogie est que probablement pas une seule seconde ne se passe sans que le subjonctif présent ne soit utilisé quelque part dans une conversation informelle.

Une deuxième raison pour laquelle il serait faux de penser que le subjonctif est mort est qu'il semble plutôt bien se défendre dans une construction particulière, connue sous le nom de subjonctif mandatif. Il s'agit de l'utilisation du subjonctif après des verbes (et des noms correspondants) tels que *demand*, *insist/-ence*, *request*, *recommend/-ation* et des adjectifs tels qu'*essential*, *necessary* and *important*. Quelques exemples sont donnés dans (8) :

- (8) a. They demanded that Mr Xi step down.  
b. It is crucial that she be notified immediately.

Selon Waller (2017) et d'autres chercheurs cités par lui, le subjonctif dans de telles subordinées mandatives a augmenté, ou du moins est resté stable, en anglais américain depuis le début du XXe siècle. En anglais britannique, où les verbes modaux, et parmi eux, en particulier *should*, étaient prédominants dans ce contexte pendant la première moitié du XXe siècle, l'indicatif et, probablement sous l'influence de l'anglais américain, le subjonctif sont devenus ensemble des alternatives plus courantes que les modaux dans ce schéma de phrase.<sup>5</sup>

Ce qui m'intéressait davantage que les changements de fréquence d'utilisation était l'apparition de subjonctifs présents dans une subordinée mandative qui n'est déclenchée par aucun des éléments lexicaux bien connus répertoriés dans les grammaires et les publications sur le sujet. La devise de ce document, répétée ici comme (9), en est un exemple frappant :

- (9) An important characteristic of a scientific theory or hypothesis is that it be "falsifiable".<sup>6</sup>

Dans Cappelle, Declerck et Reed (2002: 203), plusieurs autres exemples ont été donnés d'un complément subjonctif qui peut être considéré comme « mandatif » même si la matrice ne présente pas explicitement le contenu propositionnel du complément comme une

---

<sup>5</sup> Dans de nombreux cas, nous n'avons aucun moyen de savoir si le locuteur a l'intention d'utiliser un subjonctif ou un indicatif, car avec d'autres sujets que la troisième personne du singulier, ces deux formes fléchies ne sont pas distinctes. Par exemple, dans la phrase *I request that they arrive on time for the appointment*, nous ne pouvons tout simplement pas dire si cela correspond à ...*that he arrive on time* ou à ...*that he arrives on time*....

<sup>6</sup> <http://people.hsc.edu/faculty-staff/edevlin/edsweb01/courses/genetics/labmanual/lab.htm>, dernière consultation le 24 mai 2023.

commande ou une exigence. Remarquez, d'ailleurs, que *important* dans (9) est simplement un modificateur du nom *hallmark* et n'est donc pas en soi l'élément permettant l'utilisation du subjonctif (comme dans *It is crucial/essential/important/necessary/vital/... that...*). Dans le corpus anglais enTenTen20, qui contient du matériel provenant du web, j'ai récemment effectué une recherche sur la séquence *that it/there be*, qui a donné près de 60 000 résultats. (Le corpus complet contient environ 43 milliards de mots, et cette séquence a donc une fréquence normalisée de 1,38 occurrences pour un million de mots.) Dans un échantillon aléatoire de 100 occurrences, un exemple similaire est apparu, comme dans (10) :

- (10) They claim that one of the hallmarks of good planning is that it be "flexible and responsive to changing circumstances and values."<sup>7</sup>

Le terme *hallmark* est similaire à *characteristic* en ce sens qu'il ne comporte pas de sens clair d'obligation. C'est plutôt le complément du subjonctif présent qui nous permet de voir la proposition matrice, qui parle d'une propriété récurrente et centrale de quelque chose, et qui, indirectement, la présente également comme un ingrédient vital, une condition sine qua non. Quelque chose qui est normal est aussi normatif. Dans Cappelle, Declerck et Reed (2002 : 203), la conclusion qui peut être tirée de telles phrases n'est pas une liste exhaustive d'éléments lexicaux qui autorisent le subjonctif. En réalité, la seule exigence dans l'utilisation du subjonctif mandatif semble être que la proposition matrice introductive soit compatible avec la proposition introduite par la proposition en *that* qui contient le subjonctif, et qui déclare ce qui devrait être réalisé ou ce qui devrait être le cas (cf. encore Achard 1996 : 569, cité précédemment).

---

<sup>7</sup> <https://scocal.stanford.edu/opinion/devita-v-county-napa-31657>, dernière consultation le 24 mai 2023.

Nous devrions donc rejeter l'idée qu'un subjonctif présent est simplement une forme flexionnelle (similaire à l'infinitif) qui ne porte aucun sens en elle-même et qui est (toujours) sélectionnée par un élément lexical dans la proposition matrice marqué comme prenant le subjonctif (cf. Figure 1).



Figure 1. Gouvernement lexical du subjonctif mandatif.

Bien sûr, la plupart des approches lexicales ne considèrent pas la sélection d'un type de complément tel que le subjonctif comme totalement arbitraire, mais reconnaissent plutôt que les éléments lexicaux déclenchant un complément particulier appartiennent à des classes sémantiquement cohérentes (cf. Figure 2).



Figure 2. Gouvernement du subjonctif mandatif par classe sémantique de verbe.

Cela a été une pratique courante, en fait, dans les descriptions grammaticales des langues classiques, où par exemple le mode subjonctif

en latin (« *coniunctivus* ») est dit se produire après les verbes de volonté (« *verba volendi* »), les verbes de peur (« *verba timendi* »), et ainsi de suite. Non seulement pour les verbes, mais aussi pour les noms et les adjectifs, des classes sémantiques peuvent être distinguées. Cependant, une approche basée uniquement sur les classes sémantiques n'est pas tenable non plus, car nous avons constaté que le subjonctif peut apparaître dans des contextes où le verbe, le nom ou l'adjectif sur lequel le subjonctif semble dépendre n'appartient à aucune classe sémantiquement définie de ce type (par exemple, *hallmark*, *characteristic*). Par conséquent, une alternative consiste à reconnaître une construction avec le subjonctif présent, dans laquelle la proposition subordonnée au subjonctif elle-même est associée à une signification (cf. Figure 3).

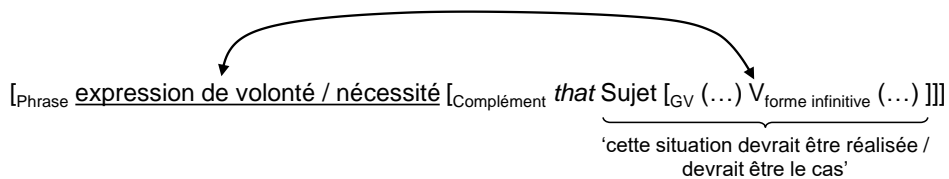


Figure 3. Construction du subjonctif mandatif.

Dans la Grammaire de Construction (en français aussi appelée la « Grammaire des Constructions » ; Lakoff 1987, Fillmore 1988, Goldberg 1995), les constructions sont considérées comme des associations forme-sens qui capturent les régularités de l'utilisation de la langue. Dans la représentation simplifiée de la construction avec le subjonctif mandatif dans la Figure 3, la structure syntaxique n'est pas séparée de la spécification sémantique. Cependant, une représentation plus « standard » selon la Grammaire de Construction pourrait facilement être fournie. La représentation syntaxique (cum sémantique) dans la

Figure 3 a été simplifiée pour éviter l'idée selon laquelle c'est seulement la clause supérieure qui autorise le subjonctif. Au contraire, le subjonctif mandatif doit être considéré comme une sorte de Gestalt syntaxique (quelque chose perçu de manière globale). La proposition subordonnée et le reste de la phrase sont sémantiquement compatibles (indiqué dans la Figure 3 par une flèche à double tête). Bien que la proposition subordonnée soit associée à une signification, elle ne peut pas apparaître sans une expression introductive de volonté ou de nécessité. Cependant, étant donné que la proposition subordonnée a elle-même un sens, elle peut occasionnellement « coércer » (c'est-à-dire, forcer, contraindre, modifier) le sens de l'expression introductive (cf. Figure 4). Lorsque cette partie de la phrase exprime simplement que le contenu propositionnel de la proposition subordonnée est une caractéristique de quelque chose, cela sera compris comme une propriété *nécessaire*, un critère qui doit être rempli pour reconnaître une entité comme une instance de cette chose :

- (11) It is a characteristic of causality that it be an external relation, that is, one which does not enter into the nature of the particular entity (...).<sup>8</sup>

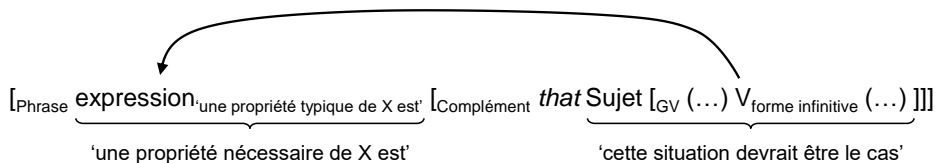


Figure 4. Effet constructionnel : coércition sémantique.

<sup>8</sup> <http://www.ucs.mun.ca/~davidt/Naturalizing.html>, dernière consultation le 25 mai 2023.

Pour que l'analyse d'une construction mandative du subjonctif soit pleinement convaincante, il est nécessaire de fournir des preuves solides. On pourrait objecter que les phrases en (9) et (10), que j'affirme nécessiter une telle analyse constructionniste, contiennent encore des adjectifs généralement associés au subjonctif (*important, good*). Comme je l'ai souligné, ces adjectifs ne sont pas utilisés de manière attributive (*It is Adj that...*) et ne sont donc pas eux-mêmes les éléments déclencheurs du subjonctif. Cependant, ils pourraient aider à interpréter l'expression introductive comme étant liée à la nécessité. L'exemple en (11), cependant, devrait dissiper tout doute quant au fait que la proposition principale peut acquérir une signification renforcée par l'utilisation même d'un subjonctif comme complément. Cette phrase peut être paraphrasée plus ou moins comme suit : 'Pour reconnaître une relation en tant que relation de causalité, il faut qu'elle soit une relation externe, etc.'

Il est vrai que de telles phrases sont rares. Si l'utilisation possible de noms tels que *characteristic* ou *feature*, même sans adjectif de modification, dans la première partie de la construction du subjonctif mandatif relève des conventions de la langue anglaise, tous les locuteurs de l'anglais ne peuvent pas en être conscients. En d'autres termes, tous les utilisateurs compétents de la langue n'ont peut-être pas une représentation mentalement stockée de la construction abstraite du subjonctif telle que représentée dans la Figure 3, encore moins n'acceptent un effet de coercition induit par la subordonnée, comme indiqué dans la Figure 4. Bien que j'aie rejeté une analyse purement lexicale ou basée sur les classes sémantiques, une approche constructionniste accepterait l'existence de généralisations de niveau inférieur, ainsi que des éléments individuels couramment utilisés que l'on trouve souvent dans la première partie de la construction du subjonctif. Cela signifie que la question posée dans le titre de cette section – les compléments sont-ils régis lexicalement ou constructionnelle-

ment ? – suggère une fausse dichotomie. Dans une approche constructionniste, les verbes *demand*, *insist* et *request* seraient stockés lexicalement en association avec un complément subjonctif, tandis que le subjonctif après des verbes de volition moins couramment utilisés tels que *appeal* ou *ordain* pourrait être autorisé par un schéma contenant une classe sémantique. Enfin, un subjonctif après un verbe qui n’est pas immédiatement perçu comme un verbe de volition, comme *protest* ou *reiterate* (par exemple, (12a-b)), serait alors justifié soit par une construction subjonctive plus schématique (comme dans la Figure 3), soit par une construction basée sur une classe sémantique (une version modifiée de ce qui est montré dans la Figure 2) ; dans les deux cas, ces verbes seraient alors coercés à exprimer une volonté (cf. Figure 5).

- (12) a. She protested that she be paid her outstanding salary.<sup>9</sup>  
 b. Clara also reiterated that he keep silent while she spoke.<sup>10</sup>

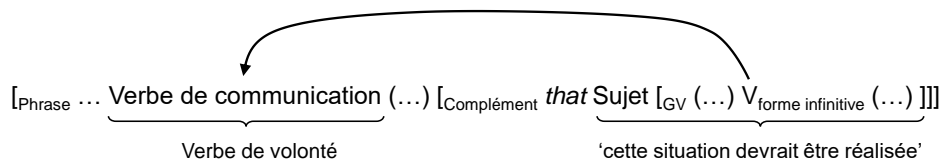


Figure 5. Coercition sémantique, potentiellement par une construction de schématicité intermédiaire.

<sup>9</sup> <https://www.nairaland.com/7264544/wafcon-2022-nigeria-squad-still/1>, dernière consultation le 25 mai 2023.

<sup>10</sup> [https://en.wikipedia.org/wiki/30\\_Days\\_in\\_Atlanta](https://en.wikipedia.org/wiki/30_Days_in_Atlanta), dernière consultation le 25 mai 2023.

Pour conclure cette section, j'ai tenté de démontrer pourquoi j'ai été convaincu, depuis plus de vingt ans, que les constructions jouent un rôle dans la description du langage. L'avantage d'une approche constructionniste est qu'elle permet la coercition sémantique. Cela fait référence au processus par lequel une construction affecte l'interprétation de ses mots ou expressions constituants, les poussant vers une lecture spécifique qui diffère de leur sens inhérent ou prototypique (voir, p.ex., Michaelis 2004, Legallois 2009, Lauwers et Willems 2011, Leclercq 2023). Nous avons également constaté que l'autorisation lexicale et constructionnelle sont des mécanismes qui peuvent coexister dans un cadre constructionniste.

## 1.2 Interprétation dépendante de la construction : le cas d'une particule discursive en flamand occidental

L'exemple de la construction mandative du subjonctif, discuté dans la section précédente, a une implication qui n'a pas encore été soulignée. Si une construction peut imposer une interprétation particulière à un élément lexical qui aurait normalement un sens différent dans d'autres environnements, cela signifie que les mots peuvent avoir un sens spécifique dans une construction donnée. J'ai exploré cette importante perspective constructionniste dans Cappelle (2000, 2003), en réponse au traitement par Haegeman (1984, 1993) d'une particule dialogique du flamand occidental, *dè*.<sup>11</sup> Haegeman propose une signification unitaire de cette particule (qu'elle appelle quelque peu maladroitement

---

<sup>11</sup> Le flamand occidental est une langue régionale indigène parlée en Flandre occidentale, en Belgique, ainsi que dans certaines parties des Pays-Bas (Flandre zélandaise) et de la France (Flandre française, une région située dans la partie la plus septentrionale de la France qui borde la ville de Dunkerque et inclut les villes de Cassel et Hazebrouck). Il est également parlé à Gand, la capitale de la Flandre orientale, où

une interjection). En adoptant un cadre théorique basé sur la pertinence (Sperber et Wilson 1995[1986]), elle rend compte du fonctionnement de *dè* (écrit *da* dans ses analyses) de la manière suivante :

... la fonction de *da* à la fin d'une énonciation dans les questions n'est pas de contribuer à la proposition exprimée par l'énoncé. Au contraire, *da* est associé à une énonciation dont le contenu propositionnel devient indépendamment manifeste dans l'environnement externe du questionneur, et le rôle de *da* est de signaler à l'auditeur que cette proposition contredit une proposition qui était manifeste dans l'environnement cognitif du questionneur. ... Les réponses appropriées aux questions avec *da* viseront à résoudre la contradiction ... (Haegeman 1993 : 127 ; traduction de l'anglais)

*Dè* est donc un marqueur de « mirativité », exprimant la surprise du locuteur face à ce qui devient clair dans la situation de parole. Pour une collection d'articles sur la nature de la surprise et son encodage

---

de nombreuses personnes nées en Flandre occidentale ont déménagé au cours des dernières décennies. Le flamand occidental fait partie du groupe bas francique et est étroitement lié au néerlandais, dont il est considéré comme un dialecte. En tant que tel, il n'est pas enseigné dans les écoles et n'a pas de forme écrite codifiée. Il présente des particularités de prononciation, de vocabulaire et de grammaire uniques par rapport au néerlandais standard (Debrabandere 1999, Devos et Vandekerckhove 2005, Haegeman 2009, Haegeman et Lohndal 2010). Bien que sa vitalité soit considérée comme faible – en effet, il est considéré comme une langue en voie de disparition (Ethnologue, s.v. West Flemish) – le flamand occidental, qui a préservé plusieurs caractéristiques phonologiques, lexicales et syntaxiques du moyen néerlandais, est remarquablement résistant (Decaluwé et al. 2021, Verhaege 2021). Il doit une partie de sa popularité à son utilisation dans des séries télévisées se déroulant en Flandre occidentale (sous-titrées en néerlandais standard) et dans la musique, allant de la chanson à la pop funky, en passant par la musique schlager, le hip-hop et même le rap drill.

linguistique, consultez Celle et Lansari (2017). Les articles de ce volume s'accordent sur l'idée que la notion de surprise est liée à la formation d'un jugement cognitif et épistémique, et ne doit pas être confondue avec une simple réaction physique de stupeur. *Dè* est très probablement lié au néerlandais *dan*, qui signifie 'alors' et qui ne devrait pas être considéré comme un adverbe de temps, mais plutôt comme une expression indiquant que la proposition sous-jacente de la phrase est une conclusion basée sur des éléments de preuve. Un exemple typique de *dè* est donné dans (13) :

- (13) *nè* *zie'* *j'* *'ieër ook* ***dè***  
 MIR être[PRS.2SG] tu[NOM.2SG] ici aussi MIR  
 'Oh, toi aussi, tu es là !' [Je n'avais pas réalisé que tu serais également ici.]

Cela ressemble à un exemple cité par Aikhenvald (2012 : 448) dans une étude consacrée à la mirativité dans différentes langues, y compris le !Xun. Signaler la surprise face à la présence inattendue de quelqu'un est probablement une utilisation courante des marqueurs miratifs. La structure de cette phrase, avec l'utilisation de l'inversion et de l'intonation montante (non indiquée), est indubitablement celle d'une question fermée. Cependant, le questionneur peut clairement constater de lui-même que l'interlocuteur est présent à l'endroit où se déroule l'échange, donc la question n'est pas posée pour obtenir une confirmation à ce sujet. Au lieu de cela, le questionneur souhaite indiquer que la présence de l'interlocuteur est surprenante, c'est-à-dire qu'elle entre en conflit avec les attentes du questionneur. La question est alors posée pour demander une sorte d'explication sur la présence inattendue de l'interlocuteur. C'est pourquoi je l'appelle une particule *dialogique*.

Notez qu'il y a un autre marqueur miratif (*nè*) au début de la phrase dans (13). Debrabandere (1999, s.v. *nè*) mentionne que ce mot pourrait être une abréviation de *nèm* qui signifie 'prend', et dans ce sens, il est comparable au français *tiens*, qui peut également marquer

la surprise. Traduire *nè* par *oh* dans la traduction libre ne suggère pas que ce marqueur exprime un éclat d'émotion brute sans filtre cognitif, ce que, soit dit en passant, je ne pense pas que *oh* fasse jamais. Malgré toute sa spontanéité, dans la mesure où il exprime un certain degré de perplexité ou de stupeur, *oh* est également un marqueur de mirativité et implique donc une évaluation de l'inadéquation entre une nouvelle proposition et ses attentes. Traduire par 'tiens, tiens' serait une alternative, mais cela pourrait rendre le mot flamand occidental *nè* un peu trop évidemment ironique.

Ce bref examen des alternatives de traduction révèle que certains éléments expressifs ne doivent pas (uniquement) être utilisés pour refléter fidèlement l'état émotionnel du locuteur, mais peuvent également servir une fonction mimétique – le fait de former ses lèvres en prononçant *oh* peut rappeler l'action d'aspirer de l'air de surprise. En effet, Celle et al. (2017: 240) semblent considérer l'interjection *oh* comme un mot qui exprime une réponse émotionnelle assez impulsive et débridée. Cependant, il s'agit tout de même d'un élément lexical, ce qui le différencie de la réaction purement physique où l'on inspire de l'air en étant pris de court. Les auteurs soulignent à juste titre que l'énoncé *I'm surprised*, par rapport à une interjection comme *oh*, est une expression – ainsi qu'une description et même une explication – d'une réaction émotionnelle, et donc quelque chose de cognitivement plus conscient de soi.<sup>12</sup> Dans le cas de *tiens, tiens*, il peut y avoir la fonction

---

<sup>12</sup> Une interjection telle que *aiie* est également plus proche de la sensation brute de douleur physique qu'une expression propositionnelle comme *Ça fait mal !*, car elle imite l'ouverture large de la bouche lorsqu'on crie de douleur. Malgré cela, tout comme *oh*, l'interjection *aiie* est un élément lexical et est dans une certaine mesure arbitraire, différant des interjections ayant une fonction similaire dans d'autres langues. Comme le soutient Kleiber (2015), *aiie* remplit à la fois une fonction indexicale (signalant, par l'intonation et l'intensité, la douleur du locuteur) et une fonction symbolique (étant donné que, en tant que signe linguistique, cette interjection est utilisée pour *parler de* la douleur, une sensation qui n'est pas très individuelle, car chaque membre de la communauté linguistique peut s'y rapporter). C'est grâce à sa

pour le locuteur de se mettre en scène, pour ainsi dire, avec une manifestation feinte ou exagérée de surprise et d'incrédulité. L'expression est souvent utilisée pour indiquer que le locuteur n'est pas vraiment surpris ou décontenancé par la situation et pourrait même l'avoir anticipée ('Ha ! Je ne suis pas dupe !'). Je renvoie le lecteur à Legallois et François (2012) pour une discussion de ces multiples types d'expressivité – émotionnelle, « mimésique » (liée à l'immédiateté linguistique ou à la « présentification », comme si l'on pouvait voir les choses se dérouler devant ses yeux) et « éthique » (relatif aux moyens notamment extravagants de se faire remarquer en tant que locuteur et, par conséquent, de se promouvoir socialement).

Haegeman (1993) affirme que *dè* exprime systématiquement la surprise face à une proposition (P) pour laquelle le locuteur reçoit des preuves dans le contexte situationnel. C'est également le cas, selon elle, dans les questions en *Wh-* :

« Les questions en *Wh-* avec *da* ne sont utilisées que si le questionneur a des preuves de ce que sera la réponse ... L'utilisation de *da* indique que, sur la base des preuves externes qui lui sont présentées, le questionneur soupçonne que la proposition P, une fois complétée, sera incompatible avec les hypothèses manifestes dans son environnement cognitif antérieur. Il suggère en quelque sorte 'Je ne peux pas le croire' et indique qu'il ne peut ou ne veut pas accepter la proposition P complétée dans le contexte donné. » (Haegeman 1993 : 123 ; traduction de l'anglais).

Dans ma réponse (Cappelle 2002 : 14-15), j'ai soulevé l'objection selon laquelle il n'est pas toujours le cas que le locuteur puisse parvenir lui-

---

nature partiellement symbolique que nous pouvons l'utiliser pour exprimer de l'empathie envers quelqu'un d'autre supposé ressentir de la douleur, comme dans *Aïe, ça doit faire mal !*

même à la proposition complétée sur la base de preuves indépendantes (quelque chose déjà dit ou quelque chose perçu). J'ai affirmé que cela constitue une exigence trop stricte. Je ne pense pas que mon objection découle d'une lecture trop étroite du passage cité ci-dessus de Haegeman, car l'idée de preuves disponibles est étayée par les exemples qu'elle a offerts et discutés (Haegeman 1993 : 123-4).<sup>13</sup>

Supposons (pour donner un de ses exemples) que, en tant que locuteur du flamand occidental, vous voyez quelqu'un décharger un sac de courses et sortir quatre pots de caviar. En vous basant sur la connaissance selon laquelle le caviar est très cher, que votre interlocuteur n'est pas particulièrement riche et que le caviar est acheté uniquement par des personnes riches, votre question *Wat 'è' j' gekocht dè?* ('Oh, qu'est-ce que tu as acheté?!') inviterait alors votre interlocuteur non seulement à répondre *Kavioar* (complétant ainsi P). Au contraire, en ajoutant *dè*, votre interlocuteur comprendra qu'il doit offrir des hypothèses auxiliaires afin que vous puissiez intégrer la P complétée dans l'ensemble de vos hypothèses de base. Par exemple, votre interlocuteur pourrait expliquer qu'il y avait une offre spéciale à laquelle personne ne pouvait résister, ou qu'il a gagné mille euros à la loterie. Alternativement, il pourrait annuler la P complétée en disant, par exemple, qu'un ami russe a apporté les pots de caviar pour lui, ou que les courses ne sont pas pour lui-même mais pour le voisin du dessus. Un autre exemple donné par Haegeman est lorsque quelqu'un demande à l'interlocuteur, *Wat 'è' j' doar an dè?* ('Oh, qu'est-ce que tu portes?!') Encore une fois, le questionneur peut voir par lui-même les vêtements que l'interlocuteur porte. En ajoutant *dè*, le questionneur met en évidence que le choix des vêtements est inattendu et invite l'interlocuteur à donner une explication à ce sujet.

---

<sup>13</sup> On pourrait argumenter que l'utilisation de *soupçonne* laisse place au doute, mais notez que la formulation est telle que le questionneur ne soupçonne pas quelle sera la valeur de X, mais que la valeur (parvenue indépendamment) entrera en conflit avec ses attentes.

Parfois, il n’y a que des preuves plutôt indirectes pour la proposition complétée. Considérons l’échange suivant :<sup>14</sup>

- (14) A: ‘k gon                      gon-slaapn  
           je aller[PRS.1SG] aller-dormir  
           ‘Je vais me coucher.’  
       B: ‘oe              loat’ is                      ‘t ol        **dè**  
           comment tard être[PRS.3SG] il déjà        MIR  
           ‘Oh, quelle heure est-il ?!’ [Je n’avais pas réalisé qu’il  
           se faisait aussi tard.]

Ici, l’interlocuteur B peut ne pas encore avoir de preuve, au moment de poser la question, de l’heure exacte, mais B peut néanmoins soupçonner, conformément à la description de la fonction de *dè* par Haegeman (1993), que la réponse confirmera qu’il est bien plus tard que ce que B supposait avant que A annonce qu’il est, selon A, temps d’aller se coucher. En d’autres termes, *dè* marque ici la surprise face au fait que l’heure, quelle qu’elle soit, est forcément plus tardive que ce qui était présumé avant l’énoncé de A (qui sert de preuve pour le fait qu’il est déjà tard).

Dans quelques-uns des exemples authentiques que j’avais recueillis pour mon article sur *dè*, cependant, la personne posant une question en *Wh-* n’a même pas une vague idée de la valeur à attribuer à la variable encodée par le mot interrogatif. Un exemple assez couramment utilisé de questions en *Wh-* avec *dè* est le suivant (14) :

- (15) wo’ go’                      j’                      no’        toe        **dè**  
           où aller[PRS.2SG] tu[NOM.2SG] à.PREP à.POST        MIR  
           ‘Oh, où vas-tu ?!’ [Je ne m’attendais pas à ce que tu ailles  
           quelque part].

---

<sup>14</sup> Pour le remarquable doublage de *gon* dans l’énoncé de A, voir Haegeman (1990).

C'est une question qui peut être posée si le questionneur n'a aucune idée de la destination à laquelle se rend la personne interrogée. Il s'agit donc d'une question sincère pour obtenir de l'information. Mais en plus, grâce à *dè*, elle exprime la surprise que la personne interrogée se rend quelque part en premier lieu, ce qui est un fait inattendu auquel le questionneur est confronté. Le questionneur s'attendait à ce que la personne interrogée reste à sa position actuelle pendant encore un certain temps.

Les exemples cités dans (14) et (15) montrent que le même élément, en fonction du type de phrase dans lequel il apparaît, revêt une valeur fonctionnelle légèrement différente. Dans les questions fermées (oui/non), l'élément *dè* signale un conflit entre la proposition sous-jacente à la question (considérée comme vraie) et les attentes du questionneur. Dans les questions ouvertes (*Wh*-questions), *dè* indique que le locuteur est surpris par quelque chose, et cet élément de surprise peut être lié à la valeur que le questionneur peut attribuer à la variable ouverte sur la base d'éléments situationnels (comme dans l'exemple du caviar), mais il peut également découler de la partie présupposée de la question elle-même (comme dans l'exemple traduit par 'Oh, où vas-tu ?!').<sup>15</sup>

De plus, il existe d'autres types de phrases qui contiennent *dè*, chacun avec son interprétation propre. Les questions fermées (oui/non) et les questions ouvertes (*Wh*) discutées précédemment se terminent par une intonation montante (donc *dè* a une intonation élevée), mais (16) est une question ouverte (*Wh*) avec une intonation descendante. Ce type de question contient généralement l'adverbe *weeëre* 'encore'.

---

<sup>15</sup> Il convient de noter que, pour certains locuteurs du flamand occidental (dont mon réparateur de vélos), *dè* dans les questions (avec une intonation montante) n'exprime pas toujours la surprise (cf. Cappelle 2002: 29). Je néglige cette utilisation atténuée ici.

- (16) 'oe was da' weeëre dè  
comment être[PST.3SG] DEM.DIST encore DP  
die klucht  
DEM.DIST.F joke  
'Comment c'était déjà, cette blague ?'

Dans ce type de phrase, aucune surprise n'est exprimée. La désignation DIM est donc inappropriée, et une désignation plus générique, DP (qui signifie simplement « particule discursive »), est utilisée ici. Dans une question en *Wh-* avec *dè* et avec une intonation descendante, l'interlocuteur fouille sa propre mémoire à la recherche d'une connaissance stockée qu'il a du mal à retrouver dans la situation de parole. Ce type de phrase, bien qu'évidemment différent, présente néanmoins des aspects fonctionnels communs avec les deux schémas précédemment mentionnés : le questionneur invite l'interlocuteur à répondre à son énoncé, qui est en soi une réponse (mais dans ce cas, à un échec temporaire de sa mémoire, et non explicitement à quelque chose que l'interlocuteur a dit ou fait). Dans ce type de question, l'invitation peut être concrétisée ainsi : 'Aidez-moi à chercher la réponse à la question'. En effet, d'autres exemples typiques de ce schéma impliquent la recherche de noms, de lieux ou de mots ou expressions, par exemple : *Oe noemt ie weeëre dè ?* 'Comment s'appelle-t-il déjà ?', *Waar was da' weeëre dè ?* 'Où était-ce déjà ?', *'Oe zeggen ze da' weeëre dè ?* 'Comment dit-on ça déjà ?'. L'appel à l'aide peut être simplement ostensible, lorsque l'interlocuteur, en utilisant cette construction, gagne du temps pour retrouver un nom ou une expression temporairement oublié.

D'autres types de phrases peuvent également se combiner avec *dè*, tels que des déclaratives et certaines expressions figées utilisées pour acquiescer ou commenter (par exemple : *Gow, j' è' nog chance g'hèd dè* 'Bon, donc, tu as eu de la chance'), des impératifs (par exemple : *Zeg 'et e' ki' dè broeëre* 'Alors, mon grand, dis-moi [ce que tu veux]') et des réponses elliptiques (par exemple : A : *Jeanine was e' snelle* — B : *En 'eur zuster dè !* 'A : Jeanine était une jolie fille — B : Et

que dire de sa sœur !'). Dans ces deux derniers types, il n'y a encore une fois aucune surprise. L'impression qui se dégage de manière encore plus claire est que *dè* n'a pas de signification fixe et unifiée. Son interprétation précise doit plutôt être considérée en combinaison avec le type de phrase spécifique qui l'accueille.

Cela ne signifie pas qu'il n'y ait aucune similarité partielle entre deux types de phrases contenant *dè*. Ce à quoi nous sommes confrontés ressemble à une parenté de famille dans le sens de Wittgenstein (2009[1953]: 36), un concept utile pour comprendre les relations entre les différents membres de la "catégorie" constituée de phrases avec *dè*. Selon Wittgenstein, les définitions traditionnelles basées sur des caractéristiques ou des propriétés essentielles communes peuvent ne pas suffire à saisir la nature complexe de certaines catégories. Au contraire, Wittgenstein suggère que les membres d'une catégorie peuvent présenter un réseau de similarités ou de ressemblances qui se chevauchent, à la manière d'une famille où les différents membres partagent certains traits mais pas tous. La parenté de famille met en évidence la nature complexe et interconnectée des catégories, remettant en question l'idée qu'elles puissent toujours être définies de manière précise par un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes. Le tableau 1 illustre, à l'instar de l'exemple de Wittgenstein sur le concept des jeux, qu'il n'existe pas de caractéristique déterminante unique qui s'applique à toutes les phrases avec *dè* (comme la surprise), mais plutôt une gamme de similarités qui peuvent être présentes dans différents types de phrases.<sup>16</sup> Certains types de phrases peuvent partager certains traits tout en en manquant d'autres, mais ils peuvent néanmoins être considérés comme faisant partie de la catégorie plus large des phrases avec *dè* en raison du réseau de similarités et de connexions.

---

<sup>16</sup> La cinquième ligne dans le tableau concerne la capacité à paraphraser avec 'Il semble que...' ou 'On dirait que...'.

Dans Cappelle (2003), je n'ai pas présenté explicitement les différents types de phrases avec *dè* comme formant une catégorie de parenté de famille. Cependant, cette idée sous-jacente était implicitement présente dans l'analyse.

« *Dè* peut être associé à un ensemble de propriétés sémantiques et d'utilisation, dont chaque type de phrase en sélectionne une ou plusieurs, parfois avec de légères mais significatives adaptations. Cependant, il n'est pas toujours possible de prédire quelles propriétés caractérisent un type de phrase donné. » (Cappelle 2003 : 37 ; traduction du néerlandais)

La principale conclusion de mon étude était que l'interprétation de *dè* devrait être considérée non pas de manière isolée, mais en combinaison avec le type de phrase dans lequel elle est utilisée : « les différents types de phrases avec *dè* sont, chacun d'entre eux, des constructions différentes, dans le sens où ils ont des propriétés spécifiques qui ne peuvent être déduites de leurs parties constitutives (cf. Goldberg 1995 : 4) » (Cappelle 2003 : 31 ; traduit de l'original néerlandais).

L'existence de significations propres à une construction d'un élément lexical a été explorée plus en détail dans mes recherches sur les particules, vers lesquelles je me tourne maintenant.

Tableau 1. Propriétés discursives et interprétatives des différents types de phrases avec *dè*. Une coche non entre parenthèses signifie que la propriété en question est toujours présente ; une coche entre parenthèses signifie que la propriété *peut* être présente. Une coche chevauchant deux lignes signifie que l'une ou l'autre des deux propriétés concernées est présente.

	Question fermée	Question <i>Wh-</i> avec intonation ↑	Question en Déclarative	Question <i>Wh-</i> avec intonation ↓	<i>Allez</i>	Impérative	Ellipse
réagit à un énoncé	✓	✓	✓		✓	✓	✓
réagit à une perception							
réagit à une lacune dans le mémoire			✓				
P complète se manifeste indépendamment	✓	(✓)	✓				
P (complète ou incomplète) est une inférence	✓	(✓)	✓				
exprime une surprise	✓	✓			✓		
élicite une réponse facile ou action simple			(✓)			✓	
élicite une explication	✓	✓					
élicite une approbation	(✓)		(✓)		(✓)		(✓)
donne lieu à une interprétation scalaire							✓

### 1.3 Et les particules verbales ? Aspects de l'aspect et plus de preuves pour le sens propre à la construction

Ce chapitre a commencé par une discussion sur la complémentation verbale, qui était le sujet de ma thèse de doctorat. Je dois admettre que je ne peux pas précisément identifier le moment exact où j'ai décidé d'étudier les particules verbales, mais un de mes premiers articles, datant de 1999, peut être considéré comme une transition (Cappelle 1999b). Une classe de verbes qui prennent des formes en *-ing* et des infinitifs, avec des préférences ou des contraintes individuelles, sont appelés verbes aspectuels (*begin, start, continue, go on, stop, cease, finish*, et autres). J'avais lu la monographie de Brinton (1988) sur les verbes aspectuels et les particules verbales, qui forment tous deux des « systèmes aspectuels » étendus de l'anglais. Ma curiosité avait été éveillée par la synonymie apparente de *keep V-ing* et *keep on V-ing*, telle que présentée dans les dictionnaires. Par exemple, le Collins COBUILD English Dictionary indique :

« If you **keep** doing something, you do it repeatedly or continue to do it. (...) *I keep forgetting it's December... I turned back after a while, but he kept walking...* (...) **Keep on** means the same as **keep**. *Did he give up or keep on trying?... My wife keeps on saying I work too hard.* » (Cobuild 1995 s.v. *keep*)

Dans d'autres travaux, il a été mentionné que *on* est ajouté pour insister (« for emphasis »). Cependant, comme le souligne à juste titre Goddard (1998 : 166), une telle qualification est souvent imprécise et impraticable. Dans mes recherches utilisant le corpus Cobuild, j'ai trouvé des passages où les deux expressions (avec et sans *on*) étaient utilisées de manière interchangeable.

- (17) “I just **kept** fighting,” said Rubin, who saved nine match points against Novotna in Paris. It reached the stage where I **kept on** saying ‘one more game and it will be over’. But the match just **kept on** going and going. I told myself to **keep** fighting and that’s what I did.” (example from Cobuild corpus, cited in Cappelle 1999b: 291)

Une différence entre *keep* et *keep on* repose sur la syntaxe. J’ai soutenu que *keep* s’est grammaticalisé en un verbe auxiliaire (sans toutefois posséder les propriétés typiques de conjugaison), tandis que *keep on* est davantage un verbe lexical. Cela est illustré par la possibilité d’utiliser *keep on*, mais pas *keep*, comme un verbe autonome, c’est-à-dire sans être suivi d’un autre verbe, comme le montrent les exemples (18a-b) extraits des paroles de chansons.<sup>17</sup>

- (18) a. We just keep on keeping on (Curtis Mayfield, *Keep On Keeping On*)  
b. And you’ve just gotta keep on keeping on (First Aid Kit, *My Silver Lining*)

En examinant les verbes aspectuels, un ensemble particulier de verbes prenant des compléments non finis, j’ai ainsi pu me familiariser avec le rôle joué par une particule spécifique, *on*, qui fait partie d’un petit

---

<sup>17</sup> L’expression *keep on keeping on* a une certaine popularité au-delà des chansons pop (même si Wikipedia répertorie 17 chansons portant ce titre) : dans le corpus enTenTen20, qui compte 43 milliards de mots, on trouve environ 3 600 occurrences de cette expression (soit environ 83 occurrences par milliard de mots). Quant à *keep keeping on*, on dénombre encore 83 occurrences dans le corpus (soit près de 2 occurrences par milliard de mots). J’ai trouvé seulement huit occurrences dans le corpus de *keep (on) keeping*, dont certaines semblent impliquer une utilisation non pertinente de *keeping* dans le sens de ‘ne pas vendre (un objet de collection)’. Ainsi, l’utilisation de *keep* en tant que verbe principal (signifiant ‘continuer’) est extrêmement rare, au point d’être considérée comme non grammaticale, et n’est d’ailleurs pas attestée dans l’OED.

ensemble exprimant la durée ou la continuité : outre *on*, il y a également *about/around*, *along* et *away*.

- (19) a. *battle on, carry on, dream on, go on, hold on, plough/plow on, press on, soldier on, walk on*  
b. *clap along, dance along, hum along, play along, read along, sing along*  
c. *dilly-dally about/around, fanny about/around, laze about/around, mess about/around, muck about/around, piddle about/around, potter about/around*  
d. *chat away, purr away, simmer away; grind away, read away, slog away, scrub away, chip away, chisel away, nibble away, whittle away*

Mes recherches se sont alors concentrées sur ces particules, en particulier sur leurs effets aspectuels et de structure d'arguments, qui ont été finalement discutés en détail dans ma thèse de doctorat (Cappelle 2005a : 343-457). Bien qu'elles puissent toutes être décrites comme atéliques (c'est-à-dire ne tendant vers aucun point final inhérent d'une situation), ces différentes particules ajoutent différentes nuances de sens. Les verbes à particules comme ceux de l'exemple (19a) expriment la continuité ou la persistance. La particule *on* implique l'idée de ne pas abandonner ou de persévérer malgré les défis ou les obstacles. Dans les combinaisons en (19b), la particule *along* implique une synchronie ou un alignement avec l'action en cours. Elle suggère une participation active ou une intégration tout en maintenant un rythme ou une cadence cohérente avec l'activité principale. L'utilisation des particules *about* ou *around* dans les verbes à particules comme ceux de l'exemple (19c) suggère des activités sans objectif précis ou peu productives, souvent avec un sentiment de paresse et de gaspillage de temps. Cela implique un manque de concentration ou de dessein dans ses actions, comme si l'on était préoccupé par des affaires futiles ou sans importance. La particule *away* ajoute un sens d'activité continue ou prolongée, souvent avec une connotation agréable ou détendue,

comme dans les trois premières combinaisons de l'exemple (19d). Cela suggère que l'action peut se poursuivre pendant une période prolongée, sans point final spécifique en tête. Dans les autres combinaisons de l'exemple (19d), la particule transmet une nuance légèrement différente. Ici, *away* implique un effort, un progrès ou une persistance concentrés et déterminés vers un objectif spécifique, visant généralement à réduire ou éliminer quelque chose, souvent par de petites actions répétitives. La phrase verbale dans laquelle une telle combinaison apparaît est néanmoins atélitique, comme en témoigne l'impossibilité d'ajouter une indication de durée spécifique du type *in X time*. On y trouve souvent un complément de lieu introduit par *on* ou *at* décrivant la direction de l'activité, comme dans l'exemple (20) :

- (20) a. I worked away for hours on my research paper.  
b. I chipped away at the rock until it formed a smooth sculpture.

Les verbes à particules du genre illustrés dans les exemples (19a-d) réfutent l'affirmation fréquemment rencontrée selon laquelle les particules en anglais ont généralement pour effet de « rendre perfective » ou « rendre télique » la situation. L'exemple généralement donné dans la littérature concerne la différence entre *drink* ('boire') et *drink up* ('boire jusqu'à la dernière goutte') ou entre *eat* ('manger') et *eat up* ('manger jusqu'à la dernière bouchée'). Une collection de citations à cet effet est présentée dans l'article de Cappelle et Chauvin (2010 : 251-2). Ce contraste bien connu a même pénétré dans la littérature non linguistique, où il est confondu avec différents contrastes de sens (réels ou imaginés).

"Two weeks ago he was in a classroom explaining to the bored youth of the country the distinction between drink and drink

up, burned and burnt. The perfective, signifying an action carried through to its conclusion. How far away it all seems! I live, I have lived, I lived.”

(J. M. Coetzee. 1999. *Disgrace*. Londres : Secker & Warburg, p. 71)

Je soupçonne que la paire contrastée souvent mentionnée, représentée par *drink* (ou *eat*) et *drink up* (ou *eat up*), a donné naissance à l'idée fautive selon laquelle *up* est toujours une particule télicisante, ce qui n'est malheureusement pas le cas dans l'exemple *The Earth is warming up*, où le sens est que la température de la Terre augmente. L'idée encore plus erronée selon laquelle *toutes* les particules sont télicisantes a également fermement pris racine. Voici seulement deux illustrations de cette hypothèse :

« Comme toutes les particules, *up* semble exiger une interprétation délimitée. » (Keyser and Roeper 1992 : 113 ; traduction de l'anglais).

« La classe des particules verbales a la propriété sémantique d'imposer une délimitation à l'événement décrit par un groupe verbal ou une phrase. » (Tenny 1994 : 148 ; traduction de l'anglais)

Dans Cappelle (2007), j'ai présenté un aperçu concis des effets de la structure d'arguments des différents types de particules. J'en suis arrivé à la conclusion que selon que la particule est utilisée dans une combinaison spatiale ou non spatiale (c'est-à-dire avec la particule exprimant une trajectoire dans l'espace physique ou non), et selon qu'elle est télique ou atélique, elle peut ou non altérer la valence du verbe lui-même. Dans une combinaison spatiale atélique (c'est-à-dire

lorsqu'il y a une trajectoire dans l'espace mais pas de point final inhérent), la particule « respecte » généralement la valence du verbe. Ainsi, *walk around* est intransitif, tout comme *walk* lui-même, et *push the pram along* est transitif, conformément au fait que *push* a une utilisation transitive. L'exemple donné en (21) est donc exceptionnel.

- (21) My daughter wanted to go to the pool with just me to play elaborate games with incomprehensible rules that changed as quickly as she could speak, and always ended with me **swimming her around** on my back, a game called “water pony.”<sup>18</sup>

Une combinaison avec une particule spatiale télique peut être considérée comme un schéma constructionnel ayant sa propre structure d'arguments, indépendamment du schéma de valence du verbe. Il existe plusieurs schémas constructionnels. L'un d'entre eux est la construction bien connue de mouvement causé. Par exemple, *The dog barked the postman away* transmet l'idée que l'aboiement du chien était suffisamment intense ou puissant pour amener le facteur à se retirer ou partir. Le groupe nominal *the postman* est un complément d'objet direct, mais pas du verbe *bark* lui-même (cp. \**The dog barked the postman*). Il est le complément d'objet direct de l'ensemble de la construction. Un autre schéma est intransitif et peut être considéré comme un sous-type spatial de la classe plus large des résultatifs intransitifs (qui inclut également des exemples tels que *The pond froze solid*). Ici également, la particule semble avoir l'effet de modifier la valence du verbe dans des cas tels que *The paint had rubbed off*, ce qui implique que la peinture était initialement présente sur une surface mais a maintenant été partiellement ou complètement enlevée par frottement ou friction. Sans la particule, il n'est pas possible d'utiliser *rub* avec cet argument

---

<sup>18</sup> <https://literarymama.com/articles/departments/2008/08/voice-writers-art>, dernière consultation le 3 juin 2023.

de Thème (c'est-à-dire l'objet déplacé) en tant que sujet du groupe nominal. Encore une fois, ce n'est pas la particule en tant que telle qui permet cette possibilité. C'est plutôt la construction dans laquelle la particule apparaît en tant qu'argument résultatif.

Dans les combinaisons non spatiales atéliques, la présence d'une particule n'affecte pas la valence du verbe. Dans de telles combinaisons, les verbes ne peuvent tout simplement pas avoir d'argument d'objet direct avec eux (par exemple, *I was reading (\*magazines) away all afternoon*). Les verbes obligatoirement transitifs ne sont donc pas acceptés. Comparez :

- (22) a. After a wonderful bath in the huge pool, sauna and **relaxing around** a bit, we decided to take the earlier bus to the airport so would not need to hurry.<sup>19</sup>  
b. \*The bored kids were **destroying around** a bit in the old factory.

(L'exemple (21a) montre que l'impossibilité de (21b) ne peut pas être due au fait qu'un verbe d'origine latine est utilisé.) Dans les combinaisons non spatiales téliques, enfin, le groupe nominal complément d'objet direct est généralement aussi un argument du verbe (par exemple, *I watched the film (through) without falling asleep*). Parfois, nous trouvons des cas où une combinaison verbe-particule non spatiale et atélique est transitive alors que le verbe lui-même ne l'est pas. Un tel cas est *talk the plan \*(through)*. Dans l'ensemble, cependant, cette utilisation n'est pas si courante et certains verbes peuvent conserver leur valence dans cette construction particulière (avec *through* exprimant une « traversée » complète non spatiale de quelque chose). Par exemple, *listen* est un verbe prépositionnel : nous pouvons dire *listen to the whole song* mais pas *\*listen the whole song*. Lorsque nous utilisons

---

<sup>19</sup> <http://metro-nomad.blogspot.com/2013/>, dernière consultation le 3 juin 2023.

la particule *through* pour suggérer que la chanson a été écoutée du début à la fin, nous pouvons conserver cette préposition et ne pas avoir à utiliser un groupe nominal (bien que nous le puissions) : *I listened (to) the whole song through*.<sup>20</sup> Le Tableau 2 résume ces observations.

Tableau 2. Modification de la valence verbale en fonction du type de particule dans une construction verbe à particule.

	atélique	télique
spatial	modification exceptionnelle	modification fréquente
non-spatial	aucune modification	modification occasionnelle

Les quatre cas présentés ici ne couvrent pas toutes les possibilités. Les particules peuvent également être utilisées avec des significations idiosyncratiques qui ne présentent pas nécessairement une interprétation évidemment spatiale, mais qui ne sont pas nécessairement télique ou atélique. Un tel usage est celui de *down* dans les combinaisons suivantes, énumérées par McIntyre (2002 : 97) :

- (23) *brush down, clean down, dust down, hose down, rub down, sand down, scour down, scrub down, soap down, sponge down, spray down, swab down, wash down, wipe down*

*Down* dans de telles combinaisons ne signifie pas 'dans la direction du sol'. Pourtant, cette particule n'est pas pour autant dénué de sens. Comme le souligne McIntyre (2002: 97) :

---

<sup>20</sup> Dans Cappelle (2007), j'ai traité la possibilité de changer la valence du verbe dans des combinaisons non spatiales avec une particule télique comme exceptionnelle. J'en suis venu à croire que c'est probablement un peu plus courant que je ne le pensais. Cependant, je ne peux me baser sur aucune évaluation quantitative.

« En effet, souvent un [verbe à particule] pris isolément ressemblera à un idiome, surtout si la particule n'a pas de signification clairement spatiale, mais l'étude de la gamme complète des [verbes à particule] avec la particule révèle des régularités. [(23)] montre que cette utilisation de *down* se produit avec de nombreux verbes de traitement de surface, où elle spécifie de manière constante que l'action est réalisée sur une partie substantielle de l'entité apparaissant en tant qu'objet, tout en préservant exactement la signification de base du verbe. » (McIntyre 2002 : 97 ; traduction de l'anglais)

Mes recherches sur les particules, ainsi que ma conception générale de la grammaire, ont été grandement inspirées et éclairées par ces discussions perspicaces menées par Andrew McIntyre et d'autres. Bien qu'il ne soit pas un adepte de la Grammaire de Construction, il a écrit à propos des verbes à particule tels que ceux présentés dans (23) et d'autres où la particule apporte une contribution sémantique particulière et stable que « nous pouvons dire que la particule est une préposition intransitive avec un sens 'spécifique à la construction', un sens qui est idiosyncratiquement confiné à la construction du [verbe à particule] » (McIntyre 2002 : 98 ; traduction de l'anglais).<sup>21</sup>

J'ai également été fortement influencé par ce que Ray Jackendoff a écrit sur les constructions verbe à particule dans un chapitre dans le même ouvrage collectif (Jackendoff 2002). Dans ce chapitre, il développe des travaux antérieurs (Jackendoff 1997) sur les « idiomes constructionnels » et considère la construction verbe à particule comme étant composée de diverses sous-constructions. Certaines de ces sous-constructions sont vraiment de bas niveau, telles que les

---

<sup>21</sup> Je ne souhaite pas attirer trop l'attention ici sur l'opinion, remontant au moins à Jespersen (1924: 88-89), selon laquelle les particules verbales peuvent être classées dans la catégorie des prépositions si nous autorisons ces dernières, tout comme les verbes, à être transitives ou intransitives (ou les deux). Pour une discussion détaillée sur ce sujet, j'invite le lecteur à consulter Cappelle (2005b).

« phrasal verbs » individuels que l'on trouve dans les dictionnaires ou dans les listes destinées aux apprenants d'anglais langue étrangère, qui peuvent avoir besoin d'apprendre, par exemple, que *take off* signifie 'partir soudainement' ou "connaître un succès soudain" ou que *figure out* signifie 'comprendre (une situation) ou résoudre (un problème)'. Des schémas un peu plus généraux et semi-productifs peuvent également relier des combinaisons individuelles dans lesquelles la particule a une signification similaire. Par exemple, *black out, chill out, conk out, pass out, space out, veg out, zonk out, zone out, etc.*, sont des verbes à particule qui décrivent divers états de conscience, de détente ou de désengagement mental. La particule dans ces constructions a une signification spécifique à la construction, avec « construction » étant ici compris comme un nœud de bas niveau dans un réseau taxonomique. Contrairement à ce que McIntyre (2002) a écrit à propos des expressions liées au traitement de surface dans (23), les verbes de base dans un tel schéma ne préservent pas nécessairement leur propre sens, et ils ne sont même pas tous des verbes à l'origine.

Jackendoff, bien qu'il ne soit pas un praticien de la Grammaire de Construction (au sens strict) non plus, reconnaissait que cette théorie permettrait de traiter certains aspects de la grammaire des constructions verbe à particule de manière particulièrement satisfaisante (Jackendoff 2002 : 84). Par exemple, il serait naturel dans cette théorie de permettre la présence d'un complément d'objet direct non autorisé par le verbe dans, par exemple, le schéma [GV V GN [Prt *away*]], comme dans *dancin' the night away*, dont Jackendoff (2002: 84) rend compte comme 'gaspiller [GN de temps] inconsidérément en V-ant'.

Le chapitre que Jackendoff (2002) a écrit sur les verbes à particules avait un autre trait en commun avec la Grammaire de Construction, bien qu'il ne l'ait pas souligné. Il a implicitement adopté un continuum entre le lexique et la grammaire en reconnaissant l'existence d'idiomes V-Prt qui doivent être répertoriés, et aussi un schéma plus général où la particule encode une signification directionnelle et alterne avec un groupe prépositionnel complet, ainsi que plusieurs

autres constructions avec un emplacement ouvert pour le verbe mais une particule et un complément d'objet remplis, tels que *V one's head/butt off* ou *V one's heart out*, qui forment également une famille au sein de tout le réseau (voir aussi Lemmens 2015: 101-2). Cette conception du phénomène des verbes à particules, ni comme une liste d'éléments lexicaux à apprendre par cœur, ni comme une seule construction de structure d'arguments maximale générale, m'a semblé résonner avec ce qui est rapidement devenu une norme dans les cercles de la Grammaire de Construction. Par exemple, Traugott (2008) a distingué les « micro- », « méso- » et « macro-constructions », et bien qu'il ne soit pas clair sur quelle base une construction particulière est attribuée à l'un de ces niveaux, la terminologie reflétait l'idée que les constructions se situent d'une certaine manière sur un continuum de spécificité ou d'abstraction (pour nommer les deux extrémités opposées du continuum). Dans une veine quelque peu similaire, Boas (2003) avait précédemment plaidé contre l'adoption exclusive de quelques constructions de structure argumentale « goldbergiennes » (des constructions générales comme la construction ditransitive, la construction résultative, etc.) et donc pour la reconnaissance complémentaire de plusieurs constructions verbales de plus bas niveau, des « mini-constructions » comme il les appelait, où différents sens d'un verbe – pour simplifier, différentes configurations des éléments impliqués dans le cadre sémantique qu'il évoque – trouvent différentes réalisations syntaxiques.

La famille de schémas constructionnels *V one's head/butt off* et *V one's heart out*, mentionnée précédemment, est l'un des sujets que j'ai étudiés plus en détail, par exemple dans Cappelle (2013), où j'ai examiné son degré de productivité et comparé une construction néerlandaise ayant une sémantique également exprimant l'excessivité mais avec une structure d'arguments différente, impliquant un objet réfléchi et un groupe nominal exprimant quelque chose (généralement désagréable) que l'on obtient, pour ainsi dire, en réalisant l'activité :

- (24) a. She exercises her butt off (...).<sup>22</sup>  
 b. ze (...) fitness-t zich een ongeluk<sup>23</sup>  
 elle fitness-PRS.3SG REFL un accident  
 ‘Elle fait de l’exercice de façon excessive.’

Alors que (24a) ressemble superficiellement à un résultatif ordinaire avec une phrase résultative de trajet (comparer encore *The dog barked the postman away*), il a une signification très différente. De manière cruciale, il n’est pas télélique, contrairement à un vrai résultatif de trajet (Jackendoff 1997: 551). En effet, si on le combine avec *in X time* (par exemple, *I have exercised my butt off in less than three weeks*), cela déclencherait une interprétation littérale, où l’excès de graisse des fesses du sujet est littéralement éliminé du corps en faisant de l’exercice physique.

J’ai utilisé le contraste formel entre (24a) et (24b) pour argumenter en faveur de l’affirmation selon laquelle la sémantique de l’activité excessive dans des phrases comme (24a) ne peut pas simplement résulter d’un raisonnement « pragmatique » (Cappelle 2013 : 259–61, 2017 : 131–33). Une langue aussi étroitement liée à l’anglais que le néerlandais – une langue qui, soit dit en passant, a également une construction résultative ordinaire – ne proposerait pas une « solution » très différente pour le même besoin expressif si l’interprétation excessive de *V one’s head/butt off* et *V one’s heart out* n’étaient tout simplement que des utilisations hyperboliques du résultatif attendues mais qui ne seraient pas nécessaires à stocker dans notre mémoire linguistique. Par conséquent, j’ai soutenu que ces schémas doivent être considérés comme des constructions à part entière, avec leurs propres contraintes syntaxiques (la particule ne peut pas précéder l’objet, ce

---

<sup>22</sup> <https://www.lipstickalley.com/threads/i-have-a-bbl-lipo-360-scheduled-and-he-said-he%E2%80%99s-going-to-leave-me.4572071/page-6>, dernière consultation le 5 juin 2023.

<sup>23</sup> <https://www.dailybase.nl/ladies/yaslen-clemente-zet-instagram-en-ons-in-vuur-en-vlam/>, dernière consultation le 5 juin 2023.

qu'elle peut faire autrement), leurs propres propriétés sémantiques (excès, intensité, vigueur) et donc aussi leurs caractéristiques aspectuelles inattendues (atélicité), leur propre productivité (alors que le résultatif « ordinaire » n'est pas très productif, ces schémas le sont beaucoup plus) et leur propre valeur « stylistique » (il y a une certaine émotionnalité supplémentaire de la part de l'utilisateur). En bref, ces schémas quelque peu spéciaux sont d'excellents exemples pour prouver ce en quoi je crois : notre connaissance de la langue implique une connaissance des constructions.

Cependant, pendant mes études doctorales, une question a commencé à se poser concernant la mesure dans laquelle les constructions constituent de manière globale *et exhaustive* notre connaissance de la grammaire. La manière dont cette question est apparue et dont je l'ai explorée constitue le sujet du prochain chapitre.

## Chapitre 2

### La connaissance de la langue est aussi la connaissance des relations constructionnelles : entrée en scène des allostructions

Les constructions ne sont pas simplement des unités qui existent en isolation. Il est depuis longtemps reconnu en Grammaire de Construction qu'elles présentent des liens entre elles. Au départ, l'accent était mis sur les liens verticaux entre les constructions, entre les nœuds supérieurs et inférieurs dans un réseau taxonomique. Je crois que mes recherches ont joué un rôle essentiel en mettant l'accent sur la nécessité de reconnaître également les liens horizontaux entre les alternatives constructionnelles, tels que entre verbe – particule – GN (par exemple, *send in the FBI*) et verbe – GN – particule (par exemple, *send the FBI in*). Cela rapproche à nouveau la Grammaire de Construction des théories dérivationnelles, bien que, pour de bonnes raisons, la théorie ne souscrive pas à l'idée qu'une alternative repose à la base d'une autre (Section 2.1).

Deux constructions horizontalement liées, des « sœurs », peuvent avoir un nœud « mère » au-dessus d'elles qui reste sous-spécifié quant à sa forme précise et à son statut : il peut contenir simplement les éléments de la construction, laissant la séquence de mots libre, et ne rien dire sur le fait que la combinaison soit une unité morphologique ou syntaxique. Cette perspective nous aide à maintenir un principe fondamental, qui autrement serait sérieusement remis en question : l'Intégrité Lexicale (Section 2.2).

Le simple fait que nous reconnaissons que deux constructions sont des alternatives l'une de l'autre ne signifie pas que nous devrions accepter qu'elles sont totalement équivalentes sur le plan fonctionnel.

Les principes de la structure informationnelle, tels que « Given before New Information » ou « Focus Last », interagissent avec les alternatives pour générer des préférences en matière d'ordre. Un facteur plus subtil jouant un rôle dans l'alternance de placement de la particule bien connue implique la familiarité plus générale, presque encyclopédique, d'une entité ou d'une situation (Section 2.3).

## 2.1 Un pont entre les constructions et un pont entre les théories

Dans le chapitre précédent, j'ai mentionné ma dette théorique envers McIntyre et Jackendoff. Chacun d'eux a rédigé un chapitre, discuté précédemment, dans un recueil collectif dont ils étaient également co-éditeurs (Dehé et al. 2002) et j'ai eu la chance de pouvoir publier un chapitre dans ce même recueil (Cappelle 2002). Ce chapitre portait sur l'antéposition des particules en anglais, illustrée dans (25) :

- (25) a. Off you go!  
b. Along came a bright idea, illuminating the path to a creative solution.

Dans ce chapitre, je m'intéressais principalement à certaines propriétés grammaticales descriptives de ce schéma, montrant par exemple que *off* en antéposition est le seul élément focalisé dans la proposition et est souvent utilisé avec un sujet pronominal (comme dans (25a)), tandis que *along* en antéposition a tendance à se combiner avec un GN complet après le verbe, ce qui constitue une deuxième unité focale avec *along*.

Malgré le terme « antéposition », qui évoque une sorte de transformation, mon chapitre consacré à de tels schémas avec des particules

en position initiale dans la phrase ne prétendait pas que ces structures de phrase étaient le résultat d'un processus dérivationnel. Le terme « antéposition » doit être considéré comme simplement utile pour comprendre en quoi la forme de ces schémas diffère de ce qui peut être considéré comme le schéma plus canonique, où la particule suit le verbe. Comme on le sait bien, lorsque la particule suit le verbe et qu'il y a un complément d'objet direct, il y a en principe deux ordres normaux :

- (26) a. She took off her jacket before entering the room.  
b. She took her jacket off before entering the room.
- (27) a. He brought along his guitar to the party.  
b. He brought his guitar along to the party.

Dans le cas de ces exemples, on ne peut pas du tout dire avec certitude laquelle des deux alternatives représente l'ordre le plus standard et canonique. On pourrait soutenir que le verbe et la particule forment un élément lexical et que donc l'ordre dans (26a) et (27a), où le verbe et la particule sont dans des positions adjacentes, est l'ordre le plus naturel. La façon dont leur unité peut être perturbée, dans (26b) et (27b), nécessite alors une explication spéciale.

C'est ainsi que Chomsky (1957), dans sa publication *Syntactic Structures*, a abordé le problème grammatical posé par les verbes à particules, qu'il a curieusement appelés « constructions ».<sup>24</sup> Chomsky a simplement introduit une règle de réécriture, donnée ici en (28) :

---

<sup>24</sup> L'utilisation du terme « construction » par Chomsky diffère cependant de la manière dont la plupart des praticiens de la Grammaire des Constructions comprennent ce terme. Pour Chomsky, il semble erroné de supposer que les constructions, en tant que schémas abstraits recouvrant des configurations récurrentes dans lesquelles nous trouvons des éléments lexicaux, portent une signification. Voici une citation de Chomsky (1957 : 104) qui illustre ce point :

- (28)  $V \rightarrow V_1 + Prt$   
(Chomsky 1957 : 75)

Des phrases comme *The police brought in the criminal* peuvent être formées avec cette règle, ainsi qu'avec certaines règles déjà présentes dans la grammaire (telles que  $S \rightarrow GN + GV$  et quelques autres règles de structure de phrases).

Chomsky a ensuite introduit une règle transformationnelle qui s'applique de manière optionnelle lorsqu'il y a un GN complet en tant qu'objet direct, et qui sépare la particule de son verbe, de sorte que la chaîne mentionnée ci-dessus puisse être transformée en *The police brought the criminal in*. Une règle transformationnelle similaire était nécessaire, selon Chomsky, et s'applique de manière obligatoire lorsque l'objet direct est un pronom, convertissant ainsi *\*The police brought in him* en *The police brought him in*.

Alternativement, on pourrait suggérer que le schéma avec la particule suivant le complément d'objet direct est plus fondamental. Certains linguistes ont adopté l'idée, plus précisément, que dans une phrase telle que *Vincent cut his ear off*, la partie *his ear off* forme une soi-disant « petite proposition » (*small clause*), avec le GN fonctionnant comme une sorte de sujet et la particule agissant comme un prédicat non verbal (par exemple, Kayne 1984). En effet, nous pouvons (bien

---

« Il est naturel de constater que de nombreux mots ou morphèmes d'une même catégorie grammaticale sont décrits sémantiquement en termes partiellement similaires, par exemple les verbes en termes de sujet et d'objet, etc. Ceci n'est pas surprenant ; cela signifie que les dispositifs syntaxiques disponibles dans la langue sont utilisés de manière assez systématique. Cependant, nous avons vu que généraliser à partir de cette utilisation assez systématique et attribuer des « significations structurelles » aux catégories grammaticales ou aux constructions de la même manière que des « significations lexicales » sont attribuées aux mots ou morphèmes, est une démarche d'une validité très discutable. » (Chomsky 1957 : 104 ; traduction de l'anglais)

que de manière quelque peu maladroite) paraphraser une telle phrase comme suit : ‘Vincent did some cutting, with as a result that his ear was off’.

D’autres chercheurs considèrent l’ordre V – GN – Prt comme étant le plus basique, mais seulement pour les combinaisons sémantiquement transparentes, car ce type de paraphrase ne fonctionne pas avec des combinaisons idiomatiques (par exemple, Aarts 1989) : *The milkman dropped off the milk* ne peut être paraphrasé en ‘The milkman dropped the milk, so now the milk is off.’

Les analyses de Chomsky (1957), Kayne (1984) et Aarts (1989) ont été dépassées dans la littérature de linguistique générative par un grand nombre d’analyses de plus en plus élaborées, en parallèle avec la complexité croissante de l’appareil théorique, qui a accumulé, par exemple, de plus en plus de nœuds fonctionnels au sein d’une structure de groupe verbal étendu. Il n’y a toujours pas de consensus parmi les grammairiens génératifs sur la question de savoir si le verbe et la particule forment une unité au niveau du mot, quel est leur ordre de base et comment la particule en anglais, mais aussi dans de nombreuses autres langues germaniques, peut occuper différentes positions. Pour des aperçus des différentes propositions, ainsi que des références à leurs défenseurs, voir Haiden 2006, Elenbaas 2007, Dehé 2015, McIntyre 2015, Toivonen 2020, Cappelle à paraître. Pour les non-initiés – à l’époque de ma recherche doctorale, ce groupe incluait moi-même et dans une large mesure, cela est encore le cas aujourd’hui – de telles discussions peuvent apparaître comme excessivement techniques, obscures et manquant d’attrait intuitif.

Un exemple assez extrême de ce qui me semblait être une complication inutile se trouve dans une publication de Kayne (1998: 136) sur différents types de mouvements. Kayne a proposé une structure sous-jacente dans laquelle la particule apparaît après le GN complément d’objet direct (par exemple, *John invited no strangers in*), en accord

avec son analyse de la petite clause mentionnée précédemment. Cependant, ce GN étant une unité syntaxe négative, subit un mouvement, pour des raisons qui ne nous concernent pas ici. Le résultat de cette opération n'est pas une chaîne grammaticale (*\*John no strangers invited in*). Il doit subir une autre opération, l'antéposition du GV, ce qui donne une phrase avec l'ordre verbe-particule « joint » (*John invited in no strangers*). En cours de route, deux traces (indiquées par « t ») ont été introduites, laissées par les constituants déplacés (voir Figure 6).

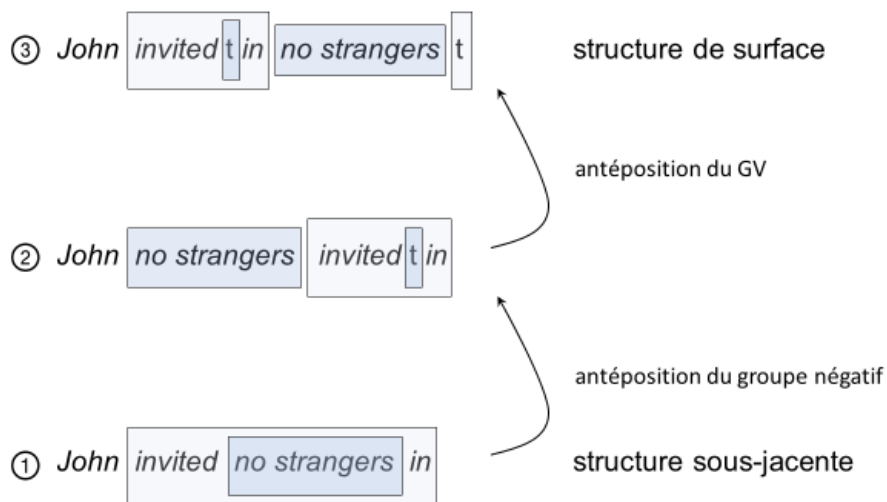


Figure 6. Dérivation générative d'une phrase avec un ordre V-Prt joint, basée sur Kayne (1998 : 136).

En partant de la même structure sous-jacente, il est également possible d'appliquer ce que Kayne appelle « l'antéposition de la particule » (*particle preposing*) en premier. (Son utilisation de ce terme est différente de la mienne, qui rappelons-le, était utilisée pour décrire l'apparition d'une particule au tout début d'une proposition, comme dans (25a-b).) L'antéposition de la particule selon Kayne conduit à la structure intermédiaire non grammaticale *\*John in invited no strangers*. En

appliquant ensuite l'antéposition du groupe négatif et ensuite l'antéposition du GV comme précédemment, on obtient la phrase avec l'ordre V-Prt « séparé » (voir Figure 7).<sup>25</sup> Maintenant, observez que le résultat de ces différentes opérations successives de déplacement donne une phrase qui ne diffère en rien, à l'exception de la présence de diverses traces inaudibles, de la phrase avec laquelle nous avons commencé !

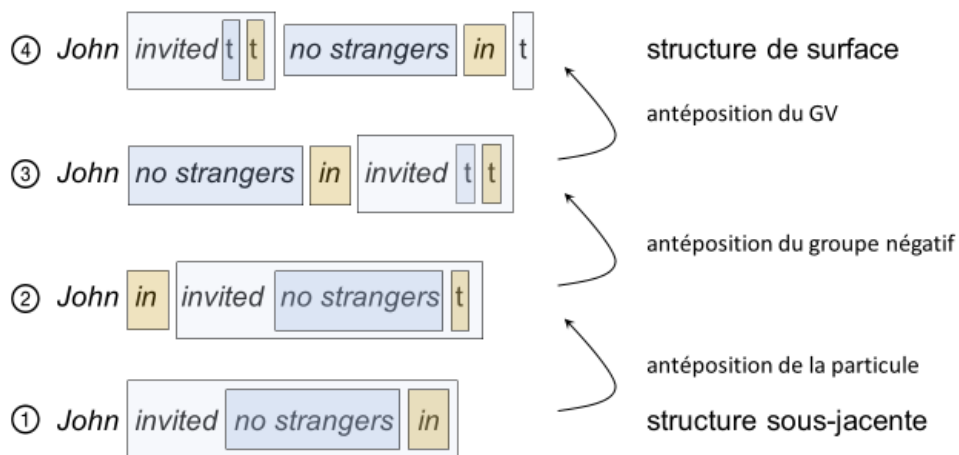


Figure 7. Dérivation générative d'une phrase avec un ordre V-Prt séparé, basée sur Kayne (1998 : 136).

Sauf pour les linguistes qui adhèrent à une théorie syntaxique dont les dérivations font partie intégrante, une telle transformation d'une

<sup>25</sup> Pour cette figure, j'utilise des encadrés colorés, ce qui devrait aider à visualiser ce qui se déplace d'où vers où. Dans Cappelle (2005: 39), j'ai ajouté une notation entre crochets étendue à la structure de surface de Kayne (1998), basée sur la discussion de Dehé (2002: 30–2) de l'analyse de Kayne, qui rendait explicite la structure de la petite proposition. Malheureusement, j'ai fini par fournir un crochet ouvrant de moins (ou un crochet fermant de trop). J'espère néanmoins qu'on pourra me pardonner pour cette confusion.

structure en elle-même peut sembler capricieuse au mieux et inutile au pire.

Il existe bien sûr des théories syntaxiques qui sont non-dérivatives et monostratales, c'est-à-dire sans niveaux sous-jacents, où « ce que vous voyez est ce que vous obtenez ». Étant donné que les transformations n'ont pas leur place dans de telles théories, l'accent est mis sur la description des schémas réels disponibles en fonction de leurs propres termes. En ce qui concerne les alternances familières de la structure argumentale, y compris l'alternance locative, Goldberg (2002) a proposé de dépasser l'idée selon laquelle la variante applicative (par exemple, *I sprinkled the salad with olive oil*) serait une simple transformation de la variante de mouvement causée (par exemple, *I sprinkled olive oil on the salad*). Au contraire, elle soutient que chaque schéma doit être décrit comme une construction distincte et indépendante, « selon ses propres termes, sans recourir à une paraphrase alternative explicite ou implicite » (Goldberg 2002 : 329 ; traduction de l'anglais). En ce qui concerne l'ordre joint et l'ordre séparé des verbes à particule transitifs, Gries (2003 : 141) rejette un lien basé sur la transformation entre ces deux schémas, affirmant fermement que « chaque construction constitue une catégorie à part entière » et que « les deux constructions ne forment pas une seule catégorie car... nous trouvons plus de différences que de similitudes entre les deux constructions » (traductions de l'anglais). Il est vrai que les deux schémas diffèrent l'un de l'autre de manière importante, notamment en termes de structure informationnelle (voir la section 1.3 de ce chapitre). Néanmoins, je me suis demandé s'il ne se perdait pas quelque chose si nous traitons chaque alternant comme une construction *sui generis* sans lien.

Dans Cappelle (2004), j'ai exprimé cette préoccupation pour la première fois. J'ai souligné l'existence d'idiomes verbe-particule transitifs avec un complément d'objet direct lexicalement spécifique. Ils apparaissent souvent dans l'un ou l'autre schéma, et même s'ils manifestent parfois une préférence pour un schéma plutôt que l'autre, cette variation rend difficile de soutenir que les deux ordres constituent des

constructions différentes et indépendantes. L'un de ces idiomes est utilisé dans les phrases de (29), qui reflète précisément mon point de vue.

- (29) a. Let's not throw out the baby with the bath water.  
b. Let's not throw the baby out with the bath water.

Aucune des deux alternatives n'est nettement plus courante que l'autre. Une recherche dans le corpus enTenTen21 donne 926 occurrences pour l'ordre « joint » et 2 091 occurrences pour l'ordre « séparé ». Arrondi à deux décimales, l'interface de recherche de Sketch-Engine nous indique que le premier se produit 0,02 fois et le second 0,03 fois pour un million de mots – une différence quantitative à peine significative qui justifierait de considérer l'ordre « séparé » comme « la version correcte » de l'expression (comme le fait ChatGPT lorsque on invite ce chatbot à choisir). Si nous considérons les schémas verbe-particule « joint » et « séparé » comme deux constructions distinctes, chacune avec leur propre signification et fonction, nous serions obligés de dire que *throw out the baby with the bath water* est une instantiation courante, conventionnelle et probablement mémorisée mentalement d'une construction, et que *throw the baby out with the bath water* est une instantiation (un peu plus) courante et conventionnelle d'une autre construction, également susceptible d'être mémorisée par les locuteurs. En prenant le risque de rendre cela un peu plus explicite que nécessaire, mon objectif ici est de souligner un point plutôt crucial : les locuteurs de l'anglais auraient donc deux idiomes différents mémorisés qui partagent les mêmes éléments lexicaux et qui sont pratiquement identiques en forme et ont exactement la même signification.<sup>26</sup>

---

<sup>26</sup> Nous pouvons mettre de côté l'objection selon laquelle il pourrait également exister une possibilité selon laquelle un groupe de locuteurs de l'anglais aurait uniquement mémorisé *throw out the baby with the bath water* et un autre groupe de locuteurs aurait uniquement mémorisé *throw the baby out with the bath water*. Si c'était le cas, cela entraînerait d'autres complications concernant la communication entre les

Étant donné que *the baby* ne fait référence à aucun bébé réel, il semble inutile d'invoquer des différences d'organisation de l'information (à ce sujet, voir la Section 2.3) : dans aucune des variantes, le bébé n'est une entité familière à l'auditeur, par exemple, de la même manière qu'il pourrait l'être dans *Let's take the baby for a walk in the park.*<sup>27</sup>

La Grammaire de Construction a tenté de bannir les alternances, car elles étaient perçues comme relevant de la syntaxe transformationnelle, mais dans Cappelle (2004), j'ai soutenu que, en éliminant de la théorie quelque chose qui était perçu comme négatif (car psychologiquement peu plausible et ne faisant sens que selon des hypothèses théoriques très spécifiques), nous courions le risque de nous débarrasser de quelque chose de précieux, à savoir l'idée que les locuteurs perçoivent la parenté entre deux constructions qui se ressemblent et qui hébergent un grand nombre d'idiomes qui auraient sinon deux entrées distinctes dans notre lexique mental. Dans Cappelle (2004), j'ai formulé la conclusion suivante :

« Le fait que certains idiomes verbe-particule avec un complément d'objet direct fixe permettent deux ordres différents (Prt – GN et GN – Prt) suggère que l'alternance de placement de la particule est cognitivement réelle. Par exemple, en ce qui concerne l'expression avec *the baby* qui est jeté avec l'eau du bain,

---

membres de ces groupes distincts, et une solution consisterait à relier les constructions verbe à particule « joint » et « séparé » à un niveau plus général que celui de ces deux idiomes mémorisés. Cette interconnexion est en fait ce que je défends.

<sup>27</sup> Cela dit, les utilisateurs de la langue peuvent toujours essayer de donner un sens à l'idiome en l'analysant comme une combinaison compositionnelle et en identifiant *the baby* à quelque chose qui a été mentionné dans le discours précédent. Si nous remplaçons *the baby* par *that baby*, mettant ainsi en évidence le lien référentiel avec quelque chose mentionné précédemment, il n'y a que deux occurrences de l'ordre « joint » par rapport à neuf occurrences de l'ordre « séparé » dans le corpus en Ten-Ten21. Avec *this baby*, nous ne trouvons aucune occurrence de l'ordre « joint » mais toujours cinq occurrences de l'ordre « séparé » dans le même corpus. Cela est cohérent avec le principe général de structuration de l'information selon lequel la position précoce des unités d'information données et accessibles est privilégiée.

il serait très improbable que les locuteurs mémorisent les deux variantes structurelles complètement séparément, sans réaliser que ces entrées sont liées par une similarité sémantique, voire une identité complète. L'utilisation d'un ordre plutôt que l'autre n'apporte pas un sens radicalement différent à cette expression – un locuteur peut s'écarter de la convention en choisissant l'ordre moins fréquent, mais c'est tout.

L'occurrence de cette variation d'ordre des mots dans des combinaisons dont le sens est établi par convention suggère la nécessité de postuler des liens dans le lexique entre les variantes. En abstrayant de ces liens individuels, nous pouvons également raisonnablement supposer la correspondance schématique suivante comme faisant partie intégrante de la connaissance linguistique des locuteurs (...):

[<sub>GV</sub> V Prt GN] ↔ [<sub>GV</sub> V GN GPrt] »

(Cappelle 2004 : s.p. ; traduction de l'anglais)

Le point que je soulevais ici était la reconnaissance d'un lien horizontal entre les constructions, sans en traiter une, comme dans la linguistique générative, comme sous-jacente à l'autre.

Trois commentaires sur la citation ci-dessus peuvent être utiles. Premièrement, outre l'expression *throw {out} the baby {out} with the bath water*, il existe plusieurs autres idiomes similaires qui peuvent apparaître dans l'un ou l'autre ordre, bien qu'un ordre soit parfois plus fréquent que l'autre. Pour n'en citer que quelques-uns, il y a aussi *make {up} one's mind {up}*, *take {away} somebody's breath {away}* et *turn {back} the clock {back}*.

Deuxièmement, la variante avec séparation contient le symbole « GPrt », qui signifie « groupe de particule » (*particle phrase*) (Cappelle 2008). Il s'agit d'une catégorie phrastique dirigée par une particule – c'est donc une « projection maximale », pour utiliser la terminologie

de la grammaire générative (plus précisément, la théorie X-barre). Il pourrait y avoir d'autres éléments avant et/ou après la particule, comme dans (30) :

- (30) Nutrients continuously cycle through the ocean as phytoplankton sink to the ocean floor, but in regions where deep water upwells, it brings these nutrients [back up to the surface].

L'utilisation d'un groupe de particule complète est limitée à l'ordre « séparé ».<sup>28</sup> La spécification de cela dans cette variante elle-même est conforme à la vision de Gries (2003) selon laquelle les deux constructions sont effectivement différentes. Cependant, elles ne sont pas si différentes pour former des unités entièrement indépendantes. Les phrases actives et passives sont également des constructions différentes, mais c'est précisément leur parenté qui permet aux utilisateurs de la langue de voir que, par exemple, *Mistakens have been made... by my* (Bart Simpson dans *Les Simpson*, saison 10, épisode 3) est une manière alternative de dire *I have made mistakes*. L'énonciateur utilise ici d'abord une instance célèbre de la forme passive courte (*Mistakes have been made*), qui a été utilisée par de nombreux politiciens et personnalités publiques pour se distancier de toute responsabilité, mais cet effet stratégique est complètement perdu lorsque Bart Simpson mentionne lui-même dans le groupe prépositionnel ajouté, car l'agent reçoit maintenant une attention supplémentaire en apparaissant en position finale (donc focalisée). Mis à part l'humour qui en résulte, cet exemple devrait être considéré comme une preuve que, bien que les phrases

---

<sup>28</sup> Les rares cas où le complément d'objet direct suit un GPrt impliquent un déplacement d'un GN lourd (« heavy-NP shift »). Mon utilisation de ce terme ne vise une fois de plus pas à suggérer un véritable processus dérivationnel. Il se pourrait plutôt qu'il existe une construction de GN complexe qui autorise l'apparition de syntagmes nominaux longs et complexes dans une position suivant un complément oblique ou tout autre complément qui suit normalement un complément d'objet direct.

actives et passives diffèrent dans leur structure informationnelle (en plus de différences morphosyntaxiques), elles peuvent être considérées comme des moyens alternatifs de transmettre certains contenus propositionnels. Cela ne nécessite pas de traiter la forme passive comme une version transformée de la forme active. Voir Cappelle et al. (2021 : 272–3) pour un argument similaire, basé sur une construction clivée humoristiquement inappropriée, que je prétends également être liée à la phrase déclarative canonique, sans en être dérivée.

Troisièmement, en revenant à mes premières réflexions sur la connexion horizontale entre les constructions, je me rappelle que ma préoccupation première et unique était de réhabiliter les alternances, sans voir les deux alternatives, en plus, comme des filles d'un nœud mère supérieur et plus schématique. C'est dans un article paru quelques années plus tard que j'ai soutenu que les deux alternatives devraient être traitées comme ce que j'ai appelé des « allostructions » (Cappelle 2006), un néologisme qui est ma modeste contribution à la Grammaire de Construction. Tout comme les allophones (par exemple, [p<sup>h</sup>] aspiré dans *pot* et [p] non aspiré dans *spot*) sont des réalisations concrètes d'une unité plus abstraite (le phonème /p/) et tout comme les allomorphes (par exemple, *in-* dans *insane*, *il-* dans *illegal*, *im-* dans *impossible* et *ir-* dans *irregular*) peuvent être regroupés sous un morphème légèrement plus schématique, la suggestion était que les allostructions sont des « réalisations structurelles variantes d'une construction partiellement sous-spécifiée » (Cappelle 2006 : 18 ; traduction de l'anglais). C'est Perek (2012) et non moi-même qui a utilisé pour la première fois le terme « constructème » pour désigner un tel nœud mère plus schématique.

Une discussion récente a éclaté quant à savoir si des « constructions sœurs » liées horizontalement ont besoin d'une mère. Audring (2019) soutient que les allostructions peuvent être reconnues dans certains cas sans postuler un schéma mère au-dessus d'elles et elle suggère que, pour l'alternance de placement de particule, seule la relation

horizontale (à la fois entre le niveau des deux schémas et entre les combinaisons transitives individuellement stockées) suffit. Hoffmann (2020a) considère problématique que nous ne puissions pas décider empiriquement entre des connexions de sœurs uniquement et des constellations triangulaires où deux sœurs sont également connectées via une mère commune. Ungerer (à paraître) affirme que ces deux types d'analyses sont des variantes notationnelles. Ungerer et Hartmann (2023: 34-5) proposent une discussion sur ce sujet. Mes propres opinions sur la question sont exposées dans Cappelle (en préparation). Je défends l'idée que les deux allostructions font partie d'une famille étroitement liée, ce qui rend très improbable l'absence d'un nœud mère. Non seulement elles partagent d'innombrables expressions idiomatiques spécifiques, mais également divers schémas de haut niveau, comme les constructions de structure argumentale avec un argument bénéficiaire (par exemple, *give me {back} my CDs {back}*) ou un argument prédicatif (par exemple, *turn {on} the radio {on} loud*). Plus il y a de constructions qui interagissent avec les deux allostructions, plus il est absurde de ne pas avoir de nœud mère en tant que « centre » (*hub*) qui maintient le réseau ensemble. (Ce serait presque comme ne pas avoir de concept général de « voiture » en dehors des concepts de « voiture à traction avant » et de « voiture à propulsion arrière ».)

En tout cas, on ne peut nier que les liens horizontaux entre les constructions sont désormais pleinement reconnus comme jouant un rôle important dans la cognition (par exemple, Goldberg 2013, Diessel 2019, Jackendoff et Audring 2020). À un niveau de généralité plus bas, où nous trouvons des unités phraséologiques, les locuteurs semblent également percevoir la similarité sémantique de deux formulations alternatives, c'est pourquoi ces alternatives peuvent finir par s'entremêler, produisant ce que Legallois (2013) appelle des « greffes syntaxiques ». Un exemple qu'il donne concerne les énoncés en français, en principe incorrects mais nombreux, comme *La manifestation s'an-*

nonce pour être exceptionnelle, qui fusionne le schéma plus établi s'annoncer (comme) + GAdj et l'expression perturbatrice être parti pour + Infinitif.

Les liens horizontaux viennent compléter les autres liens que Goldberg (1995) avait déjà proposés. Les affirmations audacieuses selon lesquelles « ce sont les constructions qui régissent tout » (Goldberg 2003 : 223 ; traduction de l'anglais) n'ont jamais signifié que les constructions étaient tout ce dont nous avons besoin pour saisir notre connaissance de la grammaire. La phrase précédant l'aphorisme célèbre précité indiquait que « le réseau de constructions capte notre connaissance de la langue dans son ensemble » (ibid. ; l'emphase sur le réseau est de moi – B.C.). Il n'y a pas de réseau sans liens entre les constructions, mais les liens précédemment reconnus étaient des liens verticaux taxonomiques « d'héritage », tels que les liens entre les types généraux et les sous-types plus spécifiques (liens d'instance) ou entre une construction avec un sens de base et des constructions avec des sens étendus (liens de métaphore et de polysémie, qui peuvent également être considérés comme des liens mère-fille car la construction avec le sens de base transfère au moins certaines de ses propriétés formelles mais aussi sémantiques aux sous-types sémantiquement liés, cf. Diessel (2023 : 7–8)).<sup>29</sup>

---

<sup>29</sup> Dans Cappelle et al. (2021 : 292), cependant, les constructions polysémiques sont liées horizontalement. L'idée est que tout comme différentes formes sur le même plan taxonomique peuvent exprimer approximativement le même sens (dans le cas des allostructions), nous devrions également admettre la possibilité que deux (ou plus) sens différents puissent être véhiculés par une seule forme, sans qu'aucun de ces sens ne soit perçu comme « de base » et ne transmette certaines de ses propriétés aux autres. Par exemple, dans le cas de l'adjectif *smart*, aucun des sens « intelligent, futé » ou « élégant, à la mode » n'est la source de l'autre, car ces sens dérivent tous du sens plus ancien de « prompt à agir et réagir, vif ». Il existe une utilisation militaire qui relie ce sens plus ancien au sens de « à la mode » : être vigilant et alerte nécessitait à la fois une vivacité d'esprit et une attitude disciplinée, qui dans l'armée est accompagnée d'une apparence soignée et bien rangée (OED, s.v. *smart*, adj., II, 12). Les sous-sens de « intelligent » et « à la mode » sont plus solidement ancrés (*entrenched*) que le sens commun de base de « prompt à (ré)agir » (qui ne figure pas

Les liens horizontaux entre les constructions constituent également un pont entre différentes approches théoriques. Dans les premières incarnations de la linguistique générative, une importance centrale était accordée aux « transformations » ou « dérivations » (Chomsky 1957, Harris 1957) et même dans les traitements actuels de la théorie, par exemple dans le récent manuel de Radford (2023), des opérations transformationnelles telles que le mouvement A-bar (par exemple, [*What big teeth*]<sub>i</sub> *you have t<sub>i</sub>!*), le mouvement A (par exemple, [*No harm*]<sub>i</sub> *was done t<sub>i</sub>*) et le mouvement de tête (par exemple, [*Have*]<sub>i</sub> *you t<sub>i</sub> ordered yet?*) ont encore leur place dans le canon des concepts centraux de la grammaire générative, même depuis le Minimalisme. En bannissant les dérivations, la Grammaire de Construction rendait impossible de relier les constructions grammaticales, sauf si elles se trouvaient dans une relation d'héritage verticale. Les allostructions nous permettent de saisir l'intuition partagée par les locuteurs d'une langue selon laquelle deux structures grammaticales différentes peuvent transmettre une signification similaire.<sup>30</sup>

## 2.2 Un moyen de sauver l'Intégrité Lexicale ?

Le concept des allostructions a été appliqué à divers phénomènes principalement syntaxiques dans différentes langues, y compris celles qui constituent l'alternance datif en anglais et en allemand (Perek 2012, 2015, Zehentner 2019, Willems, De Cuypere et De Vaere 2019), les constructions de sujet quantifié en russe (Nesset et Janda 2023) et les

---

parmi les sens répertoriés dans le *Longman Dictionary of Contemporary English*, par exemple). Étant donné que la construction lexicale avec ce sens de base est faiblement représentée dans le réseau, les deux sens plus familiers, si nous voulons les voir comme faisant partie d'un réseau, doivent être liés horizontalement.

<sup>30</sup> Voir Zehentner (2023) pour une discussion récente du concept et des questions ouvertes.

« constructions de complément potentiel » en chinois min (Zhou 2020). Dans ma propre utilisation du terme, je faisais également référence à deux variantes dans ce que je considérais comme une alternance syntaxique. Rappelez-vous leur étiquetage comme « GV » dans Cappelle (2004):

(31) [GV V Prt GN] ↔ [GV V GN GPrt]

Il deviendrait progressivement clair pour moi que cette alternance possédait potentiellement un paradoxe théorique, dans le sens où elle nous obligeait à concilier deux propriétés des unités linguistiques qui normalement ne peuvent pas être satisfaites simultanément. Dans l'ordre « joint », le verbe et la particule forment un mot ensemble, comme je l'expliquerai plus loin. Dans l'ordre « séparé », le verbe et la particule sont deux mots apparaissant en tant que catégories syntaxiques indépendantes, comme il ressort du fait que la particule est la tête de sa propre catégorie phrastique. Mais si c'est le cas, il n'est pas possible pour le verbe et la particule de former un mot ensemble. En effet, les parties constitutives d'un mot – ses morphèmes – ne peuvent pas être à la fois (*en même temps*) des mots en syntaxe. Cela découle de ce qui est connu sous le nom de « Principe d'Opacité », selon lequel « la structure interne à un niveau [par exemple, la morphologie – B.C.] est invisible aux processus à un autre niveau [par exemple, la syntaxe – B.C.] » (Mohanan 1981 : 23 ; traduction de l'anglais). Ce principe est également désigné comme la « thèse d'atomicité », qui affirme que « les mots sont opaques à toutes les opérations ou descriptions au niveau de la phrase » (Williams et Di Sciullo 1987 : 55 ; traduction de l'anglais ; italiques dans l'original). Le principe d'opacité/atomicité sous-tend lui-même un principe mieux connu, celui de l'Intégrité Lexicale (Lapointe 1980, voir également Andersen 1994 : 84, Bresnan et Mchombo 1995 : 181) :

« Le Principe d'Intégrité Lexicale stipule que les règles syntaxiques ne peuvent pas déplacer du matériel à l'intérieur ou à l'extérieur des éléments lexicaux, ni modifier leur structure. Cela signifie que les règles syntaxiques ignorent la structure interne des mots. » (Mohan 1981 : 24 ; traduction de l'anglais)

Ce principe est en grande partie correct. Par exemple, bien que nous puissions modifier un adjectif en syntaxe (p.ex. *She looked very happy*), nous ne pouvons pas le faire lorsque cet adjectif est à la base d'un nom (p.ex. *\*[very happy]-ness*). De même, alors que nous pouvons déplacer du matériel hors d'un groupe nominal relativement facilement (p.ex. *A masochist is [a person], if I'm not mixing up terms, [who gets a kick out of experiencing pain]*), déplacer un morphème hors d'un mot n'est généralement pas possible (p.ex. *\*He likes to be a [hit-], given that he's a masochist, [-ee], not a hitter*). La réorganisation des propositions est possible, dans certaines limites (p.ex. *I like that one most* peut être transformé en *That one I like most*), mais modifier la structure d'un mot n'est pas une option (p.ex., *unhappiness* ne peut pas être transformé en, disons, *\*happy-un-ness*).

Quelle pourrait être la raison de prétendre que le verbe et la particule sont, ou peuvent être, les constituants d'un mot ? Il existe deux types de preuves, l'une d'ordre neuroscientifique et l'autre plus introspective. Pour l'instant, le second type de preuve est quelque peu plus convaincant.

Commençons par les preuves obtenues en observant, par le biais de l'imagerie cérébrale, les types de processus neurologiques qui se déroulent lorsque les sujets d'expérience entendent une combinaison verbe-particule. Une bourse de recherche postdoctorale (2005-2008) m'a permis de passer une partie de mon temps de recherche à l'Université de Cambridge. Ce séjour m'a donné l'opportunité de collaborer avec Friedemann Pulvermüller et Yury Shtyrov, qui travaillaient alors à l'unité des sciences cognitives et cérébrales du Conseil de

la recherche médicale (MRC, Cambridge, Royaume-Uni). Les combinaisons verbe-particule se sont révélées être un cas intéressant pour déterminer si ce qui ressemble à deux mots, tels que *heat* et *up*, sont traités par le cerveau comme un seul lexème – une unité stockée dans son intégralité – lorsqu'ils sont présentés ensemble. À l'aide d'une méthodologie de recherche appelée expérience des « oddballs », nous avons mesuré la négativité de discordance (MMN, ou *mismatch negativity*) au moment où une personne entend *up* après *heat* par rapport à *up* après *cool* (Cappelle, Shtyrov et Pulvermüller 2010). Dans ce qui suit, j'expliquerai brièvement la nature de ce signal cérébral et le type d'expérience utilisé pour l'exploiter.

La MMN est un potentiel évoqué (ERP, ou *event-related potential*) – une sorte d'onde cérébrale, tout comme le N400 ou le P600 – qui est observé comme une brusque déflexion négative dans l'activité électrique du cerveau enregistrée à partir du cuir chevelu à l'aide de l'électroencéphalographie (EEG) ou d'autres techniques d'imagerie cérébrale. Il se produit rapidement en réponse à un stimulus inattendu ou déviant au sein d'une séquence de stimuli par ailleurs répétitifs. Le MMN reflète la détection automatique et le traitement par le cerveau des changements ou des écarts par rapport à l'entrée auditive attendue. Le stimulus déviant peut être un son « hors norme » (*oddball*) qui diffère du stimulus standard en termes de hauteur ou d'intensité sonore. Le MMN est supposé refléter les processus pré-attentionnels du cerveau qui détectent les changements dans l'information sensorielle, même sans conscience (Näätänen 1992). En effet, les meilleurs résultats sont obtenus si les participants pendant l'expérience peuvent regarder un film muet de leur choix, de sorte que leur attention soit détournée de la longue série monotone de stimuli qu'ils entendent par le biais d'écouteurs.

Les expériences MMN ont été réalisées non seulement sur des séquences répétées de sons quelconques et leurs déviations. La MMN a également été observé lors d'autres changements soudains dans un

flux répétitif de stimuli acoustiques, tels que l'apparition d'un mot différent dans une série de mots identiques connus, l'apparition d'un mot connu dans une série de mots non-sens (ou vice versa), et ainsi de suite. Par exemple, Shtyrov et Pulvermüller (2002) ont présenté aux participants trois séquences de stimuli standard, avec différents stimuli déviants insérés dans celles-ci :

- (32) a. /taip taip taip taip taip taɪ taip taip .../  
b. /baip baip baip baip baip baɪ baip baip .../  
c. /paip paip paip paip paip paɪ paip paip .../

La MMN est mesurée à l'arrivée du son /t/ déviant à la fin de /taɪ/, /baɪ/ et /paɪ/. Dans les trois cas, on peut observer une MMN ici, car le cerveau détecte un changement dans le flux de stimuli répétés. Cependant, dans les deux premiers cas, la MMN sera significativement plus forte que dans le troisième cas. Les locuteurs ont stocké dans leur lexique les mots *tight* et *bite*, mais pas *\*pite*, et avec les deux premiers éléments, le cerveau montre une activation accrue. Le son /t/ déclenche apparemment un effet de reconnaissance lexicale compte tenu des contextes précédents (/taɪ/ et /baɪ/). Cette activité cérébrale plus importante reflète donc l'activation d'un élément lexical en mémoire (Pulvermüller, Garagnani et Wennekers 2014, Tomasello et al. 2017). Lorsque nous entendons un mot que nous connaissons, une grande assemblée de cellules s'illumine, couvrant différentes régions de notre cerveau, y compris des zones qui incluent des propriétés sémantiques ancrées dans notre expérience. En revanche, entendre un pseudo-mot inconnu n'active qu'un réseau neural phonémique et acoustique beaucoup plus restreint.

L'écoute d'un mot courant comme *arbre*, par exemple, active les aires cérébrales visuelles et motrices, car nous pouvons nous représenter mentalement un arbre et involontairement imaginer l'escalader ou l'enlacer. De plus, les zones auditives et articulatoires sont stimulées,

car nous entendons le mot et activons également nos muscles de la langue et des lèvres, sans prononcer le mot à voix haute (Fadiga et al., 2002). Ces différentes zones d'activation viennent soutenir l'idée que les mots dans le cerveau sont de véritables signes saussuriens, où les aspects liés à leur forme (leur son et leur prononciation) sont étroitement liés aux aspects incarnés de leur concept, impliquant nos expériences sensorielles et motrices (voir Figure 7).<sup>31</sup>

---

<sup>31</sup> De tels liens entre les mots et les actions coexistent avec les liens entre les objets perçus et leurs « affordances », comme l'appellent les psychologues, c'est-à-dire les actions ou utilisations potentielles qu'un objet ou un environnement offre à un individu (Gibson 1979). Comme le soulignent Buxbaum et Coslett (2001: 558), par exemple, « les actions appropriées à un objet sont intrinsèques à sa représentation et dérivent de ses propriétés perceptuelles » (traduction de l'anglais). Cette idée a déjà été formulée dans les années 1930 par le philosophe et psychologue français Pierre Janet (1859-1947) : « Quand nous percevons un fauteuil nous commençons l'acte de nous asseoir, car sans le commencement de l'acte de s'asseoir, l'objet ne serait pas perçu comme un fauteuil » (Janet 2003[1936] : 67). Cette même idée est à la base de la phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty (1945).

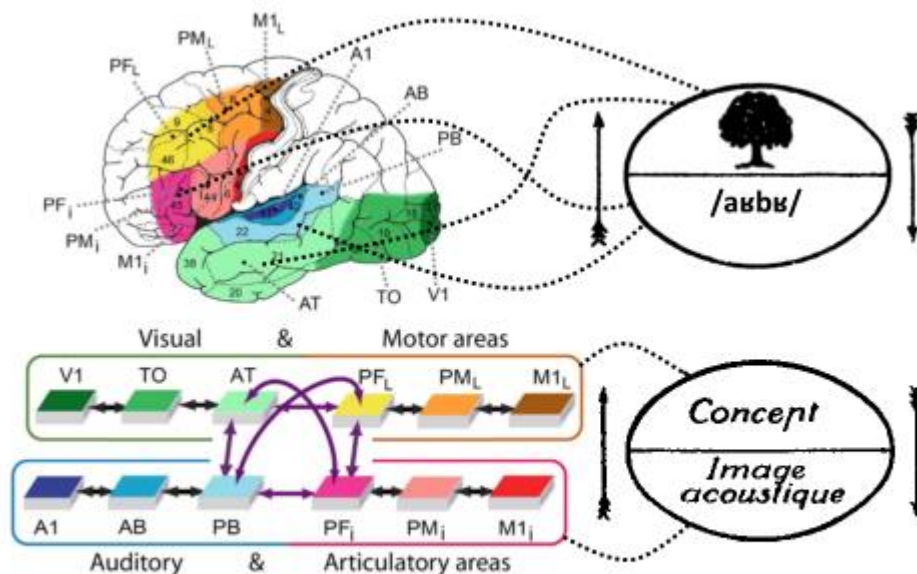


Figure 7. Les éléments lexicaux sont stockés dans le cerveau sous forme d'ensembles étroitement connectés de neurones qui s'étendent sur les zones visuelles et motrices (qui correspondent au côté « concept » d'un signe saussurien) ainsi que les zones auditives et articulaires (qui correspondent au côté « forme » du signe).<sup>32</sup> La partie gauche de la figure est empruntée à Tomasello et al. (2017 : 113) ; les figures en noir et blanc des signes linguistiques à droite sont extraites, avec quelques modifications dans la figure supérieure, de De Saussure (1916[1971] : 99). Des lignes en pointillés connectant les figures de gauche et de droite ont été ajoutées.

Dans la Grammaire de Construction, la construction était souvent considérée comme une version actualisée du signe saussurien – une unité de forme et de fonction. Cependant, chaque côté du signe comporte

<sup>32</sup> Comme le soulignent les éditeurs, « [c]e terme d'image acoustique paraîtra peut-être trop étroit, puisqu'à côté de la représentation des sons d'un mot il y a aussi celle de son articulation, l'image musculaire de l'acte phonatoire » (De Saussure 1916[1971] : 98, note 1).

plusieurs aspects. De nos jours, Goldberg a donc assoupli la définition symbolique (et donc binaire) des constructions, en faveur d'une conception polydimensionnelle :

« [L]es constructions sont comprises comme des regroupements émergents de traces de mémoire lacunaires qui sont alignées au sein de notre espace conceptuel à haute (voire hyper!) dimensionnalité sur la base de dimensions partagées telles que la forme, la fonction et le contexte. » (Goldberg 2019 : 7 ; traduction de l'anglais)<sup>33</sup>

Fait intéressant, notre cerveau montre une activité accrue dès que nous entendons le suffixe d'une forme fléchie ou dérivée connue, mais il présente une activité comparativement réduite lorsque nous rencontrons une forme verbale qui forme une combinaison syntaxique correcte avec un pronom précédent, en termes d'accord personne-nombre. Ainsi, lorsque des participants germanophones entendent le stimulus *heit*, un suffixe nominalisateur, après plusieurs occurrences du mot *sicher* ('certain') présenté comme stimulus standard, leur cerveau produit un MMN plus élevé que lorsqu'ils entendent ce même suffixe après une séquence d'occurrences répétées du mot *sauber* ('propre') (Hanna et Pulvermüller, 2014). *Sicherheit* est un nom existant, mais pas \**Sauberheit*. (*Sauberkeit* en est un.)

Quand, au contraire, un locuteur français entend *crions* après *nous*, la MMN sera plus basse que lorsque la même forme verbale est

---

<sup>33</sup> La première partie de cette définition souligne l'allégeance de la Grammaire des Constructions avec la théorie des exemplaires. Cette théorie suggère que nous stockons des instances spécifiques en mémoire et les utilisons comme points de repérage lors de la catégorisation ou de la reconnaissance de nouvelles instances (pour des références et une discussion de ce lien, voir Diessel 2023: 11–3). Tous les détails fins de ces instances stockées ne sont pas conservés, c'est pourquoi Goldberg les décrit comme étant « lossy » (ayant une perte d'information).

présentée après *il* (Pulvermüller 2010). (Il est sans doute inutile de souligner que *nous crions* est grammaticalement correct, pas *\*il crions*.) On trouve également une MMN réduite lorsque le deuxième mot d'une combinaison est sémantiquement approprié étant donné le précédent : après les occurrences de *eat*, entendre le mot *jam* produira un MMN plus faible qu'après les occurrences de *kick*.

Cette observation neurolinguistique est problématique pour la Grammaire de Construction, mais elle ouvre des perspectives de recherche sur l'assemblage morphologique ou syntaxique des combinaisons. Ce qui est gênant pour la théorie est que, si les mots stockés et les phrases stockées à plusieurs mots sont essentiellement de la même nature (c'est-à-dire qu'ils sont tous des « signes », des « symboles » ou, au sens de la Grammaire de Construction, des « constructions »), le cerveau devrait réagir à toutes les combinaisons légales (par rapport aux combinaisons illégales) de la même manière, qu'elles soient de nature morphologique ou syntaxique. Cela ne semble pas être le cas, ce qui signifie qu'il existe une frontière entre des mots simples et des séquences de mots après tout (Pulvermüller, Cappelle et Shtyrov 2013). En revanche, c'est précisément cette différence de réponse cérébrale entre les mots connus et les assemblages de mots acceptables que nous pouvons utiliser pour connaître le statut des combinaisons verbe-particule.

Dans Cappelle, Shtyrov et Pulvermüller (2010), la présentation du mot *up* comme un stimulus occasionnel après des occurrences répétées de *rise* ou de *heat* a produit une MMN plus élevée qu'après des occurrences répétées de *fall* ou de *cool*. De même, lorsque le mot *down* était entendu après *fall* ou *cool*, la MMN était plus élevée qu'après *rise* ou *heat*. Cette MMN plus élevée suggère que les combinaisons verbe-particule fréquentes sont traitées comme des unités lexicales. Les résultats sont cohérents avec une vision selon laquelle les combinaisons verbe-particule sont des unités morphologiques et ne cadrent pas bien avec une analyse des combinaisons verbe-particule en tant que chaînes construites syntaxiquement.

Cependant, il a été objecté que les résultats peuvent être interprétés comme montrant simplement que les combinaisons verbe-particule sont des combinaisons stockées lexicalement, et non qu'elles sont vraiment des mots (Booij 2012 : 332, Goldberg 2016 : 119-120, Müller 2020 : 662). Je suis d'accord que les découvertes neuroscientifiques sont ouvertes à de multiples interprétations (les verbes particuliers sont des items lexicaux morphologiques / les verbes particuliers sont des items lexicaux syntaxiques). Il y a néanmoins lieu d'affirmer qu'ils ont, ou du moins peuvent avoir, le statut d'items lexicaux de niveau mot. L'argumentation repose sur l'observation qu'ils peuvent apparaître avec une relative facilité dans les positions réservées aux items mono-mots, pas ou peu aux combinaisons dont la description structurelle est indubitablement celle d'un syntagme syntaxique (comme un verbe plus un adverbe, un verbe plus un syntagme prépositionnel, ou un verbe avec un complément d'objet direct). Considérons les environnements suivants, où l'exemple (a) contient un verbe ordinaire, l'exemple (b) une combinaison verbe-particule et l'exemple (c), qui est exclu ou très peu acceptable, une combinaison syntaxique :

- (33) a. "Never again," **erupted** his boss.  
 b. "Never again," **roared out** his boss.  
 c. ?? "Never again," **loudly yelled** his boss.
- (34) a. I'm the habitual trash **remover**.  
 b. I'm the habitual trash **taker-outer**.  
 c. \*I'm the habitual trash **putter-on-the-curb**.

- (35) a. Let's **drink** the night away.  
 b. ?Let's **booze up** the night away.  
 c. \*Let's **drink beer** the night away.
- (36) a. Our rocket **obliterated** the shit out of that tank.  
 b. Our rocket **blew up** the shit out of that tank.  
 c. \*Our rocket **blasted to pieces** the shit out of that tank.

Sur la base de ces différences, on peut conclure qu'une combinaison verbe-particule est vraiment un mot dans au moins certains environnements grammaticaux, tels que l'inversion de citation (33a-c) et la nominalisation (34a-c).<sup>34</sup> Le comportement des combinaisons verbe-particule dans ces constructions avait déjà été avancé par McIntyre (2013) comme preuve d'une analyse comme verbe complexe. À ces constructions, j'ai ajouté dans Cappelle (2022) deux autres constructions qui hébergent des combinaisons verbe-particule, tout comme des mots simples : la construction *time-away* (35a-c), mentionnée au chapitre 2 (section 2.3) et une construction de structure d'arguments informelle avec un mot tabou et *out of* (36a-c), décrite par, entre autres, Perek (2016) et Hoffmann (2020b).

Les deux variantes liées comme allostructions de l'alternance de placement de particule sont donc les suivantes : un verbe composé suivi par un complément d'objet direct (à gauche) et un verbe à deux sœurs, dont l'une est un groupe de particule (à droite) :

- (37) [GV [V V Prt] GN] ↔ [GV V GN GPrt]

Une alternance qui permet de scinder un mot semble présenter une sérieuse remise en cause du principe d'intégrité lexicale (Cappelle,

---

<sup>34</sup> Dans cette dernière construction, le suffixe est souvent redoublé, apparaissant à la fois sur le verbe et sur la particule (Cappelle 2010, Lensch 2018).

Shtyrov et Pulvermüller 2010 : 198). Cependant, je me rends compte maintenant que c'est un problème aussi minime que la possibilité de dire à la fois *She's a* [<sub>N</sub> *truck driver*] (en utilisant un composé) et *She* [<sub>VP</sub> *drives big trucks*] (en utilisant le même matériel lexical dans un groupe verbal). Aucun linguiste ne prétendrait sérieusement que le mot *truck driver* est divisé ou réarrangé lorsque le verbe *drive* et le nom *truck* apparaissent dans une combinaison syntaxique.

De même, il n'est pas nécessaire d'affirmer que, par exemple, dans *The sun heated the room up*, le mot *heat up* apparaît sous une forme interrompue, car *heat up* n'est tout simplement pas un mot dans ce cas. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que *heat up* est un élément lexical (un lexème) dont la structure reste sous-spécifiée jusqu'à ce qu'il apparaisse soit comme un mot complexe, soit comme des éléments syntaxiquement combinés. Il n'y a pas de paradoxe tant qu'on s'abstient de dire qu'une combinaison verbe-particule est fondamentalement un mot dont les morphèmes peuvent aussi être manipulés par la syntaxe.

En plus, tant que nous considérons le lien entre deux allostructions comme une alternance et non comme une dérivation qui transforme un mot composé en une combinaison syntaxique, nous pouvons maintenir l'Intégrité Lexicale. Lorsque j'ai entrepris d'écrire mon article sur le principe d'Intégrité Lexicale (Cappelle 2022), mon objectif était de montrer que ce principe était manifestement faux, étant donné les constructions de verbes à particule en anglais (et aussi compte tenu des nombreuses exceptions à la « no phrase constraint », qui interdit l'utilisation de groupes syntaxiques à l'intérieur d'un mot – et dont le nom même est clairement autodestructeur). Cependant, j'ai fini par changer complètement d'avis, arguant plutôt que le principe s'applique en fait assez généralement en anglais. C'est ce principe qui empêche, en règle générale, l'adjonction d'un adjectif à un nom dans un composé nom-nom. C'est pourquoi *She's a big truck driver* ne sera pas compris comme 'She's a driver of big trucks' et pourquoi \**She's a truck skilled driver* est tout simplement agrammatical. Il n'y a pas de fissures sérieuses dans le principe d'intégrité lexicale.

### 3.3 Le rôle de la structure informationnelle dans les constructions

Les deux allostructions de l'alternance de placement de particule ne sont pas utilisées de manière totalement interchangeable. Comme l'a démontré Gries (2003), différents facteurs interviennent dans le choix d'un ordre par rapport à l'autre. Les facteurs les plus évidents sont liés à la structure informationnelle des constituants. Nous avons vu précédemment, dans la section 2.1, que l'ordre « séparé » est le seul disponible lorsque le complément d'objet direct NP est un pronom non accentué (comparez : *\*I messed up it* vs. *I messed it up*). Ce fait ne doit pas être considéré comme une contrainte grammaticale arbitraire : les pronoms non accentués sont des constituants légers et font référence à une information ancienne. Les éléments légers et anciens dans le discours sont connus pour être placés tôt et se cliticiser aux verbes (cf. French *M'as-tu vu ?*).

Outre la familiarité d'un constituant dans le discours, il y a aussi la focalisation comme un important facteur informationnel. Lorsque la particule est focalisée, elle doit être placée après le complément d'objet direct :

- (38) Personne A : Let's see what I could do to make my TikTok dance easy to imitate. So here, I'm holding both of my arms in front of me. Now, what's next? Should I put my arms up? (comparez : *\*Should I put up my arms?*)  
Personne B : No, you should bring your arms down. (comparez : *\*No, you should bring down your arms.*)

Dans cet échange, il serait incorrect de placer la particule avant le complément d'objet direct. Dans Cappelle (2009a), j'ai soutenu que cet ordre en fait violerait trois contraintes : (i) le focus d'une proposition devrait de préférence se trouver en dernier, (ii) un complément d'objet direct faisant référence à quelque chose déjà mentionnée dans le discours devrait être placé le plus à gauche possible dans le champ post-verbal, et (iii), étant donné que la particule ici agit comme un prédicat dans ce qui se rapproche d'une « petite proposition » (voir section 2.1), lorsqu'on aligne un « sujet » (le GN *my/your arms*) et son « prédicat » (*up* ou *down*), le sujet devrait être placé en premier. En revanche, lorsque le complément d'objet direct est focalisé, il peut plus facilement être placé en position non finale, car il n'y a qu'une seule contrainte (à savoir Focus Last) qui est alors violée :

- (39) Not only did she switch {on} the television {on}, but she switched {on} all the lights {on} as well.

Un troisième facteur informationnel (s'il est du tout lié à la structure informationnelle) est plus subtil et difficile à saisir. Il concerne le caractère prévisible d'un participant à l'événement ou de l'événement lui-même. Ici, le terme « prévisible » ne doit pas être confondu avec « familier dans le discours » (cf. le premier facteur mentionné ci-dessus). On peut dire que le référent du complément d'objet direct est prévisible lorsqu'il se réfère à un participant à un événement très familier qui apparaît dans une activité courante. La situation exprimée par la proposition peut également être considérée comme prévisible dans ce cas. C'est un fait peu connu, observé par Bolinger (1971: 55-7), que l'ordre avec la particule à la fin est préféré dans de tels cas (par exemple, *drop the kids off*, *put the dishes away*, *bring the groceries in*, *take the trash out*). La raison est probablement qu'il n'y a alors qu'un seul accent principal (sur la syllabe du nom qui reçoit le principal accent

tonique), ce qui confère à l'ensemble du groupe verbal un contour intonatif détendu, en accord avec le contenu. Un excellent exemple que j'ai trouvé et commenté dans Cappelle (2009a : 170-1) est donné ici :

- (40) Something happened the other day that made me feel uneasy. Yet I shouldn't have felt that way! My wife had left for work and **I was hanging the washing out** to dry. A neighbour from down the way was in his backyard doing the same. 'Good day for drying', he called. 'Let's hope the rain stays away.' I had to think about what made me uneasy. Then it hit me. **Two men hanging out the washing!** When I was a kid that would never have happened. That was women's work, after all!<sup>35</sup>

Ici, l'auteur utilise différents ordres de mots avec les mêmes éléments lexicaux et, ce faisant, parvient à transmettre des nuances de sens subtiles. L'ordre discontinu (*hanging ... out*) est d'abord choisi pour représenter la situation comme une routine domestique normale (donc attendue, prévisible). En revenant à l'ordre joint, cela vise à attirer l'attention sur le caractère extraordinaire de la situation. Dans cet ordre, presque chaque mot reçoit une accentuation (*Two mén hánging óut the wáshing*). Cette emphase prosodique supplémentaire correspond bien à l'objectif de souligner l'inhabituel de cet événement (du moins selon une vision traditionnelle et désormais obsolète de la répartition des tâches entre les genres).

Le choix de l'ordre des mots par un locuteur peut donc être influencé par la familiarité dans le discours et le statut de focalisation des constituants (verbe, GN et particule, dans n'importe quelle combinaison) et être motivé par le souhait de transmettre d'autres nuances de sens qu'on pourrait qualifier de « pragmatiques ». De nombreux

---

<sup>35</sup> <https://parenting.fortotalidiots.com/49945.php>, dernière consultation le 5 juillet 2023.

autres facteurs peuvent exercer une influence, et il pourrait s'agir d'une question presque philosophique de savoir si, une fois que nous connaissons tous les facteurs, il reste une part de variation aléatoire (Cappelle 2009b). Je n'ai pas de réponse définitive à cette question, mais je suis porté à croire qu'il existe encore une certaine liberté de choix : les nombreux facteurs en jeu peuvent restreindre considérablement nos options, mais il reste souvent une marge de manœuvre pour opter pour une formulation « moins optimale ».

Quel est le statut des contraintes informationnelles telles que « Given before New Information » ou « Focus Last » ? Il est clair que les locuteurs ont intégré une connaissance de ces contraintes dans leur compétence linguistique. Si tel est le cas, sont-elles des constructions ? Elles devraient l'être, si la Grammaire de Construction est correcte en affirmant que la totalité de notre connaissance linguistique peut être capturée sous la forme d'un réseau de constructions. Stefanowitsch et Gries (2002) ainsi que Cappelle (2006, 2009a) suggèrent que de tels principes généraux peuvent effectivement être traités comme des constructions, en tant que généralisations qui émergent de l'usage langagier. Des constructions spécifiques, ainsi que leurs instances encore plus spécifiques (les « construits », ou *constructs* en anglais), peuvent alors hériter ou ne pas hériter de ces principes de préférence linéaire conçus comme des constructions. Pour certaines de ces constructions générales, il sera difficile de préciser en quoi consiste la partie sémantique. La construction de « Déplacement d'un GN lourd », par exemple, peut simplement spécifier qu'un GN très long et complexe est mieux placé après des éléments plus courts du GV, ce qui motive l'ordre utilisé dans cette phrase, trouvée dans un article intitulé « Cover Story: Taking Trump Seriously » (27 mai 2023) :

- (41) All of which means that you should take seriously [<sub>GN</sub> the possibility that America's next president will be someone who would divide the West and delight Vladimir Putin; who accepts the results of elections only

if he wins; who calls the thugs who broke into the Capitol on January 6th 2021 martyrs and wants to pardon them; who has proposed defaulting on the national debt to spite Mr Biden; and who is under multiple investigations for breaking criminal law, to add to his civil-law rap sheet for sexual assault].<sup>36</sup>

La pertinence de cet ordre (plutôt que *All of which means that you should take the possibility that ... for sexual assault seriously*) est également motivée par des principes de traitement qui, avec un peu de bonne volonté, pourraient également être reconceptualisés en tant que constructions : le principe « Early Immediate Constituents » (Hawkins 1994), selon lequel un locuteur préfère ordonner les parties syntaxiques constituant un syntagme de manière à ce que l'interlocuteur puisse construire une sorte d'arbre syntaxique de ce syntagme le plus rapidement possible, et le principe de minimisation du domaine de dépendance lexicale (Lohse et al. 2004), qui favorise le regroupement des mots formant un idiomme (comme *take* et *seriously* ici) le plus étroitement possible. Le sens ou la fonction de tels principes considérés comme des constructions serait alors purement procédural.

Arrivé à la fin du Chapitre 2, j'espère avoir montré que les allostructions nous permettent de donner une place à l'intuition selon laquelle des lexèmes simples peuvent avoir différentes réalisations structurelles, réhabilitant ainsi en quelque sorte la notion de « transformation » dans la Grammaire de Construction sans nous contraindre à adopter une perspective dérivationnelle. Cette approche purement *relationnelle* préserve également le principe d'Intégrité Lexicale, car une combinaison verbe-particule utilisée comme un mot (un

---

<sup>36</sup>

<https://view.economist.com/?qs=6a76fbba4ebf9610c65f0c77e4948038018f6538d1e68b35e93a06904be83229f00cee84bd4142326c6811b7cda291bcd3996b2bac1e86af176332994e2cb2e9ed5301b869d8b08800525e00efdb6175>, dernière consultation le 6 juillet 2023.

composé, comme dans *I'll* [<sub>CV</sub> [<sub>V</sub> *mess up*] *the schedule*]) n'est pas réellement *transformée en* une combinaison avec des éléments syntaxiquement indépendants (comme dans *I'll* [<sub>CV</sub> [*mess*] *the schedule* [<sub>GRt</sub> *right up*]]) – elle est simplement liée à celle-ci. Et enfin, le choix de l'une des allostructions plutôt que l'autre (ou toute autre) dans une alternance est motivé en partie par des contraintes informationnelles et des principes généraux d'efficacité de traitement. Celles-ci devraient avoir leur place dans la grammaire, même s'il n'est pas encore tout à fait clair si elles peuvent toutes être modélisées en tant que constructions elles-mêmes.

## Chapitre 3

### Vers la connaissance de ce qu'est une construction

Dans ce document de synthèse, j'ai discuté jusqu'à présent de deux convictions qui ont été au cœur de mes recherches. Premièrement, en tant que locuteurs d'une langue, nous possédons une connaissance de *constructions* propre à cette langue. Cela a été argumenté dans le Chapitre 1. Les constructions guident l'interprétation des assemblages d'éléments lexicaux. Considérons cette phrase, tirée d'une discussion sur un forum concernant le ressenti du froid par les poules :

- (42) Flump was the most badly off in the feather department – none on her wings, chest or back and i was fed up of seeing her cold and miserable so **i knitted her a jumper** which she wore for a short time over the winter period.<sup>37</sup>  
(mise en gras ajoutée – B.C.)

La construction ditransitive nous permet de donner un sens à la chaîne en gras, qui, outre le verbe, contient trois groupes nominaux.<sup>38</sup> En principe, plusieurs interprétations pourraient être possibles (cf. Goldberg 1995 : 141), par exemple une où la pauvre Flump, la poule, aurait été transformée en pull en étant tricotée d'une manière ou d'une autre –

---

<sup>37</sup> <https://club.omlet.co.uk/forum/topic/9527-do-hens-feel-the-cold/page/2/>, dernière consultation le 13 juillet 2023.

<sup>38</sup> Pour des raisons de simplification, j'ignore ici le fait que le troisième groupe nominal inclut également la proposition relative commençant par *which*. Cependant, le poids considérable de ce groupe nominal peut jouer un rôle dans le choix de cette construction par rapport à une autre (par exemple, *I knitted a jumper which... for her*), bien que la proposition relative puisse être séparée de la partie du groupe nominal contenant l'antécédent dans cette alternative et se trouver toujours à la fin.

ne me demandez pas comment – ou que Flump aurait été forcée – encore une fois, ne me demandez pas comment – de tricoter un pull pour le référent du sujet, de sorte que le référent du sujet, au moins, soit chaud et à l’aise. C’est parce que nous connaissons si bien cette construction que nous ne pouvons envisager aucune autre interprétation que celle où Flump, la poule, a reçu un pull que le référent du sujet a tricoté pour elle et qui était destiné à être porté par elle (c’est-à-dire Flump). Tout ceci ne peut en aucun cas être exprimé uniquement par le verbe lui-même, c’est pourquoi la partie « qui fait quoi pour qui » de l’interprétation provient du schéma constructionnel. L’une des grandes réalisations de la Grammaire de Construction a été de montrer comment un tel schéma peut différer dans l’interprétation par rapport à des schémas alternatifs. Par exemple, la paraphrase proche avec un groupe prépositionnel, *I knitted a jumper for her*, manque de la forte implicature que le pull était destiné à être apprécié par le référent du complément de la préposition. Cette phrase est donc compatible avec l’interprétation selon laquelle le référent du sujet a tricoté un pull pour une tierce personne, de sorte que le référent de *her* n’a plus besoin d’en tricoter un (par exemple, *My daughter was assigned a knitting project for school, but she didn’t have time so I knitted a jumper for her*) (cf. Goldberg 2002 : 332).

Deuxièmement, je crois fermement que ce que nous savons sur une langue implique également la connaissance des liens entre les constructions. Le Chapitre 2 était consacré à cette idée. Dans l’exemple donné précédemment, le verbe ditransitif et sa paraphrase prépositionnelle sont probablement liés dans la cognition. Ces constructions peuvent être reliées en tant qu’allostructions d’un constructème structurellement sous-spécifié incluant un argument bénéficiaire. Cela ne signifie pas pour autant que les alternatives sont parfaitement synonymes ou interchangeables : deux formes différentes ne sont jamais entièrement équivalentes (Leclercq et Morin 2023). Outre la différence de sens subtile mentionnée précédemment, diverses tendances informationnelles peuvent exercer leur influence, notamment si l’argument

du destinataire est déjà mentionné dans le discours précédent et s'il est court (deux facteurs qui vont souvent de pair). Les utilisateurs de la langue sont bien conscients des formulations alternatives possibles et parviennent généralement à en choisir une qui trouve une forte motivation à partir de constructions et de contraintes plus générales. Nous avons vu que certaines contraintes, mais peut-être pas toutes, peuvent également être une sorte de constructions.

Bien que la Grammaire de Construction soit une approche très populaire et qu'elle ait assuré sa place dans le paysage théorique, elle est encore en plein développement. Pour une théorie qui existe depuis environ 35 ans, il est peut-être surprenant que ses praticiens ne soient toujours pas tout à fait sûrs de la manière de compter une expression ou un schéma en tant que construction (Ungerer 2023), sans parler d'être entièrement d'accord sur la manière de représenter le sens et la forme d'une construction postulée dans un format de notation partagé que ces experts peuvent tous comprendre et utiliser (Boas et al. à paraître). Dans ce dernier et plus court chapitre, j'aimerais identifier trois grands chantiers pour la théorie.

- (i) Si nous incluons la signification pragmatique en tant qu'aspect de ce que nous savons sur une construction, cela ne conduirait-il pas à une contradiction dans les termes ? En effet, la pragmatique est souvent liée à des significations variables émergeant dans des contextes variables, alors comment cette signification contextuelle pourrait-elle être codifiée en tant qu'élément constructionnel ? (Cf. Section 3.1.)
- (ii) On affirme souvent – et cela a été implicitement suggéré par une grande partie de ce que j'ai écrit dans ce document synthétique – que la plupart, voire la totalité, de ce que nous devons savoir sur une langue est la connaissance des constructions et de leurs liens. Mais est-ce vraiment suffisant ? Qu'en est-il des connaissances qui ne sont pas clairement constructionnelles ? (Cf. Section 3.2.)

- (iii) Plus généralement, qu'est-ce qu'une construction, en fin de compte ? Est-ce qu'une construction est un schéma dans la langue ou un schéma dans l'esprit ? Les constructions lexicales ne sont-elles pas plutôt différentes des constructions syntaxiques ? Et si certaines constructions sont riches en sens, n'y a-t-il pas aussi des constructions qui le sont moins, voire pas du tout ? (Cf. Section 3.3.)

### 3.1 Être clair sur la « pragmatique » et le « contexte »

Certaines constructions ont plus de « sens » que ce qui est généralement reconnu par les linguistes adoptant une approche sémantique formelle. Dans plusieurs de mes publications, qu'elles soient en auteur unique ou co-écrites avec d'autres auteurs, j'ai pris au sérieux les aspects pragmatiques des constructions (par exemple, Cappelle 2011, Cappelle, Dugas et Tobin 2015, Cappelle et Depraetere 2016a, Cappelle 2017, Cappelle 2020a, Depraetere et Cappelle 2023). Je ne suis bien sûr pas le seul Grammairien de Construction à traiter de la pragmatique des constructions (voir Foolen (2023) pour un aperçu récent des efforts dans ce domaine). Sommerer (2023), pour ne donner qu'un exemple récent concret, propose une analyse adéquate des constructions pléonastiques telles que [*Sweetheart, I understand.*] *If you have to go, you have to go* ou [*What a sickly little bunch of violets.*] *When I buy flowers, I buy flowers*, qui sont sémantiquement tautologiques et dont les fonctions pragmatiques sont ce qui compte vraiment.<sup>39</sup> Le premier

---

<sup>39</sup> Voir également Wierzbicka (1987) pour différentes valeurs pragmatiques – bien qu'elle les qualifie de sémantiques – de diverses constructions tautologiques, du type *War is war* (« une attitude « sobre » envers des activités humaines complexes », p. 105), *A deal is a deal* (« obligation », p. 107), *Kids are kids* (« tolérance envers la nature humaine », p. 106) ou *Boys will be boys* (en plus de la tolérance, « l'immutabilité du phénomène... causée par la spontanéité délibérée et incontrôlable du type spécifié

exemple exprime l'acceptation, tandis que le second « exprime que le locuteur préfère un bouquet de fleurs riche, beau, représentatif et prototypique, et non un pauvre petit bouquet bon marché » (Sommerer 2023 : 15 ; traduction de l'anglais) – un bel exemple de ce que Legallois et François (2012) appellent « expressivité éthique », où le locuteur se met en avant pour des raisons d'image et de promotion personnelle (cf. Section 1.2). Deux autres valeurs pragmatiques sont distinguées, en plus de l'acceptation et de la prototypicalité : l'indifférence (comme dans *It is an investment, and if we lose it, we lose it. [There are more important things]*), et la factualité, mêlée de certitude et d'irréversibilité (comme dans *[I don't know why you need an excuse.] If you lost, you lost*). Sommerer distingue également les propriétés discursives de la construction, à savoir qu'elle appartient au genre informel et conversationnel, qu'elle est rétroactive et réactive. (Peut-être que les constructions avec “dè” en flamand occidental (Chapitre 1, Section 1.2) viendront à l'esprit du lecteur comme des constructions ayant des valeurs interactionnelles similaires.)

Dans les publications mentionnées ci-dessus, une distinction est faite entre les propriétés sémantiques et pragmatiques des constructions. La sémantique d'une construction concerne les informations vériconditionnelles. Prenons l'échange en (43) :

- (43) A: Fifi died.  
B: Oh no! Not Fifi!

---

d'être humain », p. 107 ; traductions de l'anglais). « Indifférence », l'une des valeurs des conditionnels pléonastiques mentionnés par Sommerer, est également l'une des interprétations possibles : « *Neighbors are neighbors* peut être utilisé comme expression d'indifférence, en réponse à la question *Do you like your new neighbors?* » Wierzbicka, cependant, ajoute que « la phrase *My neighbors are my neighbors* véhicule un certain sens de l'obligation (peut-être, il faut aider ses voisins, ou il faut être loyal envers ses voisins) » (ibid. ; traductions de l'anglais).

Dans Cappelle (2021b), j'affirme que, d'un point de vue sémantique, le second fragment dans la réponse de l'interlocuteur B nous oblige à identifier une implication en arrière-plan de l'énoncé de A, à savoir que 'une entité quelconque est morte', puis à remplacer 'une entité quelconque' dans cette proposition par l'argument contrastif Fifi et à inverser la valeur de vérité de la proposition résultante : '¬(Fifi est morte)'.

Bien sûr, l'intention pragmatique de ce fragment va bien au-delà d'un simple déni de 'Fifi est celle ou celui qui est mort'. S'il n'y a aucune raison de supposer que B ne croit pas que A a parlé sincèrement, l'exclamation de B sera immédiatement comprise comme exprimant une émotion intense, telle que le choc ou le chagrin. (Bien sûr, cette émotion peut être soit réelle, soit feinte, mais cela n'est pas pertinent pour la question.) En adoptant l'imagerie proposée par Morgan (1977), on peut dire que cette partie de l'interprétation est 'court-circuitée', au sens où l'interlocuteur A n'a pas besoin de suivre une séquence complexe d'étapes interprétatives impliquant la pragmatique de Grice, mais accède directement au sens pragmatique conventionnellement associé à la construction *Not X!* (Cappelle 2021b : 70). Cette information pragmatique peut donc être considérée comme faisant partie du pôle fonctionnel de la construction.

De nombreuses constructions propositionnelles sont accompagnées d'une valeur pragmatique intrinsèque. Comme évoqué précédemment, cela peut sembler aller à l'encontre de la conception de la pragmatique comme l'étude de la variation du sens dans différents contextes. Le problème est que le terme « pragmatique » est utilisé pour de nombreuses notions différentes. L'adjectif « pragmatique » est couramment compris dans le sens de 'dépendant du contexte' ou 'dépendant de la situation'. Cependant, dans l'exemple ci-dessus, « pragmatique » faisait référence simplement à un sens non-vériconditionnel. Un tel sens peut être déduit par des processus de raisonnement (et alors il est également pragmatique dans le sens courant) ou associé conventionnellement à une forme linguistique.

Un exemple permettra d'élucider les différentes interprétations de « pragmatique » (voir Depraetere et Cappelle 2023 : 44–51 pour une analyse similaire de l'exemple bien connu *Can you open the window?*) :

(44) If I could just say a few words...

Ce fragment de phrase est accompagné d'un sens court-circuité *non-vériconditionnel*, à savoir que l'orateur fait une demande (pour prendre la parole). Il s'agit d'un aspect pragmatique de l'interprétation. Cela contraste avec l'interprétation *vériconditionnelle* – et, comme je le soulignerai à nouveau ci-dessous, également court-circuitée – de *could* comme étant lié à la permission (plutôt qu'à la capacité, par exemple). En effet, faire une demande n'est pas quelque chose qui peut être considéré comme vrai ou faux (#*Yes, you're making a request*), tandis qu'une proposition peut être vraie ou fautive en fonction de la détermination précise de la signification d'un verbe modal de possibilité (A : *Lisa can swim*. – B : *Well, yes, she's able to, but no, she's not allowed to*). Il est clair, en outre, qu'il y a une ambiguïté dans la signification de *can* et *could*, et non seulement une imprécision, comme en témoigne le fait qu'il y a un effet zeugmatique si nous croisons les interprétations dans, par exemple, *Bart can swim and so can Lisa* : cette phrase n'est pas totalement appropriée lorsqu'elle est censée signifier que l'un des référents du sujet a appris à nager tandis que l'autre a obtenu l'autorisation de nager (mais n'a peut-être pas encore appris à nager) ; voir Depraetere et Cappelle (2023 : 37-40) pour des tests d'ambiguïté appliqués aux modaux.

La désambiguïssation de *could* est également « pragmatique », dans le sens différent de 'impliquant le co-texte' : *could* peut avoir une large gamme de sens de possibilité (p.ex., capacité, opportunité, permission, possibilité épistémique – cf. Depraetere et Reed (2011)), mais au sein de la séquence assez standard *If I could just say a few words* (avec des variations comme *If I could just add a few things*), la signification

générale de possibilité est saturée avec la valeur spécifique de la permission. D'ailleurs, la haute conventionnalité de cette séquence explique pourquoi cette désambiguïsation est également court-circuitée. Cela est clair grâce à l'humour qui surgit lorsque le locuteur intègre ce fragment dans une phrase dans laquelle *could* exprime finalement une capacité (comme dans *Ladies and gentlemen, if I could just say a few words... I'd be a better public speaker*, phrase prononcée par Homer Simpson lors d'une de plusieurs occasions où les scénaristes font utiliser des idiomes de manière non idiomatique par les personnages ; voir Cappelle et Depraetere (2016a) pour discussion).<sup>40</sup>

Enfin, l'interprétation selon laquelle la phrase est utilisée, comme dans le cas de Homer Simpson ci-dessus (lors d'une réception dans un jardin), pour lancer un discours de célébration et non pour interrompre un collègue dominant une réunion, est un autre aspect pragmatique du sens, cette fois basé sur le contexte situationnel. Cet aspect n'est pas court-circuité. Cependant, une approche basée sur des exemples prédirait que plus souvent cette séquence est utilisée pour prendre la parole et prononcer un discours lors d'une réception, plus il est probable que même cet aspect fortement lié à la situation de l'interprétation soit associé à cette formule, devenant une convention.

Comme il aura été déduit de cette brève discussion, les praticiens de la Grammaire de Construction devront être attentifs à établir

---

<sup>40</sup> Une opinion similaire est exprimée par Patard (2017) en ce qui concerne le conditionnel en français, qu'elle démontre avoir des interprétations différentes selon la construction grammaticale dans laquelle il est intégré. En anglais également, le conditionnel est compris différemment en fonction de l'environnement dans lequel il est utilisé. Ainsi, dans l'exemple *Mary said John would be present at the party*, nous attribuons une interprétation différente (préférée) à *would be* que dans *If he could drive a car, John would be present at the party*. En fait, il y a une influence à double sens : non seulement du modal dans la protase vers le conditionnel dans l'apodose, mais aussi dans la direction inverse. C'est pourquoi, dans l'exemple du texte principal, *If I could say a few words* est réinterprété (passant d'une formule demandant la permission et prenant la parole à une proposition purement hypothétique) dès que l'on l'entend suivi d'une proposition principale avec un temps conditionnel.

des distinctions claires entre l'information conditionnée par la vérité et l'information qui ne l'est pas (cette dernière étant « pragmatique » dans un sens) et entre les interprétations conventionnalisées et les interprétations déduites (cette dernière étant « pragmatique » dans un autre sens).

Il sera également important de préciser ce que l'on entend par « contexte », mot omniprésent mais vague. Est-ce que cela fait référence au mots autour d'un élément lexical ? Dans certains cas, comme pour le *could* dans (44), ce « context » peut en réalité être une séquence mémorisée – on pourrait alors préférer utiliser le terme « construction » pour décrire cela, dans un sens de ce terme que permet une perspective basée sur l'usage. Ou bien « contexte » fait-il référence au « co-texte », c'est-à-dire, aux mots voisins qui ne forment pas une séquence standard, mais qui aident à restreindre la gamme de significations de cet élément lexical ? Ou au cadre situationnel, qui inclut des indices non linguistiques pour l'interprétation ? Ou encore au type de genre, de registre ou de variété régionale dans lequel la construction est utilisée de manière appropriée ? Développer une boîte à outils terminologique précise sera essentiel pour faire progresser la recherche en Grammaire de Construction qui se concentre sur des constructions dont une description adéquate implique une référence aux phénomènes discursifs (réactions en dialogue, prise de parole, structuration du texte, etc.).

### 3.2 Accorder à la syntaxe son dû

La Grammaire de Construction s'est opposée de manière véhémente à toutes les approches qui considèrent la syntaxe comme un module autonome. Plus précisément, elle a rejeté la recherche dans la tradition chomskyenne où les phrases sont générées par un ensemble de règles

syntaxiques abstraites, et où le sens est dérivé séparément par des règles sémantiques. Souvent, le rejet de ces travaux est justifié, car il nous a ouvert les yeux sur l'existence de structures en tant qu'unités essentiellement signifiantes. Cette vision s'est cristallisée autour de l'idée cruciale que beaucoup – ou comme le dirait la grammaire de construction, tout – de notre connaissance de la grammaire peut être représentée comme un « constructi-con » (Jurafsky 1992) – comme un réseau structuré d'unités qui ont un côté forme et qui sont en même temps signifiantes. On pourrait se demander, cependant, s'il ne pourrait pas y avoir un sens à dissocier la syntaxe de la sémantique dans certains cas ou, du moins, à penser occasionnellement à la syntaxe dans des termes non constructionnels.

Au Chapitre 2, Section 2.1, j'ai légèrement moqué la dérivation de Kayne (1998) de *John invited no strangers in* en *John invited no strangers in*, apparemment la même phrase, mais en réalité une chaîne dans laquelle plusieurs parties ont subi un déplacement. En fait, Kayne (1998) aura certainement eu de bonnes raisons de déplacer un GN négatif, des raisons qui avaient à voir avec son observation intéressante antérieure (Kayne 1981) selon laquelle la phrase en (45), avec un subjonctif présent (voir à nouveau le Chapitre 1, Section 1.2, pour cette construction), est ambiguë :

- (45) She has requested that they read not a single linguistics book.

(Kayne 1998 : 128)

Cette phrase est ambiguë entre une interprétation à portée étroite et une interprétation à portée large pour la négation. Dans une interprétation à portée étroite, ce qui est explicitement demandé est que pas un seul livre de linguistique ne soit inclus dans la liste de lecture. Dans une interprétation à portée large, facilitée par une introduction comme *In all these years...*, le sujet référent n'a fait aucune demande de lecture d'un quelconque livre de linguistique. Kayne (1981, 1998) développe

une explication de la raison pour laquelle une phrase apparentée, en (46), où le GN négatif apparaît dans la position sujet de la subordonnée, peut recevoir facilement une interprétation à portée étroite, tandis que l'interprétation à portée large (où aucune demande n'a été faite) est pratiquement impossible :

- (46) She has requested that not a single linguistics book be read.

La différence de potentiel interprétatif entre (45) et (46) est liée, selon Kayne, à une asymétrie plus générale entre les objets et les sujets, telle que celle entre (47) et (48), un contraste bien connu dans la littérature de la grammaire générative, dont les premières discussions sont Bresnan (1977) et Chomsky et Lasnik (1977) :

- (47) Who do you believe that Mary likes most?

- (48) \*Who do you believe that left first?

Un constituant *Wh* peut se trouver en position initiale dans la phrase s'il est connecté à un « trou » en position de complément d'objet direct, mais pas avec un « trou » en position de sujet, du moins lorsque la subordonnée commence avec un complémenteur. Dans (46), où le GN négatif apparaît en position de sujet de la subordonnée, il ne peut pas sortir de cette position pour occuper une position dans la proposition principale. Les détails n'ont pas d'importance ici, mais d'après ce que je comprends, ce mouvement n'était pas réel mais une question d'interprétation dans Kayne (1981) – il était « caché », se produisant uniquement dans la Forme Logique, l'un des modules aux côtés de la Structure Profonde, la Structure de Surface et la Forme Phonologique

– mais il a été réanalysé dans Kayne (1998) comme se produisant ouvertement, mélangé avec d’autres mouvements ouverts, comme le montrent les Figures 6 et 7 dans la Section 2.1.

Que la différence entre (45) et (46) ne se limite pas seulement à la forme mais également au sens contredit un préjugé tenace contre la grammaire générative, émis par des chercheurs travaillant dans des approches plus fonctionnelles ou cognitives de la grammaire. Ce préjugé suppose que les grammairiens génératifs se concentrent uniquement sur la syntaxe bien formée et négligent les subtilités sémantiques entre différentes façons d’exprimer les choses. Cette opinion a probablement été alimentée par l’exemple de Chomsky (1957) des « *colorless green ideas etc.* », qui démontre qu’une phrase peut être structurellement bien formée sans avoir de sens. Cependant, la linguistique générative s’intéresse en réalité profondément au sens. Ce sont précisément les considérations sémantiques du type faites par Kayne (1981, 1998) et par Klima (1964 : 285), qui a été le premier à remarquer l’ambiguïté de *I will force you to marry no one*, qui ont engendré une riche littérature sur les mécanismes qui peuvent les expliquer.

Je ne pense pas que la Grammaire de Construction ait traité de manière adéquate toutes les observations linguistiques intrigantes déterrées par sa principale théorie « rivale ». Dans Cappelle (2013 : 265), j’ai discuté d’une asymétrie sujet-objet similaire concernant la construction corrélatrice comparative en anglais (voir Hoffmann 2019 pour une discussion approfondie de cette construction).

- (49) a. This is the kind of song which, the more often you listen to (it), the more you like (it).  
 b. This is the kind of song which, the more often you listen to (it), the better \*(it) sounds. [Omettre le *it* devant *sounds* serait tout à fait inacceptable]<sup>41</sup>

La Grammaire de Construction pourrait stipuler que la fonction grammaticale d'un pronom relatif (comme *which* dans les exemples (49a-b)) peut être liée à une « trou » fonctionnant comme un complément d'objet (*you like* \_\_), mais pas comme un sujet (\_\_ *sounds*) dans la seconde proposition d'une construction corrélatrice comparative. Cependant, une telle stipulation ne peut rivaliser avec le type de principes ou de contraintes plus généraux que proposent les linguistes génératifs. En fait, elle n'est pas entièrement satisfaisante pour un certain nombre de raisons (liées).

Tout d'abord, comme cela vient d'être évoqué, elle ne parvient pas à rendre compte de la similitude de contraste entre (49a)/(49b) et (47)/(48) (sans parler de (45)/(46)). Il y a une généralisation ici à un niveau auquel les adeptes de la Grammaire de Construction ne s'intéressent généralement pas, car elle manque de substance suffisamment reconnaissable ou identifiable en termes de forme et de sens.

---

<sup>41</sup> L'inacceptabilité d'une ellipse du sujet dans la seconde conjonction n'est pas due au fait que *it* (ou une ellipse à la place) ait la fonction d'objet (d'une préposition) dans la première conjonction. Notez que dans *\*This is the kind of song which, the more it gets airplay, the better sounds*, le degré de dégradation est le même. De plus, si la première conjonction ne contient pas de pronom ou d'ellipse liée à l'antécédent, un objet direct anaphorique peut toujours apparaître comme une ellipse dans la seconde conjonction, mais pas un sujet anaphorique :

- (i) a. This is the kind of song which, the more you're feeling lonely, the more you want to hear (it).  
 b. This is the kind of song which, the more you're feeling lonely, the more \*(it) comforts you.

Ensuite, stipuler cette contrainte en tant que propriété de la construction corrélatrice comparative dans une proposition relative suggérerait que la possibilité de (49a) et l'impossibilité de (49b) résultent d'une connaissance acquise par exposition aux données. Cependant, on pourrait se demander si cela est plausible, étant donné que la construction corrélatrice comparative est une constructions plutôt marginale en anglais et que son apparition dans une proposition relative est peut-être un événement trop rare pour que de tels détails puissent être acquis.<sup>42</sup> Ce sont des exemples pour lesquels même de grands corpus linguistiques ne contiennent pas beaucoup d'exemples, bien que, de manière surprenante, les intuitions concernant (49a-b) soient fortes même pour un locuteur non natif comme l'auteur de cet écrit.

Pour me faire une idée de la rareté de cette configuration, j'ai effectué une recherche dans le corpus enTenTen21, disponible via SketchEngine.<sup>43</sup> La recherche a donné soixante-dix résultats. Après

---

<sup>42</sup> Dans ce cas, on ne peut pas dire, je pense, que la combinaison est rare et sera donc remarquée et mémorisée, la rendant ainsi apprenable. Il est vrai que certains événements d'utilisation rares peuvent être remarquables précisément parce qu'ils sont inattendus et saillants. Cela vaut pour certaines combinaisons extravagantes (voir Cappelle 2010 pour un exemple). Cependant, l'utilisation d'une corrélatrice comparative dans un environnement relatif, bien que rare, manque de certaines des qualités ludiques, délibérément créatives ou transgressives pour vraiment attirer l'attention.

<sup>43</sup> Voici la requête de recherche que j'ai utilisée, formulée en langage de requête de corpus (CQL) :

- (i) [lemma="which"] [lemma=","]? [lemma="the"] [lemma="more" | lemma="less"] []{1,4} [lemma=","]? [lemma="the"] [lemma="more" | lemma="less"] []{1,4} </s> within <s/>

Avec cette requête, j'ai cherché à récupérer toutes les occurrences de *which* éventuellement suivi d'une virgule, puis *the more/less*, ensuite une chaîne de un à quatre mots avec éventuellement une virgule après, puis à nouveau *the more/less*, et ensuite à nouveau une chaîne de un à quatre mots. J'ai demandé que cette chaîne apparaisse à la fin d'une phrase et aussi à l'intérieur d'une phrase unique. Cette requête est, il faut l'admettre, assez spécifique et ne rappelle donc pas toutes les occurrences d'une construction corrélatrice comparative apparaissant à l'intérieur d'une proposition relative.

avoir éliminé les occurrences parasites – la plupart comportaient *in which* (par exemple, *All told, this is a situation in which the more we know, the less we know*) – j’ai conservé seulement dix et cinq exemples avec *which* correspondant respectivement à un sujet et à un complément d’objet direct dans la seconde proposition. Dans neuf des dix cas où *which* était lié à un sujet, ce sujet était un pronom résomptif (par exemple, *... it produces a result which, the more I think about it, the less intuitive it seems*), et dans un seul cas, utilisant un langage plutôt soutenu, il apparaissait comme un « trou » (*By no means let the eyes of our heart be darkened by the smoke of elation, which the more it rises, the more rapidly \_\_ vanishes away*). Dans trois des cinq cas où *which* était lié à un complément d’objet direct, ce complément apparaissait comme un « trou » (par exemple, *Overall, I like the book better than Sibley’s guide, which the more I review, the less I like \_\_*), et dans deux cas, c’était un pronom résomptif (par exemple, *Used this to practice on the new Final Cut, which, the more I use the more I dislike it*). L’asymétrie sujet-objet mentionnée ci-dessus est ainsi confirmée. Cependant, le corpus en-TenTen21 contient plus de 52 milliards de mots, soit plus de 100 fois plus que le nombre de mots prononcés par un individu tout au long de sa vie.<sup>44</sup> Il semble donc assez improbable de découvrir cette asymétrie sur la base du comportement de la construction corrélatrice comparative dans les propositions relatives elle-même.

Troisièmement, même en supposant que cela puisse être appris à partir des données d’entrée concernant cette construction et d’autres

---

<sup>44</sup> Une estimation très approximative du nombre de mots prononcés au cours d’une vie est de 410 000 000, basée sur une moyenne supposée de 16 000 mots par jour (Mehl et al. 2007) et une durée de vie moyenne de 70 ans :

$$(i) \quad 16\,000 \text{ mots/jour} * 365 \text{ jours/an} * 70 \text{ ans} \approx 410\,000\,000 \text{ mots}$$

Il convient de noter que cette estimation est basée sur des moyennes et peut varier considérablement d’une personne à l’autre en fonction de divers facteurs tels que le niveau d’activité verbale et la longueur de vie réelle.

en anglais, nous devrions expliquer pourquoi cette même différence se retrouve dans une langue différente telle que le français :<sup>45</sup>

- (50) a. ... c'est le genre de chanson que plus j'entends, plus je vais apprécier.<sup>46</sup> [≈ (49a)]  
b. \*... c'est le genre de chanson qui plus tu es familier avec ce style, plus te donne de la satisfaction.  
'...it's the kind of song which the more familiar you are with that genre, the more it gives you satisfaction.' [un pronom résomptif ajouté pour rendre la traduction acceptable]

Les Grammairiens de Construction ont généralement tendance à ne pas vouloir considérer les principes généraux des langues (car cela leur rappelle la grammaire universelle, un concept rejeté), à moins que ces principes aient à voir avec l'efficacité du traitement. Cependant, il n'est pas immédiatement clair pourquoi un trou pour un objet serait plus facile à traiter qu'un trou pour un sujet.

Quatrièmement, la stipulation manquerait une généralisation supplémentaire, à savoir qu'un trou de sujet serait tout à fait acceptable lorsqu'il apparaît dans une proposition déclarative intégrée sans le subordonnant *that* :

- (51) It'd be like having a continuous orgasm for weeks on end (which<sub>i</sub> the more I think about, the more [I'm realizing [<sub>i</sub> isn't as... orgasmic as it sounds]]).  
(Cappelle 2013: 266)

---

<sup>45</sup> Une différence est que le français utilise différentes formes du pronom relatif en fonction de la fonction de son « trou » lié dans la subordonnée : *qui* pour un trou de sujet, *que* pour un trou d'objet.

<sup>46</sup> <http://ritualscan2.free.fr/viewtopic.php?f=18&t=1390>, dernière consultation le 23 juillet 2023.

Le fait que cette phrase (attestée) soit possible rappelle la possibilité d'avoir un antécédent lié à un trou de sujet dans une proposition relative avec pronom relatif zéro tant que cette proposition relative est elle-même intégrée dans une proposition déclarative (sans *that*) :

- (52) a. \*I want a car<sub>i</sub> [  <sub>i</sub> is safe].  
b. I want a car<sub>i</sub> [I know [  <sub>i</sub> is safe]].  
(Huddleston et Pullum 2002 : 1047)

La Grammaire de Construction serait une théorie meilleure qu'elle ne l'est actuellement si elle parvenait à rendre compte de ces données d'une manière qui surmonte ces problèmes. La linguistique de corpus étant l'approche privilégiée pour de nombreux Grammairiens de Construction, peu de recherches sont entreprises sur les contraintes syntaxiques larges et abstraites, simplement parce qu'elles ne peuvent pas être démontrées de manière simple à l'aide du type de requêtes de recherche que nous utilisons pour les schémas lexico-grammaticaux ordinaires. Ces contraintes apparaissent dans différents schémas constructionnels et peuvent donc facilement passer inaperçues, mais elles font indéniablement partie de la cognition des locuteurs et méritent donc d'être pleinement prises en compte.

### 3.3 Accepter soit que toutes les constructions ne sont pas significatives, soit que le réseau grammatical contient d'autres éléments.

Peut-être que, pour les grammairiens ordinaires au travail (*ordinary working grammarians*), pour adopter un terme utilisé par Fillmore (1970), la recherche sur l'ensemble des connaissances que les locuteurs

d'une langue possèdent et utilisent pour juger de l'acceptabilité des phrases est un objectif trop ambitieux pour être jamais atteint. Le mieux que nous puissions faire, lors de la description d'une construction particulière, est de nous abstenir de considérer comme des propriétés idiosyncratiques ce que, grâce à un mélange de chance, d'ouverture d'esprit et de connaissance générale, nous pourrions attribuer plus adéquatement à des schémas indépendants.

Ici, « plus adéquatement » est une qualification qui présuppose (i) que, comme dans notre exemple de l'asymétrie sujet-objet (Section 3.2), le fait à établir est difficilement perceptible par les locuteurs sur la base de sa seule apparition dans la construction elle-même et (ii) que nous sommes toujours attachés à voir les constructions comme des unités d'information grammaticale stockées dans la cognition. Je pense que cet engagement cognitif est important. Cependant, les chercheurs en Grammaire de Construction devraient être assez humbles pour reconnaître que, dans leur pratique quotidienne d'identification et de description des constructions, ils ne réalisent pas pleinement l'objectif qu'ils se sont fixé, tant pour eux-mêmes que pour la théorie à laquelle ils adhèrent, de représenter la connaissance de la langue des locuteurs. Après tout, il est notoirement difficile de déterminer à quel niveau de généralité les locuteurs stockent des informations (voir, par exemple, Gries 2011, Hampe 2014, Levshina et Heylen 2014, Zeschel et Proost 2019, Romain 2022), et différents locuteurs peuvent également stocker des schémas généraux avec différentes forces d'enracinement (Schmid et al. 2021).

La théorie des exemplaires en linguistique (par exemple, Bybee 2001, Pierrehumbert 2001 ; Kaplan 2017 pour une vue d'ensemble) postule que le traitement et l'apprentissage du langage sont influencés par le stockage d'instances spécifiques (exemplaires) d'expériences linguistiques. Cette théorie soutient que les utilisateurs de langue s'appuient sur ces exemplaires mémorisés, riches en détails concernant le contexte non linguistique dans lequel ils ont été rencontrés. Cependant, cette perspective théorique n'écarte pas l'importance des généralisations concernant les mots et les autres unités linguistiques, qui sont déduites des caractéristiques typiques observées au sein des groupes d'exemplaires. La théorie des exemplaires peut être empiriquement correcte, mais elle rend difficile en pratique pour un grammairien de décider comment et où identifier les constructions. Assurément, toutes les chaînes jamais prononcées ne devraient pas être incluses dans le constructi-con d'une langue ?

Une définition de « construction » qui est rafraîchissante par sa simplicité a été récemment proposée par Haspelmath (2023) :

- (53) Une construction est un schéma conventionnel permettant de créer ou de motiver des expressions bien formées dans lequel il y a au moins un emplacement vide qui peut être rempli par l'une des plusieurs expressions appartenant à la même classe de forme. (Haspelmath 2023 : 1 ; traduction de l'anglais).

Haspelmath tient à souligner que cette définition « ne fait pas référence à la connaissance (ou au stockage mental) des langues et doit donc être comprise comme se rapportant principalement aux conventions linguistiques » (ibid. ; traduction de l'anglais). S'agit-il d'un changement audacieux qui s'éloigne de la vision des constructions en tant qu'entités mentales, de morceaux de connaissances linguistiques stockées, mais qui équivaut également à abandonner la promesse et le

statut de la linguistique en tant que science cognitive ? Ou est-ce simplement une définition pragmatique que les « grammairiens ordinaires au travail » peuvent trouver correspondre le mieux à ce qu'ils utilisent *réellement*, malgré les grandes revendications de la théorie dans laquelle ils travaillent ? Quoi qu'il en soit, de nombreux Grammairens de Construction, en dehors de ceux qui adoptent la Grammaire de Construction Basée sur les Signes (*Sign-based Construction Grammar* ; cf. Boas et Sag 2012), sont fermement convaincus que les constructions ont un véritable statut cognitif (pour des enquêtes, voir Butler et González-García 2014 : 152, 164 ; Boas, Leino et Lyngfelt à paraître b).

Outre le fait de ne plus faire référence à la cognition, la définition de Haspelmath exclut également les mots monomorphémiques ainsi que les éléments lexicaux entièrement formés (qu'il s'agisse de mots ou de séquences de mots). De plus, les morphèmes en tant que tels (et non les schémas morphologiques contenant un morphème) sont également exclus. En d'autres termes, il n'y a plus de continuum lexique-syntaxe selon cette définition. Ce n'est plus « des constructions à tous les niveaux » (comme beaucoup de praticiens de la Grammaire de Construction, je suppose, comprennent le fameux dictum de Goldberg (2003 : 223), c'est-à-dire en imaginant un continuum avec en haut des constructions maximale-ment ouvertes et en bas des constructions maximale-ment complétées). Les éléments qui ne possèdent pas d'emplacement vide et que les Grammairens de Construction aimeraient également appeler « constructions », devraient plutôt être appelés « éléments inventoriels », suggère Haspelmath (2023), pour être inclus dans « l'inventorium » d'une langue. La plus frappante absence dans la définition simple de Haspelmath est peut-être toute référence à la signification ou à la pragmatique. Veut-il impliquer que ces aspects ne sont pas des ingrédients nécessaires des constructions ? En effet, c'est ce qu'il affirme : « il semble clair que les idées clés du constructionnisme [d'uniformité représentationnelle entre les mots et les règles et de syntaxe porteuse de sens] sont mieux formulées si elles ne

sont pas liées à la définition du terme *construction* » (Haspelmath 2023 : 11 ; traduction de l'anglais).

Il y a une tendance croissante, même – ou surtout – parmi les Grammairiens de Construction, à modéliser les informations linguistiques sous forme de nœuds dans des réseaux (par exemple, Diessel 2019, 2023, Schmid 2020, Hilpert et Flach, Trousdale 2023), sans que ces nœuds soient considérés comme des constructions au sens « traditionnel » de la Grammaire de Construction, c'est-à-dire des unités de forme-fonction stockées (en d'autres termes, des symboles ou des signes). Les constructions semblent ne plus être des unités denses contenant des informations phonologiques, morphosyntaxiques, sémantiques et, le cas échéant, prosodiques, pragmatiques, discursives et liées à la variété régionale ou sociolinguistique. Au lieu de cela, elles sont décomposées et les différentes informations sont reliées par des liens d'association. Bien sûr, nous pouvons encore identifier des « constructions » dans ce réseau lorsque qu'une forme est connectée, via un lien d'association symbolique, à un sens particulier. Ainsi, les constructions en viennent à être de nouveau des épiphénomènes : elles n'existent que lorsque nous connectons les points, de manière similaire à la reconnaissance d'une constellation comme la Grande Ourse dans le ciel nocturne.

Dans une telle conception du langage basée sur les réseaux, où les constructions ne sont plus des unités de base, il peut ne pas toujours y avoir de liens symboliques entre un nœud de forme et un nœud de sens. À cet égard, il est révélateur que Diessel (2023), dans son récent livre sur le constructi-con, évoque le concept de schémas, dont il dit :

« Un schéma est un modèle conceptuel avec des propriétés holistiques qui peut combiner une structure particulière avec un sens (comme dans le cas des constructions schématiques), mais un schéma peut également représenter un pattern purement

formel ou purement sémantique. » (Diessel 2023 : 13 ; traduction de l'anglais)

Tous les schémas, en d'autres termes, ne sont pas nécessairement porteurs de sens. Les schémas régissant l'ordre des mots (indiquant que, par exemple, en anglais, un verbe vient généralement avant ses compléments) semblent en être un exemple. Il peut également exister des significations schématiques qui existent indépendamment de toute forme linguistique les portant. Bien qu'il ne soit peut-être pas entièrement clair ce que Diessel entend ici par un pattern purement sémantique, des candidats probables pourraient être des significations de force illocutoire pragmatique générale telles que « demande », « instruction » ou « invitation » qui peuvent être héritées par tellement de formulations différentes, avec tellement de structures et d'éléments lexicaux différents, que ces fonctions sont le plus commodément représentées comme étant « à l'extérieur » des constructions qui les partagent (Cappelle et Fagundes Travassos 2022).

Tout cela signifie que nous devons soit abandonner, à l'instar de Haspelmath, l'exigence que les constructions contiennent, par définition, du sens, soit considérer encore que toutes les constructions ont un sens intrinsèque, mais, en suivant l'exemple de Diessel, renoncer à l'affirmation constructionniste selon laquelle toute notre connaissance du langage peut être assimilée à notre connaissance des constructions et des liens entre elles.

Un véritable progrès dans notre domaine de recherche ne peut être réalisé que si nous sommes ouverts à la possibilité que nous nous soyons trompés concernant certaines affirmations. Notre théorie de la grammaire est loin d'être achevée. Elle est encore en construction. Cela n'est rien de moins qu'excitant.

## Conclusion et quelques réflexions méthodologiques finales : *Prenez votre temps*

Dans ce document de synthèse, j'ai plaidé en faveur d'une vision constructionniste de la connaissance grammaticale. Les locuteurs d'une langue connaissent des constructions, qui peuvent aider à atteindre le sens désiré d'un mot. Les mots, en effet, peuvent avoir des significations spécifiques aux constructions.

De plus, j'ai défendu l'idée que les constructions sont liées non seulement verticalement (du général au plus spécifique), mais aussi horizontalement (lorsqu'elles ont des sens approximativement similaires relevant d'un seul nœud plus général). Cela ne nous oblige pas à accepter une équivalence totale, car les « alloconstructions » peuvent avoir différentes propriétés liées à la structure informationnelle. La sous-spécification du nœud mère, ou du « constructème », nous permet de préserver le principe de l'intégrité lexicale.

Le travail du praticien de la Grammaire de Construction est loin d'être achevé. J'ai identifié certaines zones où davantage de travail doit être accompli. La pragmatique des constructions doit être prise au sérieux, et le travail dans ce domaine nécessite une plus grande clarté terminologique et sophistication. Plus controversé peut-être, il en va de même pour la syntaxe, et il se peut qu'il faille reconnaître que toute la syntaxe n'est pas porteuse de sens. Cela nous oblige, à son tour, à réfléchir plus clairement au statut des constructions et à se demander si, si nous exigeons qu'elles soient significatives, nous ne devons pas abandonner l'idée que l'ensemble de notre connaissance grammaticale est basée sur les constructions.

Je voudrais offrir, enfin, quelques réflexions sur la manière de procéder méthodologiquement. Les linguistes sont choyés de nos jours avec des corpus incroyablement vastes, dont certains, comme

nous l'avons noté en passant dans ce document, dépassent le nombre de mots prononcés par une seule personne de plusieurs ordres de grandeur. Nous avons la possibilité de découvrir des schémas d'utilisation en quelques clics. Dans cette note finale, je voudrais soutenir que tirer parti de la puissance des données massives peut certainement être utile, mais que la recherche basée sur les corpus de ce type, désormais rendue possible, n'est pas la seule voie à suivre.

Pour commencer par un domaine où les grands corpus peuvent être utiles, je pense que la Grammaire de Construction basée sur l'usage a un rôle essentiel à jouer dans l'explication des phénomènes syntaxiques qui ont été intensément étudiés par la linguistique générative. Un tel phénomène, pour donner un exemple concret, est la subextraction, une sorte de dépendance à longue distance entre un constituant interrogatif ou un pronom relatif (qui pourrait être zéro) et un « trou » situé à l'intérieur d'un constituant inséré dans un autre. Nous pouvons utiliser un grand corpus pour 'extraire' des exemples de la vie réelle, plutôt que de réfléchir à des exemples artificiels construits comme *Which actress did you see a picture of?*, et examiner les résultats du corpus pour identifier des tendances précédemment négligées ou mal comprises.

Il s'avère que de nombreux exemples peuvent être trouvés où le syntagme nominal à partir duquel un autre est extrait fait partie d'une construction de verbe support ou d'une autre unité phraséologique, telle que *express an interest in*, *want no part of*, et *like the sound of*. Jusqu'à présent, des facteurs peu explorés dans l'acceptabilité de la subextraction sont les relations de quasi-synonymie entre les verbes support et les verbes simples (bien que pour un commentaire à ce sujet, voir Van Valin 2005 : 289) et la confusion des limites des constituants (mais voir Bach et Horn 1976, Chomsky 1977). Considérez les exemples suivants, attestés dans le corpus, ainsi que les exemples construits en contraste, qui sont inacceptables (ou moins acceptables) bien qu'ils présentent une structure superficiellement similaire :

- (54) a. What aircraft was the first that you've taken a picture of? (enTenTen21)  
 b. ??What aircraft was the first that you've shaken a polaroid of?
- (55) a. Sounds like you're assuming something you don't know the first thing about. (enTenTen21)  
 b. ?Looks like you're consuming something you (don't) know the horror stories about.

Dans (54a), *take a picture of* est synonyme du verbe *photograph*, et la complète naturalité de *What aircraft was the first that you've photographed?* peut aider à rendre la subextraction acceptable. Aucun verbe simple n'est synonyme de *shake a polaroid of*, c'est probablement pourquoi la subextraction dans (54b) est considérablement moins acceptable. Dans (55a), *the first thing* est grossièrement synonyme de *anything* ou, avec une certaine perte d'intensité, de *much*. Un tel quantificateur peut, en stricte terminologie, être analysé comme la tête d'un GN (par exemple, [*Much about the civilization*] *is still unknown*), mais il est souvent détaché de sa branche droite (par exemple, [*Much*] *is still unknown* [*about the civilization*]). Encore une fois, cela pourrait jouer un rôle dans l'acceptabilité de cette phrase. Dans (55b), *the horror stories* n'a pas de synonyme pronominal et ne serait pas détaché de sa branche droite (par exemple, \*[*The horror stories*] *are well known* [*about this food*]). Cela peut rendre plus difficile l'extraction du complément de *about*.

L'étude sur la subextraction de Chaves et King (2019) est, à ma connaissance, une exception dans l'utilisation de données de corpus (provenant de COCA), en plus d'une plus grande dépendance aux données d'acceptabilité. L'utilisation d'un des corpus enTenTen augmenterait la quantité de données réalistes. Une requête de recherche

assez ciblée donne 24 330 chaînes issues d'enTenTen21.<sup>47</sup> On pourrait envisager de tester les hypothèses évoquées ci-dessus en comparant un sous-ensemble des chaînes les plus fréquentes avec un sous-ensemble de chaînes hapax. Le problème, cependant, est qu'un corpus est plutôt mal adapté pour découvrir des impossibilités.<sup>48</sup> À l'exception de quelques rares erreurs de performance véritables, les corpus ne contiennent tout simplement pas de phrases marquées d'un astérisque. Même les occurrences uniques sont toujours motivées par un certain besoin communicatif. Les exemples en (56a-c) sont des hapax legomena récupérés par la requête de recherche. Malgré la rareté des chaînes pertinentes, ces exemples semblent beaucoup plus naturels que (54b) et (55b) ci-dessus.

- (56) a. ... pave the way for him to become prime minister, something that Gautam has long expressed a desire for.
- b. However, we believe it's something we have built a tremendous expertise in.
- c. Back in the early 2000's, there was a show on Comedy Central that we didn't miss an episode of.

Remarquez qu'il est facile de fournir de courtes paraphrases approximatives pour les propositions relatives de manière à ce qu'il n'y ait plus d'extraction d'un GN à l'intérieur d'un GN :

---

<sup>47</sup> Voici la requête, formulée en CQL : [lemma="something" | lemma="someone" | lemma="person" | lemma="that" | lemma="which" | lemma = "who"] [lemma="which" | lemma="that" | lemma="who"]? [tag="N.\*" | tag="PP.?" ] [tag="V.\*"]? [tag="RB.?" ]? [tag="VV.\*"] [tag="DT"] [tag="J.\*"]? [tag="N.\*"] [tag="IN"] [lemma="." ] </s> within </s>. Un certain bruit est présent dans les résultats, comme (*Think about the*) *person you are buying a gift for* ou (*We must ... care about the other living species*) *that we share this planet with*.

<sup>48</sup> Bien sûr, un grand corpus peut nous fournir des indications indirectes sur des chaînes non grammaticales, lorsqu'il s'avère qu'il n'y a aucune occurrence du tout de chaînes qui pourraient raisonnablement être attendues.

- (57) a. ... something that Gautam has long openly desired.  
b. ... it's something we are very good at.  
c. ... a show on Comedy Central that we watched every day.

Ainsi, comme mentionné précédemment, cette facilité de paraphrase pourrait expliquer pourquoi les cas de subextraction liés sont faciles à traiter. Des exemples du type en (54b) et (55b) n'ont peut-être tout simplement aucune chance d'apparaître dans un corpus, même très volumineux.

Une requête de recherche dans un corpus, aussi bien formulée soit-elle, peut souffrir d'un manque de « précision » (en récupérant trop de bruit) ou d'une trop faible « rappel » (en manquant des exemples pertinents). De plus, les résultats de recherche d'un grand corpus peuvent facilement être accablants, même s'il est généralement possible de prendre des échantillons plus petits et représentatifs. Il est souvent fructueux d'utiliser un « corpus » plus petit – en réalité, un seul texte suffisamment long – et de l'utiliser pour ses recherches (généralement préliminaires). Laporte (2022) a récemment parcouru le premier livre de Harry Potter (*Harry Potter à l'école des sorciers*, en version originale) pour y relever manuellement toutes les occurrences de la construction de mouvement causé. Cela a donné plus de cinq cents exemples, qui ont été annotés en ce qui concerne les verbes utilisés et les sens de la construction postulés dans la littérature. De plus, les utilisations métaphoriques parmi les exemples récupérés ont été soumises à une analyse plus qualitative.

Je suis très enclin à ce genre de méthode plus lente. À des fins de recherche personnelle, j'ai parfois adopté une approche similaire. Par exemple, pour la recherche rapportée dans Cappelle (2011b), j'ai collecté manuellement des exemples de constructions de longue distance assez extrêmes que l'on peut trouver dans le roman *Freedom* de Jonathan Franzen. Certains d'entre eux sont donnés ici :

- (58) a. (...) he developed an encyclopedic familiarity with the urban music [that [his parents were at pains [to protect his preteen ears [from \_\_\_\_ ]]]].
- b. (...) tangled bed sheets [that [it was interesting and somehow not unpleasant [to think [that Eliza had been vigorously erased [in \_\_\_\_ ]]]]].
- c. (...) you've been kinder to me [than [I ever thought [I deserved [to have someone [be \_\_\_\_ ]]]]].
- d. (...) his own rooms were still full of Patty's traces, [which [she'd given him [no instructions [for [dealing [with \_\_\_\_ ]]]]].
- e. (...) making exactly those coffee drinks [Ø [she'd once ridiculed [the idea [of [making \_\_\_\_ ]]]]].
- (Jonathan Franzen, 2010. *Freedom*. Londres : Fourth Estate, pp. 9, 103, 462, 474, 510)

Il est très difficile de récupérer de tels exemples automatiquement à partir d'un corpus avec une ou plusieurs requêtes. Les collecter dans l'œuvre d'un auteur dont on remarque rapidement, dès que l'on commence à lire son travail, qu'il utilise souvent ces constructions, peut être un bon point de départ pour une analyse, qui peut (et peut-être devrait) toujours être complétée par des requêtes de corpus plus ciblées. Dans d'autres études, j'ai utilisé *Le petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry et sa traduction en anglais (Cappelle and Looock 2017) ainsi que *The Witches* de Roald Dahl et ses traductions en néerlandais et en français (Cappelle 2020b).

Dans Cappelle (soumis), j'ai examiné des éditoriaux de *The Economist*, qui ont été analysés manuellement à la recherche d'impératifs et de fragments, deux constructions que l'on n'attendrait pas immédiatement dans une prose formelle et soigneusement éditée. En considérant l'ensemble du texte, j'ai pu identifier une utilisation de

fragments et d'impératifs qui relie le premier et le deuxième paragraphe dans ce que l'on pourrait appeler la « construction de correction de point de vue », certaines instances pouvant être informellement représentées comme suit :

- (59) Premier paragraphe [opinion acceptée ou une situation qui suscite l'espoir du lecteur à propos de quelque chose]  
{*Think again. / Don't count on it. / Fat chance. / Not anymore.*} Suite du deuxième paragraphe [raisons pour lesquelles il est erroné de penser ce que le paragraphe 1 suggérait]

Trop souvent dans la recherche en grammaire, la phrase est traitée comme l'unité d'analyse la plus importante. Le contexte discursif peut être réduit, par exemple, à une série de mots fournie par l'interface de recherche de corpus ou à un certain nombre de métadonnées (genre, variété régionale, etc.) qui peuvent jouer un rôle dans la préférence ou la répulsion pour une option linguistique particulière dans un cas de variation. Nous ne devrions pas seulement faire référence au niveau discursif, mais l'adopter pleinement.

L'utilisation de grands corpus pour se concentrer sur un ou deux modèles d'intérêt est une approche valable. Cependant, il vient un moment où nous devons évaluer si les constructions que nous avons collectivement identifiées sont suffisantes pour rendre compte de n'importe quelle phrase ordinaire que nous rencontrons. Boas (soumis) propose une méthodologie, représentée sous forme de diagramme, qui peut guider les chercheurs dans l'élaboration d'un constructi-con, étape par étape. Il s'appuie sur la définition bien connue de Goldberg (1995 : 4), qui exige que les candidats à la construction aient quelque chose d'idiomatique s'ils doivent être inclus dans le constructi-con. La proposition consiste à parcourir un texte, une phrase à la fois, et à vérifier si chaque phrase ainsi rencontrée est autorisée par

les constructions déjà présentes dans le référentiel. Si une phrase ne peut pas être expliquée, le chercheur doit introduire une nouvelle construction. La description initiale de cette construction doit être complétée par des annotations d'exemples supplémentaires récupérés à partir d'un corpus plus large. En collaboration avec des collègues, Boas invite quelques-uns des principaux Grammairiens de Construction à entreprendre une analyse complète de toutes les constructions au sein d'une seule phrase, en tenant compte de leurs interactions (Boas, Leino and Lyngfelt, à paraître b).

Boas and Cappelle (2024), adoptant une perspective plus pédagogique, entreprennent également une analyse constructionnelle complète de la seule phrase d'ouverture du premier livre de la série Harry Potter mentionné ci-dessus :

(60) Mr. and Mrs. Dursley, of number four Privet Drive, were proud to say that they were perfectly normal, thank you very much.

(J. K. Rowling. 1997. *Harry Potter and the Philosopher's Stone*. Londres : Bloomsbury, p. 7)

Plusieurs dizaines de constructions sont combinées pour former cette seule phrase. Certaines d'entre elles sont familières car elles appartiennent à la grammaire « de base », comme la construction [GN BE GAdj [to GV]], où le sujet (le GN) ressent quelque chose (un sentiment de satisfaction, d'accomplissement ou un autre type d'émotion exprimé dans le GAdj) à propos de s'engager dans l'action décrite par le GV – ou par la proposition infinitive, si l'on préfère la désigner ainsi.<sup>49, 50</sup>

---

<sup>49</sup> L'analyse du VP est possible si *to* est traité comme un auxiliaire, comme le font certains linguistes. Voir par exemple Kim et Michaelis (2020 : 36).

<sup>50</sup> La constitution interne de la construction n'est pas si simple. D'une part, la partie *to* + GV peut être détachée du GAdj (par exemple, *We are very proud, standing here today, to be able to announce a significant milestone in our journey*), ce qui suggère qu'elle reste en dehors du GAdj. D'autre part, nous ne pouvons pas remplacer le GAdj, sans

D'autres constructions n'ont probablement pas encore été décrites, comme la construction [ $N_{\text{nom}; \text{personne}}$ , *of*  $N_{\text{nom\_adresse (numéro + rue)}}$ ] $N_{\text{propre}; \text{personne}}$ , qui lie une personne (ou des personnes) à une adresse (partielle). La manière dont une adresse telle que *number four Privet Drive* est exactement formée est probablement aussi un nouveau territoire constructi-cographique.

L'utilisation de *thank you very much* à la fin de la phrase (60) nécessite également – conformément à ce qui a été défendu dans le présent document – une grande quantité de description pragmatique, en tenant compte de l'attitude dismissive ou défensive des référents du sujet par rapport à une revendication implicite contraire. De plus, cette utilisation de *thank you very much* peut recevoir un contour prosodique légèrement différent (notamment, avec une intonation complètement montante) par rapport à son utilisation plus canonique, lorsqu'elle exprime véritablement de la gratitude. Cela est à prévoir si elle est dotée d'une entrée constructionnelle différente et si les constructions peuvent être associées à leurs propres propriétés prosodiques (cf. Lacheret et Legallois 2013). Notre message est que les étudiants en apprentissage de l'utilisation de la langue devraient être sensibilisés à de telles routines communicatives avec des aspects syntaxiques, sémantiques, pragmatiques et, en effet, prosodiques uniques. Les activités en classe peuvent démontrer, de manière simplifiée, le travail des linguistes professionnels alors qu'ils examinent un petit ensemble d'exemples de corpus.

Loin de moi, en effet, l'idée de m'opposer vigoureusement à l'appui des corpus. En utilisant une méthode guidée par le corpus, Cappelle et Depraetere (2016b), Cappelle, Depraetere et Lesuisse

---

la partie *to + GV*, par une proforme (par exemple, *\*Our rivals are proud to report stable performance but we are so to report double-digit growth*), ni préposer la partie *to + GV* dans une phrase (par exemple, *\*To announce our new business we are very proud*), ce qui semble suggérer que la séquence *to + GVP* fait en réalité partie du  $G_{\text{Adj}}$ , après tout. (La forme de la construction serait alors plus convenablement représentée comme [ $GN_{\text{BE}} [G_{\text{Adj}} \text{Adj} [to \text{GV}]]$ ].)

(2019) et Leclercq (2022) identifient des patterns qui contiennent des verbes modaux et qui présentent une force collocationnelle inhabituellement élevée d'un mot à l'autre, tels que *You must be joking, ...no reason why you should...* et *I can't tell you how...*, qui se qualifient comme des constructions avec des interprétations court-circuitées (cf. Section 3.1). Les corpus peuvent être automatiquement explorés à la recherche de n-grammes intéressants, c'est-à-dire des séquences fréquemment répétées de mots, de parties du discours ou de combinaisons de ceux-ci souvent répétées (cf. Wible et Tsao 2010, Forsberg et al. 2014, Cappelletti et Grabar 2016, Dunn 2017). Legallois et ses collègues extraient des n-grammes qui ne sont ni totalement lexicaux ni totalement schématiques à partir de corpus de genres spécifiques : romans sentimentaux, romans policiers et romans plus « sérieux ». Certains de ces n-grammes sont des clichés ou des « motifs » qui caractérisent ces genres. Dans les romans sentimentaux français, par exemple, l'une de ces séquences récurrentes, parmi de nombreuses autres identifiées par Legallois, Charnois et Poibeau (2016), comprend un nom propre, le verbe *sentir*, un déterminant possessif et un nom commun, et enfin un infinitif réfléchi. Ce motif spécifique est utilisé pour signifier que l'émotion du référent du sujet se manifeste par un certain effet physiologique qu'il ou elle (le plus souvent elle) ressent. Voici des exemples cités par les auteurs :

- (61) a. Kara sentit son coeur se serrer tandis que Declan caressait les cheveux de Safia.  
 b. Katrina sentit ses joues s'empourprer.  
 c. Natalie sentit ses épaules s'affaisser.  
 (Legallois, Charnois et Poibeau 2016: 111)

Les romans policiers ont leurs propres motifs typiques. L'un d'entre eux est la proposition fragmentaire *pas de + nom*, utilisée lorsque l'un

des personnages souhaite vérifier si la côte est libre. Voici quelques exemples :

- (62) a. En pleine nuit, pas de lumières, il n'avait aucune chance d'être vu.  
b. A priori, pas de traquenard.  
c. Il n'y a personne, ses volets sont baissés, pas de voiture.

(Legallois et Koch 2020 : 41)

Comme l'observent Legallois et Koch (2020 : 41), la syntaxe réduite de ce motif représente la proposition fragmentaire comme appartenant au discours intérieur du personnage. On pourrait dire qu'elle appartient à ce que Hirose (2015) appelle le niveau privé de « construction de la situation » (*situation construal*) de l'utilisation de la langue, plutôt qu'au niveau plus communicatif de « rapport de la situation » (*situation report*).

Lorsque nous recherchons des motifs typiques ou des schémas précédemment manqués, nous pouvons laisser un script informatique (par exemple, Legallois et De Sacy 2021) faire une grande partie du travail lourd. Cependant, il revient finalement au chercheur en chair et en os de séparer le bon grain de l'ivraie et de fournir une interprétation linguistiquement intéressante de ce qui est apparu en surface.

Complémentairement aux méthodes guidées par le corpus, je crois qu'il y a également du mérite dans l'approche où l'on lit simplement un texte, souligne ou met en évidence d'intéressants mots, expressions ou phrases dans leur contexte, les déplace vers une collection de curiosités et fournit des commentaires sur chacun d'entre eux individuellement. Cette méthode qui semble peu systématique est ce que l'on peut appeler la « linguistique lente ». Elle a longtemps été pratiquée, semble avoir perdu en popularité avec le virage quantitatif de la linguistique, mais elle est en train de faire son retour. Les « ordinary working grammarians » (pour utiliser à nouveau cette épithète

de Fillmore (1970) qui adoptent une approche mesurée et réfléchie peuvent alors être appelés, de manière anagrammatique, des « slow OWLs ».

Heidi Harley, de l'Université de l'Arizona, a rassemblé des blagues linguistiques tirées des Simpson, dont beaucoup révèlent des conventions linguistiques dont nous n'aurions pas été conscients sans leurs distorsions délibérées.<sup>51</sup> Feu James McCawley a également rassemblé des exemples intrigants tirés de livres, journaux, films, émissions de télévision, etc., de 1986 à 1996, et a distribué ses collections année après année lors des réunions annuelles de la Chicago Linguistic Society. À la fin, il les a appelés son « Cirque des Puces Linguistiques ». Le document de sa collection de 1986 (archivé dans Wilbur 1996) comprend une courte section intitulée « Miscellaneous constructions », contenant les quatre exemples suivants :

- (63) “What’s a light doing on up there?” (Nightfall: Hands off)  
“What’s a piano doing up here?” (Twilight Zone, 11 Dec 1986)

“It’s my favorite station in the whole world, let alone Chicago” (Michael Palin, WXRT commercial; cf. “... in Chicago”)

“You know who he should talk to is Gordon” (SNL, 13 Dec 1986)

Est-ce une coïncidence que, même pas deux ans plus tard, un article fondateur de la Grammaire de Construction ait été publié sur l'une de ces constructions diverses, la construction *let alone* (Fillmore, Kay et

---

<sup>51</sup> <http://heidiharley.com/beyond-beyond-beyond-beyond-beyond-embiggens-and-cromulent/>, dernière consultation le 30 août 2023.

O'Connor 1988) ?<sup>52</sup> Et est-ce que le document de McCawley aurait pu susciter un autre classique, la construction *What's X doing Y?* (Kay et Fillmore 1999), qui est apparu une bonne décennie plus tard ?

Personnellement, j'adorerais assister à des réunions linguistiques où les statistiques sont abordées de manière mesurée et éclairante, où une place centrale peut encore être accordée aux découvertes fortuites, et où chacun partage l'émerveillement pour la grammaire et *l'agrammaire*.

---

<sup>52</sup> C'est probable le cas, mais d'un autre côté, les deux documents ne sont peut-être pas complètement sans lien. McCawley aura probablement distribué sa collection d'exemples de 1986 l'année suivante, en 1987. Les réunions de la CLS ont généralement lieu à la fin d'avril ou au début de mai. L'article de Fillmore, Kay et O'Connor a été soumis pour la première fois le 28 mai 1987. Il est donc plus plausible que McCawley, mentionné parmi les personnes remerciées en note de bas de page dans l'article, ait été inspiré par les idées en circulation parmi les auteurs lorsqu'il a enregistré sa phrase avec *let alone*, et qu'il en ait peut-être parlé avec eux lors de la discussion de leur première ébauche. (La note de bas de page 13 du document concerne les phrases positives avec *let alone*.) Il pourrait donc y avoir eu une influence mutuelle, comme c'est souvent le cas.

## Références

- Aarts, Bas. 1989. Verb-preposition constructions and small clauses in English. *Journal of Linguistics* 25, 277–90.
- Aarts, Bas, Chalker, Sylvia et Edmund Weiner. 2014. *The Oxford Dictionary of English Grammar*. Deuxième édition. Oxford : Oxford University Press.
- Achard, Michel. 1996. Complement construal in French: A cognitive perspective. In : Eugene H. Casad (dir.), *Cognitive Linguistics in the Redwoods. The Expansion of a New Paradigm in Linguistics*. Berlin : Mouton de Gruyter, 569–608.
- Aikhenvald, Alexandra Y. 2012. The essence of mirativity. *Linguistic Typology* 16, 435–85.
- Anderson, Stephen R. 1992. *A-Morphous Morphology*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Audring, Jenny. 2019. Mothers or sisters? The encoding of morphological knowledge. *Word Structure* 12(3), 274–96.
- Bach, Emmon et George M. Horn. 1976. Remarks on ‘Conditions on Transformations’. *Linguistic Inquiry* 7, 265–99.
- Beavers, John. 2017. The *spray/load* alternation. In : Martin Everaert et Henk C. Van Riemsdijk (dir.), *The Wiley Blackwell Companion to Syntax*. Deuxième édition. Hoboken, NJ : John Wiley & Sons, 4011–41.
- Boas, Hans C. 2003a. *A Constructional Approach to Resultatives*. Stanford, CA : CSLI Publications.
- Boas, Hans C. 2003b. Towards a lexical-constructional account of the locative alternation. In : Lesley Carmichael, Chia-Hui Huang, et Vida Samiian (dir.), *Proceedings of the 2001 Western Conference on Linguistics*, vol. 13. Fresno : Département de Linguistique, Université d’État de Californie à Fresno, 27–42.
- Boas, Hans C. Soumis. Finding constructions and their networks: Some proposals for constructicography and its contributions to Construction Grammar. In : Alexander Willich et Alexander Ziem (dir.), *Constructing Constructicons*. Amsterdam : John Benjamins.
- Boas, Hans C., Jaakko Leino et Ben Lyngfelt. À paraître a. Berkeley, we have a problem: Some questions for Construction Grammar. *Constructions and Frames*.
- Boas, Hans C., Jaakko Leino et Benjamin Lyngfelt. À paraître b. Introduction: Issues of the theme. *Construction and Frames* [numéro spécial sur l’état actuel et le futur de la Grammaire de Construction].
- Boas, Hans C. et Ivan A. Sag (dir.). 2012. *Sign-Based Construction Grammar*. Stanford, CA : CSLI Publications.
- Bolinger, Dwight. 1971. *The Phrasal Verb in English*. Cambridge, MA : Harvard University Press.

- Booij, Geert. 2012. Constructiemorfologie als morfologisch onderzoeksparadigma. *Nederlandse Taalkunde* 7(2), 326–37.
- Bresnan, Joan. 1977. Variables in the theory of transformations. In : Peter Culicover, Thomas Wasow et Adrian Akmajian (dir.), *Formal Syntax*. New York : Academic Press, 157–96.
- Bresnan, Joan et Sam A. Mchombo. 1995. The Lexical Integrity Principle: Evidence from Bantu. *Natural Language and Linguistic Theory* 13, 181–254.
- Brinton, Laurel J. 1988. *The Development of English Aspectual Systems. Aspectualizers and Post-Verbal Particles*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Butler, Christopher S. et Francisco González-García. 2014. *Exploring Functional-Cognitive Space*. Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins.
- Buxbaum, Laurel J. et Coslett, H. Branch. 2001. Spatiomotor aspects of action. In : Rapp, Brenda (dir.), *Handbook of Cognitive Neuropsychology*. New York : Psychology Press, 543–64.
- Bybee, Joan. 2001. *Phonology and Language Use*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Cappelle, Bert. 1999a. Verb complementation in English: A concise but labelled and annotated bibliography. Document de travail. Université de Leuven, Campus de Courtrai.
- Cappelle, Bert. 1999b. *Keep and keep on compared*. *Leuvense Bijdragen* 88(3-4), 289–304.
- Cappelle, Bert. 2000. The meaning of the particle *dè* in West-Flemish. A reply to Haegeman. Communication présentée au colloque international « Discourse particles, modal and focal particles and all that stuff... », Fonds Belge et Néerlandais de la Recherche Scientifique (FWO/NWO), Bruxelles, Belgique, 8–9 décembre 2000.
- Cappelle, Bert. 2002. And up it rises: Particle preposing in English. In : Nicole Dehé, Ray Jackendoff, Andrew McIntyre et Silke Urban (dir.), *Verb-Particle Explorations*. (Interface Explorations, 1.) Berlin : Mouton de Gruyter, 43–66.
- Cappelle, Bert. 2003. Het gebruik van het Brugse dialoogpartikel *dè* (/dæ/). 13 mei 2003. *Neerlandstiek.nl*. (version Pdf : 44 pages)
- Cappelle, Bert. 2004. Don't throw {out the baby / the baby out} with the bath water, or why we shouldn't ban alternations altogether. Poster présenté au troisième International Conference on Construction Grammar, Marseille, France, 7–10 juillet 2004.
- Cappelle, Bert. 2005a. Particle patterns in English: A comprehensive coverage. Thèse de doctorat. Leuven : Université de Leuven.
- Cappelle, Bert. 2005b. The particularity of particles, or why they are not just 'intransitive prepositions'. *Belgian Journal of Linguistics* 18 (numéro spécial « *Adpositions of Movement* », dirigé par Hubert Cuyckens, Walter de Mulder et Tanja Mortelmans), 29–57.

- Cappelle, Bert. 2006. Constraints construed as constructions. Communication présentée à la deuxième édition de la Journée de Linguistique Cognitive « Cogling Dag », Université de Leuven, Belgique, 15 décembre 2006.
- Cappelle, Bert. 2007. When “wee wretched words” wield weight: The impact of verbal particles on transitivity. In : Marja Nenonen et Sinikka Niemi (dir.), *Collocations and Idioms 1: Papers from the First Nordic Conference on Syntactic Freezes*, Joensuu, Finlande, 19-20 mai 2006. (Studies in Language 41.) Joensuu, Finlande : Joensuu University Press, 41–54.
- Cappelle, Bert. 2008. The grammar of complex particle phrases in English. In : Anna Asbury, Jakub Dotlacil, Berit Gehrke et Rick Nouwen (dir.), *Syntax and Semantics of Spatial P*. Amsterdam : John Benjamins, 103–45.
- Cappelle, Bert. 2009a. Contextual cues for particle placement: Multiplicity, motivation, modeling. In : Alexander Bergs et Gabriele Diewald (dir.), *Context and Constructions*. (Constructional Approaches to Language.) Amsterdam : John Benjamins, 145–92.
- Cappelle, Bert. 2009b. Can we factor out free choice? In : Andreas Dufter, Jürg Fleischer et Guido Seiler (dir.), *Describing and Modeling Variation in Grammar*. (Trends in Linguistics: Studies and Monographs.) Berlin : Mouton de Gruyter, 183–201.
- Cappelle, Bert. 2010. *Doubler-upper* nouns: A challenge for usage-based models of language? In : Alexander Onysko et Sascha Michel (dir.), *Cognitive Perspectives to Word Formation*. Berlin : Mouton de Gruyter, 335–74.
- Cappelle, Bert. 2011a. The *the... the...* construction: Meaning and readings. *Journal of Pragmatics* 43(1), 99–117.
- Cappelle, Bert. 2011b. Tough relatives in Franzen’s *Freedom*. Communication présentée au colloque ICLCE4 (4<sup>ème</sup> International Conference on the Linguistics of Contemporary English), Université d’Osnabrück, Allemande, du 19 au 23 juillet 2011.
- Cappelle, Bert. 2013. Le liage et la corrélatrice en *the... the...*, construction que plus on l’étudie, plus on se pose des questions. In : Olga Inkova et Pascale Hadermann (dir.), *La corrélation: Aspects syntaxiques et sémantiques*. Genève : Droz, 251–72.
- Cappelle, Bert. 2014. Conventional combinations in pockets of productivity: English resultatives and Dutch ditransitives expressing excess. In : Ronny Boogaart, Timothy Coleman et Gijsbert Rutten (dir.), *Extending the Scope of Construction Grammar*. Berlin : De Gruyter Mouton, 251–82.
- Cappelle, Bert. 2017. What’s pragmatics doing outside constructions? In : Ilse Depraetere et Raphael Salkie (dir.), *Semantics and Pragmatics: Drawing a Line*. Cham, Suisse : Springer International Publishing, 115–51.
- Cappelle, Bert. 2020a. *Not on my watch* and similar *not*-fragments: Stored forms with pragmatic content. *Acta Linguistica Hafniensia. International Journal of Linguistics*, 52(2), 217–39.

- Cappelle, Bert. 2020b. Looking into visual motion expressions in Dutch, English, and French: How languages stick to well-trodden typological paths. In : Yo Matsumoto et Kazuhiro Kawachi (dir.), *Broader Perspectives on Motion Event Descriptions*. Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins, 235-279.
- Cappelle, Bert. 2021a. Roll up / Venez: An invitation to corpus-based research in motion typology. *Diadorim* 23(1), 57-84. DOI : 10.35520/diadorim.2021.v23n1a43123.
- Cappelle, Bert. 2021b. Not-fragments and negative expansion. *Constructions and Frames* 13(1), 55–81.
- Cappelle, Bert. 2022. Lexical Integrity: A mere construct or more a construction? *Yearbook of the German Cognitive Linguistics Association* 10, 183–216.
- Cappelle, Bert. À paraître. Verb-particle constructions. In : Mark Aronoff (dir.), *Oxford Bibliographies in Linguistics*. New York : Oxford University Press.
- Cappelle, Bert. Soumis. The special position of fragments and imperatives in polished prose: Data from *The Economist* editorials. *English Language and Linguistics* [Numéro thématique sur les phrases fragmentaires, dirigé par Yolanda Fernández Pena, Gunther Kaltenböck et Javier Pérez-Guerra].
- Cappelle, Bert. En préparation. *Can Construction Grammar be Proven Wrong?* (Elements in Construction Grammar.) Cambridge : Cambridge University Press.
- Cappelle, Bert et Catherine Chauvin. 2010. Interprétations aspectuelles des verbes à particule en anglais : Télifiques, comparatifs, résultatifs. In : Pascale Hadermann, Olga Inkova, Michel Pierrard et Dan Van Raemdonck (dir.), *Approches de la scalarité*. Genève : Droz, 249–81.
- Cappelle, Bert, Renaat Declerck et Susan Reed. 2002. De aanvoegende wijs in het Engels. *Onze Alma Mater / Leuvense Perspectieven* 56(1), 192–217.
- Cappelle, Bert et Ilse Depraetere. 2016a. Short-circuited interpretations of modal verb constructions: Some evidence from *The Simpsons*. *Constructions and Frames* 8(1), 7–39.
- Cappelle, Bert et Ilse Depraetere. 2016b. Response to Hilpert. *Constructions and Frames* 8(1), 86–97.
- Cappelle, Bert, Ilse Depraetere et Mégane Lesuisse. 2019. The necessity modals *have to*, *must*, *need to*, and *should*. Using n-grams to help identify common and distinct semantic and pragmatic aspects. *Constructions and Frames* 11(2), 220–243.
- Cappelle, Bert, Edwige Dugas et Vera Tobin. 2015. An afterthought on *let alone*. *Journal of Pragmatics* 80, 70–85.
- Cappelle, Bert et Natalia Grabar. 2016. Towards an n-grammar of English. In : Sabine De Knop et Gaëtanelle Gilquin (dir.), *Applied Construction Grammar*. Berlin / Boston : De Gruyter Mouton, 271–302.
- Cappelle, Bert et Rudy Loock. 2013. Is there interference of usage constraints? A frequency study of existential *there is* and its French equivalent *il y a* in translated vs. non-translated texts. *Target* 25(2), 252–75.

- Cappelle, Bert et Rudy Loock. 2017. Typological differences shining through: The case of phrasal verbs in translated English. In : Gert De Sutter, Marie-Aude Lefler et Isabelle Delaere (dir.), *Empirical Translation Studies. New Theoretical and Methodological Traditions*. Berlin / Boston : De Gruyter Mouton, 235–64.
- Cappelle, Bert, Yury Shtyrov et Friedemann Pulvermüller. 2010. Heating up or cooling up the brain? MEG evidence that phrasal verbs are lexical units. *Brain and Language* 115(3), 189–201.
- Cappelle, Bert et Pâmela Fagundes Travassos. 2022. Taking a look at the support verb construction *V a look*: A demonstration of methodology. In : Marcia dos Santos Machado Vieira (dir.), *Predicar: Uma Rede de Perspectivas Metodológicas*. São Paulo : Blucher Open Access, 57–91.
- Cappelle, Bert, Pâmela Fagundes Travassos, Nahendi Almeida Mota, Mariana Gonçalves da Costa, Letícia Freitas Nunes, Gabriel Lucas Martins et Marcia dos Santos Machado Vieira. 2021. Constructional variation: unveiling aspects of linguistic knowledge. Interview with Bert Cappelle. *Revista da Anpoll* 52, 258–306.
- Celle, Agnès, Anne Jugnet, Laure Lansari et Emilie L'Hôte. 2017. Expressing and describing surprise. In : Celle, Agnès et Laure Lansari (dir.), *Expressing and Describing Surprise*. (Benjamins Current Topics 92.) Amsterdam : John Benjamins, 215–44.
- Celle, Agnès et Laure Lansari (dir.), 2017. *Expressing and Describing Surprise*. (Benjamins Current Topics 92.) Amsterdam : John Benjamins.
- Chaves, Rui P. et Adriana King. 2019. A usage-based account of subextraction effects. *Cognitive Linguistics*, 30(4), 719–750.
- Chomsky, Noam. 1957. *Syntactic structures*. (Janua Linguarum, Series Minor, 4.) La Haye : Mouton.
- Chomsky, Noam. 1977. On Wh-Movement. In : Peter Culicover, Thomas Wasow et Adrian Akmajian (dir.), *Formal Syntax*. New York : Academic Press, 71–132.
- Chomsky, Noam et Howard Lasnik. 1977. Filters and control. *Linguistic Inquiry* 8(3), 425–504.
- Cobuild. 1995. *Collins COBUILD English Dictionary*. Londres : HarperCollins.
- Debrabandere, Frans. 1999. *Kortrijks Woordenboek*. Courtrai : De Leiegouw.
- De Caluwe, Johan, Veronique De Tier, Anne-Sophie Ghyselen et Roxane Vandenberghe. 2021. *Atlas van het Dialect in Vlaanderen*. Tielt : Lannoo.
- Declerck, Renaat. 1991. *A Comprehensive Descriptive Grammar of English*. Tokio : Kaitakusha.
- Declerck, Renaat et Susan Reed. 2001. *Conditionals: A Comprehensive Empirical Analysis*. Berlin : Mouton De Gruyter.
- De Clercq, Orphée, Gert De Sutter, Rudy Loock, Bert Cappelle et Koen Plevoets. 2021. Uncovering machine translationese using corpus analysis techniques to distinguish between original and machine-translated French, *Translation Quarterly*, 101, 21–45.

- Dehé, Nicole. 2002. *Particle Verbs in English: Syntax, Information Structure and Intonation*. Amsterdam : John Benjamins.
- Dehé, Nicole. 2015. Particle verbs in Germanic. In : Peter O. Müller, Ingeborg Ohnheiser, Susan Olsen et Franz Rainer (dir.), *Word Formation: An International Handbook of the Languages of Europe*, vol. 1. (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft / Handbooks of Linguistics and Communication Science (HSK) series.) Berlin : De Gruyter Mouton, 611–26.
- Depraetere, Ilse et Bert Cappelle. 2023. English modals: An outline of their forms, meanings, and uses. In : Depraetere, Ilse, Bert Cappelle, Martin Hilpert et al. *Models of Modals: From Pragmatics and Corpus Linguistics to Machine Learning*. Berlin : De Gruyter, 14–59.
- Depraetere, Ilse et Susan Reed. 2011. Towards a more explicit taxonomy of root possibility. *English Language and Linguistics* 15(1), 1–29.
- De Saussure, Ferdinand. 1916[1971]. *Cours de linguistique générale*. Publié par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration de Albert Riedlinger. Paris : Payot.
- Devos, Magda et Reinhild Vandekerckhove. 2005. *Taal in Stad en Land : West-Vlaams*. Tielt : Lannoo.
- Diessel, Holger. 2019. *The Grammar Network. How Linguistic Structure is Shaped by Language Use*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Diessel, Holger. 2023. *The Constructicon: Taxonomies and Networks* (Elements in Construction Grammar). Cambridge : Cambridge University Press.
- Di Sciullo, Anna Maria et Edwin Williams. 1987. *On the Definition of Word*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Dixon, Robert M. W. 1991. A New Approach to English Grammar, on Semantic Principles. Oxford : Clarendon. 399–402.
- Dunn, Jonathan. 2017. Computational learning of construction grammars. *Language and Cognition* 9(2), 254–92.
- Elenbaas, Marion. 2007. The synchronic and diachronic syntax of the English verb-particle combination. (LOT Dissertations 149.) Thèse de doctorat. Nimègue : Université Radboud de Nimègue.
- Fadiga, Luciano, Laila Craighero, Giovanni Buccino et Giacomo Rizzolatti. 2002. Speech listening specifically modulates the excitability of tongue muscles: a TMS study. *European Journal of Neuroscience* 15(2), 399–402.
- Fillmore, Charles J. 1970. On generativity. *Working Papers in Linguistics*, vol. 6. Département de linguistique. Université d'État d'Ohio, 1–19.
- Fillmore, Charles J. 1988. The Mechanisms of "Construction Grammar". *Proceedings of the Fourteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 35–55.
- Fillmore, Charles J., Paul Kay et M. Catherine O'Connor. 1988. Regularity and idiomatcity in grammatical constructions: The case of *let alone*. *Language* 64(3), 501–38.

- Foolen, Ad. 2023. Construction pragmatics in a wider context: an addition to Wen (2022). *Lege Artis. Language Yesterday, Today, Tomorrow* 7(1). <https://lartis.sk/wp-content/uploads/2023/05/Ad-Foolen.pdf>.
- Forsberg, Markus, Richard Johansson, Linnéa Bäckström, Lars Borin, Benjamin Lyngfelt, Joel Olofsson et Julia Prentice. 2014. From construction candidates to construction entries: An experiment using semi-automatic methods for identifying constructions in corpora. *Constructions and Frames* 6(1): 114–35.
- Fowler, Henry Watson. 1926. *A Dictionary of Modern English Usage*. Londres : Oxford University Press.
- Gibson, James J. 1979. *The Ecological Approach to Visual Perception*. Boston : Houghton Mifflin.
- Goddard, Cliff. 1998. *Semantic Analysis. A Practical Introduction*. Oxford : Oxford University Press.
- Goldberg, Adele E. 1995. *Constructions. A construction Grammar Approach to Argument structure*. Chicago, IL : The University of Chicago Press.
- Goldberg, Adele E. 1997. The relationships between verbs and constructions. In : Marjolijn Verspoor, Kee Dong Lee et Eve Sweetser (dir.), *Lexical and Syntactical Constructions and the Construction of Meaning*. Amsterdam : John Benjamins, 383–98.
- Goldberg, Adele E. 2002. Surface Generalizations: An alternative to alternations. *Cognitive Linguistics* 13(4), 327–56.
- Goldberg, Adele E. 2003. Constructions: A new theoretical approach to language. *Trends in Cognitive Sciences* 7(5), 219–24.
- Goldberg, Adele E. 2013. Argument structure constructions versus lexical rules or derivational verb templates. *Mind & Language* 28(4), 435–65.
- Goldberg, Adele E. 2016. Tuning in to the English Verb Particle construction. In : Léa Nash et Pollet Samvelian (dir.), *Syntax and Semantics: Complex Predicates*. Leiden : Brill, 110–41.
- Goldberg, Adele E. 2019. *Explain Me This: Creativity, Competition, and the Partial Productivity of Constructions*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Gries, Stefan Th. 2003. *Multifactorial Analysis in Corpus Linguistics: A Study of Particle Placement*. Londres : Continuum.
- Gries, Stefan Th. 2011. Corpus data in usage-based linguistics: What's the right degree of granularity for the analysis of argument structure constructions? In Mario Brdar, Stefan Th. Gries et Milena Žic Fuchs (dir.), *Cognitive Linguistics: Convergence and Expansion*. Amsterdam : John Benjamins, 237–56.
- Haegeman, Liliane. 1984. Interjections and phrase structure. *Linguistics* 22, 41–9.
- Haegeman, Liliane. 1990. The syntax of motional *goan* in West Flemish. In : Reineke Bok-Bennema et Peter Coopmans (dir.), *Linguistics in the Netherlands 1990*. Berlin : De Gruyter Mouton, 81–90.
- Haegeman, Liliane. 1993. The interpretation of the particle *da* in West Flemish. *Lingua* 90, 111–128.

- Haegeman, Liliane. 2009. *Theory and Description in Generative Syntax: A Case Study in West Flemish*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Haegeman, Liliane et Terje Lohndal. 2010. Negative concord and (multiple) Agree: A case study of West Flemish. *Linguistic Inquiry* 41(2), 181–211.
- Haiden, Martin. 2006. Verb particle constructions. In : Martin Everaert et Henk van Riemsdijk (dir.), *The Blackwell Companion to Syntax*, vol. 5. Oxford : Blackwell, 344–75.
- Haïk, Isabelle. 2012. The hell in English grammar. In : Nicole Le Querler, Franck Neveu et Emmanuelle Roussel (dir.), *Relations, connexions, dépendances: Hommage au professeur Claude Guimier*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 101–26.
- Hampe, Beate. 2014. More on the *as*-predicative: Granularity issues in the description of construction networks. *Yearbook of the German Cognitive Linguistics Association* 2, 207–34.
- Hanna, Jeff et Friedemann Pulvermüller. 2014. Neurophysiological evidence for whole form retrieval of complex derived words: A mismatch negativity study. *Frontiers in Human Neuroscience* 8 (article 886), 1–13.
- Harris, Zellig. 1957. Co-occurrence and transformation in linguistic structure. *Language* 33(3), 283–340.
- Haspelmath, Martin. 2023. On what a construction is. *Constructions*, 15(1). DOI : 10.24338/cons-539.
- Hilpert, Martin et Susanne Flach. 2023. Modals in the network modal of Construction Grammar. In : Depraetere, Ilse, Bert Cappelle, Martin Hilpert et al. *Models of Modals: From Pragmatics and Corpus Linguistics to Machine Learning*. Berlin : De Gruyter, 254–69.
- Hirose, Yukio. 2015. An overview of the three-tier model of language use. *English Linguistics* 32(1), 120–138.
- Hoffmann, Thomas. 2019. *English Comparative Correlatives: Diachronic and Synchronic Variation at the Lexicon-Syntax Interface*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Hoffmann, Thomas. 2020a. What would it take for us to abandon Construction Grammar? Falsifiability, confirmation bias and the future of the constructionist enterprise. *Belgian Journal of Linguistics* 34, 148–160.
- Hoffmann, Thomas. 2020b. Marginal argument structure constructions: the [V the N<sub>taboo-word</sub> out of]-construction in post-colonial Englishes. *Linguistics Vanguard*, 6(1), 1–8.
- Huddleston, Rodney et Geoffrey K. Pullum. 2002. *The Cambridge Grammar of the English Language*. Cambridge University Press.
- Iwata, Seizi. 2008. *Locative Alternation: A Lexical-Constructional Approach*. Amsterdam : John Benjamins.
- Jackendoff, Ray. 1997. Twistin' the night away. *Language* 73(3), 534–59.

- Jackendoff, Ray. 2002. English particle constructions, the lexicon, and the autonomy of syntax. In : Dehé, Nicole, Ray Jackendoff, Andrew McIntyre et Silke Urban (dir.), *Verb-Particle Explorations*. (Interface Explorations, 1.) Berlin : Mouton de Gruyter, 67–94.
- Jackendoff, Ray et Jenny Audring. 2020. Relational Morphology: A cousin of Construction Grammar. *Frontiers in Psychology* 11 [2241], 1–12.
- Janet, Pierre. 2003[1936]. *L'intelligence avant le langage*. Édition électronique par Gemma Paquet. Paris : Flammarion.
- Jespersen, Otto. 1909–1949. *A Modern English Grammar on Historical Principles*, 7 tomes. Heidelberg : Carl Winter's Universitätsbuchhandlung.
- Jespersen, Otto. 1924. *The Philosophy of Grammar*. Londres : Allen et Unwin.
- Jurafsky, Daniel. 1992. An on-line computational model of human sentence interpretation: A theory of the representation and use of linguistic knowledge. Thèse de doctorat. Berkeley, CA : Université de Californie à Berkeley.
- Kaplan, Abby. 2017. Exemplar-based models in linguistics. In : Mark Aronoff (dir.), *Oxford Bibliographies in Linguistics*. New York : Oxford University Press. DOI : 10.1093/obo/9780199772810-0201.
- Kay, Paul et Charles J. Fillmore. 1999. Grammatical constructions and linguistic generalizations: The *What's X doing Y?* construction. *Language* 75(1), 1–33.
- Kayne, Richard S. 1981. Two Notes on the NIC. In : Adriana Belletti, Luciana Brandi et Luigi Rizzi (dir.), *Theory of Markedness in Generative Grammar. Proceedings of the 1979 GLOW Conference*. Pisa : Scuola Normale Superiore, 317–46.
- Kayne, Richard S. 1984. Principles of particle constructions. In : Jacqueline Guéron, Hans Georg Oberauer et Jean-Yves Pollock (dir.), *Grammatical Representations*. Dordrecht : Foris, 101–40.
- Kayne, Richard S. 1998. Overt vs. covert movement. *Syntax* 1(2), 128–91.
- Keyser, Samuel Jay et Thomas Roeper. 1992. Re: the Abstract Clitic Hypothesis. *Linguistic Inquiry* 23, 89–125.
- Kim, Jong-Bok et Laura A. Michaelis. 2020. *Syntactic Constructions in English*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Kleiber, Georges. 2015. Enquête sur un « petit mot » de douleur : l'interjection *Aïe !* *Revue des Sciences Sociales* 53, 146–151. DOI : 10.4000/revss.2897.
- Klima, Edward S. 1964. Negation in English. In : Jerry A. Fodor et Jerrold J. Katz (dir.), *The Structure of Language: Readings in the philosophy of language*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall, 246–323.
- Kruisinga, Etsko. 1909–1932. *A Handbook of Present-Day English*, 4 tomes. Utrecht : Kemink en zoon.
- Lacheret, Anne et Dominique Legallois. 2013. Expressivité vocale et grammaire: comment le symbolique construit le prosodique. In : Martine de Gaudemar (dir.), *Les plis de la voix*. Limoges : Lambert-Lucas, 45–56.

- Lakoff, George. 1987. *Women, Fire, and Dangerous Things What Categories Reveal about the Mind*. Chicago, IL : The University of Chicago Press.
- Lapointe, Stephen Guy. 1980. A theory of grammatical agreement. Thèse de doctorat. Amherst, MA : Université de Massachusetts.
- Laporte, Samantha. 2022. Casting new light on the CAUSED-MOTION construction. In : Françoise Gallez et Manon Hermann (dir.), *Cognition and Contrast / Kognition und Kontrast: Festschrift for/für Prof. Dr. Sabine De Knop*. Bruxelles, Belgique : Presses de l'Université Saint-Louis, 119–32.
- Lauwers, Peter et Dominique Willems. 2011. Coercion: definition and challenges, current approaches, and new trends. *Linguistics* 49(6), 1219–35.
- Leclercq, Benoit. 2022. From modals to modal constructions: An n-gram analysis of *can*, *could* and *be able to*. *Constructions and Frames* 14(2), 226–61.
- Leclercq, Benoît. 2023. *Linguistic Knowledge and Language Use: Bridging Construction Grammar and Relevance Theory*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Leclercq, Benoît et Cameron Morin. 2023. No equivalence: A new principle of no synonymy. *Constructions* 15(1). DOI : 10.24338/cons-535.
- Legallois, Dominique. 2009. Les arguments du discours contre ceux du verbe : « construction », « colligation », « coercion ». *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 119–32.
- Legallois, Dominique. 2013. Les greffes phraséologiques – ou quand la syntaxe se compromet. *Langages*, 189, 103–20. DOI : 10.3917/lang.189.0103.
- Legallois, Dominique, Thierry Charnois et Thierry Poibeau. 2016. Repérer les clichés dans les romans sentimentaux grâce à la méthode des « motifs », *Lidil* 53, 95–117. DOI : 10.4000/lidil.3950.
- Legallois, Dominique et Antoine Silvestre De Sacy. 2021. MotiveR : un programme pour la stylistique. In : Ioana Galleron et Idmhand Fatiha (dir.), *Livre des résumés : dix ans avec CAHIER : des corpus d'auteurs pour les humanités à leur exploitation numérique*, 82–4. Libre accès : <https://shs.hal.science/halshs-03207669>.
- Legallois, Dominique et Jacques François. 2012. Définition et illustration de la notion d'expressivité en linguistique. In : Nicole Le Querler, Claude Guimier et Emmanuelle Roussel (dir.), *Relations, connexions, dépendances: Hommage au professeur Claude Guimier*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 197–221.
- Legallois, Dominique et Stefan Koch. 2020. The notion of motif where disciplines intersect: folkloristics, narrativity, bioinformatics, automatic text processing and linguistics. In : Iva Novakova et Dirk Siepmann (dir.), *Phraseology and Style in Subgenres of the Novel: A Synthesis of Corpus and Literary Perspectives*. Londres : Palgrave McMillan, 17–46.
- Lemmens, Maarten. 2015. Cognitive semantics. In : Nick Riemer (dir.), *Routledge Handbook of Semantics*. Londres : Routledge, 90–105.
- Lensch, Anke. 2018. Fixer-uppers. Reduplication in the derivation of phrasal verbs. In : Rita Finkbeiner et Ulrike Freywald (dir.), *Exact Repetition in Grammar and Discourse*. Berlin : Mouton de Gruyter, 158–81.

- Levin, Beth. 1993. *English Verb Classes and Alternations: A Preliminary Investigation*. Chicago, IL : The University of Chicago Press.
- Levshina, Natalia et Kris Heylen. 2014. A radically data-driven construction grammar: Experiments with Dutch causative constructions. In : Ronny Boogaart, Timothy Coleman et Gijbert Rutten (dir.), *Extending the Scope of Construction Grammar*. Berlin : De Gruyter Mouton, 17–46.
- McIntyre, Andrew. 2002. Idiosyncrasy in particle verbs. In : Dehé, Nicole, Ray Jackendoff, Andrew McIntyre et Silke Urban (dir.), *Verb-Particle Explorations*. (Interface Explorations, 1.) Berlin : Mouton de Gruyter, 95–118.
- McIntyre, Andrew. 2015. Particle verb formation. In : Peter O. Müller, Ingeborg Ohnheiser, Susan Olsen et Franz Rainer (dir.), *Word Formation: An International Handbook of the Languages of Europe*, vol. 1. (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft / Handbooks of Linguistics and Communication Science (HSK) series.) Berlin : De Gruyter Mouton, 434–49.
- Mehl, Matthias R., Simine Vazire, Nairán Ramírez-Esparza, Richard B. Slatcher et James W. Pennebaker. 2007. Are women really more talkative than men? *Science* 317, 82.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1945. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Michaelis, Laura A. 2004. Type shifting in Construction Grammar: An integrated approach to aspectual coercion. *Cognitive Linguistics* 15(1), 1–67.
- Müller, Stefan. 2020. *Grammatical Theory: From Transformational to Constraint-based Approaches*. Quatrième édition révisée et étendue. Berlin : Language Science Press. Libre accès : <http://langsci-press.org/catalog/book/255>.
- Mohanan, Karuvannur Puthanveetil. 1981. Lexical phonology. Thèse de doctorat. Cambridge, MA : Massachusetts Institute of Technology.
- Näätänen, Risto. 1992. *Attention and Brain Function*. Hillsdale, NJ : Laurence Erlbaum.
- Näätänen, Risto, Petri Paavilainen, Teemu Rinne et Kimmo Alho. 2007. The mismatch negativity (MMN) in basic research of central auditory processing: a review. *Clinical Neurophysiology* 118, 2544–90.
- Nesset, Tore et Laure A. Janda. 2023. A network of allostructions: quantified subject constructions in Russian. *Cognitive Linguistics* 34(1), 67–97.
- Patard, Adeline. 2017. Du conditionnel comme constructions ou la polysémie du conditionnel. *Langue française* 194, 105–24. DOI : 10.3917/lf.194.0105.
- Perek, Florent. 2012. Alternation-based generalizations are stored in the mental grammar: Evidence from a sorting task experiment. *Cognitive Linguistics* 23(3), 601–35.
- Perek, Florent. 2015. *Argument Structure in Usage-Based Construction Grammar: Experimental and Corpus-Based Perspectives*. Amsterdam : John Benjamins.
- Perek, Florent. 2016. Using distributional semantics to study syntactic productivity in diachrony: A case study. *Linguistics* 54(1), 149–88.

- Pierrehumbert, Janet B. 2001. Exemplar dynamics: Word frequency, lenition and contrast. In : Joan Bybee et Paul Hopper (dir.), *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*. Amsterdam : John Benjamins, pp. 137–57.
- Pinker, Steven. 1989. *Learnability and Cognition: The Acquisition of Argument Structure*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Poutsma, Hendrik. 1914–1926. *A Grammar of Late Modern English*, 5 tomes. Groningue : P. Noordhoff.
- Pulvermüller, Friedemann. 2010. Brain embodiment of syntax and grammar: discrete combinatorial mechanisms spelt out in neuronal circuits. *Brain and Language* 112(3), 167–79.
- Pulvermüller, Friedemann, Bert Cappelle et Yury Shtyrov. 2013. Brain basis of meaning, words, constructions, and grammar. In : Thomas Hoffmann et Graeme Trousdale (dir.), *The Oxford Handbook of Construction Grammar*. Oxford : Oxford University Press, 397–416.
- Pulvermüller, Friedemann, Max Garagnani et Thomas Wennekers. 2014. Thinking in circuits: toward neurobiological explanation in cognitive neuroscience. *Biological Cybernetics* 108, 573–93.
- Quirk, Randolph, Sidney Greenbaum, Geoffrey Leech et Jan Svartvik. 1985. *A Comprehensive Grammar of the English Language*. Londres : Longman.
- Radford, Andrew. 2023. *Analysing English Sentence Structure: An Intermediate Course in Syntax*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Romain, Laurence. 2022. Putting the argument back into argument structure constructions. *Cognitive Linguistics* 33(1), 35–64. DOI : 10.1515/cog-2021-0021.
- Rumelhart, David, James L. McClelland et le PDP Research Group (dir.). 1986. *Parallel Distributed Processing: Explorations in the Microstructure of Cognition*, vol. 1 et 2. Cambridge, MA : MIT Press.
- Schmid, Hans-Jörg. 2020. *The Dynamics of the Linguistic System: Usage, Conventionalization and Entrenchment*. Oxford : Oxford University Press.
- Schmid, Hans-Jörg, Quirin Würschinger, Sebastian Fischer et Helmut Küchenhoff. 2021. *That's cool*. Computational sociolinguistic methods for investigating individual lexico-grammatical variation. *Frontiers in Artificial Intelligence* 3. DOI : 10.3389/frai.2020.547531.
- Sommerer, Lotte. 2023. If that's what she said, then that's what she said: a usage-based, constructional analysis of pleonastic conditionals in English. *Corpus Pragmatics*. DOI : 10.1007/s41701-023-00148-9.
- Sperber, Dan et Deirdre Wilson. 1995[1986]. *Relevance: Communication and Cognition*. Deuxième édition avec une nouvelle Postface. Oxford : Blackwell.
- Stefanowitsch, Anatol et Stefan Th. Gries. 2002. A construction-grammar approach to linear-precedence principles. Communication présentée au deuxième International Conference on Construction Grammar, Université de Helsinki, Finlande, 6–8 septembre 2002.

- Tenny, Carol L. 1992. The Aspectual Interface Hypothesis. In : Ivan A. Sag et Anna Szabolcsi (dir.), *Lexical Matters*. (CSLI Lecture Notes, 24.) Stanford, CA : CSLI Publications, 1–27.
- Toivonen, Ida. 2020. Verbal particles, results, and directed motion. In : Michael T. Putnam, and B. Richard Page (dir.), *The Cambridge Handbook of Germanic Linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press, 516–36.
- Tomasello, Rosario, Max Garagnania, Thomas Wennekers et Friedemann Pulvermüller. 2017. Brain connections of words, perceptions and actions: A neurobiological model of spatio-temporal semantic activation in the human cortex. *Neuropsychologia* 98, 111–29.
- Trousdale, Graeme. 2023. Grammaticalization and mirativity in English. Communication présentée lors de la journée d'étude « Hubert Day », Université de Leuven, 26 mai 2023.
- Ungerer, Tobias, 2023. A gradient notion of constructionhood. *Constructions* 15(1). DOI : 10.24338/cons-543.
- Ungerer, Tobias. A paraître. Vertical and horizontal links in constructional networks: Two sides of the same coin? *Constructions and Frames*.
- Ungerer, Tobias et Stefan Hartmann. 2023. *Constructionist Approaches: Past, Present, Future*. (Elements in Construction Grammar.) Cambridge : Cambridge University Press.
- Van Valin, Robert D. 2005. *Exploring the Syntax-Semantics Interface*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Verhaege, Olaf. 2021. Van alle dialecten is het West-Vlaams het sterkste. Krant van West-Vlaanderen, 1 octobre 2021. <https://kw.be/nieuws/samenleving/van-alle-dialecten-is-het-west-vlaams-het-sterkste/>, Consulté le 29 mai 2023.
- Waller, Tim. 2017. The subjunctive in Present-Day English: A critical analysis of recent research, leading to a new diachronic investigation of the mandative subjunctive. Thèse de doctorat. Londres : University College London.
- West Flemish. 2023. *Ethnologue*. Sil International. <https://www.ethnologue.com/language/vls/>. Consulté le 29 mai 2023.
- Wible, David et Nai-Lung Tsao. 2010. StringNet as a computational resource for discovering and investigating linguistic constructions. *Proceedings of the NAACL HLT workshop on extracting and using constructions in computational linguistics*, 25–31. Los Angeles, CA : ACL.
- Wierzbicka, Anna. 1987. Boys will be boys: 'Radical semantics' vs. 'radical pragmatics'. *Language* 63(1), 95–114.
- Wilbur, Ronnie. 1996. James McCawley Flea Circus Handouts 1986-1996; Wilbur archives. Chicago, IL : University of Chicago. <https://lingbuzz.net/lingbuzz/003698>.
- Willems, Klaas, Ludovic De Cuypere et Hilde De Vaere. 2019. Recording and explaining : exploring the German ditransitive alternation. In : Metin Bagriacik,

- Anne Breitbarth et Karen De Clercq (dir.), *Mapping linguistic data : essays in honour of Liliane Haegeman*. Université de Gand, 313–22. Libre accès : [https://www.haegeman.ugent.be/.](https://www.haegeman.ugent.be/))
- Wittgenstein, Ludwig. 2009[1953]. *Philosophical Investigations*. Quatrième édition révisée par P. M. S. Hacker et Joachim Schulte. Le texte allemand avec une traduction en anglais par G. E. M. Anscombe, P. M. S. Hacker et Joachim Schulte. Malden, MA : Wiley-Blackwell.
- Zehentner, Eva. 2019. *Competition in Language Change: The Rise of the English Dative Alternation*. Berlin : De Gruyter Mouton.
- Zehentner, Eva. 2023. Allostructions re-revisited. *Constructions* 15(1). DOI : 10.24338/cons-569.
- Zeschel, Arne et Kristel Proost. 2019. Grain size issues in construction building – and how to address them. *Lexicographica* 35(1), 123–69.
- Zhou, Yang. 2020. The evolution of the Min potential complement construction: A case of constructional renewal and variation from an areal perspective. *Lingua* 245(10) [102945], 1–25.

**First document (English version)**

**Research trajectory and thematic justification: summary  
text**

## Table of contents

<b>Preface .....</b>	<b>i</b>
<b>Chapter 1</b>	
<b>Knowledge of language is knowledge of constructions.....</b>	<b>1</b>
1.1    Are complements lexically or constructionally governed? .....	1
1.2    Construction-dependent interpretation: the case of a West Flemish discourse particle.....	17
1.3    What's up with verb particles? Aspects of aspect, and more evidence for construction-specific meaning .....	29
<b>Chapter 2</b>	
<b>Knowledge of language is also knowledge of constructional relations: enter allostructions .....</b>	<b>41</b>
2.1    A bridge between constructions and a bridge between theories .....	42
2.2    A way to save Lexical Integrity? .....	55
2.3    The role of information structure in constructions.....	65
<b>Chapter 3</b>	
<b>Towards knowing what constructions <i>are</i> .....</b>	<b>71</b>
3.1    Being clear on 'pragmatics' and on 'context' .....	74
3.2    Giving syntax its due .....	79
3.3    Accepting either that not all constructions are meaningful or that the grammar network has other stuff .....	86
<b>Conclusion and some final reflections on method: <i>Easy does it</i> .....</b>	<b>91</b>
<b>References.....</b>	<b>103</b>

## Preface

This document traces my development as a researcher. It reads somewhat like an autobiography, telling the story of what piqued my interest when I was a young doctoral student to what troubles me as I have become a mid-career linguist. It is also an attempt to summarize my research activities and to demonstrate that they exhibit some thematic coherence. I aim to show three things: first, that I have been convinced from the outset of my career that language users have stored grammatical constructions that can impregnate words with meaning; second, that I soon realized that some constructions may have different forms that, given their semantic similarity, are linked in speakers' cognition; and third, that I am increasingly aware of linguists' incomplete understanding of what constructions really are and what their place in grammar is.

I refer to *grammar* here not just as the mental linguistic system that a speaker relies on when they produce and process utterances but also the scientific discipline that has such a system as its object of study. My overarching goal is to suggest that, while construction grammarians have, to my mind, laid the groundwork for a successful grammatical theory, it is too early for them to claim that their theoretical edifice is complete. Construction Grammar is still a construction site.

For the past ten years or so, I have tried to find and define the thread that runs through my research publications. Stored away in a folder on my computer are several outline documents, the first from 2014, testifying to previous unsuccessful endeavours to find a common denominator. As the years went by, the number of topics I worked on increased, due to opportunities to collaborate and other fairly normal circumstances but also because so much about language

is irresistibly interesting. This made it only harder to formulate what exactly my research was really about. It then became tempting to think of a specific theme that would unite at least some of my research. One such topic was ‘linguistic paradoxes’. Another was negation in constructions.

The former topic would have enabled me to discuss, for instance, the perceived problem of *partial productivity*, which is that there are general rules whose output speakers need to memorize, implying that those general rules are not really that general after all. The theme of paradoxes would also have given me the opportunity to analyse the seeming theoretical contortions required to make sense of the notion of *conventionalized pragmatics*, which treats the kinds of meanings that are context-dependent and hence eminently flexible as, in fact, fixed. And it would have enabled me to discuss, among some further apparent paradoxes, the seemingly irreconcilable alternative behaviours of phrasal verbs as single words and as word combinations.

Presenting my research in terms of paradoxes, though, ended up feeling too much like a straightjacket. Choosing this angle also had the perverse effect of requiring even more additional research if I wanted to give the necessary substance to a theme that had philosophical pretensions. As for the theme of negation, this was not satisfactory either. While it would have allowed me to discuss negative existentials (which are also a kind of paradox), *not*-fragments, and privative adjective such as *fake* and *artificial*, the coherence it was meant to create felt again, well, artificial. This topic would also have left out large portions of my research.

The framing of my research in this document is, in comparison, more natural than what I attempted to do with those previous proposals. I should have listened much earlier to a Belgian colleague of mine who suggested, quite simply, *constructions* as a topic. Even so, some strands of my research have still been excluded from this summary. In particular, I have not provided a synthesis of my papers on

corpus-based translation studies (e.g. Cappelle and Loock 2013, 2017, De Clercq et al. 2021). A discussion of them didn't quite fit the narrative arc, to the extent that there is one. Besides, I have recently had the opportunity to summarize the typological research I carried out into motion (and motion-like events), based on translation corpora, in Cappelle (2021a).

The field of research on which I would like to become a research supervisor will be highlighted in this document: constructional pragmatics, syntax in Construction Grammar, and the further development of the theory itself. In terms of methodologies, I have in my research been quite eclectic and opportunistic, making use of, mainly, corpus linguistics, but also psycholinguistic and neurolinguistics experimenting and elicitation via questionnaires. I here want to argue for the need of careful reflection, qualitative methods, slow observation and even introspection as complementary ways of gaining insight into language phenomena and their implications for our theory of grammar.

This summary text is accompanied by three documents that together form the scientific dossier submitted to obtain the academic degree of *Habilitation à Diriger des Recherches* (HDR).

The second document is a short monograph set to be published in the series Cambridge Elements in Construction Grammar. In this work, I explore the question of whether this popular approach is a falsifiable theory. I challenge some of its fundamental tenets, particularly the issue of meaningfulness in syntax. This dossier includes the original manuscript as it was submitted, which contains sections that the editors suggested should be shortened or removed. Additionally, I present a fully revised version, in which I have taken into account these and other suggestions for modification.

The third document is a collection of publications, twenty in total, that showcase my work on constructions. It is divided into two

parts. The first part deals with verb-particle constructions, which I devoted my doctoral thesis to and which, also after my doctorate, have remained a recurring topic of investigation. The second part is a presentation of what is termed there a 'constructional menagerie': a varied assortment of different kinds of constructions. Each type is represented by two publications. This collection is bookended by two publications that are yet to appear at the time of submitting this dossier. The first, a bibliographical article, has been accepted for publication but the last is still under review. It has nonetheless been included as it demonstrates the kind of 'slow linguistic' research I am advocating.

The fourth and final document is a brief survey of the main ideas set forth in these collected publications. The document also contains a note about my future research orientations, which provide some illustrations of how to meet the challenges identified in Chapter 3 of the present document. To these, a further concrete research proposal is mentioned, concerning the representation of grammar and grammar terms in non-technical discourse, namely in movie and TV dialogues.

Writing and compiling these documents has taken a considerable amount of time, time afforded to me in the form of a sabbatical granted by the University of Lille, with support from the heads of my department and my research lab. I am very grateful to those who have given me the opportunity to work towards this degree. My colleagues from the English department have had to make do without me for a full academic year. I thank them all dearly for accommodating to my aim to obtain an HDR. As this project required continued dedication, I hardly went to any conferences or other research meetings during my sabbatical. The few colleagues I did meet during this time have given me intellectually stimulating moments but also managed to take my mind off my research activities. At the risk of not mentioning some who also deserve to be thanked here, I am singling out Hans Boas,

Israel de la Fuente, Ilse Depraetere, Francisco González-García, Samantha Laporte, Benoît Leclercq, Yusuke Minami, Naoaki Wada and Alexander Ziem.

When I ventured into obtaining the French *Habilitation*, its exact requirements appeared shrouded in mystery, as if protected by France's last remaining medieval guild – no matter its relatively recent introduction (as late as 1984). It has been most helpful, therefore, to be able to fall back on a concise *vademecum* issued by Université Paris Sorbonne Nouvelle, to get at least a rough idea of the desired contents and length of the diverse documents to be included.

I would like to extend my gratitude to the members of the jury, Professors Hans Boas, Agnès Celle, Ilse Depraetere and Peter Lauwers, for taking the time to read and evaluate this dossier, a duty which I hope they derive *some* satisfaction from. I wish to express special thanks to Professors Celle and Lauwers for accepting to act as *rapporteurs*.

Heartfelt thanks go to my supervisor, Professor Dominique Legallois, who has been very generous with his time and wisdom. My *garant's* invaluable insider's knowledge was useful in navigating the pitfalls any non-initiated would be bound to stumble into. His unwavering encouragement bolstered me throughout the entire process. Even during holidays, the materials I sent to him were promptly returned with feedback that was always constructive and stimulating, gentle and insightful, to the point and served in just the right amounts. His knowledgeable ability of both Continental and Anglo-American schools of thought, past and modern ones, proved to be exactly what I needed to maintain or gain a sense of perspective.

During the time I spent on the HDR – and this includes all the years during which I wrote the publications collected in the research portfolio – I have been indulged and supported by my family and in-laws, who cheered me on at ground control. Ella and Juul, my smart and funny children, have been my solid rocket boosters. But I

wouldn't have made it this far without the enduring help and love of my wife, Steffie, the hidden figure that deserves so much recognition.

*An important characteristic of a scientific theory or hypothesis is that it be  
"falsifiable".*

Biologist Ed Devlin on a Hampden Sidney College course webpage

## Chapter 1

### Knowledge of language is knowledge of constructions

There is now a large research community in linguistics that share a fundamental idea: what speakers of a language know about that language can be captured as *constructions*. Constructions, in the sense understood by Construction Grammarians, are powerful units, as they both provide formal stability and guide interpretation. This chapter illustrates this with three examples, dating from the time I wrote my doctoral thesis. Only one of them actually relates to the topic of my thesis, particle verbs (Section 1.3). The two others are the ‘mandative’ subjunctive in English (Section 1.1) and constructions with the dialogic particle *dè* in West-Flemish (Section 1.2).

#### 1.1 Are complements lexically or constructionally governed?

In the autumn of 1997, I started working as a doctoral researcher at the Kortrijk campus of the K.U. Leuven, within the Descriptive English Grammar research project headed by Renaat Declerck. The aim of the project was to produce a multivolume grammar of contemporary English, essentially an update of the large grammars that had appeared in the first half of the twentieth century, such as those written by Jespersen (1909–1949), Kruisinga (1909–1932) and Poutsma (1914–1926). The topic of my Ph.D. was loosely defined. It was suggested by him that I

look into verb complementation, in particular the contrast between infinitives and *-ing* forms after verbs. My supervisor had already written a comprehensive descriptive student grammar (Declerck 1991) and my initial role in the project, on which I could then also write a doctoral thesis, was to find out whether and how presentation of the facts in this grammar could be improved for his new, bigger grammar.

My supervisor's grammar for students – really also a reference grammar – contained a long list of verbs, spanning several pages, with an indication of the kind of complements they take (Declerck 1991: 469–72). Some verbs were marked to take the infinitive only, some were marked to also allow the *-ing* form, without a difference in meaning or use, and still others were marked to take either the infinitive or the *-ing* form but with a difference in meaning in use. And there were also lists of verbs, more or less clustered semantically, that only take the *-ing* form (Declerck 1991: 503–6). To make this a bit more concrete, here are some examples of each of these types of verbs:

- (1) Verbs that only allow the infinitive:
  - a. *dare*, e.g. *She didn't dare to ask for a raise.*
  - b. *long*, e.g. *I long to see you again soon.*
  
- (2) Verbs that allow both the infinitive and the *-ing* form, without any difference in meaning:<sup>1</sup>
  - a. *endure*, e.g. *I can't endure to watch this movie anymore, but I'll endure sitting through it if it means spending time with you.*

---

<sup>1</sup> There may still be differences in frequency between the two options, something not indicated in the lists in Declerck's (1991) grammar, nor in for example Quirk et al's (1985: 1187) reference grammar. I can't remember whether exploring such usage differences was part of my brief, but this would have been an obvious aspect of a doctoral study on this topic.

- b. *intend*, e.g. *I intend to apply for the job and intend impressing the interviewer with my skills and experience.*
- (3) Verbs that allow both the infinitive and the *-ing* form, but with a difference in meaning:
- a. *start*, e.g. *She started to cry when she heard the news.* (unintentional situation) vs. *She started writing a diary to keep track of her thoughts and feelings.* (intentional, habitual activity)
  - b. *hate*, e.g. *I hate to break it to you, but you didn't get the job.* (used to refer to a specific occurrence of an unpleasant situation in the present or the future) vs. *I hate waiting in long lines at the grocery store.* (used to express that one doesn't find a particular kind of situation pleasurable)
- (4) Verbs that only take the *-ing* form (with indication of their type of meaning):
- a. *quit* (a verb implying that the situation is discontinued), e.g. *She quit drinking soda and switched to water instead.*
  - b. *endorse* (a verb expressing that one supports the idea expressed by the complement), e.g. *They endorse promoting diversity and inclusion in the workplace.*

I embarked on a research journey into this area of grammar with great vigour but soon felt overwhelmed by the vast literature on the topic. Verb complementation in English had been studied extensively and my feeling was that all valuable observations had already been made before I could absorb myself into the subject. My research shifted away from infinitives vs. *-ing* forms towards particle verbs via a link I will divulge later in this chapter (Section 1.3). From my starting years as a researcher I recovered a working document I had started to compile, titled *Verb complementation in English: A concise but labelled and annotated*

*bibliography* (Cappelle 1999a). It was very concise indeed, and especially incomplete, consisting of only a good dozen publications by authors, focussing on those with a last name from A to F, but the sometimes extensive notes made up for its shortness.<sup>2</sup>

I consider the time spent reading some of the literature on complementation far from wasted. It was highly formative for my thinking about basic grammatical questions, such as these:

- (i) Should we treat main verbs as idiosyncratic lexical items that automatically, blindly and arbitrarily trigger a constructional choice?
- (ii) Do certain main verbs that require a specific type of complement share common meaning aspects, thereby providing greater motivation or justification for the use of that particular complement?
- (iii) Are different types of complements themselves meaningful, so that their use leads to an interpretation even if the main verb is not directly conducive to it?

It seemed to me that each of these questions could be answered in the positive, even though that was logically impossible. As for (i), I realized that that there was at least *some* degree of lexical arbitrariness in the grammar. Declerck's (1991) grammar suggested this when it stated that "[t]he gerund is the rule after the following (semantically unrelated) verbs", before listing over seventy verbs, including *celebrate*, *face*, *imply*, *postpone*, *recall* and *suggest*, which indeed have nothing obvious in common other than that they all take an *-ing* form (Declerck's

---

<sup>2</sup> Even so, the document is not fit for public eyes. In retrospect, the labelling mentioned in the document title seems hopelessly pretentious. I had devised a sort of Michelin star system, where works included received no star, one star ("good"), two stars ("clever and insightful") and three stars ("paragon of linguistic ability"). Fortunately, I have recently had the opportunity to write a more extensive and publishable annotated bibliographical article about the topic my Ph.D. thesis eventually centred on (Cappelle forthcoming).

1991: 505). Moreover, it was noted in that grammar that for some verbs that are followed by the *-ing* form, there exist some semantically very similar verbs that take the infinitive. Thus, while we have an *-ing* form in *Sarah enjoyed baking cookies for her friends*, we have an infinitive in *Sarah liked to play the piano in her spare time*; and while we might say *Lisa accepted attending the meeting*, we would say *Lisa agreed to participate in the charity fundraiser*. At the same time, with respect to (ii), the grammar's effort to also identify at least *some* semantically coherent clusters of main verbs taking a particular complement didn't seem completely fruitless. In addition, and relevant to (iii), the different complements, too, were characterized as being semantically somewhat distinct: "Although it is impossible to give strict rules predicting these constructions, we can say that a gerund usually refers to a situation in a general way, while an infinitive usually refers to the possible future actualisation of a situation" (Declerck 1991: 503).

The questions I was grappling with transcended the choice of an infinitive versus an *-ing* form. My annotated bibliography includes Dixon's (1991) work that proposed a revised conception of English grammar "on semantic principles". I appear to have been struck at the time by how he treated the mapping of semantic roles onto the syntactic functions (intransitive Subject, transitive Subject, Direct Object or Oblique) and made some notes on the following asymmetry (Dixon 1991: 86):

- (5) a. Mary sent a present to the doctor.  
b. Mary sent the doctor a present.
  
- (6) a. Mary sent John to the doctor.  
b. \*Mary sent the doctor John.

I now understand that (6b) sounds odd for more than one reason. In terms of information packaging, *John* may be too short, too simple and

perhaps too hearer-familiar to appear at the end. However, the sentence doesn't get any better if we replace *John* by the longer NP *her sick husband*. More to the point, (6b) is ungrammatical because in (6a-b), the verb *send* is used as a "motion verb", not a "giving verb" – and *the doctor* is then a destination NP, which is, as Dixon (1991: 86–7) puts it, "not saliently affected by the activity, and is thus not a candidate for the [Direct Object] slot." Dixon (1991: 87) adds between brackets that "[6b)] could only be used if John were sent to the doctor as something like a present, as in *Mary sent the doctor a slave/a new assistant*." As a researcher starting my career in the late nineteen nineties, I apparently had already absorbed Adele Goldberg's proposals on argument structure constructions (Goldberg 1995, 1997), because I took issue with Dixon's view that *send* in (6a-b) is used as a different verb. I'm quoting here from my annotation: "In Goldberg's terms, we could more elegantly state that the verb *send* is used here in different constructions: in [(5b)-(6b)] it elaborates the ditransitive construction, whereas in [(5a)-(6a)] it occurs in the caused-motion construction" (Cappelle 1999a: 5).<sup>3</sup>

I would like to cite some more from this document, as it reveals my early affiliation with constructionist thinking, some 25 years ago:

"By not recognising the importance of constructions, Dixon's classification of verb types (p. 88 ff.) is not altogether sound. In fact, he only lists verbs which elaborate – in Goldberg's (1997, p. 386) sense – the meaning of the construction. He seems to overlook the possibility of, for instance, AFFECT verbs occurring in the GIVING frame:

---

<sup>3</sup> I notice that I had the numbering wrong in the working document, where I referred to (5a-b) as instances of the ditransitive construction and to (6a-b) as instances of the caused-motion construction. This is corrected here.

Amy kicked Paul the ball. (Goldberg 1997, p. 387)

And not only can Primary-A verbs [ones with NPs in Subject and Object positions] sometimes swap frames, it is also possible for Primary-A verb to occur in Primary-B patterns [where the Subject and Object positions can alternatively be filled with a clause]. The verb *tap*, for instance, typically has an NP in its object slot, but one could think of situations (e.g. in the world of telegraphy) where it is used in the SPEAKING construction, with a clause as complement:

The radio operator nervously tapped that his ship was in distress.

Actually, Dixon does realise that some Primary-A verbs can have other than concrete NPs as object, but then, he says, those verbs “have secondary, metaphorical meanings” (p. 94). This is not the case in [ii], where *tapping* retains its literal meaning of ‘lightly striking’ (in this case the key of a telegraph).” (Cappelle 1999a: 6)

So, with respect to question (iii) above, I clearly had countenanced the use of a constructions that contribute meaning over and above the meaning of the main lexical item in it, in this case, the verb taking a particular complement.

In my partial bibliography, I had also included a paper by Achard (1996) that deals purely with sentential complementation. As is well known, in French, some verbs are followed by an indicative complement and others by a subjunctive one:

- (7) a. Je sais qu'il est parti. (IND)  
b. Je veux qu'il parte. (SUBJ)  
(both a- and b-example: Achard 1996: 569)

Achard rejects a lexical approach whereby the type of sentential complement is uniquely conditioned by the main verb. Instead, he favours a “semantic” analysis whereby the kinds of complements are themselves meaningful units. He does not seem to go as far, though, as advocating a view by which the complement imposes its meaning on the higher clause: “The presence of a certain type of complement following a specific verb is thus not due solely to a property of the latter, but is imputable to *the necessary semantic compatibility* between the matrix verb and the complement structure” (Achard 1996: 569, emphasis mine – B.C.).

I would soon explore this issue for the present subjunctive in English, even after having definitively left clausal complementation as a thesis topic. The research project within which I was doing my Ph.D. had been side-tracked a little with an out-of-series volume on conditionals that my supervisor had written with his full-time collaborator (Declerck and Reed 2001), but now steamed ahead again with the multi-volume grammar, focussing its attention on tense, aspect, modality and voice: everything that can be expressed by the verb’s inflections and auxiliaries. Renaat Declerck was churning out draft chapters, especially on mood, which had also played a major role in the conditionals book (given sentences such as *If I were you, I’d follow my gut instinct*). As, by 2001, I had become a full-time collaborator on the project. My task was to write draft documents, too, based on what available grammars had to say about, for instance, the imperative, and provide examples, mainly extracted from the Cobuild corpus, to back up, and where needed, complement the grammatical descriptions. As for the subjunctive, I took issue with the commonly voiced idea that

the subjunctive (of both the ‘present’ and ‘past’ type) survives mainly in a few remnant expressions such as *God save the King*, *Far be it from me to...*, *Suffice it to say that...* (examples of the present subjunctive, which is morphologically indistinguishable from the infinitive) or *If it were at all possible, ...* (where we have an instance of the past subjunctive, which only exists for the verb *be* and has the form *were*, whatever the person and number of the subject). The demise of the subjunctive had been predicted for a long time. Already in 1860, G. P. March (cited in Aarts, Chalker and Weiner 2014: 398): “The subjunctive is evidently passing out of use, and there is good reason to suppose that it will soon become obsolete altogether.” Fowler (1926: 574), author of an in its time authoritative usage guide, didn’t mourn the subjunctive’s presumed moribund state and rebuked people who were trying to keep it alive in prose:

“(...) subjunctives met with today, outside the few truly living uses, are either deliberate revivals by poets for legitimate enough archaic effect, or antiquated survivals as in pretentious journalism, infecting their context with dullness, or new arrivals possible only in an age to which the grammar of the subjunctive is not natural but artificial.” (Fowler 1926: 574)

I had reasons to doubt that the subjunctive was unnatural and in a co-authored paper, I argued that the subjunctive is, in fact, in perfect shape (Cappelle, Declerck and Reed 2002). This is definitely the case for the present subjunctive.

One reason that the (present) subjunctive can be argued to be doing well is that it has many more tokens in actual, common, even very informal usage than one might think on the basis of the remnant expressions such as the ones quoted earlier and other archaic-sounding ones like it, such as *Mother be praised*, *Heaven preserve us from that* or *Be it so resolved that...* Indeed, if we can agree – and pardon the expressions that are about to follow – that *God damn it* is a subjunctive

utterance (as it has the same form as *(God) bless you*), then so are its shortened versions – *goddamnit, Goddamn, Goddam, damn it, damnit, dammit, damn* – and so are then also the ruder but extremely frequently used expressions *fuck it, fuck that, fuck this, fuck you*, the productive schema *fuck NP* as well as the single-word utterance *fuck*. This may seem like reading too much morphosyntactic form into a pattern that is not necessarily felt to be equivalent to *God bless America*, but in terms of speech acts, a curse (*malediction*) is essentially just the opposite of a wish (*benediction*), to which it is thus closely related. The upshot of this analogy-based analysis is that probably not a single second goes by without the present subjunctive being employed somewhere in an informal conversation.

A second reason why the death bell shouldn't toll just yet for the present subjunctive is that it appears to hold its ground rather well in one particular construction, known as the mandative subjunctive. This is the use of the subjunctive after verbs (and corresponding nouns) such as *demand, insist/-ence, request, recommend/-ation* and adjectives such as *essential, necessary* and *important*. Some examples are given in (8):

- (8) a. They demanded that Mr Xi step down.  
b. It is crucial that she be notified immediately.

According to Waller (2017) and other researchers cited by him, the subjunctive in such mandative subclauses has picked up, or at least has remained stable in American English since the early twentieth century. In British English, where modal verbs, and of these, particularly *should*, were predominant in this context in the first half of the twentieth century, the indicative and, likely under the influence of American

English, the subjunctive have together become more common alternatives than modals in this sentence pattern.<sup>4</sup>

What interested me more than the changes in frequency of use was the occurrence of present subjunctives in a mandative subclause that is not triggered by any of the well-known lexical items listed in grammars and publications on the matter. The motto to this document, repeated here as (9), is a case in point:

- (9) An important characteristic of a scientific theory or hypothesis is that it be “falsifiable”.<sup>5</sup>

In Cappelle, Declerck and Reed (2002: 203), several more examples were given of such a subjunctive complement that could be seen as ‘mandative’ even though the matrix does not explicitly present the propositional contents of the complement as a command or requirement. Note, by the way, that *important* in (9) is just a modifier to the noun *characteristic* and is thus not itself the subjunctive-licensing element (as in *It is crucial/essential/important/necessary/vital/... that...*). In the English enTenTen20 corpus, with material from the web, I more recently did a search for the sequence “that it/there be”, which yielded close to 60,000 hits. (The whole corpus contains a good 43 billion words, and this sequence has then a normalized frequency of 1.38 hits per million words.) In a random sample of 100 occurrences, a similar example occurred as in (10):

---

<sup>4</sup> In many cases, we have no way of deciding whether the speaker intended to use a subjunctive or an indicative, as with other subjects than third person singular ones, these two inflectional forms are non-distinct. For instance, in *I request that they arrive on time for the appointment*, we simply cannot tell whether this corresponds to ... *that he arrive on time* or to ... *that he arrives on time*....

<sup>5</sup> <http://people.hsc.edu/faculty-staff/edevlin/edsweb01/courses/genetics/labmanual/lab.htm>, last accessed 24 May 2023.

- (10) They claim that one of the hallmarks of good planning is that it be “flexible and responsive to changing circumstances and values.”<sup>6</sup>

*Hallmark* is like *characteristic* in that it lacks a clear sense of obligation. It is rather the present subjunctive complement that allows us to see the matrix clause, which talks about a recurrent, central property of something, indirectly also portrays that property as a *vital* ingredient, a *conditio sine qua non*. Something that is normal is also *norm-al*. In Cappelle, Declerck and Reed (2002: 203), the conclusion that could be drawn from such sentences is no finite list of lexical items that license the subjunctive. Rather, the only requirement in the use of the mandative subjunctive seems to be that the introductory matrix clause is one that is compatible with the subjunctive-containing *that*-clause, which states what should be effected or what should be the case (cf. again Achard 1996: 569, quoted above).

We should therefore reject the view that a present subjunctive is just an inflectional form (similar to the infinitive) which doesn't carry any meaning itself and which is (always) selected by a lexical item in the matrix clause that is marked as taking the subjunctive (cf. Figure 1).



Figure 1. Lexical government of the mandative subjunctive.

---

<sup>6</sup> <https://scocal.stanford.edu/opinion/devita-v-county-napa-31657>, last accessed 24 May 2023.

Of course, most lexical accounts do not treat the selection of a kind of complement such as the subjunctive as completely arbitrary and recognize instead that lexical items triggering a particular complement fall into semantically coherent classes (cf. Figure 2).

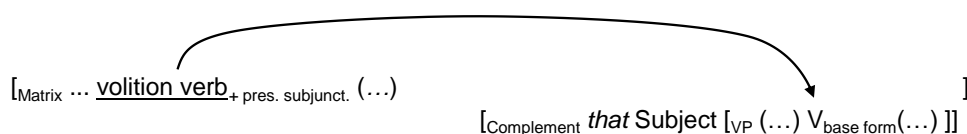


Figure 2. Government of the mandative subjunctive by semantic verb class.

This has been standard practice, in fact, in grammatical descriptions of the classical languages, where for instance the subjunctive mood in Latin ('coniunctivus') is said to occur after volition verbs ('verba volendi'), verbs of fear ('verba timendi'), and so on. Not just for verbs but also for nouns and adjectives, semantic classes can and have been distinguished. Even so, a semantics-class-based account is not tenable either, as we have seen that the subjunctive can appear in contexts where the verb, noun or adjective on which the subjunctive seems to depend does not belong to any such semantically defined class (e.g. *characteristic, hallmark*). An alternative, therefore, is to recognize a present subjunctive construction, in which the subjunctive complement clause itself is associated with meaning (cf. Figure 3).

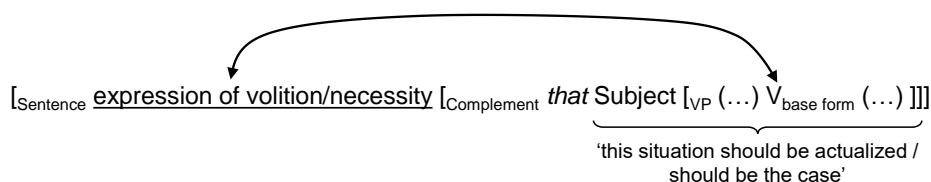


Figure 3. Mandative subjunctive constructions.

In Construction Grammar (Lakoff 1987, Fillmore 1988, Goldberg 1995), constructions are seen as form-meaning pairings that capture regularities in language usage. In the simplified representation of the mandative subjunctive construction in Figure 3, the syntactic structure is not kept separate from the semantic specification. However, a more 'standard' Construction-Grammar representation could easily be provided. The syntactic(-cum-semantic) representation in Figure 3 has been flattened to avoid the view that it is the higher clause, and the higher clause only, that licenses the subjunctive. Instead, the mandative subjunctive should be seen as a kind of syntactic Gestalt (something experienced holistically). The complement clause and the rest of the phrase are semantically compatible (indicated in Figure 3 by a double-headed arrow). While the complement clause is associated with meaning, it cannot occur without an introducing expression of volition or necessity. However, since the complement clause is itself meaningful, it can occasionally 'coerce' (i.e., force, constrain, shift) the meaning of the introductory expression (cf. Figure 4). When that part of the phrase merely expresses that the propositional contents of the complement clause is a characteristic of something, this will be understood as a necessary property, as a criterion that should be met to acknowledge an entity as an instance of that thing:



users may have a mentally stored representation of the abstract subjunctive construction represented in Figure 3, let alone accept a coercion effect induced by the subclause, as shown in Figure 4. While I have rejected a purely lexical or semantic-class-based analysis, a constructionist approach would accept the existence of lower-level generalizations, as well as commonly used individual items that are often found in the first part of the subjunctive construction. This means that the question raised in the title of this section – are complements governed lexically or constructionally? – suggests a false dichotomy. On a constructionist account, the verbs *demand*, *insist* and *request* would be lexically stored together with a subjunctive complement, while the subjunctive after less commonly used volition verbs such as *appeal* or *ordain* could be licensed by a schema containing a semantic class. Finally, a subjunctive after a verb that is less readily seen as one of volition, such as *protest* or *reiterate* (e.g. (12a-b)), would then be sanctioned either by the yet more schematic subjunctive construction (as in Figure 3) or by a semantic-class-based construction (a modified version of what is shown in Figure 2); in either case, these verbs would then be coerced into expressing volition (cf. Figure 5).

- (12) a. She protested that she be paid her outstanding salary.<sup>8</sup>  
b. Clara also reiterated that he keep silent while she spoke.<sup>9</sup>

---

<sup>8</sup> <https://www.nairaland.com/7264544/wafcon-2022-nigeria-squad-still/1>, last accessed 25 May 2023.

<sup>9</sup> [https://en.wikipedia.org/wiki/30\\_Days\\_in\\_Atlanta](https://en.wikipedia.org/wiki/30_Days_in_Atlanta), last accessed 25 May 2023.



pelle (2000, 2003), a detailed reply to Haegeman's (1984, 1993) treatment of a West-Flemish dialogic particle, *dè*.<sup>10</sup> Haegeman proposes a unitary meaning of this particle (somewhat infelicitously called an interjection by her). Adopting a Relevance-Theoretic framework (Sperber and Wilson 1995[1986]), she captures the functioning of *dè* (written as *da* in her analyses) as follows:

... the function of utterance-final *da* in questions is not to contribute to the proposition expressed by the utterance. Rather *da* is associated with an utterance whose propositional content is independently becoming manifest in the questioner's external environment and the role of *da* is to signal to the hearer that this proposition contradicts a proposition which was manifest in the questioner's cognitive environment. ... Appropriate answers to *da* questions will aim to resolve the contradiction ... (Haegeman 1993: 127)

---

<sup>10</sup> West Flemish is an indigenous regional language spoken in West Flanders, Belgium, as well as in parts of the Netherlands (Zeelandic Flanders) and France (French Flanders, an area in the northernmost part of France that skirts the city of Dunkirk and includes the towns Cassel and Hazebrouck). It is also spoken in Ghent, the capital of East Flanders, where many people born in West Flanders have come to live over the last few decades. West Flemish belongs to the Low Franconian group and is most closely related to Dutch, of which it is viewed as a dialect. As such, it is not taught in schools and lacks a codified written form. It has unique pronunciation, vocabulary, and grammar compared to standard Dutch (Debrabandere 1999, Devos et Vandekerckhove 2005, Haegeman 2009, Haegeman et Lohndal 2010). While its vitality is considered low – indeed, it is identified as an endangered language (Ethnologue, s.v. West Flemish) – West Flemish, which has preserved several phonological, lexical and syntactic features of Middle Dutch, is remarkably resilient (Decaluwé et al. 2021, Verhaege 2021). It owes some popularity to its use in TV series set in West Flanders (subtitled in standard Dutch), and in music, from chanson to schlager music, funky pop, hip-hop and even drill rap.

*Dè* is thus a marker of mirativity, expressing the speaker's surprise at what is becoming clear in the speech situation. For a collection of papers on the nature of surprise and on its linguistic encoding, see Celle and Lansari (2017). The papers in that volume agree upon the idea that the notion of surprise relates to forming a cognitive, epistemic judgement and is not to be mistaken for a mere physical response of being startled. *Dè* is most likely related to Dutch *dan* 'then', which should be seen not as an adverb of time but as one expressing that the proposition underlying the clause is a conclusion based on some evidence. A typical example of *dè* is given in (13):

- (13) *nè*    *zie'*                    *j'*                                    *'ieër ook dè*  
 MIR   be[PRS.2SG]   you[NOM.2SG]   here too   MIR  
 'Oh, you're here too!'

This resembles an example from !Xun that Aikhenvald (2012: 448) cites in a study dedicated to mirativity in a range of languages. Signalling surprise at someone's unexpected presence is probably a common use for mirative markers. The structure of this sentence, given the use of inversion and the rising intonation (not indicated), is indubitably that of a yes/no-question. Yet, the questioner can obviously see for themselves that the addressee is present in the location where the exchange is happening, so the question is not meant to seek confirmation for that. Instead, what the questioner wants to indicate is that the interlocutor's presence is surprising, that is, clashes with the questioner's expectations. The question is then meant to ask for some sort of explanation for the addressee's unexpected presence. That is why I call it a *dialogic* particle.

Note that there is another mirative marker (*nè*) at the start of the utterance in (13). Debrabandere (1999, s.v. *nè*), mentions that this word might be a shortening of *nèm* 'take', and is in that sense comparable to French *tiens*, which can also mark surprise. Rendering *nè* with 'oh' in

the free translation is not meant to suggest that this marker is a cognitively unfiltered eruption of raw emotion, which, incidentally, I don't think *oh* ever is. For all its spontaneity, to the extent that it expresses some degree of perplexity or stupefaction, *oh* is also a marker of mirativity, and hence involves some assessment of there being a mismatch between a new proposition and one's expectations. Translating by 'well well' would be an alternative but might make West Flemish *nè* out as a little too obviously ironic.

What this brief discussion of translation alternatives reveals is that certain expressive elements need not (only) be used to truthfully reflect the speaker's emotional condition but can (also) be employed to serve a mimetic function – the rounding of the lips in uttering *oh* could be reminiscent of sucking in air in surprise. Indeed, Celle et al. (2017: 240) seem to consider the interjection *oh* as a word that expresses a fairly impulsive, unrestrained emotion response. It is still a lexical item, though, so not quite the same as the purely physical reaction whereby one inhales air when being taken aback. The authors rightly point out that an utterance such as *I'm surprised* is, compared to an interjection like *oh*, is an expression – as well as a description and even explanation – of an emotional reaction and thus something cognitively more self-conscious.<sup>11</sup> In the case of *well well*, there is potentially the function of the speaker putting herself on stage, as it were, with a feigned or exaggerated display of being taken aback by emotions of surprise and disbelief. The phrase is often used to convey that speaker

---

<sup>11</sup> An interjection such as *ouch* is also closer to the raw sensation of physical pain than a propositional expression like *That hurt!*, as it mimics the wide opening of one's mouth when one cries out in pain. Even so, like *oh*, the interjection *ouch* is a lexical item, and is to some extent arbitrary, differing from interjections with a similar function in other languages. As Kleiber (2015) argues for *aië*, the French equivalent of *ouch*, this word has both an indexical function (signalling, through intonation and intensity, the speaker's pain) and a symbolic function (given that, as a linguistic sign, it is used to *talk about* being in pain, a sensation that is not highly individual, as everyone in the linguistic community can relate to it). It is thanks to its partly symbolic nature that we can use it to express empathy with someone else presumed to feel pain, as in *Aïe, ça doit faire mal !*, 'Ouch, that must hurt!'

is not genuinely surprised or not caught off guard by the situation and might even have anticipated it ('Ha! You're not fooling *me!*'). See Legallois and François (2012) for a discussion of these multiple types of expressiveness – emotional, 'mimesic' (linked to linguistic immediacy or 'presentification', as if one can see things unfold before one's eyes) and 'ethical' (relating especially to extravagant ways of getting oneself noticed as a speaker and, thus, promoting oneself socially).

Haegeman (1993) claims that *dè* invariantly expresses surprise at a proposition (P) for which the speaker is receiving evidence in the situational context. This is also the case, according to her, in *Wh*-questions:

*"Wh*-questions with *da* are only used if the questioner has some evidence for what the answer will be ... The use of *da* indicates that on the basis of the external evidence presented to him the questioner suspects that P, once completed, will be incompatible with assumptions manifest in his prior cognitive environment. He in some sense suggests 'I cannot believe it' and indicates that he cannot or will not accept the completed P in the given context." (Haegeman 1993: 123).

In my reply (Cappelle 2002: 14–15), I raised the objection that it is far from always the case that the speaker can arrive themselves at the completed proposition on the basis of independent evidence (something previously said or something perceived). This, I claimed, is too strict a requirement. I do not think my objection stemmed from a too narrow reading of the above-quoted passage from Haegeman, as the

idea of available evidence is supported by the examples she offered and discussed (Haegeman 1993: 123–4).<sup>12</sup>

Suppose (to give one of here examples) that as a speaker of West Flemish you see someone unloading a shopping bag, producing four pots of caviar. Based on the knowledge that caviar is very expensive, that your interlocutor isn't particularly rich and that caviar is only bought by rich people, your question *Wat 'è' j' gekocht dè?* 'Oh, what did you buy?!' would then invite your interlocutor not just to answer *Kavioar* (thereby completing P). Rather, by adding *dè*, your interlocutor will get the hint that they should offer some auxiliary assumptions so that you can integrate the completed P into the set of your background assumptions. For instance, your interlocutor might explain that there was a special offer that nobody could have resisted or that they had won a thousand euros in the lottery. Alternatively, they could cancel the completed P, by saying for instance that a Russian friend brought the pots of caviar for them, or that the shopping is not for themselves but for the upstairs neighbour. Another example Haegeman gives is where someone asks the interlocutor, *Wat 'è' j' doar an dè?* 'Oh, what are you wearing?!' Again, the questioner can see for themselves which clothes the addressee is wearing. By adding *dè*, the questioner highlights that the choice of clothing is unexpected and invites the addressee to offer some explanation for it.

Sometimes, there is only rather indirect evidence for the completed proposition. Consider the following exchange:<sup>13</sup>

- (14) A: 'k gon                    gon-slaapn  
          I go[PRS.1SG] go-sleep  
          'I'm off to bed.'
- 

<sup>12</sup> One could argue that her use of "suspect" leaves room for doubt, but note that the formulation is such that the questioner does not suspect what the value will be for X but that the value (arrived at independently) will clash with their expectations.

<sup>13</sup> For the remarkable doubling of *gon* in A's utterance, see Haegeman (1990).

B: 'oe loat' is 't ol dè  
 how late be[PRS.3SG] it already MIR  
 'Oh, what time is it?!' [I didn't realize it was getting  
 that late.]

Here, speaker B may have no evidence yet, at the time of asking the question, of the exact time, but B may nonetheless suspect, in line with Haegeman's (1993) description of *dè*'s function, that the answer will confirm that it is quite a bit later than what B had been assuming before A announced that it was, as far as A is concerned, time to go to bed. In other words, *dè* here marks surprise at the fact that the time, whatever it is, is bound to be later than presumed before A's utterance (which serves as evidence for the lateness).

In a few of the authentic examples I had collected for my paper on *dè*, however, the person asking a *Wh*-question has not even a vague idea of the value to be given to the variable encoded by the *Wh*-word. A quite commonly used exemplar of *Wh*-questions with *dè* is (14):

(15) wo' go' j' no' toe  
 where go[PRS.2SG] you[NOM.2SG] to.PREP to.POST  
**dè**  
 MIR  
 'Oh, where are you going to?!' [I didn't expect you were  
 going anywhere']

This question can be asked if the questioner has no idea of the destination that the addressee is going to. It is therefore a genuine question for information. But in addition, by virtue of *dè*, it expresses surprise that the addressee is apparently going somewhere in the first place, which is an unexpected fact the questioner is confronted with. The questioner had expected the addressee to stay in their present location for at least a little longer.

The examples in (14) and (15) demonstrate that the item *dè* carries a slightly different functional meaning depending on the type of sentence it appears in. In yes/no-questions, *dè* signals a clash between the proposition which underlies the question (and which is assumed to be true) and the questioner's expectations. In *Wh*-questions, *dè* indicates surprise on the part of the speaker and the element of surprise can stem from the value assigned to the open variable based on situational evidence (as in the caviar example), or it can arise from the presupposed part of the question itself (as in the 'Oh, where are you going to?!' example).<sup>14</sup>

What's more, there are further sentence types that contain *dè*, each of which comes with its own interpretation. The yes/no-questions and *Wh*-questions discussed above end with rising intonation (so *dè* has a high pitch), but (16) is a *Wh*-question with a falling intonation. This type of question typically contains the adverb *weeëre* 'again'.

- (16) 'oe was da' weeëre **dè** die  
 how be[PST.3SG] DEM.DIST again DP DEM.DIST.F  
 klucht  
 joke  
 'How did that joke go again?'

In this kind of sentence, no surprise is expressed at all. The gloss DIM is therefore inappropriate, and a more generic gloss, DP, which simply stands for 'discourse particle', is provided here. In a *Wh*-question with *dè* and with falling intonation, the questioner is digging into their own memory for a piece of stored knowledge that they are struggling to

---

<sup>14</sup> It should be noted that, for some speakers of West-Flemish (my bike repairer being one of them), *dè* in questions (with rising intonation) does not always express surprise (cf. Cappelle 2002: 29). I am ignoring this weakened use here.

retrieve in the speech situation. This sentence type, while clearly different, still has functional aspects in common with the two patterns previously mentioned: the questioner is inviting the addressee to respond to their utterance, which is itself a response (but in this case, to a temporary failure of one's memory, not explicitly to something the interlocutor said or did). In this type, the invitation can be concretized as: 'Help me in searching for the answer to the question'. Indeed, other typical instantiations of this pattern involve searches for names, places or words or expressions, e.g. *'Oe noemt ie weeëre dè?* 'What's his name again?', *Woar was da' weeëre dè?* 'Where was that again?', *'Oe zeggen ze da' weeëre dè?* 'How does one put that again?'). The appeal for help may just be ostensible, as when the questioner, by using this construction, is just buying time to retrieve a temporarily forgotten name or expression.

Still other sentence types can combine with *dè*, such as declaratives and certain formulaic utterances used for backchannelling (e.g. *Gow, j' 'è' nog chance g'hèd dè* 'Right, so, you've been lucky'; *Allez dè!* 'Oh my!'), imperatives (e.g. *Zeg 'et e' ki' dè broeëre* 'Right, mate, tell me [what you want]') and elliptical responses (e.g. A: *Jeanine was e' snelle* — B: *En 'eur zuster dè!* 'A: Jeanine was a pretty one — B: 'And then what to say of her sister!'). In the last two types, there is again no surprise. The impression one gets even more clearly is that *dè* has no fixed, unitary meaning at all. Rather, its precise interpretation must be considered in combination with the specific sentence type hosting it.

This is not to say that there are no partial similarities between any two sentence types containing *dè*. What we are confronted with is something like *family resemblance* in Wittgenstein's (2009[1953]: 36) sense, a useful concept to understand the relationships between various members of the 'category' made up of sentences with *dè*. According to Wittgenstein, traditional definitions based on shared essential characteristics or properties may not be sufficient to capture the complex nature of certain categories. Instead, Wittgenstein suggests that

members of a category can exhibit a network of overlapping similarities or resemblances, akin to a family where different members share certain traits but not all. Family resemblance highlights the complex and interconnected nature of categories, challenging the idea that they can always be neatly defined by a set of necessary and sufficient conditions. Table 1 illustrates, much like in Wittgenstein's example of the concept of *games*, that there is no single defining feature that applies to all sentences with *dè* (like surprise), but rather a range of similarities that may be present in different sentence types.<sup>15</sup> Some sentence types may share certain traits while lacking others, yet they can still be considered part of the broader category of *dè* sentences due to the network of resemblances and connections.

In Cappelle (2003), I did not explicitly present the different sentence types with *dè* as forming a family resemblance category. However, the underlying insight was implicitly present in the analysis.

*“Dè can be associated with a cluster of semantic and usage properties, each sentence type selecting one or several of them, sometimes with small but significant modifications. Which properties a sentence type is characterized by cannot be predicted straightforwardly.”* (Cappelle 2003: 37; translated from the original Dutch)

The main insight of my study was that the interpretation of *dè* should be considered not in isolation but in combination with the sentence type in which it is used: “the different sentence types with *dè* are, each of them, different *constructions*, in the sense that they have specific properties that cannot be deduced from their component parts (cf.

---

<sup>15</sup> Line five in the table concerns the ability to paraphrase with ‘It sounds like ...’ or ‘It appears as if ...’.

Goldberg 1995: 4)" (Cappelle 2003: 31; translated from the original Dutch).

The existence of construction-specific meanings of a lexical item was further explored in my research on particles, to which I now turn.

Table 1. Discursive and interpretational properties of different sentence-types with West Flemish *dè*. An unbracketed tick means that the property in question is always present; a bracketed tick means that the property *may* be present. A tick straddling two lines means that either of the two properties concerned is present.

	Yes/no-question	Wh-question with rising intonation	Wh-question with falling intonation	Declarative sentence	<i>Allez</i>	Imperative sentence	Ellipsis
reacts to an utterance	✓	✓		✓	✓	✓	✓
reacts to a perception							
reacts to a lacuna in one's memory			✓				
complete P becomes independently manifest	✓	(✓)		✓			
(complete or incomplete) P is an inference	✓	(✓)		✓			
expresses surprise	✓	✓			✓		
elicits an easy answer or simple action			(✓)			✓	
elicits an explanation	✓	✓					
elicits approval	(✓)			(✓)	(✓)		(✓)
gives rise to a scalar interpretation							✓

### 1.3 What's up with verb particles? Aspects of aspect, and more evidence for construction-specific meaning

This chapter began with some discussion of verb complementation, meant to be the topic of my doctoral dissertation. How did it shift to verb particles? I must admit I cannot pinpoint the exact moment when I decided to investigate particles, but an early paper of mine from 1999 can be seen as a bridge (Cappelle 1999b). One class of verbs taking *-ing* forms and infinitives, with individual preferences or constraints, are so-called aspectual verbs (*begin, start, continue, go on, stop, cease, finish* and the like). I had read Brinton's (1988) monograph on aspectual verbs and verb particles, both of which form broad 'aspectual systems' of English. My curiosity had been raised by the seeming synonymy of *keep V-ing* and *keep on V-ing*, as dictionaries presented things. For instance, *Collins COBUILD English Dictionary* writes:

"If you **keep** doing something, you do it repeatedly or continue to do it. (...) *I keep forgetting it's December... I turned back after a while, but he kept walking...* (...) **Keep on** means the same as **keep**. *Did he give up or keep on trying?... My wife keeps on saying I work too hard.*" (Cobuild 1995 s.v. *keep*)

Elsewhere in the literature, it has been mentioned that *on* is added "for emphasis". However, as Goddard (1998: 166) rightly points out, such a qualification is often imprecise and impracticable. In my research using the Cobuild corpus, I came across passages where the two expressions (with and without *on*) were used interchangeably.

- (17) "I just **kept** fighting," said Rubin, who saved nine match points against Novotna in Paris. It reached the stage where I **kept on** saying 'one more game and it will be

over'. But the match just **kept on** going and going. I told myself to **keep** fighting and that's what I did." (example from Cobuild corpus, cited in Cappelle 1999b: 291)

One difference between *keep* and *keep on* is based on syntax. I argued that *keep* has grammaticalized into an auxiliary-like verb (without NICE properties, though), while *keep on* is still more of a lexical verb, as appears from the possibility to use *keep on*, but not *keep*, as an autonomous verb, that is, without being followed by any other verb, illustrated in (18a-b), both taken from the lyrics of songs.<sup>16</sup>

- (18) a. We just keep on keeping on (Curtis Mayfield, *Keep On Keeping On*)  
b. And you've just gotta keep on keeping on (First Aid Kit, *My Silver Lining*)

Looking into aspectual verbs, a particular set of verbs that take non-finite complements, thus familiarized me with the role played by a particular particle, *on*, which belongs to a small set that express duration or continuation: apart from *on*, there is also *about/around*, *along* and *away*:

---

<sup>16</sup> The expression *keep on keeping on* has some currency beyond pop songs (even though Wikipedia lists 17 songs with that title): in the 43-billion-word enTenTen20 corpus, there are some 3,600 occurrences of it (roughly 83 hits per billion words). For *keep keeping on* there are still 83 hits in the corpus (almost 2 per billion words). I found only eight occurrences in the corpus of *keep (on) keeping*, a couple of which seem to involve the irrelevant use of *keeping* in the sense of 'not selling (a collector's item)'. So, the use of *keep* as a main verb (meaning 'continue') is very infrequent, to the point of being considered ungrammatical, and is also not attested in the OED.

- (19) a. *battle on, carry on, dream on, go on, hold on, plough/plow on, press on, soldier on, walk on*
- b. *clap along, dance along, hum along, play along, read along, sing along*
- c. *dilly-dally about/around, fanny about/around, laze about/around, mess about/around, muck about/around, piddle about/around, potter about/around*
- d. *chat away, purr away, simmer away; grind away, read away, slog away, scrub away, chip away, chisel away, nibble away, whittle away*

My research now started being focused on such particles, in particular on their aspectual and argument-structural effects, which were eventually discussed in detail in my doctoral dissertation (Cappelle 2005a: 343–457). While they can all be described as *atelic* (i.e., not tending towards any inherent endpoint of a situation), these different particles add different shades of meaning. Particle verbs like those in (19a) convey a sense of continuation or persistence. The particle *on* implies the idea of not giving up or pushing (metaphorically) forward despite challenges or obstacles. In (19b), the particle *along* implies a sense of synchrony or alignment with the ongoing action. It suggests actively participating or joining in while maintaining a consistent pace or rhythm with the main activity. The use of *about* or *around* in particle verbs like those in (19c) suggests engaging in aimless or unproductive activity, often with a sense of wasting time or being idle. It implies a lack of focus or purpose in one's actions, as if one is occupied with trivial or unimportant matters. The particle *away* adds a sense of continuous or prolonged activity, often with a pleasant or relaxed connotation, as in the first three combinations in (19d). It suggests that the action may continue for an extended period, without a specific endpoint in mind. In the other combinations in (19d), the particle conveys a slightly different nuance. Here, *away* implies a focused, determined, or persistent effort or progress towards a specific goal or objective, typically to reduce or eliminate something, often with small, repetitive

actions. The verb phrase in which such a combination occurs is nonetheless atelic, as appears from the impossibility to add *in X time*. There is often an *on*-PP or *at*-PP here describing on which the activity is directed, as in (20):

- (20) a. I worked away for hours on my research paper.  
b. I chipped away at the rock until it formed a smooth sculpture.

Particle verbs of the kinds in (19a-d) prove wrong the frequently encountered claim that particles in English typically have the effect of “perfectivizing” or “telicizing” the situation. The example typically given in the literature concerns the difference between *drink* and *drink up* or *eat* and *eat up*. A collection of quotes to this effect is given in Cappelle and Chauvin (2010: 251–2). This well-known contrast has even penetrated into the non-linguistic literature, where it is mixed up with different (or imagined) meaning contrasts:

“Two weeks ago he was in a classroom explaining to the bored youth of the country the distinction between *drink* and *drink up*, *burned* and *burnt*. The perfective, signifying an action carried through to its conclusion. How far away it all seems! I live, I have lived, I lived.”

(J. M. Coetzee. 1999. *Disgrace*. London: Secker & Warburg, p. 71)

I suspect that the oft-mentioned contrastive pair represented by *drink* (or *eat*) and *drink up* (or *eat up*) has given rise to the wrong idea that *up* is *always* a telicizing particle – it is not, sadly, in *The Earth is warming up*, for instance, where the meaning is that the Earth’s temperature is rising. The even more misguided idea that *all* particles are telicizing has also firmly taken root. Here are just two illustrations of this assumption:

“Like all particles, *up* appears to require a delimited interpretation.” (Keyser and Roeper 1992: 113)

“The class of verb particles have the semantic property of imposing delimitedness on the event described by a verb phrase or sentence.” (Tenny 1994: 148)

In Cappelle (2007) I provided a concise overview of the argument-structural effects of different kinds of particles. I had come to the conclusion that depending on whether the particle is used in a spatial or non-spatial combination (i.e. with the particle expressing a trajectory in physical space or not) and on whether the particle is telic or atelic, it can or cannot alter the verb’s own valency. In a spatial atelic combination (i.e. when there is a trajectory in space but no inherent endpoint), the particle typically ‘respects’ the valency of the verb. Thus, *walk around* is intransitive, just like *walk* itself, and *push the pram along* is transitive, in keeping with the fact that *push* has a transitive use. The example in (21) is therefore exceptional.

- (21) My daughter wanted to go to the pool with just me to play elaborate games with incomprehensible rules that changed as quickly as she could speak, and always ended with me **swimming her around** on my back, a game called “water pony.”<sup>17</sup>

A combination with a spatial telic particle can be seen as a constructional template that has its own argument structure, independently of the verb’s valency pattern. There are several constructional templates.

---

<sup>17</sup> <https://literarymama.com/articles/departments/2008/08/voice-writers-art>, last accessed 3 June 2023.

One is the well-known caused-motion construction. For instance, *The dog barked the postman away* conveys the idea that the dog's barking was intense or forceful enough to cause the postman to retreat or leave. The NP *the postman* is a direct object, but not of the verb *bark* itself (cp. \**The dog barked the postman*). It is the direct object of the whole construction. Another template is intransitive and could be seen as a spatial subtype of the larger class of intransitive resultatives (which also include examples like *The pond froze solid*). Here, too, the particle seemingly has the effect of altering the verb's valency in cases like *The paint had rubbed off*, which implies that the paint was previously present on a surface but has now been partially or completely removed through rubbing or friction. Without the particle it is not possible to use *rub* with this so-called Theme (i.e. displaced object) argument as subject NP. Again, it is not the particle as such that enables this possibility. Rather, it is the construction in which the particle appears as the resultative argument.

In non-spatial atelic combinations, the presence of a particle does not affect the verb's valency. In such combinations, verbs simply cannot have a direct object argument with them (e.g. *I was reading (\*magazines) away all afternoon*). Obligatorily transitive verbs are therefore not accepted. Compare:

- (22) a. After a wonderful bath in the huge pool, sauna and **relaxing around** a bit, we decided to take the earlier bus to the airport so would not need to hurry.<sup>18</sup>  
 b. \*The bored kids were **destroying around** a bit in the old factory.

(Example (21a) shows that the impossibility of (21b) cannot be due to the fact that a Latinate verb is used.) In non-spatial telic combinations, finally, the direct object NP is typically also an argument of the verb

---

<sup>18</sup> <http://metro-nomad.blogspot.com/2013/>, last accessed 3 June 2023.

(e.g. *I watched the film (through) without falling asleep*). Occasionally we find cases where a non-spatial, atelic verb-particle combination is transitive while the verb itself isn't. One such case is *talk the plan \*(through)*. All in all, though, this use is not that common and some verbs can retain their valency in this particular construction (with *through* expressing complete non-spatial 'traversal' of something). For instance, *listen* is a prepositional verb: we can say *listen to the whole song* but not *\*listen the whole song*. When we use the particle *through*, to suggest that the song was listened to from the beginning to the end, we can retain this PP and do not have to use an NP (though we can): *I listened (to) the whole song through*.<sup>19</sup> Table 2 summarizes these observations.

Table 2. Change in verbal valency depending on the type of particle in a verb-particle construction.

	atelic	telic
spatial	exceptional change	frequent change
non-spatial	no change	occasional change

The four cases shown here do not exhaust all the possibilities. Particles can also be found with idiosyncratic meanings that lack an obviously spatial interpretation but that are not necessarily telic or atelic. One such use is that of *down* in the following combinations, listed by McIntyre (2002: 97):

---

<sup>19</sup> In Cappelle (2007), I treated the possibility to change the verb's valency in non-spatial combinations with a telic particle as exceptional. I have meanwhile come to believe that it is probably a little more common than I thought it was. I cannot base this on any quantitative assessment, however.

- (23) *brush down, clean down, dust down, hose down, rub down, sand down, scour down, scrub down, soap down, sponge down, spray down, swab down, wash down, wipe down*

*Down* in such combinations doesn't mean 'in the direction of the ground'. Yet, it is far from meaningless. As McIntyre (2002: 97) writes:

"Indeed, often a [particle verb] taken in isolation will look like an idiom, especially if the particle has no clearly spatial meaning, but studying the full range of [particle verbs] with the particle reveals regularities. [(23)] shows that this use of *down* occurs with many verbs of surface treatment, where it consistently specifies that the action is performed on a substantial part of the entity appearing as object, and where the base verb meaning is preserved exactly." (McIntyre 2002: 97)

My research on particles, and my general conception of grammar, has been inspired and informed a great deal by this and other insightful discussions made by Andrew McIntyre. While not a Construction Grammarian, he wrote that, with respect to particle verbs like those in (23) and others where the particle makes a particular stable semantic contribution, "we may say that the particle is an intransitive preposition with a 'construction-specific' meaning, a meaning which is idiosyncratically confined to the [particle verb] construction" (McIntyre 2002: 98).<sup>20</sup>

I have also been highly influenced by what Ray Jackendoff wrote about verb-particle constructions in a book chapter from the same collected volume (Jackendoff 2002). In this chapter, he extended

---

<sup>20</sup> I do not want to draw the attention too much here on the view, going back to at least Jespersen (1924: 88–89), that verbal particles can be assigned to the word class of prepositions, if we allow those, like verbs, to be either transitive or intransitive (or both). See Cappele (2005b) for discussion.

earlier work (Jackendoff 1997) on “constructional idioms” and treated the verb-particle construction as consisting of various sub-constructions. Some of those sub-constructions are really low-level, such as the individual ‘phrasal verbs’ that we find in dictionaries or in lists for foreign language learners, who may need to learn, for instance, that *take off* means ‘to leave suddenly’ or ‘to become successful suddenly’ or that *figure out* means ‘to understand (a situation) or solve (a problem)’. Somewhat more general, semi-productive schemas can also tie together individual combinations in which the particle has a similar meaning. For instance, *black out*, *chill out*, *conk out*, *pass out*, *space out*, *veg out*, *zonk out*, *zone out*, etc., are particle verbs that depict various states of consciousness, relaxation, or mental disengagement. The particle in them has a construction-specific meaning, with ‘construction’ here understood as a still low-level node in a taxonomic network. Unlike what McIntyre (2002) wrote about the expressions dealing with surface treatment in (23), the base verbs in such a schema do not necessarily preserve their own meaning, and they are not even all verbs to begin with.

Jackendoff, who is again not a Construction Grammarian *stricto sensu*, did acknowledge that this theory would handle certain aspects of the grammar of verb-particle constructions particularly well (Jackendoff 2002: 84). For instance, it would be natural in this theory to allow for the presence of a direct object NP not licensed by the verb in, for instance, the pattern [VP V NP [Prt *away*]], as in *dancin’ the night away*, whose meaning Jackendoff (2002: 84) represents as ‘waste [Time NP] *heedlessly V-ing*’.

The chapter Jackendoff (2002) wrote on particle verbs had another trait in common with Construction Grammar, not highlighted by him. He implicitly adopted a lexicon-grammar continuum in acknowledging the existence of V-Prt idioms that have to be listed and a more general pattern where the particle encodes a directional meaning and alternates with a full prepositional phrase, as well as several

further constructions with an open slot for the verb but a filled-in particle and object NP, such as *V one's head/butt off* or *V one's heart out*, which also form a family within the whole network (see also Lemmens 2015: 101–2). This conception of the verb-particle phenomenon, neither as a list of lexical items to be learned by heart nor as one single maximally general argument-structure construction, seemed to me to resonate with what soon became something of a norm in Construction Grammar circles. For instance, Traugott (2008) distinguished so-called “micro-”, “meso-” and “macro-constructions”, and while it is not clear what the basis is for assigning a particular construction to one of these tiers, the terminology reflected the idea that constructions are somehow situated on a cline of specificity or abstraction (to name the two opposite ends of the continuum). In a somewhat similar vein, Boas (2003a) had previously argued against the exclusive adoption of just a few broad ‘Goldbergian’ argument-structure constructions (the ditransitive construction, the resultative construction, etc.) and thus for the complementary recognition of several lower-level verb constructions, “mini-constructions” as he called them, whereby different senses of a verb – simply put, different configurations of the elements involved in the semantic frame it evokes – find different syntactic realizations.

The family of constructional schemas *V one's head/butt off* and *V one's heart out*, mentioned above, is one that I studied more extensively, for instance in Cappelle (2013), where I looked at its degree of productivity and compared it to a Dutch construction with similar excessive-event semantics but with a different argument structure, involving a reflexive object and an NP expressing something (usually nasty) one gets, as a matter of speaking, by carrying out the activity:

- (24) a. She exercises her butt off (...).<sup>21</sup>  
 b. ze (...) fitness-t zich een ongeluk<sup>22</sup>  
 she fitness-PRS.3SG REFL an accident  
 ‘She exercises excessively.’

While (24a) is superficially non-distinguishable from an ordinary resultative with a path resultative phrase (cp. again *The dog barked the postman away*), it has a very different meaning. Crucially, it is not telic, unlike a true path resultative (Jackendoff 1997: 551). Indeed, if one combined it with an *in X time* adjunct (e.g. *I have exercised my butt off in less than three weeks*), it would trigger a literal reading, whereby excess fat from the subject referent’s buttocks is literally removed from the body by doing fitness exercises.

I used the formal contrast between (24a) and (24b) to set up an argument for the claim that the excessive-activity semantics of sentences like (24a) cannot arise simply by means of ‘pragmatic’ reasoning (Cappelle 2013: 259–61, 2017: 131–33). A language so closely related to English as Dutch – a language which by the way also has an ordinary resultative construction – wouldn’t come up with a very different ‘solution’ to the same expressive need if the excessive interpretation use of *V one’s head/butt off* and *V one’s heart out* were simply hyperbolic uses of the resultative that are expected to arise but are not needed to be stored in our linguistic memory. Therefore, I argued, these patterns have to be considered constructions in their own right, with their own syntactic constraints (the particle cannot precede the object, which it otherwise can), its own semantic properties (excess, intensity, vigour) and hence also its unexpected aspectual characteristics (atelicity), its own productivity (while the ‘ordinary’ resultative isn’t that productive, these patterns are much more so) and its own

---

<sup>21</sup> <https://www.lipstickalley.com/threads/i-have-a-bbl-lipo-360-scheduled-and-he-said-he%E2%80%99s-going-to-leave-me.4572071/page-6>, last accessed 5 June 2023.

<sup>22</sup> <https://www.dailybase.nl/ladies/yaslen-clemente-zet-instagram-en-ons-in-vuur-en-vlam/>, last accessed 5 June 2023.

'stylistic' value (there is some extra emotionality involved on the part of the user). In short, these somewhat special patterns are excellent examples to prove what I have been convinced of: our knowledge of language involves knowledge of constructions.

However, during my doctoral studies, a question began to arise concerning the extent to which constructions comprehensively *and exhaustively* constitute our knowledge of grammar. How that question came up and how I explored it is the topic of the next chapter.

## Chapter 2

### Knowledge of language is also knowledge of constructional relations: enter allostructions

Constructions are not just units that exist in isolation. It has long been recognized in Construction Grammar that there are links between them. Early on, the emphasis lay on vertical links between constructions, between higher and lower nodes in a taxonomical network. I believe my research has been instrumental in stressing the need to also recognize horizontal links between constructional alternatives, such as between verb – particle – NP (e.g. *send in the FBI*) and verb – NP – particle (e.g. *send the FBI in*). This has brought Construction Grammar again closer to derivational theories, although, for good reasons, the theory doesn't buy into the view that one alternative lies at the basis of another. (Section 2.1).

Two horizontally linked 'sister' constructions can have a 'mother' node above them that remains underspecified for its precise form and status: it can merely contain the ingredients of the construction but leave word order free and say nothing about whether the combination is a morphological or a syntactic unit. This view helps us maintain a bedrock principle, which would otherwise come under serious stress: Lexical Integrity (Section 2.2).

Just because we recognize that two constructions are each other's alternatives doesn't mean we should accept that they are functionally fully equivalent. Information-structural principles, such as 'Given before New Information' or 'Focus Last', interact with the alternatives to yield ordering preferences. One more elusive factor playing a role in the well-known particle placement alternation involves the more general, almost encyclopaedic, familiarity of an entity or situation (Section 2.3).

## 2.1 A bridge between constructions and a bridge between theories

In the previous chapter, I mentioned my theoretical indebtedness to McIntyre and to Jackendoff. Each of them authored a paper, discussed before, in a collected volume that they were also co-editors of (Dehé et al. 2002) and that I was fortunate enough to be given the opportunity to also publish a paper in (Cappelle 2002). That paper was on the preposing of particles in English, illustrated in (25):

- (25) a. Off you go!  
b. Along came a bright idea, illuminating the path to a creative solution.

In that paper I was mainly interested in some descriptive grammatical properties of this pattern, showing for instance that preposed *off* is the only focused element in the clause and is often used with a pronominal subject (as in (25a)) while preposed *along* tends to combine with a full NP after the verb, which together with *along* constitutes a second focal constituent.

Despite the term ‘preposing’, which evokes a kind of transformation, my paper devoted to such patterns with particles in sentence-initial position did not make the claim that these sentence structures were the result of a derivational process. The term *preposing* is to be seen as just a useful one to capture in what sense the form of these patterns differ from what can be seen as the more canonical pattern, where the particle follows the verb. As is well known, when the particle follows the verb and there is a direct object, there are in principle *two* normal orderings:

- (26) a. She took off her jacket before entering the room.  
 b. She took her jacket off before entering the room.
- (27) a. He brought along his guitar to the party.  
 b. He brought his guitar along to the party.

In the case of these examples, it is not at all clear which of the two alternatives represents the most standard, canonical order. One might argue that the verb and the particle form a lexical item and that therefore the ordering in (26a) and (27a), where the verb and the particle are in adjacent positions, is the most natural ordering. How their togetherness can be disrupted, in (26b) and (27b), then needs some special explanation.

This is how Chomsky (1957), in his *Syntactic Structures*, looked at the grammatical problem posed by particle verbs, which, a little intriguingly, he referred to as “constructions”.<sup>23</sup> Chomsky simply introduced a rewriting rule, given here in (28):

- (28)  $V \rightarrow V_1 + Prt$   
 (Chomsky 1957: 75)

---

<sup>23</sup> Chomsky’s use of *construction* is different, though, from how most Construction Grammarians understand this term. For Chomsky, it seems wrong to assume that constructions, as schemas abstracting over recurring configurations in which we find lexical items, carry meaning. See, for instance, this remark in Chomsky (1957: 104):

“We shall naturally find that a great many words or morphemes of a single grammatical category are described semantically in partially similar terms, e.g. verbs in terms of subject and object, etc. This is not surprising; it means that the syntactic devices available in the language are being used fairly systematically. We have seen, however, that [t]o generalize from this fairly systematic use and to assign ‘structural meanings’ to grammatical categories or constructions just as ‘lexical meanings’ are assigned to words or morphemes, is a step of very questionable validity.” (Chomsky 1957: 104)

Sentences like *The police brought in the criminal* can be formed with this rule, and with some rules already in the grammar (such as  $S \rightarrow NP + VP$  and some further phrase-structure rules).

Chomsky then also introduced a transformational rule, which applies optionally when there is a full NP as direct object, and which separates the particle from its verb, so that the above-mentioned string can be turned into the string *The police brought the criminal in*. A similar transformational rule was needed, according to Chomsky, which applies obligatorily when the direct object is a pronoun, thus converting *\*The police brought in him* into *The police brought him in*.

Alternatively, one might suggest that the pattern with the particle following the direct object NP is more basic. Some linguists have taken the view, more specifically, that in a sentence such as *Vincent cut his ear off*, the part *his ear off* forms a so-called 'small clause', with the NP functioning as a kind of subject and the particle acting as a non-verbal predicate (e.g. Kayne 1984). Indeed, we can (albeit somewhat clumsily) paraphrase such a sentence as follows: 'Vincent did some cutting, with as a result that his ear was off'. Yet other scholars have considered the V – NP – Prt ordering to be the basic one, but only for semantically transparent combinations, as this kind of paraphrase doesn't work with idiomatic combinations (e.g. Aarts 1989): *The milkman dropped off the milk* cannot be paraphrased as 'The milkman dropped the milk, so now the milk is off'.

Chomsky's (1957), Kayne's (1984) and Aarts's (1989) treatments have been superseded in the generative-linguistic literature by a wide number of analyses that became ever more elaborate, in tandem with growing complexity of the theoretical apparatus, which accrued for instance ever more functional nodes within an extended VP-shell. There still is no consensus among generative grammarians about whether or not the verb and the particle form a word-level unit, what its basic word order is and how the particle in English, but also in

many other Germanic languages, can occupy different positions. For overviews of the various proposals, as well as references to their proponents, see Haiden 2006, Elenbaas 2007, Dehé 2015, McIntyre 2015, Toivonen 2020, Cappelle to appear. To the non-initiated – at the time of my doctoral research, this group included myself and to a large extent it still does today – such discussions can easily appear overly technical, arcane and lacking in intuitive appeal.

One rather extreme example of what looked to me unnecessary complication is to be found in a publication by Kayne (1998: 136) on different kinds of movement. Kayne proposed an underlying structure in which the particle appears after the direct object NP (e.g. *John invited no strangers in*), in keeping with his small-clause analysis mentioned above. This NP being a negative constituent, however, undergoes movement, for reasons that need not concern us here. The output of this operation is not a grammatical string (*\*John no strangers invited in*). It needs to undergo a further operation, VP preposing, which then results in a sentence with the ‘joined’ verb-particle ordering (*John invited in no strangers*). Along the way, two traces (indicated by ‘t’) have been introduced, left behind by the moved constituents (see Figure 6).

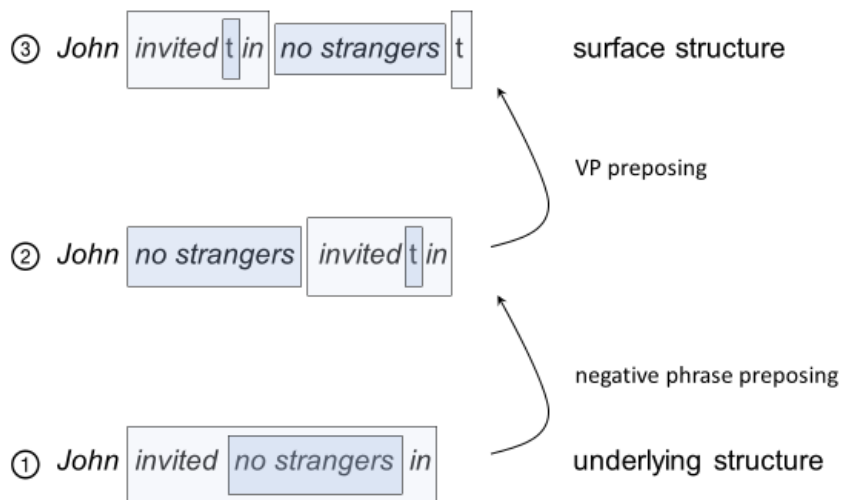


Figure 6. Generative-linguistic derivation of a sentence with joined V-Prt ordering, based on Kayne (1998: 136).

Starting from the same underlying structure, it's also possible to apply what Kayne calls 'particle preposing' first. (His use of this term is different from mine, which it will be remembered was used to describe the appearance of a particle at the very beginning of a clause, as in (25a-b).) Kayne's particle preposing leads to the intermediate, ungrammatical structure *\*John in invited no strangers*. Applying negative phrase preposing and then VP preposing as before yields the sentence with the 'split' V-Prt ordering (see Figure 7).<sup>24</sup> Now, observe that the outcome of these various successive movement operations result in a sentence that differs in nothing, apart from the presence of various inaudible traces, from the sentence we set out from!

<sup>24</sup> For this figure, I use coloured boxes, which should help to see what moves from where to where. In Cappelle (2005: 39) I added extensive labelled bracketing to Kayne's (1998) surface structure, based on Dehé's (2002: 30–2) discussion of Kayne's analysis, which made explicit the small-clause structure. Unfortunately, I ended up providing one opening bracket too few (or one closing bracket too many). I hope, however, one could be forgiven for losing track.

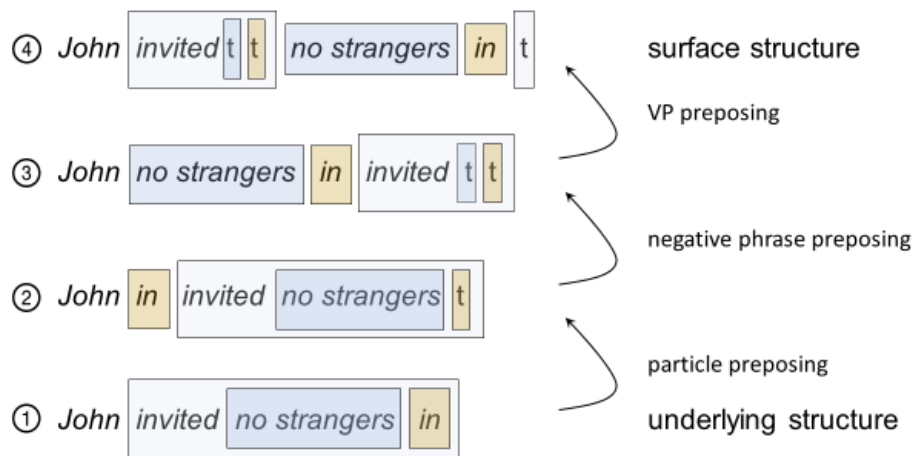


Figure 7. Generative-linguistic derivation of a sentence with split V-Prt ordering, based on Kayne (1998: 136).

Except for linguists buying into a syntactic theory which derivations are an inherent part of, such a transformation of a structure into itself might appear whimsical at best and pointless at worst.

There are, of course, syntactic theories that are non-derivational and mono-stratal, that is, without any underlying levels, so ‘what you see is what you get’. As transformations have no place in such theories, the emphasis is then on describing the actual available patterns in their own terms. Regarding familiar argument-structure alternations, including the locative alternation (see, e.g., Pinker 1989, Levin 1993: 50–3, Boas 2003b, Iwata 2008, Beavers 2017), Goldberg (2002) proposed that we should move beyond considering the applicative variant (e.g., *I sprinkled the salad with olive oil*) as a simple transformation of the caused-motion variant (e.g., *I sprinkled olive oil on the salad*). Instead, she argued that each pattern should be described as a separate and independent construction, “on its own terms, without relying on explicit or implicit reference to a possible alternative paraphrase” (Goldberg 2002: 329). With respect to the joined and the split ordering of transitive particle verbs, Gries (2003: 141) dismissed a

transformationally based link between these two patterns, stating firmly that “each construction constitutes a category in its own right” and that “the two constructions do *not* form a single category since ... we find more differences than similarities between the two constructions”. It is true that the two patterns differ from each other in important ways, most notably in terms of information structure (see Section 1.3 in this chapter). Nevertheless, I wondered if something might not be lost if we treated each alternant as a construction *sui generis* that had no connectedness.

In Cappelle (2004) I voiced this concern for the first time. I pointed out there were transitive verb-particle idioms with a lexically specific direct object NP. These often occur in either pattern, and even if they sometimes exhibit a preference for one pattern rather than the other, this variation makes the claim that the two orderings constitute different, unlinked constructions difficult to uphold. One such idiom is used in the sentences in (29), one which carried a meaning that precisely reflected my view:

- (29) a. Let’s not throw out the baby with the bath water.  
b. Let’s not throw the baby out with the bath water.

Neither of the two alternatives is massively more common than the other. A search in the enTenTen21 corpus yields 926 occurrences for the joined and 2.091 occurrences for the split ordering. Rounding to two decimal places, SketchEngine’s search interface informs us that the former occurs 0.02 times and the latter 0.03 times per million words – hardly the kind of stark quantitative difference that would warrant singling out the split ordering as “the correct version” of the expression (as ChatGPT does, when asked). If we treated the joined and the split verb-particle pattern as two separate constructions, each with their own meaning and function, then we would be forced to say that *throw out the baby with the bath water* is a common, conventionalized

and probably mentally stored instantiation of one construction and that *throw the baby out with the bath water* is a (somewhat more) common and conventionalized instantiation of another construction, also likely committed to speaker's linguistic memory. At the risk of making this a little more explicit than is necessary, my aim here is to drive home a rather crucial point: the consequence would be that speakers of English have *two different* stored idioms that share the same lexical items and are virtually identical in form and that have the exact same meaning.<sup>25</sup> Given that *the baby* does not refer to any actual baby, it seems fruitless to invoke any information-structural differences (on which, see Section 2.3): in neither variant is *the baby* a hearer-familiar entity, for instance, in the same way it might be in *Let's take the baby for a walk in the park*.<sup>26</sup>

Construction Grammar attempted to ban alternations, as these reeked of a commitment to transformational syntax, but in Cappelle (2004) I argued that by eliminating from the theory something that was perceived as negative (because psychologically implausible and just making sense under very specific theoretical assumptions), we were at a risk of getting rid of something valuable, namely the idea

---

<sup>25</sup> We can leave aside the objection that there might also be a possibility that one group of speakers of English have stored only *throw out the baby with the bath water* and another group of speakers have stored only *throw the baby out with the bath water*. If that were the case, further complications would arise pertaining to how communication across members of these distinct groups is possible, and a solution would consist in linking the joined and split verb-particle construction at a more general level than that of these two stored idioms. This connectedness is what I argue for anyway.

<sup>26</sup> This said, language users can always try to make sense of the idiom by analysing it as a compositional combination and identify *the baby* to anything brought up in the previous discourse. If we replace *the baby* by *that baby*, thus making more obvious the referential link to something mentioned previously, there are only two instances of the joined ordering compared to nine of the split ordering in the enTenTen21 corpus. With *this baby*, we find no instances of the joined ordering but still five of the split orderings in the same corpus. This is consistent with the general information-structural principle according to which the early positioning of given and accessible information units is favoured.

that speakers perceive the relatedness between two constructions that look similar and host large numbers of idioms that would otherwise have two different entries in our mental lexicon. In Cappelle (2004), I formulated the following conclusion:

“The fact that some V-Prt idioms with a fixed object NP allow two different orderings (Prt – NP and NP – Prt) suggests that the particle placement alternation itself is cognitively real. For example, as to the expression with the baby being thrown out with [the] bath water, it would be very unlikely that speakers store the two structural variants completely separately, without realizing that these entries are linked by semantic similarity, if not complete identity. Using one ordering rather than the other does not impart a radically different meaning to this expression—a speaker may merely diverge from convention by choosing the less frequent ordering.

The occurrence of this ordering variation in combinations whose meaning is laid down by convention suggests the need to posit links in the lexicon between the variants. Abstracting away from such individual links, we can also plausibly assume the following schematic correspondence as being an integral part of speakers’ linguistic knowledge (...):

[<sub>VP</sub> V Prt NP] ↔ [<sub>VP</sub> V NP PrtP]”

(Cappelle 2004: s.p.)

The case I was making here was for the recognition of a horizontal link between constructions, without treating one, as in generative linguistics, as underlying the other.

Three comments about the above quote may be useful. First, apart from *throw {out} the baby {out} with the bath water*, there are several

other such idioms that can appear in either ordering, though sometimes one ordering is more frequent than the other. To name but a few, there is also *make {up} one's mind {up}*, *take {away} somebody's breath {away}* and *turn {back} the clock {back}*.

Second, the split variant contains the symbol 'PrtP', which stands for 'particle phrase' (Cappelle 2008). This is a phrasal category headed by a particle – it is, in other words, a 'maximal projection', to use terminology from generative grammar (specifically, X-bar theory). There could be further elements before and/or after the particle, as in (30):

- (30) Nutrients continuously cycle through the ocean as phytoplankton sink to the ocean floor, but in regions where deep water upwells, it brings these nutrients [back up to the surface].

The use of a full particle phrase is restricted to the split ordering.<sup>27</sup> Specifying this in this variant itself is in line with Gries's (2003) view that the two constructions are indeed different. However, they are not *so* different as to form fully independent units. Active and passive sentences, too, are different constructions, but it is precisely their relatedness that allows language users to see that, for instance, *Mistakes were made... by me* (Bart Simpson in *The Simpsons*, season 10, episode 3) is an alternative way of saying *I made mistakes*. The utterer here first uses a famous instance of the short passive, which has been used by many politicians and public figures to distance themselves from any respon-

---

<sup>27</sup> The rare instances where the direct object NP follows a PrtP involve heavy-NP shift. My using this term is again not meant to hint at a real derivational process. Rather, there may be such a thing as a heavy NP construction that licenses the appearance of long and complex noun phrases in a position following an oblique object or any other complement that usually follows a direct object NP.

sibility, but this strategic effect is then lost completely when Bart Simpson mentions himself in the added *by*-PP, as the agent now receives extra attention by appearing in final (hence focal) position. Resulting humor apart, this example should be taken as some evidence that, while actives and passives are different in information structure (besides differing also in morpho-syntax), they can be seen as alternative ways of conveying certain propositional content. This does not require us to treat the passive as a transformed version of the active. See Cappelle et al. (2021: 272–3) for a similar argument, based on a humorously inappropriate cleft construction, which I would claim is also related to, without being derived from, the canonical declarative sentence.

Thirdly, looking back to my earliest thoughts on the horizontal connectedness between constructions, I am reminded that my first and sole concern was to rehabilitate alternations, not to see the two alternatives, additionally, as daughters of a higher, more schematic mother node. It was in a paper that appeared a few years later that I argued that the two alternatives be treated as what I called ‘allostructions’ (Cappelle 2006), a coinage which is my modest claim to fame in Construction Grammar. Just like allophones (e.g. an aspirated [p<sup>h</sup>] in *pot* and a non-aspirated [p] in *spot*) are concrete realizations of a single more abstract unit (the phoneme /p/) and just like allomorphs (e.g. *in-* in *insane*, *il-* in *illegal*, *im-* in *impossible* and *ir-* in *irregular*) can be grouped under a single slightly more schematic morpheme, the suggestion was that allostructions are “variant structural realizations of a construction that is left partially underspecified” (Cappelle 2006: 18). It was Perek (2012) and not myself who first used the term *constructeme* for such a more schematic mother node.

Some discussion has erupted recently over whether horizontally linked ‘sister’ constructions need a mother. Audring (2019) argues that allostructions can be recognized in some cases without positing a mother schema above them and she suggests that for the particle placement alternation, just the horizontal relation (both between the level of the two schematic patterns and between individually

stored transitive combinations) suffices. Hoffmann (2020a) finds it problematic that we cannot empirically decide between sisters-only connections and triangular constellations where two sisters are also connected via a shared mother. Ungerer (in press) argues that these two kinds of analyses are notational variants. See Ungerer and Hartmann (2023: 34–5) for some discussion. My own views on the matter are being exposed in Cappelle (in preparation). I defend the view that the two allostructions are part of a tightly-knit family, which makes the absence of a mother node highly unlikely. Not only do they share countless specific idioms, but also various higher-order patterns, for instance argument-structure constructions with a benefactive argument (e.g. *give me {back} my CDs {back}*) or a predicative argument (e.g. *turn {on} the radio {on} loud*). The more constructions there are that interact with both allostructions, the more absurd it gets *not* to have a mother node as a ‘hub’ that holds the network together. (It would almost be like not having a general concept ‘car’ apart from the concepts ‘front-wheel-drive car’ and ‘back-wheel-drive car’.)

In any case, it cannot be denied that horizontal links between constructions are now fully recognized as playing an important in cognition (e.g. Goldberg 2013, Diessel 2019, Jackendoff and Audring 2020). At a lower level of generality, where we find phraseological units, speakers also appear to perceive the semantic similarity of two alternative formulations, which is why these alternatives can end up being intertwined, producing what Legallois (2013) calls ‘syntactic blends’. One example he gives are ‘wrong’ but common utterances in French like *la manifestation s’annonce pour être exceptionnelle* (‘the demonstration is shaping up to be exceptional’), which fuses the more established pattern *s’annoncer (comme) + AdjP* and the interfering expression *être parti pour + Infinitive*.

Horizontal links complement other links that Goldberg (1995) had in fact already proposed. Bold claims to the effect that “it’s constructions all the way down” (Goldberg 2003 : 223) never meant that

constructions were *all* that is need to capture our knowledge of grammar. The clause preceding the famous aphorism just quoted stated that “that the *network* of constructions captures our knowledge of language *in toto*” (ibid.; emphasis of *network* mine – B.C.). There is no network without links between constructions but links previously acknowledged were vertical, taxonomical ‘inheritance’ links, such as between general types and more specific subtypes (instance links) or between a construction with a basic meaning and constructions with extended meanings (metaphor and polysemy links, which can also be thought of as mother-daughter links because the construction with the basic meaning transfers at least some of its formal but also semantic properties to the semantically related subtypes, cf. Diessel (2023: 7–8)).<sup>28</sup>

Horizontal links between constructions also form a bridge between different theoretical approaches. In the early incarnations of generative linguistics, central importance was given to “transformations” or “derivations” (Chomsky 1957, Harris 1957) and even in

---

<sup>28</sup> In Cappelle et al. (2021 : 292), however, polysemous constructions are linked horizontally. The idea is that just like different forms on the same taxonomical plane can express roughly the same meaning (in the case of allostructions), we should also allow for the possibility that two (or more) different meanings can be conveyed by a single form, without any of the these meaning being perceived as ‘basic’ and passing down some of its properties to the other(s). For instance, in the case of the adjective *smart*, neither of the meanings ‘clever, intelligent’ or ‘stylish, fashionable’ is the source of the other, as these meanings both derive from the older meaning ‘quick to act and respond, prompt, lively’. There is a military usage that connects this older meaning with the ‘fashionable’ sense: being vigilant and brisk required both a sharpness of mind and a disciplined demeanour, which in the army is accompanied by a well-groomed and tidy appearance (OED, s.v. *smart*, *adj.*, II, 12). The subsenses of ‘clever’ and ‘fashionable’ are more strongly entrenched than the common mother sense of ‘quick to (re)act’ (which isn’t one of the senses listed in the *Longman Dictionary of Contemporary English*, for instance). As the lexical construction with the latter, basic meaning is only weakly represented in the network, the two more familiar meanings, if we want to see them as part of a network, need to be linked horizontally.

current treatments of the theory, for instance in Radford's (2023) recent textbook, transformational operations such as A-bar movement (e.g. [*What big teeth*]<sub>i</sub> *you have t<sub>i</sub>!*), A movement (e.g. [*No harm*]<sub>i</sub> *was done t<sub>i</sub>*) and head movement (e.g. [*Have*]<sub>i</sub> *you t<sub>i</sub> ordered yet?*) still have their place in the canon of central concepts in generative grammar, even since Minimalism. By banning derivations, Construction Grammar made it impossible to relate grammatical constructions, except if they stood in a vertical inheritance relationship. Allostructions enable us to capture the intuition shared by language speakers that two different grammatical structures can convey a similar meaning.<sup>29</sup>

## 2.2 A way to save Lexical Integrity?

The concept of allostructions have been applied to a variety of mainly syntactic phenomena in a variety of languages, including those making up the dative alternation in English and German (Perek 2012, 2015, Zehentner 2019, Willems, De Cuypere and De Vaere 2019), quantified subject constructions in Russian (Neset and Janda 2023) and 'potential complement constructions' in Min Chinese (Zhou 2020). My own use of the term also referred to two alternants in what I considered a syntactic alternation. Recall their labelling as 'VP' in Cappelle (2004):

$$(31) \quad [{}_{VP} V \text{Prt NP}] \leftrightarrow [{}_{VP} V \text{NP PrtP}]$$

It would gradually become clear to me that the alternation posed a theoretical paradox, in the sense that it forces us to reconcile two properties of linguistic units that normally cannot be met simultaneously.

---

<sup>29</sup> See Zehentner (2023) for a discussion of the concept and open questions.

In the ‘joined’ ordering, the verb and the particle form a word together, as I will argue further below. In the ‘split’ ordering, the verb and the particle are two words occurring as independent syntactic categories, as should be clear from the fact that the particle is the head of its very own phrasal category. But if this is so, then it’s not possible for the verb and the particle to form a word together. Indeed, the constituent parts of a word – its morphemes – cannot also, *at the same time*, be words in syntax. This follows from what is known as the Opacity Principle, according to which “[t]he internal structure at one stratum [e.g. morphology – B.C.] is invisible to processes at another [e.g. syntax – B.C.]” (Mohanan 1981: 23). This principle is also referred to as the atomicity thesis, which states that “*words are opaque to all sentence-level operations or descriptions*” (Williams and Di Sciullo 1987: 55; italics theirs). The principle of opacity/atomicity itself underlies a better-known principle, that of Lexical Integrity (Lapointe 1980, see also Andersen 1994: 84, Bresnan and Mchombo 1995: 181):

“The Lexical Integrity Principle says that syntactic rules cannot move material into or out of lexical items, or modify their structure. What this means is that syntactic rules are blind to the internal structure of words.” (Mohanan 1981: 24)

This principle is largely correct. For instance, while we can modify an adjective in syntax (e.g. *She looked very happy*) we can’t do so when that adjective is the base of a noun (e.g. *\*[very happy]-ness*). Similarly, while we can move material out of a noun phrase with relative ease (e.g. *A masochist is [a person], if I’m not mixing up terms, [who gets a kick out of experiencing pain]*), moving a morpheme out of a word is generally not possible (e.g. *\*He likes to be a [hit-], given that he’s a masochist, [-ee], not a hitter*). Reordering clauses is possible, within certain limits (e.g. *I like that one most* can be turned into *That one I like most*), but changing the structure of a word is not an option (e.g. *unhappiness* can’t be turned into, say, *\*happy-un-ness*).

What, now, could be a reason to claim that the verb and the particle are, or can be, the constituents of a word? There are two strands of evidence, one neuroscientific and another more introspective. For now, the latter kind of evidence is somewhat more convincing.

Let us start with the brain imaging evidence, obtained by observing the kinds of neurological processes that unfold as test subjects hear a verb-particle combination. A post-doctoral research grant (2005–2008) allowed me to spend some of my research time at the University of Cambridge. This stay gave me the opportunity to collaborate with Friedemann Pulvermüller and Yury Shtyrov, who at the time worked at the MRC Cognition and Brain Sciences Unit (Cambridge, UK). Verb-particle combinations proved an interesting case to find out whether what look and sound like two words, such as *heat* and *up*, are processed by the brain as a single lexeme – a unit stored as a whole – when they are presented together. Using a research methodology known as an oddball experiment, we measured the mismatch negativity (MMN) at the moment when a person hears *up* after *heat* compared to after *cool* (Cappelle, Shtyrov and Pulvermüller 2010). In what follows, I will briefly explain the nature of this brain signal and the kind of experiment used to exploit it.

The MMN is an event-related potential (ERP) – a kind of brain wave, just like the N400 or the P600 – that is observed as a negative deflection (a sudden downward spike) in the brain's electrical activity recorded from the scalp using electroencephalography (EEG) or other brain imaging techniques. It occurs rapidly in response to an unexpected or deviant stimulus within a sequence of otherwise repetitive stimuli. The MMN reflects the brain's automatic detection and processing of changes or deviations from the expected auditory input. The deviant stimulus might be an 'oddball' sound that differs from the standard stimulus in pitch or loudness. The MMN is thought to reflect the brain's pre-attentive processes that detect changes in sensory in-

formation, even without conscious awareness (Näätänen 1992). Indeed, best results are obtained if participants during the experiment can watch a muted film of their choice, so that their attention is being directed away from the long, monotonous series of stimuli they hear through earpieces.

MMN experiments have been conducted not just on repeated sequences of random sounds and deviations from them. The MMN has been observed also to other sudden changes in a repetitive stream of acoustic stimuli, such as the appearance of a different word in a series of identical known words, the appearance of a known word in a series of nonsense words (or vice versa), and so on. For instance, Shtyrov and Pulvermüller (2002) presented participants with three sequences of standard stimuli, with different deviant stimuli inserted into them:

- (32) a. /taip taip taip taip taip tat taip taip .../  
b. /baip baip baip baip baip bat baip baip .../  
c. /paip paip paip paip paip pat paip paip .../

The MMN is measured at the arrival of the deviating /t/-sound at the end of /tat/, /bat/ and /pat/. In all three cases, a MMN can be observed here, as the brain detects a change in the stream of repeated stimuli. However, in the first two cases, the MMN will be significantly stronger than in the third case. Speakers have stored in their lexicon the words *tight* and *bite*, but not *\*pite*, and with the former two items, the brain shows increased activation. The /t/-sound thus apparently triggers a lexical recognition effect given the preceding contexts (/tat/ and /bat/). This larger brain activity, in other words, reflects the activation of a lexical item in memory (Pulvermüller, Garagnani and Wennekers 2014, Tomasello et al. 2017). Encountering a stored word activates a strongly connected, distributed memory circuits of neurons. So, when we hear a word we know, a large cell assembly lights up, one spanning different regions of our brain, including areas that

include semantic properties grounded in our experience. By contrast, hearing an unfamiliar pseudo-word only activates a much smaller phonemic and acoustic neural network.

Hearing a common word like *tree*, for instance, activates visual and motor brain areas, because we may picture a tree and involuntarily imagine climbing or hugging one. In addition, auditory and articulatory areas are stimulated, as we hear the word and also co-activate our tongue and lip muscles, without audibly uttering the word ourselves (Fadiga et al. 2002). These different areas of activation lend support to the idea that words in the brain are really Saussurean signs, where aspects related to their form (what it sounds like and how it is pronounced) are intricately connected with embodied aspects of its concept, involving our sensory and motor experiences (see Figure 7).<sup>30</sup>

---

<sup>30</sup> Such links between words and actions co-exist with links between perceived objects and their ‘affordances’, as psychologists refer to the potential actions or uses that an object or environment offers to an individual (Gibson 1979). As Buxbaum and Coslett (2001: 558), for instance, put it, “the actions appropriate to an object are intrinsic to its representation and derived from its perceptual properties”. This idea was already formulated in the 1930s by the French philosopher and psychologist Pierre Janet (1859–1947): “When we perceive a chair, we begin the act of sitting down, because without the initiation of the act of sitting down, the object would not be perceived as a chair” (Janet 2003[1936]: 67; translated from French). The same idea lies at the basis of Merleau-Ponty’s (1945) phenomenology of perception.

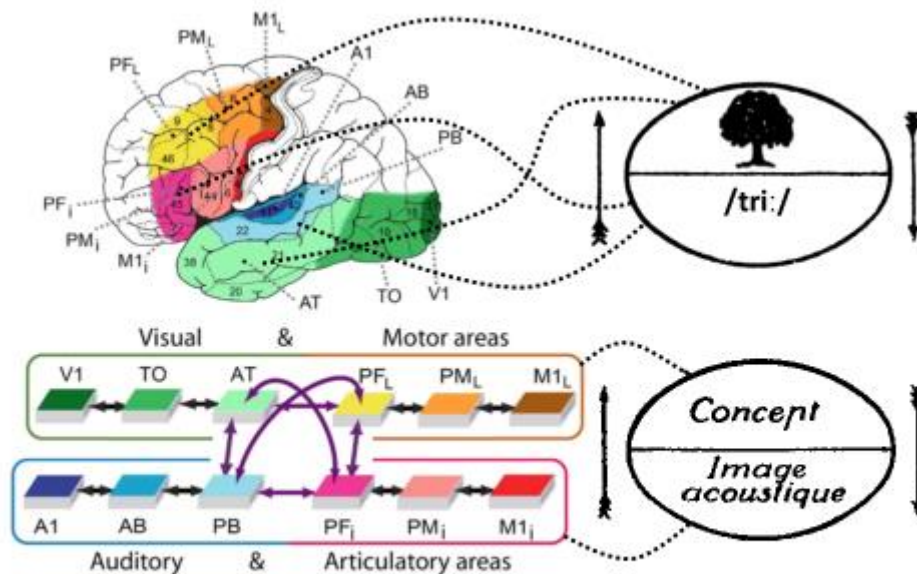


Figure 7. Lexical items are stored in the brain as tightly connected assemblies of neurons spanning visual and motor areas (which correspond to the ‘concept’ side of a Saussurean sign) as well as auditory and articulatory areas (which correspond to the sign’s ‘form’ side).<sup>31</sup> The left part of the figure is borrowed from Tomasello et al. (2017: 113); the black-and-white figures of linguistic signs on the right are taken, with some modification in the top figure, from De Saussure (1916[1971]: 99). Dotted lines connecting figures on the left and right have been added.

In Construction Grammar, the construction often used to be seen as an updated version of the Saussurean sign – a unit of form and function. However, each side of the sign harbours several aspects. These days,

<sup>31</sup> As the editors write, “This term ‘acoustic image’ may seem too narrow, as alongside the representation of the sounds of a word, there is also that of its articulation, the muscular image of the phonatory act” (De Saussure 1916[1971]: 98, fn. 1; translated from French).

therefore, Goldberg has relaxed the symbolic (hence binary) definition of constructions, in favour of a much more multifaceted conception:

“[C]onstructions are understood to be emergent clusters of lossy memory traces that are aligned within our high- (hyper!) dimensional conceptual space on the basis of shared form, function, and contextual dimensions.” (Goldberg 2019: 7)<sup>32</sup>

Interestingly, while our brain shows increased activity as soon as we hear the suffix of a known inflected or derived form, it has comparably reduced activity when we encounter a verb form that forms a correct syntactic combination with a preceding pronoun, in terms of person-number agreement. So, when German-speaking participants hear the ‘deviant’ stimulus *heit*, a nominalizing suffix, after several instances of *sicher* ‘certain’ presented as a standard stimulus, their brain will produce a higher MMN than when they hear that same suffix after a sequence of repeated occurrences of *sauber* ‘clean’ (Hanna and Pulvermüller 2014). *Sicherheit* is an existing noun, but not *\*Sauberheit*. (*Sauberkeit* is.)

When, by contrast, a speaker of French hears *crions* ‘cry’ after *nous*, the MMN will be *lower* than when the same verb form is presented after *il* (Pulvermüller 2010). (Perhaps needlessly to point out, *nous crions* is grammatically correct, not *\*il crions*.) A reduced MMN is also found when the second word of a combination is semantically appropriate given the preceding one: after occurrences of *eat*, hearing the word *jam* will produce a lower MMN than after occurrences of

---

<sup>32</sup> The first part of this definition underscores the allegiance of Construction Grammar with exemplar theory. This theory suggests that we store specific instances in memory and use them as anchor points when categorizing or recognizing new instances (for references and discussion of this link, see Diessel 2023: 11–3). Not all fine-grained details of those stored instances are retained, which is why Goldberg describes them as “lossy”.

*kick*. This neurolinguistic observation is problematic for Construction Grammar, but it opens up perspectives for research into whether combinations are put together morphologically or syntactically. What is troublesome for the theory is that, if stored words and stored multi-word phrases are of essentially the same nature (i.e. they're all 'signs', 'symbols', or, in the Construction Grammar sense, 'constructions'), the brain should react to all legal combinations (compared to illegal ones) in a similar way, irrespective of whether they are morphological or syntactic in nature. This doesn't appear to be the case, which means that there is a boundary between words and phrases after all (Pulvermüller, Cappelle et Shtyrov 2013). On the other hand, it is precisely this difference in brain response between known words and acceptable phrases that we can make use of to find out about the status of verb-particle combinations.

In Cappelle, Shtyrov and Pulvermüller (2010), presenting *up* as an occasional stimulus after repeated occurrences of *rise* or *heat* produced a higher MMN than after repeated occurrences of *fall* or *cool*. Likewise, when *down* was heard after *fall* or *cool*, the MMN was higher than after *rise* or *heat*. This higher MMN suggests that commonly used verb-particle combinations are processed as lexical units. The findings are consistent with a view in which verb-particle combinations are morphological units and do not sit well with an analysis of verb-particle combinations as syntactically constructed strings.

However, it has been objected that the findings may be interpreted as merely showing that verb-particle combinations are lexically stored combinations, not that that they are truly words (Booij 2012: 332, Goldberg 2016: 119-120, Müller 2020: 662). I agree that the neuroscientific findings are open to multiple interpretations (particle verbs are morphological lexical items / particle verbs are phrasal lexical items). There is nonetheless ground for claiming that they are, or at least *can* be, have the status of word-level lexical items. The argumentation hinges on the observation that they can appear with relative

ease in positions available to single-word items, not or hardly to combinations whose structural description is indubitably that of a syntactic phrase (such as a verb plus an adverb, a verb plus a prepositional phrase, or a verb with a direct object NP). Consider the following environments, where the (a)-example contains an ordinary verb, the (b)-example a verb-particle combination and the (c)-example, which is excluded or only very marginally acceptable, a phrasal combination:

- (33) a. “Never again,” **erupted** his boss.  
 b. “Never again,” **roared out** his boss.  
 c. ??“Never again,” **loudly yelled** his boss.
- (34) a. I’m the habitual trash **remover**.  
 b. I’m the habitual trash **taker-outer**.  
 c. \*I’m the habitual trash **putter-on-the-curb**.
- (35) a. Let’s **drink** the night away.  
 b. ?Let’s **booze up** the night away.  
 c. \*Let’s **drink beer** the night away.
- (36) a. Our rocket **obliterated** the shit out of that tank.  
 b. Our rocket **blew up** the shit out of that tank.  
 c. \*Our rocket **blasted to pieces** the shit out of that tank.

Based on such differences, it can be concluded that a verb-particle combination is really a word in at least some grammatical environments, such as quotative inversion (33a-c) and nominalization (34a-c).<sup>33</sup> The behaviour of verb-particle combinations in these constructions had already been adduced by McIntyre (2013) as evidence for a

---

<sup>33</sup> In the latter construction, the suffix is often reduplicated, appearing on both the verb and the particle (Cappelle 2010, Lensch 2018).

complex-verb analysis. To these constructions, I added in Cappelle (2022) two more constructions that host verb-particle combinations, just like single words: the time-*away* construction (35a-c), mentioned in Chapter 2, Section 2.3 and an informal argument-structure construction with a taboo word and *out of* (36a-c), described by, among others, Haïk (2012), Perek (2016) and Hoffmann (2020b).

The two variants related as allostructions of the particle placement alternation are therefore as follows: a compound verb with a direct object NP (left) and a verb with two sisters, one of which being a particle phrase (right):

$$(37) \quad [_{VP} [v \ V \ Prt] \ NP] \leftrightarrow [_{VP} \ V \ NP \ PrtP]$$

An alternation that allows a word to be split up would seem to presents a serious challenge to the Lexical Integrity Principle (Cappelle, Shtyrov and Pulvermüller 2010: 198). However, I now realize that this is as small of a problem as the possibility to say both *She's a* [<sub>N</sub> *truck driver*] (using a compound) and *She* [<sub>VP</sub> *drives big trucks*] (using the same lexical material in a verb phrase). No linguist would seriously claim that the word *truck driver* is split up or rearranged when the verb *drive* and the noun *truck* appear in a syntactic arrangement.

Likewise, there is no need to claim that in, say, *The sun heated the room up*, the word *heat up* appears in a disrupted form, as we are not dealing with *heat up* as a *word* then. All we can say is that *heat up* is a lexical item (a lexeme) whose structure remains underspecified until it appears *either* as a word *or* sometimes as syntactically combined elements. There is no paradox as long as we refrain from saying that a verb-particle combination is *basically* a word whose morphemes can also be manipulated by syntax.

Also, as long as we view the link between two allostructions as an *alternation* and not as a *derivation* turning a compound into a phrasal combination, we can uphold Lexical Integrity. When I set out to write

my paper on the Lexical Integrity principle (Cappelle 2022), my aim was to show that this principle was obviously wrong, given English verb-particle constructions (and also given numerous exceptions to the “no phrase constraint”, which forbids phrases to be used inside words – and whose very name is clearly self-defeating). However, I ended up changing my mind completely, arguing instead that the principle in fact does apply rather generally in English. It is this principle that prevents, *as a general rule*, the addition of an adjective to a noun in noun-noun compounds. That is why *She’s a big truck driver* will not be understood as ‘She’s a driver of big trucks’ and why *\*She’s a truck skilled driver* is simply ungrammatical. There are no serious cracks in the Lexical Integrity principle.

### 2.3 The role of information structure in constructions

The two allostructions of the particle placement alternation are not used completely interchangeably. As Gries (2003) demonstrated, various factors play a role in the choice of one ordering over the other. The most obvious factors have to do with the information structure of the constituents. We saw above, in Section 2.1, that ‘split’ ordering is the only one available when the direct object NP is an unstressed pronoun (compare: *\*I messed up it* vs. *I messed it up*). This fact need not be considered an unmotivated grammatical constraint: unstressed pronouns are light constituents and refer to old information. Light, discourse-old elements are known to be placed early and cliticize onto verbs (cf. French *M’as-tu vu ?* ‘Have you seen me?’).

Apart from discourse-familiarity of a constituent, there is also focus as an important information-structural factor. When the particle is focused, it has to be put after the direct object NP:

- (38) Person A: “Let's see what I could do to make my TikTok dance easy to imitate. So here, I'm holding both of my arms in front of me. Now, what's next? Should I put my arms up?” (cp. \*Should I put up my arms?)  
Person B: “No, you should bring your arms down.” (cp. \*No, you should bring down your arms.)

In this exchange, it would be ungrammatical to put the particle before the direct object NP. In Cappelle (2009a), I argued that this ordering would in fact violate three constraints: (i) the focus of a clause should preferentially come last, (ii) a discourse-old direct object NP should be put left-most in the post-verbal field, and (iii), given that the particle here acts as a predicate in what comes close to a ‘small clause’ (see Section 2.1), when aligning a ‘subject’ (i.e. the NP *my/your arms*) and its ‘predicate’ (i.e. *up* or *down*), the subject should be put first. By contrast, when the direct object NP is focused on, it can more easily be put in non-final position, as there's only constraint (namely Focus Last) being violated then:

- (39) Not only did she switch {on} the television {on}, but she switched {on} all the lights {on} as well.

A third and more elusive information-structural factor (if it *is* an information-structural one at all) has to do with whether an event participant or a situation is somehow expected. “Expected” here is not to be confused with discourse-familiar (cf. the first factor mentioned above). The referent of the direct object NP can be said to be expected when it refers to a very familiar event participant appearing in a common, everyday activity. The situation expressed by the clause can itself also be treated as expected then. It is a little-known fact, observed by Bolinger (1971: 55–7), that the ordering with the particle at the end is preferred in such cases (e.g. *drop the kids off, put the dishes away, bring the groceries in, take the trash out*). The reason is probably that there is then just one

main accent (on the syllable of the noun that receives primary stress), which lends the whole VP a relaxed intonation contour, in keeping with the contents. A great example I found and commented on in Cappelle (2009a: 170–1) is given here:

- (40) Something happened the other day that made me feel uneasy. Yet I shouldn't have felt that way! My wife had left for work and **I was hanging the washing out** to dry. A neighbour from down the way was in his backyard doing the same. 'Good day for drying', he called. 'Let's hope the rain stays away.' I had to think about what made me uneasy. Then it hit me. **Two men hanging out the washing!** When I was a kid that would never have happened. That was women's work, after all!<sup>34</sup>

The author here uses different word orderings with the same lexical items and in doing so manages to convey subtly different meanings. The discontinuous ordering (*hanging ... out*) is first chosen to represent the situation as a normal (hence expected) household routine. Reverting to the joined ordering is then meant to draw attention to the extraordinary nature of the situation. In this ordering, almost every word gets some accentuation (*Two mén hánging óut the wáshing*). This extra prosodic emphasis matches well with the aim of emphasizing the unusualness of this event (at least from a traditional, no-longer-to-be-upheld view on a division of labour between genders).

A speaker's choice of word order can thus be governed by the discourse-familiarity and focus status of the constituents (verb, NP and particle, in any combination) and be driven by the wish to convey other nuances in meaning which one might call 'pragmatic'. Many other factors can exert an influence and it could become an almost philosophical question whether, once we know all the factors, there is

---

<sup>34</sup> <https://parenting.fortotalidiots.com/49945.php>, last accessed 5 July 2023.

still a remnant of random variation (Cappelle 2009b). I don't have a definitive answer to that question, but I'm inclined to believe that there is still some free choice: the many factors that are at work may constrain our options severely, but there is often still some leeway in going for a 'less optimal' formulation.

What is the status of information-structural constraints like 'Given before New Information' or 'Focus Last'? Speakers clearly have incorporated knowledge of them in their linguistic competence. If so, are they constructions? They should be, if Construction Grammar is right about the fact that the totality of our linguistic knowledge can be captured as a network of constructions. Stefanowitsch and Gries (2002) and Cappelle (2006, 2009a) suggest that such broad principles can indeed be treated as constructions, as generalizations that emerge from language use. Specific constructions, and their even more specific instantiations ('constructs') can then inherit or fail to inherit these linear-precedence principles construed as constructions. For some of those general constructions, it will be hard to spell out what the meaning part is. The 'Heavy NP shift' construction, for instance, may just specify that a very long and complex NP is best put after shorter elements of the VP, which motivates the ordering used in this sentence, found in an article titled "Cover Story: Taking Trump Seriously" (27 May 2023):

- (41) All of which means that you should take seriously [<sub>NP</sub> the possibility that America's next president will be someone who would divide the West and delight Vladimir Putin; who accepts the results of elections only if he wins; who calls the thugs who broke into the Capitol on January 6th 2021 martyrs and wants to pardon them; who has proposed defaulting on the national debt to spite Mr Biden; and who is under multiple investigations

for breaking criminal law, to add to his civil-law rap sheet for sexual assault].<sup>35</sup>

The appropriateness of this ordering (rather than *All of which means that you should take the possibility that ... for sexual assault seriously*) is further motivated by processing principles that, with some goodwill, could also be reconceptualised as constructions: the Early Immediate Constituents principle (Hawkins 1994), by which a speaker prefers to order the constituents making up a syntactic phrase in such a way that the hearer can build a sort of syntactic tree of that phrase as soon as possible, and the Lexical Dependency Domain Minimization principle (Lohse et al. 2004), which favours keeping words that form an idiom (such as *take* and *seriously* here) as closely together as possible. The meaning or function of such principles-as-constructions would then be purely procedural.

Having arrived at the end of Chapter 2, I hope to have shown that allostructions allow us to give a place to the intuition that single lexemes can have different structural realizations, thus rehabilitating somehow the notion of ‘transformation’ in Construction Grammar without forcing us to commit ourselves to a derivational outlook. This purely *relational* approach also safeguards the Lexical Integrity principle, as a verb-particle combination used as a word (a compound, as in *I’ll* [<sub>VP</sub> [<sub>V</sub> *mess up*] *the schedule*]) is not actually *turned into* a combination with syntactically independent elements (as in *I’ll* [<sub>VP</sub> [<sub>VP</sub> [<sub>PrTP</sub> *right up*]]) – it is merely related to it. And finally, the choice of one of the allostructions rather than the (or any) other in an alternation is motivated in part by information-structural constraints and general processing efficiency principles. These should have their place in the

---

<sup>35</sup>

<https://view.e.economist.com/?qs=6a76fbba4ebf9610c65f0c77e4948038018f6538d1e68b35e93a06904be83229f00cee84bd4142326c6811b7cda291bcd3996b2bac1e86af176332994e2cb2e9ed5301b869d8b08800525e00efdb6175>, last accessed 6 July 2023.

grammar, even if it is still not entirely clear whether these can all be modelled as constructions themselves.

## Chapter 3

### Towards knowing what constructions *are*

In this summary document I have so far discussed two convictions that have been central to my research. First, as speakers of a language, we possess knowledge of *constructions* specific to that language. This was argued in Chapter 1. Constructions guide the interpretation of assemblies of lexical items. Consider this sentence, from a forum discussion about whether chickens feel cold:

- (42) Flump was the most badly off in the feather department – none on her wings, chest or back and i was fed up of seeing her cold and miserable so **i knitted her a jumper** which she wore for a short time over the winter period.<sup>36</sup> (boldface added – B.C.)

The ditransitive construction enables us to make sense of the bold-faced string, which apart from the verb contains three NPs.<sup>37</sup> In principle, several interpretations could be possible (cf. Goldberg 1995: 141), for instance one whereby poor Flump, the hen, was turned into a jumper by being knitted somehow – don't ask me how – or that Flump was forced – again, don't ask me how – to knit a jumper for the subject referent so that the subject referent, at least, was warm and

---

<sup>36</sup> <https://club.omlet.co.uk/forum/topic/9527-do-hens-feel-the-cold/page/2/>, last accessed 13 July 2023.

<sup>37</sup> For reasons of simplification, I am ignoring here the fact that the third NP also includes the relative clause starting with *which*. The considerable weight of this NP, however, may play a role in the choice of this construction over an alternative (e.g. *I knitted a jumper which ... for her*), although the relative clause could in that alternative be split from the part of the NP containing the antecedent and still appear at the end.

snug. It's because we know this construction so well that we cannot think of any other interpretation than one in which Flump, the hen, was given a jumper which the subject referent knitted for her and which was meant for her (Flump, that is) to wear. All of this cannot possibly be expressed by just the verb itself, so the 'who does what for whom' part of the interpretation comes from the structural template. One of the major achievements of Construction Grammar has been to show how such a template may differ in interpretation from alternative templates. For instance, the close paraphrase with a prepositional phrase, *I knitted a jumper for her*, lacks the strong implicature that the jumper was intended to be enjoyed by the referent of the preposition's complement. This sentence is compatible, therefore, with the interpretation that the subject referent knitted a jumper for a third party, so that the referent of *her* didn't have to knit one anymore (e.g. *My daughter was assigned a knitting project for school, but she didn't have time so I knitted a jumper for her*) (cf. Goldberg 2002: 332).

Second, I strongly believe that what we know about a language also involves knowledge of links between constructions. Chapter 2 was devoted to this idea. In the example just given, the ditransitive and its prepositional paraphrase are probably linked in cognition. These constructions can be linked as allostructions of a structurally underspecified constructeme that includes a beneficiary argument. This is not to say that the alternatives are perfectly synonymous or interchangeable: two different forms are never fully equivalent (Leclercq et Morin 2023). Apart from the subtle meaning difference just mentioned, various information-structural tendencies can exert their influence, including whether the recipient argument is given in the previous discourse and whether it is short (two factors that often go hand in hand). Language users are keenly aware of possible alternative formulations and they generally manage to pick one that finds strong motivation from more general constructions and constraints. We've seen that some constraints, but perhaps not all of them, may also be a kind of constructions.

While Construction Grammar is a very popular approach and has secured its position in the theoretical landscape, it is still in full development. For a theory that has been around for some 35 years, it is perhaps surprising that its practitioners are still not entirely sure how to count an expression or pattern as a construction (Ungerer 2023), let alone in full agreement on how to represent the meaning and form of a postulated construction in a shared notational format that these experts can all understand and use (Boas et al. to appear a). In this last and shorter chapter, I would like to identify three broad worksites for the theory.

- (i) If we include pragmatic meaning as an aspect of what we know about a construction, doesn't that yield a contradiction in terms? After all, pragmatics is often related to variable meanings arising in variable contexts, so how can this contextual meaning be codified as a constructional ingredient at all? (Cf. Section 3.1.)
- (ii) It is often claimed – and it has been implied by much of what I wrote in this summary document – that most, if not all, of what we need to know about a language is knowledge of constructions and their links. But is this really sufficient? How about bits of knowledge that are not clearly constructional? (Cf. Section 3.2.)
- (iii) More generally, what are constructions anyway? Are they patterns in the language or patterns in the mind? Aren't lexical constructions rather different from syntactic ones? And while certain constructions are packed with meaning, aren't there also constructions that are less so, or not at all? (Cf. Section 3.3.)

### 3.1 Being clear on ‘pragmatics’ and on ‘context’

Some constructions have more ‘meaning’ than is generally acknowledged by linguists taking a formal semantic approach. In several of my publications, both single- and co-authored ones, I have taken pragmatic aspects of constructions seriously (e.g. Cappelle 2011, Cappelle, Dugas et Tobin 2015, Cappelle et Depraetere 2016a, Cappelle 2017, Cappelle 2020a, Depraetere et Cappelle 2023). I am, of course, not the only Construction Grammarian dealing with the pragmatics of constructions (see Foolen (2023) for a recent overview of efforts in this domain). Sommerer (2023), to give just one concrete recent example, gives an adequate analysis of pleonastic constructions such as [*Sweetheart, I understand.*] *If you have to go, you have to go* or [*What a sickly little bunch of violets.*] *When I buy flowers, I buy flowers*, which are semantically tautological and whose pragmatic functions are what really matters.<sup>38</sup> The first example conveys acceptance, while the second “expresses that the speaker prefers a rich, beautiful, representative, prototypical bunch of flowers and not a small, cheap, sickly bunch” (Sommerer 2023: 15) – a nice example of what Legallois and François (2012) call ‘ethical expressivity’, where the speaker puts herself on the stage for image-building and self-promotion purposes (cf. Section 1.2). Two further pragmatic values are distinguished, alongside acceptance and prototypicality: indifference (as in *It is an investment, and if we lose it,*

---

<sup>38</sup> See also Wierzbicka (1987) for different pragmatic – but she calls them semantic – values of various tautological constructions, of the type *War is war* (“a ‘sober’ attitude toward complex human activities”, p. 105), *A deal is a deal* (“obligation”, p. 107), *kids are kids* (“tolerance for human nature”, p. 106) or *Boys will be boys* (in addition to tolerance, “immutability of the phenomenon ... caused by the wilful and uncontrollable spontaneity of the specified kind of human being”, p. 107). “Indifference”, one of the values of the pleonastic conditionals Sommerer mentions is also one of the possible interpretations: “*Neighbors are neighbors* can be used as an expression of indifference, in response to the question *Do you like your new neighbors?*” (p. 108). Wierzbicka adds, though, that “the sentence *My neighbors are my neighbors* conveys some sense of obligation (perhaps, one must help one’s neighbors, or one must be loyal to one’s neighbors)” (ibid.).

*we lose it. [There are more important things]), and factuality, mixed with certainty and irreversibility (as in [I don't know why you need an excuse.] If you lost, you lost). Sommerer also distinguishes discursive properties of the construction, namely that it belongs to the informal, conversational genre and is backward-pointing and reactive. (Perhaps the West-Flemish constructions with *dè* (Chapter 1, Section 1.2) will come to mind to the reader as constructions with similar interactional values.)*

In the publications mentioned above, a distinction is made systematically between semantic and pragmatic properties of constructions. A construction's semantics relates to truth-conditional information. Consider the exchange in (43):

- (43) A: Fifi died.  
B: Oh no! Not Fifi!

In Cappelle (2021b), I claim that, semantically speaking, the second fragment in speaker B's response requires us to identify a background entailment of A's utterance, namely that 'some entity died' and replace 'some entity' in that proposition by the contrasting argument *Fifi* and reverse truth value of the resulting proposition: 'not(Fifi died)'. If the proposition 'some entity died' is a true one, then the proposition 'Fifi died' is a false one.

Of course, the pragmatic intention of this fragment goes far beyond a simple denial of 'Fifi was the one that died'. If there is no reason to assume that B doesn't believe that A spoke truthfully, B's exclamation will immediately be understood as giving expression to an intense emotion, such as shock or grief. (Sure enough, this emotion may be either genuine or feigned, but that is beside the issue.) Adopting imagery proposed by Morgan (1977), we can say that this part of the interpretation is 'short-circuited', in the sense that speaker A doesn't

have to go through a complex sequence of interpretational steps involving Gricean pragmatics but instead directly accesses pragmatic meaning conventionally associated with the *Not X!* construction (Cappelle 2021b: 70). This pragmatic information can thus be seen as part of the functional pole of the construction.

Many more sentential constructions come with one or more ‘baked-in’ pragmatic values. As hinted at above, this may seem to run counter to a conception of pragmatics as the study of how meaning varies in different contexts. The problem is that ‘pragmatic(s)’ as a term is used for many different notions. ‘Pragmatic’ is commonly understood in the sense of ‘co-text-dependent’ or ‘situation-dependent’. In the example above, however, ‘pragmatic’ was meant to refer simply to non-truth-conditional meaning. Such meaning can either be inferred by means of reasoning processes (and then it is also pragmatic in the common sense) or conventionally associated with a linguistic form.

An example will elucidate the different interpretations of ‘pragmatic(s)’ (see Depraetere and Cappelle 2023: 44–51 for a similar analysis of the well-known example *Can you open the window?*):

(44) If I could just say a few words...

This sentence fragment comes with the short-circuited *non-truth-conditional* meaning that the speaker makes a request (namely, to take the floor). This is a pragmatic aspect of the interpretation, contrasting with the *truth-conditional* – and, as I’ll point out again below, equally short-circuited – disambiguation of *could* as relating to permission rather than, say, ability. Indeed, making a request is not something that can be considered true or false (#*Yes, you’re making a request*), while a proposition can be true or false depending on the precise determination of the meaning of a possibility modal (A: *Lisa can swim.* – B: *Well, yes, she’s able to, but no, she’s not allowed to*). That there is ambiguity in the

meaning of *can* and *could* and not just vagueness, furthermore, is clear from the fact that there is a zeugmatic effect if we cross readings in, for instance, *Bart can swim and so can Lisa*: this sentence is not fully appropriate when it is meant to say that one of the subject referents has learned to swim while the other is given permission to swim (but may not have learned yet to swim); see Depraetere and Cappelle (2023: 37–40) for some discussion of ambiguity tests applied to modals.

Now, the disambiguation of *could* is also ‘pragmatic’, in the different sense of involving co-text: *could* can have a wide range of possibility meanings (e.g., ability, opportunity, permission, epistemic possibility – cf. Depraetere and Reed (2011)), but within the fairly standard sequence *If I could just say a few words...* (with variations like *If I could just add a few things*), the general meaning of possibility is saturated with the specific value permission. By the way, the high conventionality of this sequence is why this disambiguation is also short-circuited. This is clear from the humour that arises when the speaker embeds the fragment in a sentence in which *could* expresses ability after all (as in *Ladies and gentlemen, if I could just say a few words... I’d be a better public speaker*, as uttered by Homer Simpson in one of several instances where the script writers make characters use idioms non-idiomatically; see Cappelle and Depraetere (2016a) for discussion).<sup>39</sup>

Finally, the interpretation that the sentence is used, as in Homer Simpson’s case above (set at garden party), to initiate a celebration

---

<sup>39</sup> A similar view is expressed by Patard (2017) with respect to the conditional (i.e. past future) tense in French, which she demonstrates has different interpretations depending on the grammatical construction in which it is embedded. In English, too, the conditional differs is understood differently based on the environment it is used within. Thus, in *Mary said John would be present at the party*, we assign a different (preferred) interpretation to *would be* than we do in *If he could drive a car, John would be present at the party*. In fact, there’s a two-way influencing: not just from the modal in the protasis to the conditional in the apodosis, but also in the reverse direction. That is why in the example from the main text, *If I could say a few words* gets reinterpreted (shifting from a permission-demanding, floor-taking formula to a purely hypothetical proposition) when it is followed by a main clause with a conditional tense.

speech and not to interrupt a colleague dominating a meeting is another pragmatic aspect of meaning, this time based on the situational context. This aspect is not short-circuited. However, an exemplar-based approach would predict that the more often this sequence is used to take the floor to give a speech at a reception, the more likely it is that even this highly situation-based aspect of interpretation gets to be associated with this formula, becoming a convention.

As will have transpired from this brief discussion, Construction Grammarians will have to be careful to make clear distinctions between information that is truth-conditional and information that is not (the latter being 'pragmatic' in one sense) and between conventionalized interpretations and inferred interpretations (the latter being 'pragmatic' in another sense).

It will also be important to be precise on what is meant by the ubiquitous but vague word 'context'. Does this refer to the words around a lexical item? In some cases, as for *could* in (44), this 'context' may in fact be a stored sequence – 'context' is then better called 'construction', in a sense of the latter term permitted by a usage-based outlook. Or does 'context' refer to 'co-text', that is, to neighbouring words that do not form a standard sequence, but that help in narrowing down the range of meanings of that lexical item? Or to the situational setting, which includes non-linguistic cues for interpretation? Or to the kind of genre, register or regional variety where the construction is used appropriately? Developing a precise terminological toolbox will be key to making progress in Construction Grammar research that focuses on constructions whose proper description involves reference to discourse phenomena (reactions in dialogue, floor-taking, text structuring, and so on).

## 3.2 Giving syntax its due

Construction Grammar has vocally opposed all approaches that treat syntax as an autonomous module. Specifically, it has rejected research in the Chomskyan tradition whereby sentences are generated through a set of abstract syntactic rules, and the meaning is derived separately through semantic rules. Often, the rejection of such work is justified, as it has opened our eyes to the existence of structures as essentially meaningful units. This view has crystallized to the crucial idea that much – or as Construction Grammar would say, *all* – of our knowledge of grammar can be represented as a ‘constructi-con’ (Jurafsky 1992) – as a structured network of units that have a form side and that are at the same time meaningful. One might wonder, though, whether there may not be some sense in decoupling syntax from semantics in some cases or, at least, in occasionally thinking about syntax in *non-constructional* terms.

In Chapter 2, Section 2.1, I slightly mocked Kayne’s (1998) derivation of *John invited no strangers in* into *John invited no strangers in*, superficially the exact same sentence, but in fact a string in which several portions have undergone movement. Now, Kayne (1998) will certainly have had good reasons for moving a negative NP, reasons which had to do with his interesting earlier observation (Kayne 1981) that (45), with a present subjunctive (see again Chapter 1, Section 1.2, for this construction), is ambiguous:

- (45) She has requested that they read not a single linguistics book.  
(Kayne 1998 : 128)

This sentence is ambiguous between a narrow-scope and a wide-scope reading for the negation. On a narrow-scope reading, what is explicitly requested is that not a single linguistics book be put on the reading

list. On a wide-scope reading, which is facilitated by an introduction like *In all these years, ...*, the subject referent has not made any request for the reading of any linguistics book. Kayne (1981, 1998) develops an account for why a related sentence, in (46), where the negative NP appears in the subject position of the embedded clause, can receive the narrow-scope reading easily, but the wide-scope reading (where no request was made) is practically unavailable:

- (46) She has requested that not a single linguistics book be read.

The difference in interpretational possibilities between (45) and (46) is linked by Kayne to a more general asymmetry between objects and subjects, such as between (47) and (48), a well-known contrast in the generative-grammar literature, early discussions of which are Bresnan (1977) and Chomsky and Lasnik (1977):

- (47) Who do you believe that Mary likes most?

- (48) \*Who do you believe that left first?

A *Wh*-constituent can be in sentence-initial position if it is connected to a 'gap' in direct object position, but not with a 'gap' in subject position, at least not when the subclause starts with a complementizer. In (46), where the negative NP appears in subject position of the embedded clause, it cannot move out of this position to occupy a position in the matrix clause. Details do not matter here, but from what I understand, this movement was not real but a matter of interpretation in Kayne (1981) – it was 'covert', happening only in Logical Form, one of the modules alongside Deep Structure, Surface Structure and Phonological Form – but it was reanalysed in Kayne (1998) as happening overtly, mixed in with other overt movements, as shown in Figures 6 and 7 in Section 2.1.

That the difference between (45) and (46) is one not just of form but also of meaning counters a stubborn prejudice against generative grammar held by researchers working within more functional or cognitive approaches to grammar, namely that generative grammarians only focus on syntactic well-formedness and disregard semantic subtleties between alternative ways of putting things. This opinion has probably fuelled by Chomsky's (1957) 'grammatical' *colorless green ideas* example, by which he showed that a sentence may be structurally well-formed without having any meaning. However, generative linguistics actually *is* deeply concerned with meaning. It is precisely semantic considerations of the type made by Kayne (1981, 1998) and by Klima (1964: 285), who first noted the ambiguity of *I will force you to marry no one*, that has spawned a fecund literature on the mechanisms that can account for them.

I do not think Construction Grammar has adequately dealt with all the intriguing linguistic observations dug up by its main 'rival' theory. In Cappelle (2013: 265) I discussed a similar subject-object asymmetry with respect to the English comparative correlative construction (see Hoffmann 2019 for a book-length discussion of this construction):

- (49) a. This is the kind of song which, the more often you listen to (it), the more you like (it).  
 b. This is the kind of song which, the more often you listen to (it), the better \*(it) sounds. [leaving out *it* before *sounds* would be quite unacceptable]<sup>40</sup>

---

<sup>40</sup> The unacceptability of a subject gap in the second conjunct is not due to the fact that *it* (or a gap instead) has the function of object (of a preposition) in the first conjunct. Note that \**This is the kind of song which, the more it gets airplay, the better sounds* is equally degraded. Also, if the first conjunct does not contain a pronoun or gap linked with the antecedent, an anaphoric direct object can still appear as a gap in the second conjunct, but not an anaphoric subject:

Construction Grammar may be able to stipulate that the grammatical function of a relative pronoun (such as *which* in (49a-b)) can be linked with a 'gap' functioning as a direct object (*you like \_\_\_*) but not as a subject (*\_\_\_ sounds*) in the second clause of a comparative correlative. Yet, such a stipulation cannot compete with the sort of broader principles or constraints that generative linguists propose. In fact, it is not fully satisfying for a number of (related) reasons.

First, as just intimated, it fails to capture the similarity in contrast between (49a)/(49b) and (47)/(48) (not to mention (45)/(46)). There is a generalization here at a level that Construction Grammarians usually do not concern themselves with, as it lacks sufficiently recognizable or identifiable substance in terms of form and meaning.

Second, stipulating this constraint as a property of the comparative correlative in relative clauses would suggest that the possibility of (49a) and the impossibility of (49b) is knowledge that emerged from exposure to data. However, one might wonder if this is plausible, given that the comparative correlative is one of the more marginal constructions in English and that its occurrence in a relative clause is perhaps too rare an event for such fine details to be learnable.<sup>41</sup> These are examples for which even large linguistic corpora do not contain many examples, though, perplexingly, intuitions about (49a-b) are strong even for a non-native speaker like the present author.

- 
- (i) a. This is the kind of song which, the more you're feeling lonely,  
the more you want to hear (it).  
b. This is the kind of song which, the more you're feeling lonely,  
the more \*(it) comforts you.

<sup>41</sup> In this case, we cannot say, I think, that the combination is rare and *therefore* gets noticed and will be remembered, making it learnable. It is true that some rare usage events can be conspicuous precisely because they are unexpected and salient. This is so for certain extravagant combinations (see Cappelle 2010 for an example). However, the use of a comparative correlative in a relative environment, though rare, lacks something of the playful, deliberately creative or transgressive to really arrest the attention.

To get an idea of just how rare this configuration is, I ran a search for it in the enTenTen21 corpus, available via SketchEngine.<sup>42</sup> The search yielded seventy hits. After weeding out noise – most occurrences had *in which* (e.g., *All told, this is a situation in which the more we know, the less we know*) – I retained only ten and five examples with *which* corresponding to a subject and to a direct object, respectively, in the second conjunct. In nine out of the ten cases with *which* linked to a subject, that subject was a resumptive pronoun (e.g. *... it produces a result which, the more I think about it, the less intuitive it seems*) and in only one case, using rather stilted language, does it appear as a ‘gap’ (*By no means let the eyes of our heart be darkened by the smoke of elation, which the more it rises, the more rapidly    vanishes away*). In three out of the five object-linked cases, the object appeared as a ‘gap’ (e.g. *Overall, I like the book better than Sibley’s guide, which the more I review, the less I like*) and in two, it was a resumptive pronoun (e.g. *Used this to practice on the new Final Cut, which, the more I use the more I dislike it*). The subject-object asymmetry noted above is thus confirmed. Yet, the enTenTen21 corpus contains over 52 billion words, which is more than 100 times larger than the number of words spoken by an individual throughout their entire life.<sup>43</sup> It therefore appears quite improbable

---

<sup>42</sup> This is the search query I used, formulated in Corpus Query Language (CQL):

- (i) [lemma="which"] [lemma=","]? [lemma="the"] [lemma="more" | lemma="less"] [1,4] [lemma=","]? [lemma="the"] [lemma="more" | lemma="less"] [1,4] </s> within <s>

With this query, I aimed to retrieve all instance of *which* optionally followed by a comma, then *the more/less*, then one to four words with an optional comma after it, then again *the more/less*, followed again by one to four words. I asked for the string to appear at the end of a sentence and also within a single sentence. This search is, admittedly, fairly specific and therefore does not recall all occurrences of a comparative correlative appearing inside a relative clause.

<sup>43</sup> A very rough estimate of the number of words spoken in one’s life is 410,000,000, based on an assumed average number of 16,000 words per day (Mehl et al. 2007) and an average lifespan of 70 years:

that one could pick up on this asymmetry on the basis of the behaviour of the comparative correlative construction in relative clauses itself.

Third, even assuming that it *can* be learned from input data about this and other constructions in English, we would have to explain why quite the same difference happens to be found in a different language such as French:<sup>44</sup>

- (50) a. ... c'est le genre de chanson que plus j'entends, plus je vais apprécier.<sup>45</sup> [≈ (49a)]  
b. \*... c'est le genre de chanson qui plus tu es familier avec ce style, plus te donne de la satisfaction.  
'It's the kind of song which the more familiar you are with that genre, the more it gives you satisfaction.'  
[resumptive pronoun added to make the translation acceptable]

Construction Grammarians typically do not even want to consider language-general principles (as these remind them of universal grammar, a rejected concept), unless these principles have to do with efficiency of processing. However, it is not immediately clear why an object gap would be easier to process than a subject gap.

- 
- (i) 16,000 words/day \* 365 days/year \* 70 years ≈ 410,000,000 words

Please note that this estimate is based on averages and may vary significantly from person to person depending on various factors such as the level of verbal activity and the actual lifespan.

<sup>44</sup> One difference is that French uses different forms of the relative pronoun depending on the function of its related 'gap' in the subclause: *qui* for a subject gap, *que* for an object gap.

<sup>45</sup> <http://ritualscan2.free.fr/viewtopic.php?f=18&t=1390>, last accessed 23 July 2023.

Fourth, the stipulation would miss out on a further generalization, namely that a subject gap *would* be fully acceptable when it appears in an embedded declarative clause without the subordinator *that*:

- (51) It'd be like having a continuous orgasm for weeks on end  
(which<sub>i</sub> the more I think about, the more [I'm realizing  
[  <sub>i</sub> isn't as... orgasmic as it sounds]]).  
(Cappelle 2013: 266)

That this (attested) sentence is possible is reminiscent of the possibility to have an antecedent linked with a subject gap in a relative clause with a zero-relativizer as long as that relative clause is itself embedded in a declarative clause (without *that*):

- (52) a. \*I want a car<sub>i</sub> [  <sub>i</sub> is safe].  
b. I want a car<sub>i</sub> [I know [  <sub>i</sub> is safe]].  
(Huddleston and Pullum 2002: 1047)

Construction Grammar would be a better theory than it is at present if it managed to account for such data in a way that overcame these issues. With corpus linguistics being the preferred approach for many Construction Grammarians, hardly any research is done into broad, abstract syntactic constraints, simply because these cannot straightforwardly be demonstrated to exist with the help of the kind of search queries we use for ordinary lexico-grammatical patterns. These constraints appear across different constructional templates and can therefore easily fail to be noticed, but they are undeniably part of speakers' cognition and should therefore be given the attention they deserve.

### 3.3 Accepting either that not all constructions are meaningful or that the grammar network has other stuff

Maybe, for ordinary working grammarians, to adopt a term used by Fillmore (1970), research into all the knowledge that speakers of a language possess and use to judge the acceptability of sentences is just too ambitious a goal to ever achieve. The best we may do is, when we describe a particular construction, is refrain from stating as idiosyncratic properties of it what we, with a combination of luck, open-mindedness and knowledgeability, might more appropriately attribute to independently existing schemas.

‘More appropriately’ here is a qualification that presupposes (i) that, as in our example of the subject-object asymmetry (Section 3.2), the fact to be stated can hardly be known by speakers on the basis of its appearance in just the construction itself and (ii) that we are still committed to seeing constructions as units of grammatical information stored in cognition. I think this cognitive commitment is important. However, constructionist researchers should be humble enough to acknowledge that in their everyday practice of constructional identification and description, they do not fully live up to the goal they have set, for themselves and for the theory they adhere to, of representing speakers’ knowledge of language. After all, it is notoriously hard to state at what level of generality speakers store information (see, e.g., Gries 2011, Hampe 2014, Levshina and Heylen 2014, Zeschel and Proost 2019, Romain 2022), and different speakers may also store general schemas with different strengths of entrenchment (Schmid et al. 2021).

Exemplar theory in linguistics (e.g., Bybee 2001, Pierrehumbert 2001; Kaplan 2017 for an overview) posits that language processing and learning are influenced by storing specific instances (exemplars) of linguistic experiences. This theory holds that language users draw upon these remembered exemplars, packed with details regarding the

non-linguistic setting in which they were encountered. This theoretical perspective, however, does not dispense with generalizations of words and other linguistic units, which get abstracted from the typical characteristics of the clusters of exemplars. Exemplar theory may be empirically correct, but it makes it hard in practice for a Construction Grammarian to decide how and where to identify constructions. Surely, not every string ever uttered should be included in the Constructi-con of a language?

A refreshingly simple definition of ‘construction’ has recently been proposed by Haspelmath (2023):

- (53) A construction is a conventional schema for creating or motivating well-formed expressions in which there is at least one open slot that can be filled by one of several expressions that belong to the same form-class.

(Haspelmath 2023: 1)

Haspelmath hastens to point out that this definition “does not make reference to knowledge (or mental storage) of languages and is thus to be understood as relating primarily to linguistic conventions” (ibid.). Is this a bold move away from seeing constructions as mental entities, as pieces of stored linguistic knowledge, but thereby also a way of giving up on the promise and status of linguistics as a cognitive science? Or is it just a pragmatic definition that ordinary working grammarians may find corresponds best to what they *actually* employ, in spite of the grand claims of the theory they work in? In any case, many Construction Grammarians, apart from those adopting Sign-Based Construction Grammar (cf. Boas and Sag 2012), feel strongly about the view that constructions have real cognitive status (for surveys, see Butler and González-García 2014 : 152, 164 ; Boas, Leino and Lyngfelt to appear b).

Apart from no longer making reference to cognition, Haspelmath's definition also excludes monomorphemic words as well as fully formed lexical items (whether they are words or word sequences). In addition, morphemes as such (not morphological schemas containing one) are also excluded. There is, in other words, no longer a lexicon-syntax continuum on this definition. It's no longer "constructions all the way down" (as many Construction Grammarians, I suspect, understand Goldberg's (2003: 223) famous dictum, namely picturing a continuum with at the top maximally open constructions and at the bottom and maximally filled-in ones). The items that lack an open slot and that construction grammarians would like to call 'constructions', too, had better be called 'inventorial items', Haspelmath (2023) suggests, to be included in the 'inventorium' of a language.

Perhaps the most striking absence from Haspelmath's simple definition is any reference to meaning or pragmatics. Does he want to imply that these aspects are not necessary ingredients of constructions? Indeed he does: "it seems clear that the key constructionist ideas [of representational uniformity between words and rules and of meaningful syntax] are better stated if they are not bound up with the definition of the term *construction*" (Haspelmath 2023: 11)

There is a growing tendency, even – or especially – among Construction Grammarians, for linguistic information to be modelled as nodes in networks (e.g., Diessel 2019, 2023, Schmid 2020, Hilpert and Flach, Trousdale 2023), without those nodes being seen as constructions understood in the "traditional" Construction-Grammar sense of stored form-function units (in other words, as symbols or signs). Gone seem to be constructions as dense units housing phonological, morphosyntactic, semantic, and, where relevant, prosodic, pragmatic, discursive, and regional or sociolinguistic information. Rather, they are being broken up and the individual pieces of information are connected with association links, an idea that aligns with the principles of connectionist models in cognitive science (Rumelhart, McClelland and

the PDP Research Group 1986). Of course, we may still discern “constructions” in that network when a form is connected, via a symbolic association link, to a particular meaning. Constructions are thus back to being epiphenomena: they exist only when we connect the dots, in a way similar to recognizing a constellation like the Big Dipper in the night sky.

In such a network-based conception of language, where constructions are no longer basic units, there may not always be a symbolic links between a form node and a meaning node. It is telling, in this respect, that Diessel (2023), in his recent book on the construction, brings up the concept of schemas, of which he says:

“A schema is a conceptual template with holistic properties that can combine a particular structure with meaning (as in the case of schematic constructions), but a schema can also represent a purely formal or purely semantic pattern.” (Diessel 2023: 13)

Not all schemas, in other words, are necessarily meaningful. Schemas regulating word order (stating that in English, for instance, a verb standardly comes before its complements) seem to be an example. Also, there may be schematic meanings, apparently, that exist independently of any linguistic forms that carry those meanings. While it may not be entirely clear what Diessel here means by a purely semantic pattern, likely candidates are broad pragmatic illocutionary-force meanings like ‘request’ or ‘instruction’ or ‘invitation’ that can be inherited by so many different formulations, with so many different structures and lexical items, that these functions are most conveniently represented as ‘outside’ the constructions that share any of them (Cappelle and Fagundes Travassos 2022).

All this means that either we abandon, as Haspelmath does, the requirement that constructions, by definition, contain meaning, or we still see all constructions as inherently meaningful but, following

Diessel's example, let go of the constructionist statement that all our knowledge of language can be equated with our knowledge of constructions and of the links between them.

Real progress in our field can be made only if we are open to the possibility that we have been wrong about certain claims. Our theory of grammar is far from completely finished. It is still in construction. This is nothing short of exciting.

## Conclusion and some final reflections on method: *Easy does it*

In this synthesis document, I have argued for a constructionist view of grammatical knowledge. Speakers of a language know constructions, which can help in getting at the desired meaning of a word. Words, indeed, may have construction-specific meanings.

Moreover, I have defended the view that constructions are linked not just vertically (from general to more specific) but also horizontally (when they have roughly similar meanings falling under a single more general node). This does not force us to accept full equivalence, as the ‘allostructions’ can have different information-structural properties. The underspecification of the mother node, or the ‘constructeme’, allows us to hold on to the principle of Lexical Integrity.

The work of the practitioner of Construction Grammar is far from finished. I have identified some areas where more work needs to be done. The pragmatics of constructions needs to be taken seriously, and work on this domain needs more terminological clarity and sophistication. More controversially, perhaps, the same is true of syntax, and it may have to be recognized that not all of syntax is meaningful. This, in turn, forces us to think more clearly about the status of constructions and about whether, if we require them to be meaningful, we may not have to abandon the view that all of our grammatical knowledge is construction-based.

I would like to offer, finally, some reflections on how to proceed methodologically. Linguists are pampered these days with incredibly large corpora, some of which, as we noted in passing in this document, exceed the number of words spoken by a single person by several orders of magnitude. We have the possibility to uncover patterns of usage in just a few clicks. In this concluding section, I would like to argue

that harnessing the power of large data can definitely be useful but that corpus-driven research of the kind made possible now is not the only way forward.

To begin with an area where large corpora can be of some use, I believe usage-based Construction Grammar has a vital role to play in accounting for syntactic phenomena that have been investigated intensely by generative linguistics. One such phenomenon, to give a concrete example, is subextraction, a kind of long-distance dependency between an interrogative constituent or a relative pronoun (which could be zero) and a ‘gap’ located within a constituent embedded inside another. We can use a large corpus to ‘mine’ real-life examples, rather than muse about artificial, constructed ones like *Which actress did you see a picture of?*, and take the corpus output to see tendencies previously overlooked or ill understood.

It turns out that many examples can be found where the noun phrase from which another is extracted is part of a support verb construction or another phraseological unit, such as *express an interest in*, *want no part of* and *like the sound of*. Hitherto underexplored factors in the acceptability of subextraction are relations of virtual synonymy between support verbs and simple verbs (though for a comment on this, see Van Valin 2005: 289) and the fuzziness of constituent boundaries (but see Bach and Horn 1976, Chomsky 1977). Consider the following corpus-attested examples and constructed contrasting examples, which, although they are similar in structure, are unacceptable (or less acceptable):

- (54) a. What aircraft was the first that you’ve taken a picture of? (enTenTen21)  
b. ??What aircraft was the first that you’ve shaken a polaroid of?

- (55) a. Sounds like you're assuming something you don't know the first thing about. (enTenTen21)  
 b. ?Looks like you're consuming something you (don't) know the horror stories about.

In (54a), *take a picture of* is synonymous with the verb *photograph*, and the full naturalness of *What aircraft was the first that you've photographed?* may help in rendering the subextraction acceptable. No simple verb is synonymous with *shake a polaroid of*, which is probably why the subextraction in (54b) is considerably less acceptable. In (55a), *the first thing* is roughly synonymous with *anything* or, with some loss of strength, with *much*. Such a quantifier can strictly speaking be analysed as the head of an NP (e.g. [*Much about the civilization*] *is still unknown*), but it is often detached from its right branch (e.g. [*Much*] *is still unknown* [*about the civilization*]). Again, this could play a role in the acceptability of this sentence. In (55b), *the horror stories* doesn't have a pronominal synonym and would not be detached from its right branch (e.g. \**[The horror stories] are well known* [*about this food*]). This may make it comparatively harder to extract the complement of *about*.

The study into subextraction by Chaves and King (2019) is, to my knowledge, an exception in using corpus data (from COCA), alongside a heavier reliance on acceptability data. Using one of the enTenTen corpora would increase the amount of realistic data. A fairly well-targeted search query yields 24,330 strings from enTenTen21.<sup>46</sup> One might consider testing the hypotheses alluded to above by comparing a subset of the most frequent strings with a subset of hapax

---

<sup>46</sup> This is the query, formulated in CQL: [lemma="something" | lemma="someone" | lemma="person" | lemma="that" | lemma="which" | lemma = "who"] [lemma="which" | lemma="that" | lemma="who"]? [tag="N.\*" | tag="PP.?" ] [tag="V.\*"]? [tag="RB.?" ]? [tag="VV.\*"] [tag="DT"] [tag="J.\*"]? [tag="N.\*"] [tag="IN"] [lemma="."] </s> within <s/>. Some noise is present in the output, such as (*Think about the*) *person you are buying a gift for* or (*We must ... care about the other living species*) *that we share this planet with*.

strings. The problem, though, is that a corpus is rather ill-suited to discover impossibilities.<sup>47</sup> Except for some rare true performance errors, corpora simply do not contain any asterisked sentences. Even one-off occurrences are still motivated by a certain communicative need. The examples in (56a-c) are hapax legomena retrieved by the search query. Despite the rarity of the relevant strings, these examples seem much more natural than (54b) and (55b) above.

- (56) a. ... pave the way for him to become prime minister, something that Gautam has long expressed a desire for.  
b. However, we believe it's something we have built a tremendous expertise in.  
c. Back in the early 2000's, there was a show on Comedy Central that we didn't miss an episode of.

Observe that it's easy to provide short rough paraphrases for the relative clauses in such a way that there is no longer extraction from an NP within an NP:

- (57) a. ... something that Gautam has long openly desired.  
b. ... it's something we are very good at.  
c. ... a show on Comedy Central that we watched every day.

So, perhaps, as noted, this easy paraphrasability is what makes the related subextraction cases easy to process. Examples of the type in (54b) and (55b) may simply have no chance of appearing in a corpus, even a very large one.

---

<sup>47</sup> Of course, a large corpus can give us *indirect* insight into ungrammatical patterns, when there appear to be no occurrences at all of strings that could reasonably be expected to occur.

A corpus search query, no matter how well formulated, may suffer from a lack of precision (retrieving too much noise) or from too low recall (missing relevant examples). In addition, the search output from a large corpora can easily be overwhelming, even if it is generally possible to take smaller representative samples. It can often be fruitful to use a smaller ‘corpus’ – a single sufficiently long text, really – and use this for one’s (usually preliminary) research. Laporte (2022) recently went through the first Harry Potter book (*Harry Potter and the Philosopher’s Stone*) to retrieve by hand all the occurrences in it of the caused motion construction. This yielded over five hundred instances, which were annotated with respect to the verbs used and the senses of the construction posited in the literature. Moreover, metaphorical uses among the retrieved instances were submitted to more qualitative analysis.

I am highly sympathetic to this kind of slower method. For my own research purposes, I have sometimes adopted a similar approach. For instance, for the research reported in Cappelle (2011b), I manually collected examples of quite extreme long-distance constructions that can be found in the novel *Freedom* by Jonathan Franzen. Some of them are given here:

- (58) a. (...) he developed an encyclopedic familiarity with the urban music [that [his parents were at pains [to protect his preteen ears [from \_\_\_\_ ]]]].
- b. (...) tangled bed sheets [that [it was interesting and somehow not unpleasant [to think [that Eliza had been vigorously erased [in \_\_\_\_ ]]]]].
- c. (...) you’ve been kinder to me [than [I ever thought [I deserved [to have someone [be \_\_\_\_ ]]]]].

- d. (...) his own rooms were still full of Patty's traces, [which [she'd given him [no instructions [for [dealing [with \_\_\_ ]]]]]].
  - e. (...) making exactly those coffee drinks [Ø [she'd once ridiculed [the idea [of [making \_\_\_ ]]]]].
- (Jonathan Franzen, 2010. *Freedom*. London: Fourth Estate, pp. 9, 103, 462, 474, 510)

It is very hard to retrieve such examples automatically from a corpus with one or more queries. Collecting them in the work of an author who, once one starts reading their work, one soon notices uses them a lot can be a good start for an analysis, which can (and perhaps should) always be complemented by more targeted corpus queries. In other studies, I have used *Le petit prince* by Antoine de Saint-Exupéry and its translation into English (Cappelle and Looock 2017) and *The Witches* by Roald Dahl, and its translations into Dutch and French (Cappelle 2020b).

In Cappelle (submitted), I looked at editorials from *The Economist*, which were scanned manually for imperatives and fragments, two constructions one would not immediately expect in quite formal, carefully edited prose. Considering the whole text allowed me to identify a use of fragments and imperatives that connects the first and the second paragraph in what could be called the 'viewpoint-correcting-correcting construction', some instances of which can informally be represented as follows:

- (59) Paragraph 1 [accepted wisdom or a situation that raises the reader's hopes about something]  
 {*Think again. / Don't count on it. / Fat chance. / Not anymore.*} Rest of paragraph 2 [reason(s) why it is wrong to think what paragraph 1 suggested]

Too often in grammar research, the sentence is treated as the largest unit of analysis. Discourse may be reduced, for instance, to a span of words afforded by the corpus search interface or to a number of metadata (genre, regional variety, etc.) that may play a role in favouring or disfavouring a particular linguistic option in a case of variation. We should not just pay lip service to discourse but embrace it.

Using large corpora to focus on just one or two patterns of interest is fine. However, there comes a point where we need to evaluate whether the constructions we have collectively identified are sufficient to account for any ordinary sentence we come across. Boas (submitted) offers a methodology, represented in a flowchart, that can guide researchers in compiling a constructi-con step by step. He relies on Goldberg's (1995: 4) well-known definition, which requires construction candidates to have something idiosyncratic if they are to be included in the constructi-con. The proposal is to work one's way through a text, one sentence at a time, and check whether each sentence thus encountered is licensed by constructions already present in the repository. If a sentence cannot be accounted for, the researcher should introduce a new construction. The initial description of this construction needs to be fleshed out with annotations of additional examples retrieved from a larger corpus. In collaboration with colleagues, Boas invites leading Construction Grammarians to undertake a comprehensive analysis of all the constructions within a single sentence, considering their interactions (Boas, Leino and Lyngfelt, to appear b).

Boas and Cappelle (2024), taking a more pedagogical perspective, also undertake a full constructional analysis of just the opening sentence of the above-mentioned first book of the Harry Potter series:

- (60) Mr. and Mrs. Dursley, of number four Privet Drive, were proud to say that they were perfectly normal, thank you very much.  
(J. K. Rowling. 1997. *Harry Potter and the Philosopher's Stone*. London: Bloomsbury, p. 7)

Several dozens of constructions are combined to form just this sentence. Some of them are familiar as they belong to 'core' grammar, such as the construction [NP *BE* AdjP [*to* VP]], where the subject (the NP) feels something (a sense of satisfaction, accomplishment, or another kind of emotion expressed in the AdjP) about engaging in the action described by the VP – or by the infinitive clause, if one so desires to label it.<sup>48, 49</sup> Other constructions have probably not been described yet, such as the construction [N<sub>proper; person</sub>, *of* N<sub>proper; street address</sub>]N<sub>proper; person</sub>, which links a person (or persons) with a street address. How a street address such as *number four Privet Drive* is formed exactly is probably also new constructicographical terrain.

The use of utterance-final *thank you very much* in (60) also requires – in line with what has been defended in the present document – a great deal of pragmatic description, with an eye for the subject referents' dismissive or defensive attitude with respect to an implicit claim to the contrary. Moreover, this use of *thank you very much* may receive a somewhat different prosodic contour (namely, with a fully

---

<sup>48</sup> The VP analysis is possible if *to* is treated as an auxiliary, as it is by some linguists. See for instance Kim and Michaelis (2020 : 36).

<sup>49</sup> The internal constituency of the construction is not so straightforward. On the one hand, the *to* + VP part can be detached from the AdjP (e.g. *We are very proud, standing here today, to be able to announce a significant milestone in our journey*), suggesting that it remains outside the AdjP. On the other hand, we cannot replace the AdjP, without the *to* + VP part, by a proform (e.g. *\*Our rivals are proud to report stable performance but we are so to report double-digit growth*), nor can we prepose the *to* + VP part in a sentence (e.g. *\*To announce our new business we are very proud*), which seems to suggest that the *to* + VP sequence is a part of the AdjP after all. (The form of the construction would then be more suitably represented as [NP *BE* [AdjP Adj [*to* VP]]].)

rising intonation) compared to its more canonical use, when it genuinely expresses gratitude. This is to be expected, if it is given a different constructional entry and if constructions can be associated with their own prosodic properties (cf. Lacheret and Legallois 2013). Our message is that students learning about language use should be made aware of such communicative routines with unique syntactic, semantic, pragmatic and, indeed, prosodic aspects. Classroom activities can demonstrate, in a simplified form, the work of professional linguists as they go through a small set of corpus examples.

Far be it from me, indeed, to argue strongly against the use of corpora. Employing a corpus-driven method, Cappelle and Depraetere (2016b), Cappelle, Depraetere and Lesuisse (2019) and Leclercq (2022) identify modal verb patterns that exhibit an unusually high collocational strength from one word to the next, such as *You must be joking. ...no reason why you should...* and *I can't tell you how...*, which qualify as constructions with short-circuited interpretations (cf. Section 3.1). Corpora can be trawled automatically for interesting n-grams, that is, oft-repeated strings of words, parts of speech or combinations of these (cf. Wible and Tsao 2010, Forsberg et al. 2014, Cappelle and Grabar 2016, Dunn 2017). Legallois and colleagues extract n-grams that are neither fully lexical nor fully schematic from corpora of specific genres: romance novels, detectives and more 'serious' novels. Some of these n-grams are clichés or 'motifs' that typify these genres. In French romance novels, for instance, one such recurrent sequence, among many others identified by Legallois, Charnois et Poibeau (2016), consists of a proper noun, the verb *sentir* 'feel', a possessive determiner and a common noun, and a reflexive infinitive. This specific motif is used to convey that the subject referent's emotion manifests itself by some sort of physiological effect that he or she (usually she) experiences. These are examples cited by the authors:

- (61) a. Kara sentit son coeur se serrer tandis que Declan caressait les cheveux de Safia. ('Kara felt her heart tighten as Declan stroked Safia's hair.')
- b. Katrina sentit ses joues s'empourprer. ('Katrina felt her cheeks flush.')
- c. Natalie sentit ses épaules s'affaisser. ('Natalie felt her shoulders slump.')
- (Legallois, Charnois and Poibeu 2016: 111)

Detective stories have their own typical motifs. One of them is the fragment clause *pas de + noun* ('no noun'), used when a character wants to check whether the coast is clear. Here are some examples:

- (62) a. En pleine nuit, pas de lumières, il n'avait aucune chance d'être vu. ('In the middle of the night, no lights, he had no chance of being seen.')
- b. A priori, pas de traquenard. ('At first glance, no trap.')
- c. Il n'y a personne, ses volets sont baissés, pas de voiture. ('There's no one around, his shutters are closed, no car.')
- (Legallois and Koch 2020: 41)

As Legallois and Koch (2020: 41) observe, the reduced syntax of this motif represents the fragment clause as belonging to the character's inner discourse. We could say it belongs to what Hirose (2015) calls the private "situation construal" tier of language use, not the more communicative "situation report" tier.

When we're looking for typical or previously missed patterns, we can let a computer script (e.g. Legallois and De Sacy 2021) do much of the heavy lifting. However, it is ultimately still up to the flesh-and-blood researcher to separate the wheat from the chaff and provide a linguistically interesting interpretation of what has come to the surface.

Complementarily to corpus-driven methods, I believe there is also merit to the approach whereby one just reads a text, underlines or otherwise highlights interesting words, phrases or sentences in context, moves them to a collection of *curiosa*, and provides some comments on them individually. This unsystematic-seeming method is what can be called *slow linguistics*. It has long been practised, seems to have gone rather out of fashion with the quantitative turn in linguistics, but is due for a comeback. Ordinary working grammarians (to use again this epithet due to Fillmore (1970)) who take such a measured, reflective approach can then be called, anagrammatically, *slow OWLs*.

Heidi Harley, from the University of Arizona, has collected linguistic jokes from *The Simpsons*, many of which reveal language conventions that we wouldn't have been aware of if it weren't for their deliberate distortions.<sup>50</sup> The late James McCawley, too, collected intriguing examples from books, newspapers, films, TV programmes and so on from 1986 to 1996 and handed his yearly collections out at the annual meeting of Chicago Linguistic Society. These became known as his "Linguistic Flea Circus". The handout with his 1986 collection (archived in Wilbur 1996) includes a short section titled "Miscellaneous constructions", containing the following four examples:

- (63) "What's a light doing on up there?" (Nightfall: Hands off)  
"What's a piano doing up here?" (Twilight Zone, 11 Dec 1986)
- "It's my favorite station in the whole world, let alone Chicago" (Michael Palin, WXRT commercial; cf. "... in Chicago")

---

<sup>50</sup> <http://heidiharley.com/beyond-beyond-beyond-beyond-beyond-embiggens-and-cromulent/>, last accessed 30 August 2023.

“You know who he should talk to is Gordon” (SNL, 13 Dec 1986)

Is it coincidence that not even two years later, a foundational Construction Grammar paper appeared devoted to one of these “miscellaneous constructions”, the *let alone* construction (Fillmore, Kay and O’Connor 1988)?<sup>51</sup> And might McCawley’s handout have sparked another classic, on the *What’s X doing Y?* construction (Kay and Fillmore 1999), which appeared a good decade later?

I, for one, would love to attend, and contribute to, linguistic meetings where the statistics are kept light and illuminating, where a central place can still be given to serendipitous finds, and where everyone shares in one’s wonder about both grammar and ungrammar.

---

<sup>51</sup> It probably is, but then again, the two documents may not be fully unrelated. McCawley will have distributed his 1986 example collection during the following year, in 1987. The meetings of the CLS are usually held in late April or early May. Fillmore, Kay and O’Connor’s paper was first submitted on 28 May of 1987. It’s more plausible, therefore, that McCawley, who is mentioned among the people thanked in a footnote of the paper, was triggered by the authors’ circulating ideas when he jotted down his sentence with *let alone*, and perhaps mentioned it to them while discussing their early draft. (Footnote 13 of the paper is about positive sentences with *let alone*.) There may, in other words, have been mutual influence, as is often the case.

## References<sup>52</sup>

- Aarts, Bas. 1989. Verb-preposition constructions and small clauses in English. *Journal of Linguistics* 25, 277–90.
- Aarts, Bas, Chalker, Sylvia et Edmund Weiner. 2014. *The Oxford Dictionary of English Grammar*. Deuxième édition. Oxford : Oxford University Press.
- Achard, Michel. 1996. Complement construal in French: A cognitive perspective. In : Eugene H. Casad (dir.), *Cognitive Linguistics in the Redwoods. The Expansion of a New Paradigm in Linguistics*. Berlin : Mouton de Gruyter, 569–608.
- Aikhenvald, Alexandra Y. 2012. The essence of mirativity. *Linguistic Typology* 16, 435–85.
- Anderson, Stephen R. 1992. *A-Morphous Morphology*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Audring, Jenny. 2019. Mothers or sisters? The encoding of morphological knowledge. *Word Structure* 12(3), 274–96.
- Bach, Emmon et George M. Horn. 1976. Remarks on ‘Conditions on Transformations’. *Linguistic Inquiry* 7, 265–99.
- Beavers, John. 2017. The *spray/load* alternation. In : Martin Everaert et Henk C. Van Riemsdijk (dir.), *The Wiley Blackwell Companion to Syntax*. Deuxième édition. Hoboken, NJ : John Wiley & Sons, 4011–41.
- Boas, Hans C. 2003a. *A Constructional Approach to Resultatives*. Stanford, CA : CSLI Publications.
- Boas, Hans C. 2003b. Towards a lexical-constructional account of the locative alternation. In : Lesley Carmichael, Chia-Hui Huang, et Vida Samiian (dir.), *Proceedings of the 2001 Western Conference on Linguistics*, vol. 13. Fresno : Département de Linguistique, Université d’État de Californie à Fresno, 27–42.
- Boas, Hans C. Soumis. Finding constructions and their networks: Some proposals for constructicography and its contributions to Construction Grammar. In : Alexander Willich et Alexander Ziem (dir.), *Constructing Constructicons*. Amsterdam : John Benjamins.

---

<sup>52</sup> While the present document is a (complimentary) English version of a French summary document to be included in my *dossier d’habilitation*, the references have been formatted directly in a way suitable for such a French document. Thus, *ed.* and *eds.* are rendered as *dir.*, places of publication, in cases where a French version is available, are given in French, and so on. As I do not think this seriously limits the reader’s chances of identifying a publication, the reference style for the French version has been maintained.

- Boas, Hans C., Jaakko Leino et Ben Lyngfelt. À paraître a. Berkeley, we have a problem: Some questions for Construction Grammar. *Constructions and Frames*.
- Boas, Hans C., Jaakko Leino et Benjamin Lyngfelt. À paraître b. Introduction: Issues of the theme. *Construction and Frames* [numéro spécial sur l'état actuel et le futur de la Grammaire de Construction].
- Boas, Hans C. et Ivan A. Sag (dir.). 2012. *Sign-Based Construction Grammar*. Stanford, CA : CSLI Publications.
- Bolinger, Dwight. 1971. *The Phrasal Verb in English*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Booij, Geert. 2012. Constructiemorfologie als morfologisch onderzoeksparadigma. *Nederlandse Taalkunde* 7(2), 326–37.
- Bresnan, Joan. 1977. Variables in the theory of transformations. In : Peter Culicover, Thomas Wasow et Adrian Akmajian (dir.), *Formal Syntax*. New York : Academic Press, 157–96.
- Bresnan, Joan et Sam A. Mchombo. 1995. The Lexical Integrity Principle: Evidence from Bantu. *Natural Language and Linguistic Theory* 13, 181–254.
- Brinton, Laurel J. 1988. *The Development of English Aspectual Systems. Aspectualizers and Post-Verbal Particles*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Butler, Christopher S. et Francisco González-García. 2014. *Exploring Functional-Cognitive Space*. Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins.
- Buxbaum, Laurel J. et Coslett, H. Branch. 2001. Spatiomotor aspects of action. In : Rapp, Brenda (dir.), *Handbook of Cognitive Neuropsychology*. New York : Psychology Press, 543–64.
- Bybee, Joan. 2001. *Phonology and Language Use*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Cappelle, Bert. 1999a. Verb complementation in English: A concise but labelled and annotated bibliography. Document de travail. Université de Leuven, Campus de Courtrai.
- Cappelle, Bert. 1999b. *Keep and keep on compared*. *Leuvense Bijdragen* 88(3-4), 289–304.
- Cappelle, Bert. 2000. The meaning of the particle *dè* in West-Flemish. A reply to Haegeman. Communication présentée au colloque international « Discourse particles, modal and focal particles and all that stuff... », Fonds Belge et Néerlandais de la Recherche Scientifique (FWO/NWO), Bruxelles, Belgique, 8–9 décembre 2000.
- Cappelle, Bert. 2002. And up it rises: Particle preposing in English. In : Nicole Dehé, Ray Jackendoff, Andrew McIntyre et Silke Urban (dir.), *Verb-Particle Explorations*. (Interface Explorations, 1.) Berlin : Mouton de Gruyter, 43–66.
- Cappelle, Bert. 2003. Het gebruik van het Brugse dialoogpartikel *dè* (/dæ/). 13 mei 2003. *Neerlandstiek.nl*. (version Pdf : 44 pages)
- Cappelle, Bert. 2004. Don't throw {out the baby / the baby out} with the bath water, or why we shouldn't ban alternations altogether. Poster présenté au troisième

- International Conference on Construction Grammar, Marseille, France, 7–10 juillet 2004.
- Cappelle, Bert. 2005a. Particle patterns in English: A comprehensive coverage. Thèse de doctorat. Leuven : Université de Leuven.
- Cappelle, Bert. 2005b. The particularity of particles, or why they are not just ‘intransitive prepositions’. *Belgian Journal of Linguistics* 18 (numéro spécial « *Adpositions of Movement* », dirigé par Hubert Cuyckens, Walter de Mulder et Tanja Mortelmans), 29–57.
- Cappelle, Bert. 2006. Constraints construed as constructions. Communication présentée à la deuxième édition de la Journée de Linguistique Cognitive « Cogling Dag », Université de Leuven, Belgique, 15 décembre 2006.
- Cappelle, Bert. 2007. When “wee wretched words” wield weight: The impact of verbal particles on transitivity. In : Marja Nenonen et Sinikka Niemi (dir.), *Collocations and Idioms 1: Papers from the First Nordic Conference on Syntactic Freezes*, Joensuu, Finlande, 19-20 mai 2006. (Studies in Language 41.) Joensuu, Finlande : Joensuu University Press, 41–54.
- Cappelle, Bert. 2008. The grammar of complex particle phrases in English. In : Anna Asbury, Jakub Dotlacil, Berit Gehrke et Rick Nouwen (dir.), *Syntax and Semantics of Spatial P*. Amsterdam : John Benjamins, 103–45.
- Cappelle, Bert. 2009a. Contextual cues for particle placement: Multiplicity, motivation, modeling. In : Alexander Bergs et Gabriele Diewald (dir.), *Context and Constructions*. (Constructional Approaches to Language.) Amsterdam : John Benjamins, 145–92.
- Cappelle, Bert. 2009b. Can we factor out free choice? In : Andreas Dufter, Jürg Fleischer et Guido Seiler (dir.), *Describing and Modeling Variation in Grammar*. (Trends in Linguistics: Studies and Monographs.) Berlin : Mouton de Gruyter, 183–201.
- Cappelle, Bert. 2010. *Doubler-upper* nouns: A challenge for usage-based models of language? In : Alexander Onysko et Sascha Michel (dir.), *Cognitive Perspectives to Word Formation*. Berlin : Mouton de Gruyter, 335–74.
- Cappelle, Bert. 2011a. The *the... the...* construction: Meaning and readings. *Journal of Pragmatics* 43(1), 99–117.
- Cappelle, Bert. 2011b. Tough relatives in Franzen’s *Freedom*. Communication présentée au colloque ICLCE4 (4<sup>ème</sup> International Conference on the Linguistics of Contemporary English), Université d’Osnabrück, Allemande, du 19 au 23 juillet 2011.
- Cappelle, Bert. 2013. Le liage et la corrélatrice en *the... the...*, construction que plus on l’étudie, plus on se pose des questions. In : Olga Inkova et Pascale Hadermann (dir.), *La corrélation: Aspects syntaxiques et sémantiques*. Genève : Droz, 251–72.
- Cappelle, Bert. 2014. Conventional combinations in pockets of productivity: English resultatives and Dutch ditransitives expressing excess. In : Ronny Boogaart, Timothy Coleman et Gijsbert Rutten (dir.), *Extending the Scope of Construction Grammar*. Berlin : De Gruyter Mouton, 251–82.

- Cappelle, Bert. 2017. What's pragmatics doing outside constructions? In : Ilse Depraetere et Raphael Salkie (dir.), *Semantics and Pragmatics: Drawing a Line*. Cham, Suisse : Springer International Publishing, 115–51.
- Cappelle, Bert. 2020a. *Not on my watch* and similar *not*-fragments: Stored forms with pragmatic content. *Acta Linguistica Hafniensia. International Journal of Linguistics*, 52(2), 217–39.
- Cappelle, Bert. 2020b. Looking into visual motion expressions in Dutch, English, and French: How languages stick to well-trodden typological paths. In : Yo Matsumoto et Kazuhiro Kawachi (dir.), *Broader Perspectives on Motion Event Descriptions*. Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins, 235–279.
- Cappelle, Bert. 2021a. Roll up / Venez: An invitation to corpus-based research in motion typology. *Diadorim* 23(1), 57–84. DOI : 10.35520/diadorim.2021.v23n1a43123.
- Cappelle, Bert. 2021b. *Not*-fragments and negative expansion. *Constructions and Frames* 13(1), 55–81.
- Cappelle, Bert. 2022. Lexical Integrity: A mere construct or more a construction? *Yearbook of the German Cognitive Linguistics Association* 10, 183–216.
- Cappelle, Bert. À paraître. Verb-particle constructions. In : Mark Aronoff (dir.), *Oxford Bibliographies in Linguistics*. New York : Oxford University Press.
- Cappelle, Bert. Soumis. The special position of fragments and imperatives in polished prose: Data from *The Economist* editorials. *English Language and Linguistics* [Numéro thématique sur les phrases fragmentaires, dirigé par Yolanda Fernández Pena, Gunther Kaltenböck et Javier Pérez-Guerra].
- Cappelle, Bert. En préparation. *Can Construction Grammar be Proven Wrong?* (Elements in Construction Grammar.) Cambridge : Cambridge University Press.
- Cappelle, Bert et Catherine Chauvin. 2010. Interprétations aspectuelles des verbes à particule en anglais : Télifiques, comparatifs, résultatifs. In : Pascale Hadermann, Olga Inkova, Michel Pierrard et Dan Van Raemdonck (dir.), *Approches de la scalarité*. Genève : Droz, 249–81.
- Cappelle, Bert, Renaat Declerck et Susan Reed. 2002. De aanvoegende wijs in het Engels. *Onze Alma Mater / Leuvense Perspectieven* 56(1), 192–217.
- Cappelle, Bert et Ilse Depraetere. 2016a. Short-circuited interpretations of modal verb constructions: Some evidence from *The Simpsons*. *Constructions and Frames* 8(1), 7–39.
- Cappelle, Bert et Ilse Depraetere. 2016b. Response to Hilpert. *Constructions and Frames* 8(1), 86–97.
- Cappelle, Bert, Ilse Depraetere et Mégane Lesuisse. 2019. The necessity modals *have to*, *must*, *need to*, and *should*. Using n-grams to help identify common and distinct semantic and pragmatic aspects. *Constructions and Frames* 11(2), 220–243.
- Cappelle, Bert, Edwige Dugas et Vera Tobin. 2015. An afterthought on *let alone*. *Journal of Pragmatics* 80, 70–85.

- Cappelle, Bert et Natalia Grabar. 2016. Towards an n-grammar of English. In : Sabine De Knop et Gaëtanelle Gilquin (dir.), *Applied Construction Grammar*. Berlin / Boston : De Gruyter Mouton, 271–302.
- Cappelle, Bert et Rudy Look. 2013. Is there interference of usage constraints? A frequency study of existential *there is* and its French equivalent *il y a* in translated vs. non-translated texts. *Target* 25(2), 252–75.
- Cappelle, Bert et Rudy Look. 2017. Typological differences shining through: The case of phrasal verbs in translated English. In : Gert De Sutter, Marie-Aude Lefter et Isabelle Delaere (dir.), *Empirical Translation Studies. New Theoretical and Methodological Traditions*. Berlin / Boston : De Gruyter Mouton, 235–64.
- Cappelle, Bert, Yury Shtyrov et Friedemann Pulvermüller. 2010. Heating up or cooling up the brain? MEG evidence that phrasal verbs are lexical units. *Brain and Language* 115(3), 189–201.
- Cappelle, Bert et Pâmela Fagundes Travassos. 2022. Taking a look at the support verb construction *V a look*: A demonstration of methodology. In : Marcia dos Santos Machado Vieira (dir.), *Predicar: Uma Rede de Perspectivas Metodológicas*. São Paulo : Blucher Open Access, 57–91.
- Cappelle, Bert, Pâmela Fagundes Travassos, Nahendi Almeida Mota, Mariana Gonçalves da Costa, Letícia Freitas Nunes, Gabriel Lucas Martins et Marcia dos Santos Machado Vieira. 2021. Constructional variation: unveiling aspects of linguistic knowledge. Interview with Bert Cappelle. *Revista da Anpoll* 52, 258–306.
- Celle, Agnès, Anne Jugnet, Laure Lansari et Emilie L'Hôte. 2017. Expressing and describing surprise. In : Celle, Agnès et Laure Lansari (dir.), *Expressing and Describing Surprise*. (Benjamins Current Topics 92.) Amsterdam : John Benjamins, 215–44.
- Celle, Agnès et Laure Lansari (dir.), 2017. *Expressing and Describing Surprise*. (Benjamins Current Topics 92.) Amsterdam : John Benjamins.
- Chaves, Rui P. et Adriana King. 2019. A usage-based account of subextraction effects. *Cognitive Linguistics*, 30(4), 719–750.
- Chomsky, Noam. 1957. *Syntactic structures*. (Janua Linguarum, Series Minor, 4.) La Haye : Mouton.
- Chomsky, Noam. 1977. On Wh-Movement. In : Peter Culicover, Thomas Wasow et Adrian Akmajian (dir.), *Formal Syntax*. New York : Academic Press, 71–132.
- Chomsky, Noam et Howard Lasnik. 1977. Filters and control. *Linguistic Inquiry* 8(3), 425–504.
- Cobuild. 1995. *Collins COBUILD English Dictionary*. Londres : HarperCollins.
- Debrabandere, Frans. 1999. *Kortrijks Woordenboek*. Courtrai : De Leiegouw.
- De Caluwe, Johan, Veronique De Tier, Anne-Sophie Ghyselen et Roxane Vandenberghe. 2021. *Atlas van het Dialect in Vlaanderen*. Tielt : Lannoo.
- Declerck, Renaat. 1991. *A Comprehensive Descriptive Grammar of English*. Tokio : Kaitakusha.

- Declerck, Renaat et Susan Reed. 2001. *Conditionals: A Comprehensive Empirical Analysis*. Berlin : Mouton De Gruyter.
- De Clercq, Orphée, Gert De Sutter, Rudy Loock, Bert Cappelle et Koen Plevoets. 2021. Uncovering machine translationese using corpus analysis techniques to distinguish between original and machine-translated French, *Translation Quarterly*, 101, 21–45.
- Dehé, Nicole. 2002. *Particle Verbs in English: Syntax, Information Structure and Intonation*. Amsterdam : John Benjamins.
- Dehé, Nicole. 2015. Particle verbs in Germanic. In : Peter O. Müller, Ingeborg Ohnheiser, Susan Olsen et Franz Rainer (dir.), *Word Formation: An International Handbook of the Languages of Europe*, vol. 1. (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft / Handbooks of Linguistics and Communication Science (HSK) series.) Berlin : De Gruyter Mouton, 611–26.
- Depraetere, Ilse et Bert Cappelle. 2023. English modals: An outline of their forms, meanings, and uses. In : Depraetere, Ilse, Bert Cappelle, Martin Hilpert et al. *Models of Modals: From Pragmatics and Corpus Linguistics to Machine Learning*. Berlin : De Gruyter, 14–59.
- Depraetere, Ilse et Susan Reed. 2011. Towards a more explicit taxonomy of root possibility. *English Language and Linguistics* 15(1), 1–29.
- De Saussure, Ferdinand. 1916[1971]. *Cours de linguistique générale*. Publié par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration de Albert Riedlinger. Paris : Payot.
- Devos, Magda et Reinhild Vandekerckhove. 2005. *Taal in Stad en Land : West-Vlaams*. Tielt : Lannoo.
- Diessel, Holger. 2019. *The Grammar Network. How Linguistic Structure is Shaped by Language Use*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Diessel, Holger. 2023. *The Constructicon: Taxonomies and Networks* (Elements in Construction Grammar). Cambridge : Cambridge University Press.
- Di Sciullo, Anna Maria et Edwin Williams. 1987. *On the Definition of Word*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Dixon, Robert M. W. 1991. A New Approach to English Grammar, on Semantic Principles. Oxford : Clarendon. 399–402.
- Dunn, Jonathan. 2017. Computational learning of construction grammars. *Language and Cognition* 9(2), 254–92.
- Elenbaas, Marion. 2007. The synchronic and diachronic syntax of the English verb-particle combination. (LOT Dissertations 149.) Thèse de doctorat. Nimègue : Université Radboud de Nimègue.
- Fadiga, Luciano, Laila Craighero, Giovanni Buccino et Giacomo Rizzolatti. 2002. Speech listening specifically modulates the excitability of tongue muscles: a TMS study. *European Journal of Neuroscience* 15(2), 399–402.
- Fillmore, Charles J. 1970. On generativity. *Working Papers in Linguistics*, vol. 6. Département de linguistique. Université d'État d'Ohio, 1–19.

- Fillmore, Charles J. 1988. The Mechanisms of “Construction Grammar”. *Proceedings of the Fourteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 35–55.
- Fillmore, Charles J., Paul Kay et M. Catherine O’Connor. 1988. Regularity and idiomatcity in grammatical constructions: The case of *let alone*. *Language* 64(3), 501–38.
- Foolen, Ad. 2023. Construction pragmatics in a wider context: an addition to Wen (2022). *Lege Artis. Language Yesterday, Today, Tomorrow* 7(1). <https://lartis.sk/wp-content/uploads/2023/05/Ad-Foolen.pdf>.
- Forsberg, Markus, Richard Johansson, Linnéa Bäckström, Lars Borin, Benjamin Lyngfelt, Joel Olofsson et Julia Prentice. 2014. From construction candidates to constructicon entries: An experiment using semi-automatic methods for identifying constructions in corpora. *Constructions and Frames* 6(1): 114–35.
- Fowler, Henry Watson. 1926. *A Dictionary of Modern English Usage*. Londres : Oxford University Press.
- Gibson, James J. 1979. *The Ecological Approach to Visual Perception*. Boston : Houghton Mifflin.
- Goddard, Cliff. 1998. *Semantic Analysis. A Practical Introduction*. Oxford : Oxford University Press.
- Goldberg, Adele E. 1995. *Constructions. A construction Grammar Approach to Argument structure*. Chicago, IL : The University of Chicago Press.
- Goldberg, Adele E. 1997. The relationships between verbs and constructions. In : Marjolijn Verspoor, Kee Dong Lee et Eve Sweetser (dir.), *Lexical and Syntactical Constructions and the Construction of Meaning*. Amsterdam : John Benjamins, 383–98.
- Goldberg, Adele E. 2002. Surface Generalizations: An alternative to alternations. *Cognitive Linguistics* 13(4), 327–56.
- Goldberg, Adele E. 2003. Constructions: A new theoretical approach to language. *Trends in Cognitive Sciences* 7(5), 219–24.
- Goldberg, Adele E. 2013. Argument structure constructions versus lexical rules or derivational verb templates. *Mind & Language* 28(4), 435–65.
- Goldberg, Adele E. 2016. Tuning in to the English Verb Particle construction. In : Léa Nash et Pollet Samvelian (dir.), *Syntax and Semantics: Complex Predicates*. Leiden : Brill, 110–41.
- Goldberg, Adele E. 2019. *Explain Me This: Creativity, Competition, and the Partial Productivity of Constructions*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Gries, Stefan Th. 2003. *Multifactorial Analysis in Corpus Linguistics: A Study of Particle Placement*. Londres : Continuum.
- Gries, Stefan Th. 2011. Corpus data in usage-based linguistics: What’s the right degree of granularity for the analysis of argument structure constructions? In Mario Brdar, Stefan Th. Gries et Milena Žic Fuchs (dir.), *Cognitive Linguistics: Convergence and Expansion*. Amsterdam : John Benjamins, 237–56.
- Haegeman, Liliane. 1984. Interjections and phrase structure. *Linguistics* 22, 41–9.

- Haegeman, Liliane. 1990. The syntax of motional *goan* in West Flemish. In : Reineke Bok-Bennema et Peter Coopmans (dir.), *Linguistics in the Netherlands 1990*. Berlin : De Gruyter Mouton, 81–90.
- Haegeman, Liliane. 1993. The interpretation of the particle *da* in West Flemish. *Lingua* 90, 111–128.
- Haegeman, Liliane. 2009. *Theory and Description in Generative Syntax: A Case Study in West Flemish*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Haegeman, Liliane et Terje Lohndal. 2010. Negative concord and (multiple) Agree: A case study of West Flemish. *Linguistic Inquiry* 41(2), 181–211.
- Haiden, Martin. 2006. Verb particle constructions. In : Martin Everaert et Henk van Riemsdijk (dir.), *The Blackwell Companion to Syntax*, vol. 5. Oxford : Blackwell, 344–75.
- Haïk, Isabelle. 2012. The hell in English grammar. In : Nicole Le Querler, Franck Neveu et Emmanuelle Roussel (dir.), *Relations, connexions, dépendances: Hommage au professeur Claude Guimier*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 101–26.
- Hampe, Beate. 2014. More on the *as*-predicative: Granularity issues in the description of construction networks. *Yearbook of the German Cognitive Linguistics Association* 2, 207–34.
- Hanna, Jeff et Friedemann Pulvermüller. 2014. Neurophysiological evidence for whole form retrieval of complex derived words: A mismatch negativity study. *Frontiers in Human Neuroscience* 8 (article 886), 1–13.
- Harris, Zellig. 1957. Co-occurrence and transformation in linguistic structure. *Language* 33(3), 283–340.
- Haspelmath, Martin. 2023. On what a construction is. *Constructions*, 15(1). DOI : 10.24338/cons-539.
- Hilpert, Martin et Susanne Flach. 2023. Modals in the network modal of Construction Grammar. In : Depraetere, Ilse, Bert Cappelle, Martin Hilpert et al. *Models of Modals: From Pragmatics and Corpus Linguistics to Machine Learning*. Berlin : De Gruyter, 254–69.
- Hirose, Yukio. 2015. An overview of the three-tier model of language use. *English Linguistics* 32(1), 120–138.
- Hoffmann, Thomas. 2019. *English Comparative Correlatives: Diachronic and Synchronic Variation at the Lexicon-Syntax Interface*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Hoffmann, Thomas. 2020a. What would it take for us to abandon Construction Grammar? Falsifiability, confirmation bias and the future of the constructionist enterprise. *Belgian Journal of Linguistics* 34, 148–160.
- Hoffmann, Thomas. 2020b. Marginal argument structure constructions: the [V the N<sub>taboo-word</sub> *out of*]-construction in post-colonial Englishes. *Linguistics Vanguard*, 6(1), 1–8.

- Huddleston, Rodney et Geoffrey K. Pullum. 2002. *The Cambridge Grammar of the English Language*. Cambridge University Press.
- Iwata, Seizi. 2008. *Locative Alternation: A Lexical-Constructional Approach*. Amsterdam : John Benjamins.
- Jackendoff, Ray. 1997. Twistin' the night away. *Language* 73(3), 534–59.
- Jackendoff, Ray. 2002. English particle constructions, the lexicon, and the autonomy of syntax. In : Dehé, Nicole, Ray Jackendoff, Andrew McIntyre et Silke Urban (dir.), *Verb-Particle Explorations*. (Interface Explorations, 1.) Berlin : Mouton de Gruyter, 67–94.
- Jackendoff, Ray et Jenny Audring. 2020. Relational Morphology: A cousin of Construction Grammar. *Frontiers in Psychology* 11 [2241], 1–12.
- Janet, Pierre. 2003[1936]. *L'intelligence avant le langage*. Édition électronique par Gemma Paquet. Paris : Flammarion.
- Jespersen, Otto. 1909–1949. *A Modern English Grammar on Historical Principles*, 7 tomes. Heidelberg : Carl Winter's Universitätsbuchhandlung.
- Jespersen, Otto. 1924. *The Philosophy of Grammar*. Londres : Allen et Unwin.
- Jurafsky, Daniel. 1992. An on-line computational model of human sentence interpretation: A theory of the representation and use of linguistic knowledge. Thèse de doctorat. Berkeley, CA : Université de Californie à Berkeley.
- Kaplan, Abby. 2017. Exemplar-based models in linguistics. In : Mark Aronoff (dir.), *Oxford Bibliographies in Linguistics*. New York : Oxford University Press. DOI : 10.1093/obo/9780199772810-0201.
- Kay, Paul et Charles J. Fillmore. 1999. Grammatical constructions and linguistic generalizations: The *What's X doing Y?* construction. *Language* 75(1), 1–33.
- Kayne, Richard S. 1981. Two Notes on the NIC. In : Adriana Belletti, Luciana Brandi et Luigi Rizzi (dir.), *Theory of Markedness in Generative Grammar. Proceedings of the 1979 GLOW Conference*. Pisa : Scuola Normale Superiore, 317–46.
- Kayne, Richard S. 1984. Principles of particle constructions. In : Jacqueline Guéron, Hans Georg Oberauer et Jean-Yves Pollock (dir.), *Grammatical Representations*. Dordrecht : Foris, 101–40.
- Kayne, Richard S. 1998. Overt vs. covert movement. *Syntax* 1(2), 128–91.
- Keyser, Samuel Jay et Thomas Roeper. 1992. Re: the Abstract Clitic Hypothesis. *Linguistic Inquiry* 23, 89–125.
- Kim, Jong-Bok et Laura A. Michaelis. 2020. *Syntactic Constructions in English*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Kleiber, Georges. 2015. Enquête sur un « petit mot » de douleur : l'interjection *Aïe !* *Revue des Sciences Sociales* 53, 146–151. DOI : 10.4000/revss.2897.
- Klima, Edward S. 1964. Negation in English. In : Jerry A. Fodor et Jerrold J. Katz (dir.), *The Structure of Language: Readings in the philosophy of language*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall, 246–323.

- Kruisinga, Etsko. 1909–1932. *A Handbook of Present-Day English*, 4 tomes. Utrecht : Kemink en zoon.
- Lacheret, Anne et Dominique Legallois. 2013. Expressivité vocale et grammaire: comment le symbolique construit le prosodique. In : Martine de Gaudemar (dir.), *Les plis de la voix*. Limoges : Lambert-Lucas, 45–56.
- Lakoff, George. 1987. *Women, Fire, and Dangerous Things What Categories Reveal about the Mind*. Chicago, IL : The University of Chicago Press.
- Lapointe, Stephen Guy. 1980. A theory of grammatical agreement. Thèse de doctorat. Amherst, MA : Université de Massachusetts.
- Laporte, Samantha. 2022. Casting new light on the CAUSED-MOTION construction. In : Françoise Gallez et Manon Hermann (dir.), *Cognition and Contrast / Kognition und Kontrast: Festschrift for/für Prof. Dr. Sabine De Knop*. Bruxelles, Belgique : Presses de l'Université Saint-Louis, 119–32.
- Lauwers, Peter et Dominique Willems. 2011. Coercion: definition and challenges, current approaches, and new trends. *Linguistics* 49(6), 1219–35.
- Leclercq, Benoît. 2022. From modals to modal constructions: An n-gram analysis of *can*, *could* and *be able to*. *Constructions and Frames* 14(2), 226–61.
- Leclercq, Benoît. 2023. *Linguistic Knowledge and Language Use: Bridging Construction Grammar and Relevance Theory*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Leclercq, Benoît et Cameron Morin. 2023. No equivalence: A new principle of no synonymy. *Constructions* 15(1). DOI : 10.24338/cons-535.
- Legallois, Dominique. 2009. Les arguments du discours contre ceux du verbe : « construction », « colligation », « coercion ». *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 119–32.
- Legallois, Dominique. 2013. Les greffes phraséologiques – ou quand la syntaxe se compromet. *Langages*, 189, 103–20. DOI : 10.3917/lang.189.0103.
- Legallois, Dominique, Thierry Charnois et Thierry Poibeau. 2016. Repérer les clichés dans les romans sentimentaux grâce à la méthode des « motifs », *Lidil* 53, 95–117. DOI : 10.4000/lidil.3950.
- Legallois, Dominique et Antoine Silvestre De Sacy. 2021. MotiveR : un programme pour la stylistique. In : Ioana Galleron et Idmhand Fatiha (dir.), *Livre des résumés : dix ans avec CAHIER : des corpus d'auteurs pour les humanités à leur exploitation numérique*, 82–4. Libre accès : <https://shs.hal.science/halshs-03207669>.
- Legallois, Dominique et Jacques François. 2012. Définition et illustration de la notion d'expressivité en linguistique. In : Nicole Le Querler, Claude Guimier et Emmanuelle Roussel (dir.), *Relations, connexions, dépendances: Hommage au professeur Claude Guimier*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 197–221.
- Legallois, Dominique et Stefan Koch. 2020. The notion of motif where disciplines intersect: folkloristics, narrativity, bioinformatics, automatic text processing and linguistics. In : Iva Novakova et Dirk Siepmann (dir.), *Phraseology and Style in Subgenres of the Novel: A Synthesis of Corpus and Literary Perspectives*. Londres : Palgrave McMillan, 17–46.

- Lemmens, Maarten. 2015. Cognitive semantics. In : Nick Riemer (dir.), *Routledge Handbook of Semantics*. Londres : Routledge, 90–105.
- Lensch, Anke. 2018. Fixer-uppers. Reduplication in the derivation of phrasal verbs. In : Rita Finkbeiner et Ulrike Freywald (dir.), *Exact Repetition in Grammar and Discourse*. Berlin : Mouton de Gruyter, 158–81.
- Levin, Beth. 1993. *English Verb Classes and Alternations: A Preliminary Investigation*. Chicago, IL : The University of Chicago Press.
- Levshina, Natalia et Kris Heylen. 2014. A radically data-driven construction grammar: Experiments with Dutch causative constructions. In : Ronny Boogaart, Timothy Coleman et Gijbert Rutten (dir.), *Extending the Scope of Construction Grammar*. Berlin : De Gruyter Mouton, 17–46.
- McIntyre, Andrew. 2002. Idiosyncrasy in particle verbs. In : Dehé, Nicole, Ray Jackendoff, Andrew McIntyre et Silke Urban (dir.), *Verb-Particle Explorations*. (Interface Explorations, 1.) Berlin : Mouton de Gruyter, 95–118.
- McIntyre, Andrew. 2015. Particle verb formation. In : Peter O. Müller, Ingeborg Ohnheiser, Susan Olsen et Franz Rainer (dir.), *Word Formation: An International Handbook of the Languages of Europe*, vol. 1. (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft / Handbooks of Linguistics and Communication Science (HSK) series.) Berlin : De Gruyter Mouton, 434–49.
- Mehl, Matthias R., Simine Vazire, Nairán Ramírez-Esparza, Richard B. Slatcher et James W. Pennebaker. 2007. Are women really more talkative than men? *Science* 317, 82.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1945. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Michaelis, Laura A. 2004. Type shifting in Construction Grammar: An integrated approach to aspectual coercion. *Cognitive Linguistics* 15(1), 1–67.
- Müller, Stefan. 2020. *Grammatical Theory: From Transformational to Constraint-based Approaches*. Quatrième édition révisée et étendue. Berlin : Language Science Press. Libre accès : <http://langsci-press.org/catalog/book/255>.
- Mohanan, Karuvannur Puthanveetil. 1981. Lexical phonology. Thèse de doctorat. Cambridge, MA : Massachusetts Institute of Technology.
- Näätänen, Risto. 1992. *Attention and Brain Function*. Hillsdale, NJ : Laurence Erlbaum.
- Näätänen, Risto, Petri Paavilainen, Teemu Rinne et Kimmo Alho. 2007. The mismatch negativity (MMN) in basic research of central auditory processing: a review. *Clinical Neurophysiology* 118, 2544–90.
- Nesset, Tore et Laure A. Janda. 2023. A network of allostructions: quantified subject constructions in Russian. *Cognitive Linguistics* 34(1), 67–97.
- Patard, Adeline. 2017. Du conditionnel comme constructions ou la polysémie du conditionnel. *Langue française* 194, 105–24. DOI : 10.3917/lf.194.0105.
- Perek, Florent. 2012. Alternation-based generalizations are stored in the mental grammar: Evidence from a sorting task experiment. *Cognitive Linguistics* 23(3), 601–35.

- Perek, Florent. 2015. *Argument Structure in Usage-Based Construction Grammar: Experimental and Corpus-Based Perspectives*. Amsterdam : John Benjamins.
- Perek, Florent. 2016. Using distributional semantics to study syntactic productivity in diachrony: A case study. *Linguistics* 54(1), 149–88.
- Pierrehumbert, Janet B. 2001. Exemplar dynamics: Word frequency, lenition and contrast. In : Joan Bybee et Paul Hopper (dir.), *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*. Amsterdam : John Benjamins, pp. 137–57.
- Pinker, Steven. 1989. *Learnability and Cognition: The Acquisition of Argument Structure*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Poutsma, Hendrik. 1914–1926. *A Grammar of Late Modern English*, 5 tomes. Groningue : P. Noordhoff.
- Pulvermüller, Friedemann. 2010. Brain embodiment of syntax and grammar: discrete combinatorial mechanisms spelt out in neuronal circuits. *Brain and Language* 112(3), 167–79.
- Pulvermüller, Friedemann, Bert Cappelle et Yury Shtyrov. 2013. Brain basis of meaning, words, constructions, and grammar. In : Thomas Hoffmann et Graeme Trousdale (dir.), *The Oxford Handbook of Construction Grammar*. Oxford : Oxford University Press, 397–416.
- Pulvermüller, Friedemann, Max Garagnani et Thomas Wennekers. 2014. Thinking in circuits: toward neurobiological explanation in cognitive neuroscience. *Biological Cybernetics* 108, 573–93.
- Quirk, Randolph, Sidney Greenbaum, Geoffrey Leech et Jan Svartvik. 1985. *A Comprehensive Grammar of the English Language*. Londres : Longman.
- Radford, Andrew. 2023. *Analysing English Sentence Structure: An Intermediate Course in Syntax*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Romain, Laurence. 2022. Putting the argument back into argument structure constructions. *Cognitive Linguistics* 33(1), 35–64. DOI : 10.1515/cog-2021-0021.
- Rumelhart, David, James L. McClelland et le PDP Research Group (dir). 1986. *Parallel Distributed Processing: Explorations in the Microstructure of Cognition*, vol. 1 et 2. Cambridge, MA : MIT Press.
- Schmid, Hans-Jörg. 2020. *The Dynamics of the Linguistic System: Usage, Conventionalization and Entrenchment*. Oxford : Oxford University Press.
- Schmid, Hans-Jörg, Quirin Würschinger, Sebastian Fischer et Helmut Küchenhoff. 2021. *That's cool*. Computational sociolinguistic methods for investigating individual lexico-grammatical variation. *Frontiers in Artificial Intelligence* 3. DOI : 10.3389/frai.2020.547531.
- Sommerer, Lotte. 2023. If that's what she said, then that's what she said: a usage-based, constructional analysis of pleonastic conditionals in English. *Corpus Pragmatics*. DOI : 10.1007/s41701-023-00148-9.
- Sperber, Dan et Deirdre Wilson. 1995[1986]. *Relevance: Communication and Cognition*. Deuxième édition avec une nouvelle Postface. Oxford : Blackwell.

- Stefanowitsch, Anatol et Stefan Th. Gries. 2002. A construction-grammar approach to linear-precedence principles. Communication présentée au deuxième International Conference on Construction Grammar, Université de Helsinki, Finlande, 6–8 septembre 2002.
- Tenny, Carol L. 1992. The Aspectual Interface Hypothesis. In : Ivan A. Sag et Anna Szabolcsi (dir.), *Lexical Matters*. (CSLI Lecture Notes, 24.) Stanford, CA : CSLI Publications, 1–27.
- Toivonen, Ida. 2020. Verbal particles, results, and directed motion. In : Michael T. Putnam, and B. Richard Page (dir.), *The Cambridge Handbook of Germanic Linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press, 516–36.
- Tomasello, Rosario, Max Garagnania, Thomas Wennekers et Friedemann Pulvermüller. 2017. Brain connections of words, perceptions and actions: A neurobiological model of spatio-temporal semantic activation in the human cortex. *Neuropsychologia* 98, 111–29.
- Trousdale, Graeme. 2023. Grammaticalization and mirativity in English. Communication présentée lors de la journée d'étude « Hubert Day », Université de Leuven, 26 mai 2023.
- Ungerer, Tobias, 2023. A gradient notion of constructionhood. *Constructions* 15(1). DOI : 10.24338/cons-543.
- Ungerer, Tobias. A paraître. Vertical and horizontal links in constructional networks: Two sides of the same coin? *Constructions and Frames*.
- Ungerer, Tobias et Stefan Hartmann. 2023. *Constructionist Approaches: Past, Present, Future*. (Elements in Construction Grammar.) Cambridge : Cambridge University Press.
- Van Valin, Robert D. 2005. *Exploring the Syntax-Semantics Interface*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Verhaege, Olaf. 2021. Van alle dialecten is het West-Vlaams het sterkste. *Krant van West-Vlaanderen*, 1 octobre 2021. <https://kw.be/nieuws/samenleving/van-alle-dialecten-is-het-west-vlaams-het-sterkste/>, Consulté le 29 mai 2023.
- Waller, Tim. 2017. The subjunctive in Present-Day English: A critical analysis of recent research, leading to a new diachronic investigation of the mandative subjunctive. Thèse de doctorat. Londres : University College London.
- West Flemish. 2023. *Ethnologue*. Sil International. <https://www.ethnologue.com/language/vls/>. Consulté le 29 mai 2023.
- Wible, David et Nai-Lung Tsao. 2010. StringNet as a computational resource for discovering and investigating linguistic constructions. *Proceedings of the NAACL HLT workshop on extracting and using constructions in computational linguistics*, 25–31. Los Angeles, CA : ACL.
- Wierzbicka, Anna. 1987. Boys will be boys: 'Radical semantics' vs. 'radical pragmatics'. *Language* 63(1), 95–114.

- Wilbur, Ronnie. 1996. James McCawley Flea Circus Handouts 1986-1996; Wilbur archives. Chicago, IL : University of Chicago. <https://lingbuzz.net/lingbuzz/003698>.
- Willems, Klaas, Ludovic De Cuypere et Hilde De Vaere. 2019. Recording and explaining : exploring the German ditransitive alternation. In : Metin Bagriacik, Anne Breitbarth et Karen De Clercq (dir.), *Mapping linguistic data : essays in honour of Liliane Haegeman*. Université de Gand, 313–22. Libre accès : <https://www.haegeman.ugent.be/>.
- Wittgenstein, Ludwig. 2009[1953]. *Philosophical Investigations*. Quatrième édition révisée par P. M. S. Hacker et Joachim Schulte. Le texte allemand avec une traduction en anglais par G. E. M. Anscombe, P. M. S. Hacker et Joachim Schulte. Malden, MA : Wiley-Blackwell.
- Zehentner, Eva. 2019. *Competition in Language Change: The Rise of the English Dative Alternation*. Berlin : De Gruyter Mouton.
- Zehentner, Eva. 2023. Allostructions re-revisited. *Constructions* 15(1). DOI : 10.24338/cons-569.
- Zeschel, Arne et Kristel Proost. 2019. Grain size issues in constructicon building – and how to address them. *Lexicographica* 35(1), 123–69.
- Zhou, Yang. 2020. The evolution of the Min potential complement construction: A case of constructional renewal and variation from an areal perspective. *Lingua* 245(10) [102945], 1–25.



## Deuxième document

### Ouvrage de recherche original

### *Can Construction Grammar Be Proven Wrong?*

Cet ouvrage a été exclu de ce document archivé.

<https://doi.org/10.1017/9781009343213>



## **Troisième document**

**Recueil des travaux publiés ou en voie de publication  
sélectionnés pour la candidature à l'HDR**

1.	Les verbes à particules et leur rôle central en linguistique	
1.1	Contextualisation étendue des verbes à particules	
[1]	Cappelle, Bert. Sous presse. Verb-particle constructions. <i>Oxford Bibliographies Online</i> . Oxford: Oxford University Press	p. 1
1.2	Propriétés aspectuelles des particules par rapport aux syntagmes prépositionnels	
[2]	Cappelle, Bert. 2005. The particularity of particles, or why they are not just 'intransitive prepositions'. <i>Belgian Journal of Linguistics</i> 18 [numéro thématique « <i>Adpositions of Movement</i> », dirigé par Hubert Cuyckens, Walter de Mulder et Tanja Mortelmans], 29-57.	p. 21
[3]	Cappelle, Bert et Renaat Declerck. 2005. Spatial and temporal boundedness in English motion events. <i>Journal of Pragmatics</i> 37(6), 889-917.	p. 50
[4]	Cappelle, Bert et Catherine Chauvin. 2010. Interprétations aspectuelles des verbes à particule en anglais: téliques, comparatifs, résultatifs. In : Pascale Hadermann, Olga Inkova, Michel Pierrard et Dan Van Raemdonck (dir.), <i>Ap-proches de la scalarité</i> . Genève: Droz, 249-281.	p. 79
1.3	Les particules verbales dans la cognition	
[5]	Cappelle, Bert, Yury Shtyrov et Friedemann Pulvermüller. 2010. <i>Heating up or cooling up the brain?</i> MEG evidence that phrasal verbs are lexical units. <i>Brain and Language</i> 115(3), 189-201.	p. 112
[6]	Hanna, Jeff, Bert Cappelle et Friedemann Pulvermüller. 2017. Spread the word: MMN brain response reveals whole-form access of discontinuous particle verbs. <i>Brain and Language</i> , 175, 86-98.	p. 125
[7]	Pulvermüller, Friedemann, Bert Cappelle et Yury Shtyrov. 2013. Brain basis of meaning, words, constructions, and grammar. In : Graeme Trousdale et Thomas Hoffmann (dir.), <i>Oxford Handbook of Construction Grammar</i> . Oxford: Oxford University Press, 397-416.	p. 138
1.4	Relier les verbes à particule : les implications pour l'architecture de la grammaire	
[8]	Cappelle, Bert. 2006. Particle placement and the case for 'allostructions'. <i>Constructions</i> [numéro thématique « <i>Constructions all over: Case studies and theoretical implications</i> », dirigé par Doris Schönefeld], urn:nbn:de:0009-4-6839.	p. 151

- [9] Cappelle, Bert. 2009. Contextual cues for particle placement: Multiplicity, motivation, modeling. In : Alexander Bergs et Gabriele Diewald (dir.), *Context in Construction Grammar*.(Constructional Approaches to Language.) Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins, 145-192. p. 179
- [10] Cappelle, Bert. 2022. Lexical Integrity: A mere construct or more a construction? *Yearbook of the German Cognitive Linguistics Association* 10, 183-216. p. 227

## 2. Une ménagerie constructionnelle

### 2.1 Deux constructions scalaires classiques

- [11] Cappelle, Bert. 2011. The *the... the...* construction: Meaning and readings. *Journal of Pragmatics* 43(1), 99-117. p. 260
- [12] Cappelle, Bert, Edwige Dugas et Vera Tobin. 2015. An afterthought on *let alone*. *Journal of Pragmatics*, 80, 70-85. p. 279

### 2.2 Constructions avec des verbes modaux

- [13] Cappelle, Bert et Ilse Depraetere. 2016. Short-circuited interpretations of modal verb constructions: Some evidence from *The Simpsons*. *Constructions and Frames* 8(1), 7-39. p. 295
- [14] Cappelle, Bert, Ilse Depraetere et Mégane Lesuisse. 2019. The necessity modals *have to*, *must*, *need to*, and *should*. Using n-grams to help identify common and distinct semantic and pragmatic aspects. *Constructions and Frames*, 11(2), 220-243. p. 328

### 2.3 Constructions existentielles

- [15] Cappelle, Bert, Vassil Mostrov et Fayssal Tayalati. 2021. Temperaments, tempers, and temporality: constructions reveal how speakers of French and English conceptualize human properties. *Languages in Contrast*, 21(1), 82-111. p. 352
- [16] Cappelle, Bert. 2023. Words also exist in a world: On the pattern 'X' *does not exist; it's called 'Y'*. Laure Sarda et Ludovica Lena (dir.), *Existential Constructions across Languages: Forms, Meanings and Functions*. Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins, 325-346. p. 382

## 2.4 Constructions privatives

- [17] Cappelle, Bert, Pascal Denis et Mikaela Keller. 2018. Facing the facts of *fake*: a distributional semantics and corpus annotation approach. *Yearbook of the German Cognitive Linguistics Association*, 6, 9-42. p. 403
- [18] Cappelle, Bert, Robert Dausgs et Stefan Hartmann. 2023. The English privative prefixes *near-*, *pseudo-* and *quasi-*: Approximation and 'disproximation'. *Zeitschrift für Wortbildung / Journal of Word Formation* 7(1) [numéro thématique sur la « morphologie approximative », dirigé par Francesca Masini, Muriel Norde et Kristel Van Goethem], 52-75. p. 437

## 2.5 Fragments

- [19] Cappelle, Bert. 2020. *Not on my watch* and similar *not*-fragments: stored forms with pragmatic content. *Acta Linguistica Hafniensia. International Journal of Linguistics* 52(2) [numéro thématique : « Fragments or ellipsis or both? New challenges and perspectives », dirigé par Nikolaos Lavidas et Meike Pentrel], 217-239. p. 461
- [20] Cappelle, Bert. Soumis. The special position of fragments and imperatives in polished prose: Data from *The Economist* editorials. *English Language and Linguistics* [Numéro thématique sur les phrases fragmentaires, dirigé par Yolanda Fernández Pena, Gunther Kaltenböck et Javier Pérez-Guerra]. p. 488

Les travaux mentionnés sur les pages précédentes ont été exclus de ce document archivé.



## **Quatrième document**

**Présentation analytique des travaux sélectionnés,  
avec une note sur l'orientation de mes recherches futures**

## 1. Les verbes à particules et leur rôle central en linguistique

La première partie de mon portfolio est une collection de dix publications consacrées aux constructions de verbes à particules. En raison de leurs caractéristiques sémantiques et formelles, ces constructions posent de nombreux défis intéressants pour la description linguistique et la théorie linguistique, dont certains ont fait l'objet de mes efforts.

### 1.1 Contextualisation étendue des verbes à particules

Dans [1], une enquête est présentée sur environ quatre-vingts études sur les constructions de verbes à particules, principalement dans les langues germaniques mais aussi dans les langues romanes, ouraliques et quelques autres langues.<sup>1</sup> Cet article bibliographique est inclus dans mon portfolio pour donner au lecteur une idée de la richesse des recherches menées sur ces constructions, qui ont joué un rôle majeur dans divers domaines de la linguistique.

Pour citer Mark Aronoff (communication personnelle), le rédacteur en chef d'Oxford Bibliographies in Linguistics, dans lequel l'article paraîtra (fin Septembre 2023), les verbes à particules sont « un sujet qui fascine depuis longtemps les syntacticiens modernes » (traduit de l'anglais). Les verbes à particules – dans la grammaire de certaines langues germaniques également appelées « verbes complexes séparables », mais mieux connus des apprenants d'anglais sous le nom de « phrasal verbs » – ont en effet attiré l'intérêt de scores de linguistes théoriques (généralement génératifs) en raison de leur nature en apparence paradoxale. Ce sont des unités qui ressemblent à certains égards à des mots simples (par exemple, en allemand, *Ich werde meine Mutter anrufen*, 'Je vais appeler ma mère') et à d'autres égards à des combinaisons syntaxiques, dont les parties sont considérablement séparées (par exemple, en allemand, *Ruf schnell deine Mutter mit meinem Handy an*, 'Appelle rapidement ta mère avec mon téléphone portable').

L'article tente de fournir un aperçu des différentes sortes d'analyses de cette question, mais il inclut également des travaux davantage orientés vers la linguistique cognitive et fonctionnelle, qui examinent le potentiel expressif et stylistique des particules. De plus, il met en évidence les recherches sur les verbes à particules en linguistique de corpus et computationnelle, en linguistique historique et variationnelle, en psycho- et neurolinguistique ainsi qu'en acquisition du langage et en apprentissage d'une langue étrangère.

### 1.2 Propriétés aspectuelles des particules par rapport aux syntagmes prépositionnels

À travers les divisions théoriques, les linguistes ont considéré les particules comme des prépositions « intransitives », arguant que, lorsqu'elles sont utilisées avec un sens spatial, les particules apparaissent dans des environnements syntaxiques similaires aux SP complets, permettant tous deux, par exemple, l'inversion locative (e.g. *Around (the corner) came a police officer*), elles ont un Repère (« Ground ») implicite (e.g. *put that record on = put that record on the record player*) et peuvent donc être considérées comme des SP « réduites », et elles ont essentiellement la même signification que de véritables prépositions (« transitives »). Dans [2], j'admets que l'appareil grammatical

---

<sup>1</sup> Les chiffres entre crochets correspondent à ceux de la table des matières du portfolio de publications (Document 3). Toute mention de numéros de page fait référence aux numéros de page de ce portfolio, et non à ceux utilisés dans la publication originale.

pourrait sembler plus simple sans cette partie du discours apparemment superflue, mais je souligne que les particules et les SP complets ont des distributions syntaxiques qui se chevauchent mais qui sont non identiques (e.g. *He threw {out / \*out the window} a ball*; *There's no way of escape but {\*through / through that gap}*), que les particules n'ont pas toujours un complément implicite (e.g. *Kneel down!* – #*Down what?*), et, surtout, que les particules peuvent différer des SP par leurs propriétés aspectuelles. Par exemple, *He jumped in* ne peut signifier que 'He jumped into it' (en faisant référence à une piscine, par exemple), ce qui est une situation télique, tandis que *He jumped in the pool* peut également faire référence à des sauts en haut à plusieurs reprises tout en étant dans la piscine, ce qui est une situation atélique, comme en témoigne la possibilité d'ajouter *for a while*. Les particules ne sont donc pas seulement des prépositions intransitives, même lorsqu'elles sont utilisées avec un sens spatial.

Dans [3], Renaat Declerck et moi proposons une taxonomie des particules et des prépositions anglaises utilisées avec des significations directionnelles (de « trajectoire ») (Figure 1).

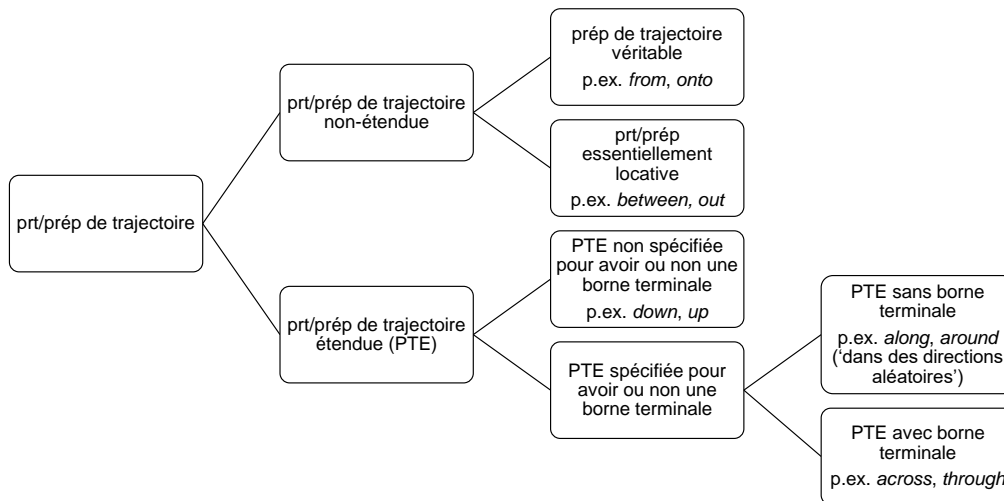


Figure 1. Une classification des particules et des prépositions de trajectoire en anglais.

Pour nous limiter à la bifurcation la plus basse, si la trajectoire étendue ne comporte pas de borne terminale, une périphrase avec 'en cours de route' est requise lorsque l'élément est utilisé comme préposition dans un contexte statique dit de « mouvement fictif » : *You'll find her office along this corridor* signifie que vous trouverez son bureau 'quelque part en cours de route le long de ce couloir'. Les trajectoires étendues qui ont une borne terminale permettent une paraphrase avec 'jusqu'au bout' dans de tels cas : *Her office is through this corridor* signifie qu'il se trouve dans un endroit que vous pouvez atteindre seulement si vous allez 'jusqu'au bout de ce couloir'.

Nous nous intéressons dans [3] à ce qui nous amène à interpréter un événement de mouvement comme étant télique ou atélique (c'est-à-dire ayant ou n'ayant pas de point final) et borné ou non borné (c'est-à-dire atteignant ou n'atteignant pas un point final). Pour simplifier, considérons uniquement les effets de la télicité. Outre le type de particule ou de préposition, [3] met en évidence le rôle joué par le type de GN utilisé comme complément d'une préposition. Même avec une préposition spatiale qui évoque elle-même une trajectoire avec une borne terminale, si la tête d'un GN est un nom massif, l'auditeur ne peut se concentrer sur aucune borne du repère, et

l'interprétation sera atélique, comme dans (1a). Lorsque la tête du GN est utilisée comme un nom dénombrable, il peut y avoir ambiguïté, comme dans (1b), la situation étant soit télique, soit atélique en fonction de la manière dont les bornes du Repère sont profilées mentalement ou non. Lorsque l'élément évoquant un trajectoire borné est utilisé comme particule (c'est-à-dire lorsqu'il n'est pas suivi d'un GN de Repère explicite), l'interprétation sera inévitablement télique, comme dans (1c), même après une phrase qui mentionne explicitement le même GN de Repère que dans (1b) (par exemple, *Why should we be frightened by the vastness of the desert?*).

- (1) a. Let's drive across desert terrain. (atélique)  
 b. Let's drive across the desert. (atélique ou télique)  
 c. Let's drive across. (télique)

Dans [4], Catherine Chauvin et moi nous concentrons uniquement sur les particules, et encore une fois sur leurs effets aspectuels. Les particules peuvent avoir des utilisations spatiales, comme mentionné dans la discussion de [2] et [3], ce qui peut donner des lectures téliques ou atéliques (comparer *walk over* and *walk around*, ce dernier pris dans son sens de "mouvement sans but dans des directions aléatoires", pas "mouvement visant à accomplir une circonférence"). Certaines particules peuvent avoir des utilisations atéliques non spatiales, comme dans *dream on* et *mess around*. En dehors de ces utilisations, nous distinguons trois types d'utilisations qui sont trop productives et systématiques pour être rejetées comme « idiomatiques », mais qui sont également suffisamment différentes les unes des autres pour être simplement appelées « télécisantes ». Cette dernière utilisation n'apparaît que avec *up* dans son sens de « consommation complète » (par exemple, *drink up, eat up, use up*). Une deuxième utilisation non spatiale que nous distinguons est « comparative », où il y a référence à un changement le long d'une échelle (par exemple, *cool down, sex up these reports*). Une troisième utilisation est appelée « résultative », lorsque la particule exprime un autre type d'état résultant. La particule peut ici indiquer soit un état assez spécifique (par exemple, *switch on the radio* vs. *switch off the radio*) soit simplement exprimer qu'il y a un résultat en jeu, par exemple la formation de la chose indiquée par le nom sur lequel le verbe est basé (par exemple, *queue, team up*).

### 1.3 Les particules verbales dans la cognition

Dans [5], après avoir effectivement formé une équipe (*teamed up*) avec Yury Shtyrov et Friedemann Pulvermüller pour déterminer si les particules verbales sont traitées comme des mots unitaires ou comme des constructions syntaxiques, nous rendons compte de leur statut lexical (que j'admets plus tard n'est pas nécessairement une preuve de leur statut de mot unitaire). L'étude utilise un paradigme dit « oddball » pour mesurer la négativité de discordance (*mismatch negativity*, MMN), une réponse cérébrale rapide aux stimuli inattendus, pour les particules *up* et *down* lorsqu'elles sont entendues dans des combinaisons acceptables ou non acceptables (voir Tableau 1).

Tableau 1. Stimuli standard et déviants utilisés dans l'expérience de neurolinguistique rapportée dans [5].

Stimulus standard	Stimulus déviant inattendu	Type de combinaison résultante
<i>rise</i>	<i>up</i>	combinaison acceptable de mouvement

<i>rise</i>	<i>down</i>	combinaison non acceptable de mouvement
<i>fall</i>	<i>up</i>	combinaison non acceptable de mouvement
<i>fall</i>	<i>down</i>	combinaison acceptable de mouvement
<i>heat</i>	<i>up</i>	combinaison acceptable de changement non spatial
<i>heat</i>	<i>down</i>	combinaison non acceptable de changement non spatial
<i>cool</i>	<i>up</i>	combinaison non acceptable de changement non spatial
<i>cool</i>	<i>down</i>	combinaison acceptable de changement non spatial

Outre les deux stimuli déviants d'intérêt (*up* et *down*), il y avait des stimuli de remplissage (à la fois des mots existants et sans signification) dont le début était similaire à eux. Dans (2), je présente un fragment aléatoire d'une séquence typique de stimuli auditifs constituant un bloc expérimental.

(2) rise us rise douge rise up rise doubt rise douge rise up rise down rise ut

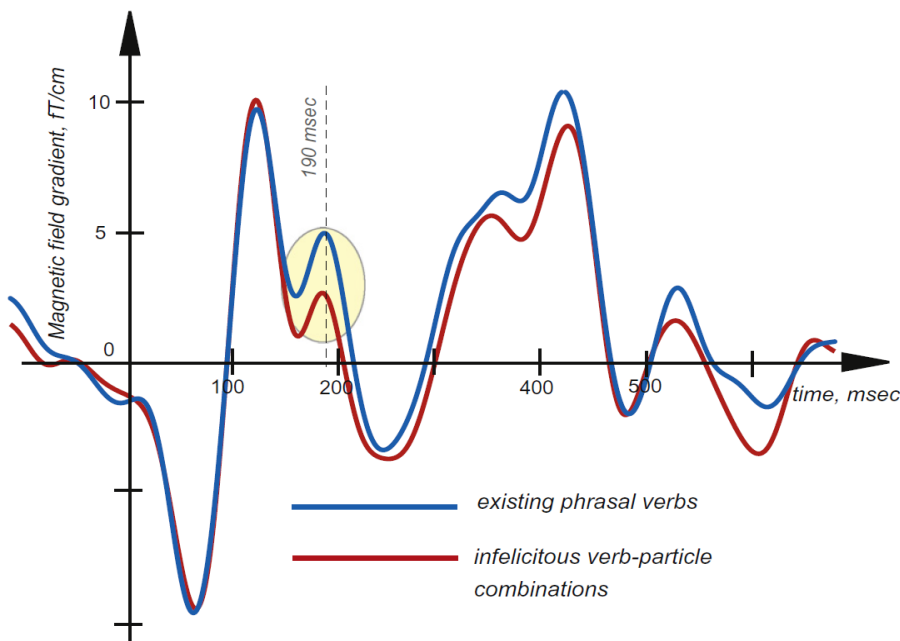


Figure 2. Réponse du champ magnétique événementiel déclenchée par les particules verbales dans deux contextes différents. (Le résultat présenté est celui obtenu par le capteur, positionné au niveau du lobe temporal gauche, qui a mesuré le taux de changement le plus élevé de la force du champ magnétique, en femtotesla (fT) par centimètre.)

Chaque bloc a duré vingt minutes. Il y avait quatre blocs, un pour chaque stimulus standard différent. Une MMN se produit généralement 150 à 250 millisecondes (ms) après la présentation d'un stimulus « déviant » (c'est-à-dire pas nécessairement « incorrect », mais différent du stimulus standard beaucoup plus courant). Dans notre expérience, une MMN a effectivement pu être observée, atteignant son maximum environ 180-200 ms après le début du stimulus déviant. De

manière intéressante, la MMN est plus élevée lorsque le stimulus « déviant » forme un verbe à particule existant avec le stimulus standard précédent que lorsqu'il forme une combinaison non acceptable avec celui-ci (Figure 2).

Le fait que la MMN soit élevée pour les combinaisons « légales » suggère qu'elles sont traitées comme des unités lexicales, comme l'ont montré des recherches antérieures indiquant que des combinaisons acceptables mais indiscutablement *syntaxiques* entraînent une MMN réduite lors de la présentation d'un mot qui forme une combinaison légale avec le mot précédent. Les deux combinaisons qui utilisent la particule dans un sens littéral et spatial (*rise up* et *fall down*) – et qui en principe n'ont pas besoin d'être stockées dans le lexique, car elles sont entièrement compositionnelles – présentent la même activation cérébrale accrue que les deux combinaisons avec une particule utilisée métaphoriquement (*heat up* et *cool down*), dont le stockage lexical est plus attendu. Tout aussi intéressant est le fait que les deux combinaisons métaphoriques activent toujours les régions cérébrales impliquées dans le traitement du mouvement et de la localisation, tout comme les combinaisons transparentes (pour lesquelles, cette fois-ci, cela est plus attendu).

Dans [6], Jeff Hanna, Friedemann Pulvermüller et moi utilisons la même réponse cérébrale, la MMN, pour examiner ce qui se produit lorsque la particule est séparée du verbe par un pronom : déclenche-t-elle alors toujours une MMN élevée, comme le ferait une syllabe dans un élément lexical, ou déclenche-t-elle une MMN réduite, comme le font les mots dans une combinaison syntaxique ? L'expérience utilise l'électroencéphalographie (EEG) plutôt que la magnétoencéphalographie, mais le choix de la méthode d'imagerie n'a pas d'importance majeure à cet égard. En plus, elle porte sur des particules verbales en allemand plutôt qu'en anglais. Nous constatons que la particule *an* dans *sie fügen es an* ('ils l'ajoutent') suscite toujours une MMN plus forte que la même particule dans *\*sie sondern es an* ('ils le séparent'). (De même pour *ab* dans *\*sie sondern es ab* comparé à *ab* dans *\*sie fügen es ab*.) C'est une preuve neurophysiologique claire que même si nous perturbons la continuité d'un élément lexical, il peut toujours être accédé comme un élément stocké en tant qu'entité unitaire.

Il est intéressant pour la théorie linguistique de constater que dans les expériences de stimulus déviant, le cerveau réagit d'une manière spécifique aux morphèmes, aux sons non morphémiques ou aux syllabes – voire même aux particules – complétant un mot ou un élément lexical existant, et de manière différente aux mots qui font partie de combinaisons syntaxiques ordinaires. Dans [7], Friedemann Pulvermüller, Yury Shtyrov et moi attirons l'attention de la communauté de la Grammaire de Construction sur cette différence. Cela remet en question un pilier central de cette théorie, à savoir le continuum entre le lexique et la syntaxe. Cette différence peut s'expliquer en termes de différents circuits neuronaux. Les unités lexicales stockées s'allument comme des réseaux neuronaux interconnectés. Les séquences connectées syntaxiquement fonctionnent différemment. Une partie préactive et pré-allume la suivante, qui ne s'allume pas aussi fortement qu'elle le ferait si elle était entendue de manière isolée.

Dans [7], nous démontrons que d'autres principes importants de la Grammaire de Construction trouvent du soutien dans ce que l'on sait sur le fonctionnement du cerveau. Cela inclut les observations selon lesquelles le langage n'est pas un module encapsulé, séparé des autres domaines de la cognition, et que la combinaison syntaxique va de pair avec la combinaison sémantique, car les unités combinatoires syntaxiques stockées dans le cerveau émergent des classes d'éléments lexicaux qui partagent non seulement des propriétés de distribution similaires, mais aussi des propriétés sémantiques similaires.

#### 1.4 Relier les verbes à particule : les implications pour l'architecture de la grammaire

Comme mentionné dans la Section 1.1, les verbes à particule sont intéressants en raison de leurs propriétés en apparence paradoxales. Pour les praticiens de la Grammaire de Construction, ils démontrent que des constructions formellement distinctes peuvent entretenir des liens entre elles. Lorsqu'elles sont transitives, les constructions de verbe à particule permettent généralement deux ordres de mots : V – Prt – GN (par exemple, *turn up the music*) et V – GN – Prt (par exemple, *turn the music up*). Au moment de l'écriture de [8], une affirmation importante de la Grammaire de Construction était que les séquences ayant la même forme structurelle partagent plus d'aspects cruciaux entre elles que chacune de ces séquences n'en partage avec une alternative à laquelle elle est supposément liée via une transformation. Ainsi, *She baked him a cake* et *He texted her an apology*, toutes deux des structures ditransitives, auraient des liens mutuels plus forts que la première avec *She baked a cake for him* (transitif + complément bénéfactif) et que la dernière avec *He texted an apology to her* (mouvement causé). Dans [8], je soutiens que la Grammaire de Construction risquait d'aller trop loin dans son zèle pour rompre les liens entre les structures alternatives, et l'alternance de placement de la particule sert d'exemple concret. De nombreux idiomes contenant un verbe à particule viennent sous deux formes sans pour autant signifier quelque chose de différent. Par exemple, *pour out one's heart* n'est pas un idiomme différent de *pour one's heart out*. De même, on ne peut pas affirmer que *turn up one's nose (at something)* constitue un idiomme distinct de *turn one's nose up (at something)*, et qu'il n'y a aucun lien entre ses « deux » idiomes différents. Ma proposition dans [8] consiste à reconnaître les « allostructions » : des manifestations structurellement différentes d'une seule construction qui reste insuffisamment spécifiée en ce qui concerne, par exemple, l'ordre exact des mots. Cette construction unique peut être lexicalement spécifique (par exemple, l'idiome avec *pour, out* et *one's heart*) ou plus schématique (par exemple, la construction transitive de verbe à particule).

Dans [9], je propose une explication constructionniste plus détaillée de l'alternance de placement de la particule, intégrant les nombreux facteurs contextuels et discursifs qui jouent un rôle dans le choix préféré d'un ordre plutôt qu'un autre. Malgré les préférences lexicales fortes – par exemple, les locuteurs préfèrent dire *blow off steam* plutôt que *blow steam off*, ainsi que *eat your heart out* plutôt que *eat out your heart* – les deux ordres sont en principe possibles lorsque le GN objet a un poids modéré (par exemple, *stick out your tongue / stick your tongue out*). Un GN a un poids modéré lorsqu'il n'est ni un pronom non accentué (par exemple, *\*I don't want to turn down 'em*), ni une séquence de, disons, cinq mots ou plus, ni une séquence plus courte qui est structurellement complexe en raison de matériel propositionnel (par exemple, *??I don't want to turn people I love down*). Les facteurs supplémentaires qui interagissent avec l'alternance comprennent la familiarité discursive avec le GN objet direct, les éléments sur lesquels le locuteur souhaite placer le focus, l'occurrence précédente d'un ordre ou de l'autre (c'est-à-dire l'amorçage syntaxique), le registre et la variation régionale (le discours parlé a plus d'occurrences de l'ordre « séparé » que le discours écrit, de même que l'anglais britannique par rapport à l'anglais américain). Je soutiens que l'un des facteurs méritant une attention accrue est la familiarité générale du référent du GN complément d'objet direct et de la situation. Par exemple, *put the kettle on* est une action très courante en Angleterre, étroitement liée à la pratique culturelle de boire du thé et de socialiser. On ne rencontre presque jamais l'alternative *put on the kettle*. (Bien sûr, cet ordre influencé par la familiarité peut s'être cristallisé en une préférence lexicale.) Dans [9], j'essaie en outre de modéliser ces divers facteurs comme des contraintes au sein d'un réseau qui peuvent simultanément motiver un choix constructionnel plus fortement qu'un autre.

Dans [10], je revisite l'alternance, me demandant si elle compromet un principe fondamental de la théorie linguistique : l'intégrité lexicale. Ce principe interdit que les mots soient perturbés et réorganisés par des règles syntaxiques. Le fait qu'un verbe à particule tel que *freak out* puisse être séparé (par exemple, *It freaked my parents out*) ou qu'une particule puisse parfois être placée en préfixe (par exemple, *Along came a surprise, changing everything*) ne constitue-t-il pas un sérieux contre-exemple au principe d'intégrité lexicale ? J'affirme que bien qu'un verbe à particule puisse être un mot, nous ne devrions pas nécessairement le considérer comme un mot dans toutes ses manifestations.

Mon argumentation n'est donc pas, comme certains l'ont déclaré, que les verbes à particule ne sont jamais des mots. Un argument valable en faveur de leur (possible) qualité de mot repose sur la construction néerlandaise progressive *aan het*, qui accepte à la fois des verbes morphologiquement simples et des verbes complexes séparables, mais (au moins dans la variété standard) pas de combinaisons syntaxiques, même lexicalisées. Comparez (3a-c), qui signifient tous 'Ils le tuaient'. (*Doden* est un verbe simple, *ombrengen*, littéralement 'amener autour', un verbe à particule, et *om zeep brengen*, littéralement 'amener au savon', une combinaison d'un verbe et d'un complément en forme de SP.)

- (3) a. Ze waren hem aan het **doden**.  
 b. Ze waren hem aan het **ombrengen**.  
 c. \*Ze waren hem aan het **om zeep brengen**.

L'article [10] répertorie d'autres exemples en allemand et en anglais où les verbes à particule se comportent comme des verbes simples et non comme des combinaisons syntaxiques. L'idée est que dans les cas où la particule est séparée de la partie verbale, comme dans (4a), et où les parties sont en outre permutées, comme dans (4b), les deux éléments ne forment plus un mot.

- (4) a. Ik vind dat ze hem **om** hadden moeten kunnen **brengen**. ('Je pense qu'ils auraient dû pouvoir le tuer.')
- b. Ze **brachten** hem diezelfde nacht met een sluwe list **om**.  
 'Ils l'ont tué cette même nuit avec une ruse.'

J'avoue qu'il est difficile d'éviter une certaine apparence de circularité, car il semble que ce que j'affirme, c'est qu'avec des exemples tels que (4a-b), la particule et le verbe de base ne forment pas un mot, car les mots ne peuvent pas être séparés, ce qui est une règle qui reste valable même dans des cas comme (4), où ce qui semble être un contre-exemple n'est en réalité pas un mot, car les mots ne peuvent pas être séparés, etc.

Cependant, accepter qu'il puisse y avoir un nœud mère qui n'est pas spécifié pour le statut morphologique ou syntaxique est une façon de sauvegarder l'intégrité lexicale. Dans l'ensemble, les mots uniques diffèrent des combinaisons syntaxiques et ces deux niveaux de langage (morphologie et syntaxe) se mélangent rarement, dans le sens où l'on peut trouver des mots à l'intérieur des syntagmes, mais généralement pas de syntagmes à l'intérieur de mots. Les « conglomérés » (*phrasal compounds*) existent (par exemple, [<sub>N</sub> [*new car*] *smell*], [<sub>N</sub> [*generative grammar*] *proposal*]), mais ce schéma morphologique n'est pas pleinement productif et peut être mieux décrit au niveau de généralité moyen, impliquant des noms têtes qui appartiennent à certaines classes, une classe étant quelque chose comme « concept », avec des membres tels que *assumption*, *constraint*, *principle*, *rule*, *theory*, *thesis*. Avec la plupart des autres noms comme tête, le premier élément dans un nom composé n'est généralement pas une combinaison syntaxique. Comparez ces composés contenant le nom *food* comme tête :

- (5) a. baby food  
b. ??fussy baby food

La séquence en (5b) est correcte, bien sûr, si le sens est ‘nourriture pour bébé compliquée à utiliser’, mais ce n’est alors pas un congloméré, juste une combinaison adjectif + nom (composé). Même si les combinaisons verbe + particule semblent compromettre une frontière nette entre la morphologie et la syntaxe, j’affirme que la distinction demeure valide.

## 2. Une ménagerie constructionnelle

Mon intérêt pour les constructions va au-delà des constructions verbe à particule. Au fil des années, j’ai exploré une gamme diversifiée de structures linguistiques. La deuxième partie de mon portfolio présente une compilation de publications examinant diverses constructions, présentées en paires – un ensemble sélectionné ressemblant à une arche de Noé compacte de variété constructionnelle.

### 2.1 Deux constructions scalaires classiques

L’une des constructions fréquemment évoquées dans les introductions à la Grammaire de Construction est la construction comparative corrélative. On l’appelle parfois également la “construction conditionnelle covariationnelle”. Dans [11], je souligne que bien qu’une paraphrase conditionnelle simple soit souvent possible (comme dans le cas de (6a)), ce n’est pas toujours le cas (comme le montre (6b)) :

- (6) a. The faster we drive, the sooner we’ll get there. (≈ ‘Si nous roulons plus vite, nous arriverons plus tôt.’)  
b. The more fish I ate, the more I discovered that the breeding was undercooked – yuck! (≈ ‘Si je mangeais plus de poisson, ...’)

Une analyse conditionnelle plus sophistiquée est possible, où (6a), par exemple, est compris comme ‘Pour n’importe quels deux scénarios, s1 et s2, si nous conduisons plus vite dans s1 que dans s2, alors nous arriverons là-bas plus tôt dans s1 que dans s2’.

Des recherches antérieures ont souligné que les formes de temps utilisées pour les conditionnels contrefactuels sont interdites (cf. (7a)), mais je démontre que si le contexte lui-même est contrefactuel, ces formes de temps sont tout de même possibles (cf. (7b)) :

- (7) a. \*The faster we drove now, the sooner we’d get there.  
b. If we had a car, then I guess it’s true that the faster we drove, the sooner we’d get there.

Ceci est prévisible si nous comprenons que la construction comparative corrélatrice met en relation deux différences factuelles au sein d'un monde possible. Ce monde possible est généralement la réalité, mais il pourrait également s'agir d'un monde contrefactuel. Dans (7b), la proposition conditionnelle établit un monde contrefactuel à l'intérieur duquel il est alors possible de parler de différences « factuelles ».

En ce qui concerne les verbes modaux de nécessité non-épistémique, j'observe également dans [11] que bien que (8a) soit possible, la comparative corrélatrice étroitement liée en (8b) n'a que peu de sens :

- (8) a. If you want to lose weight, you'll need to eat less.  
b. #The more weight you want to lose, the less you'll need to eat.

La deuxième proposition en (8b) suggère qu'à mesure que votre désir de perdre du poids augmente, il y aura moins besoin pour vous de manger, ce qui pourrait être l'une des interprétations possibles de (8a), mais certainement pas la plus saillante. Cela suggère que le syntagme comparatif ((*the*) *less*) n'a pas sa place originale au sein de la proposition. En effet, il peut y avoir des instances de la construction avec ce qu'on appelle un syntagme comparatif "exophrastique", un syntagme qui semble être « pré-installé » et qui a une portée sur l'ensemble de la situation, comme dans (9) :

- (9) The more I learn, the more I don't know anything. (≈ '... plus {il est vrai que / je réalise que} je ne sais rien.')

De plus, j'observe également dans [11] que la construction comparative corrélatrice exprime simplement une corrélation positive ou négative, mais elle ne spécifie pas si cette corrélation est linéaire ou non. L'exemple en (6a) ci-dessus illustre bien ce point. *The faster we drive, the sooner we'll get there* correctement déclare que la durée du trajet est plus courte à des vitesses plus élevées. Pour une distance de cinquante kilomètres, conduire à une vitesse moyenne de 100 km/h au lieu de 50 km/h réduira la durée du trajet de trente minutes. Augmenter la vitesse moyenne de conduite de 50 km/h supplémentaires (à une vitesse insouciance de 150 km/h) ne vous fera gagner que dix minutes supplémentaires sur la durée du trajet (Figure 3). Peu importe à quelle vitesse on conduit, on ne peut jamais atteindre sa destination, littéralement, *in no time*.

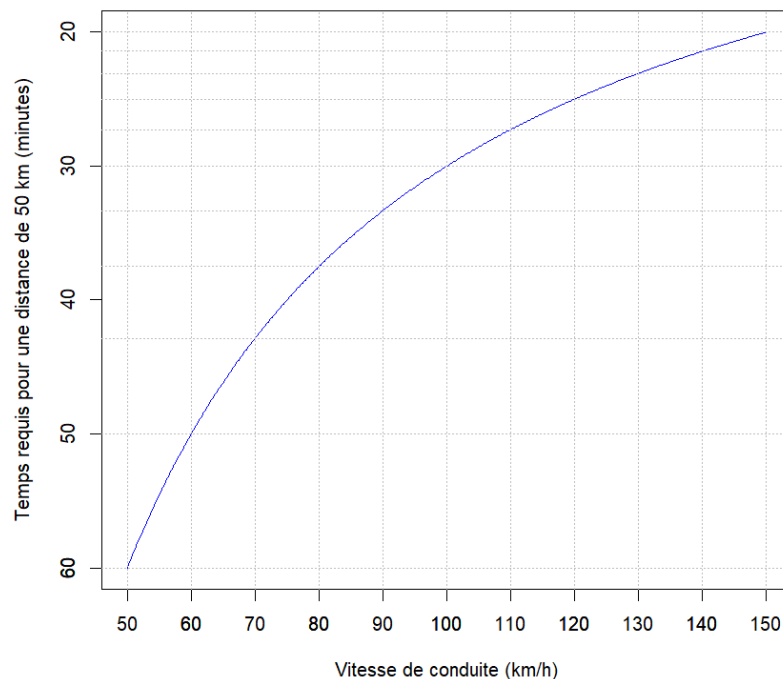


Figure 3. *The faster we drive, the sooner we'll get there*: la corrélation comparative à elle seule n'indique pas que la corrélation n'est pas linéaire.

Une autre construction célèbre à laquelle j'ai consacré du temps, cette fois avec Edwige Dugas et Vera Tobin, est la construction *let alone*, qui implique à nouveau une sémantique scalaire. Dans la littérature, on prétend que cette construction implique une relation d'implication de la première proposition à la deuxième (exprimée par la phrase fragmentaire après *let alone*), comme dans (10a). Dans [12], nous nous concentrons sur l'utilisation largement négligée telle que dans (10b), que l'un des grammairiens éminents a rejetée comme une erreur, résultant de l'intériorisation du « faux sens » de la construction :

- (10) a. I don't have one child, let alone six (...)  
 b. (...) we don't have ten children, let alone one (...)

Nous soutenons que l'utilisation dans (10b) n'est ni erratique ni illogique. En réalité, elle est assez courante, présente l'utilisation originale de *let alone* et est motivée par le souhait d'annuler, comme une réflexion parenthétique, une implicature possible de la première proposition – dans (10b), le fait de ne pas avoir dix enfants laisse encore la possibilité d'avoir quelques enfants, jusqu'à neuf.

Les deux utilisations diffèrent quant à la partie de la construction qui est la plus pertinente. Cela est évident en considérant les contextes des deux exemples ci-dessus, qui sont tous deux attestés. La phrase en (10a) survient dans un contexte où une mère élève six enfants, de sorte que la deuxième proposition est pertinente pour cela (alors que la première partie est la plus informative). La phrase en (10b) apparaît comme faisant partie d'une réponse à un interlocuteur demandant, de manière provocatrice : « Les deux utilisations diffèrent quant à la partie de la construction qui est la plus pertinente. Cela est évident en considérant les contextes des deux exemples ci-dessus, qui sont tous deux attestés. La phrase en (10a) survient dans un contexte où

une mère élève six enfants, de sorte que la deuxième proposition est pertinente pour cela (alors que la première partie est la plus informative). La phrase en (10b) apparaît comme faisant partie d'une réponse à un interlocuteur demandant, de manière provocatrice : « Where's the father of your ten children? », donc ici la première proposition de la construction répond directement à cela (et la deuxième est plus informative). Au-delà de cette différence importante, l'utilisation canonique et l'utilisation parenthétique sont liées par les informations pragmatiques partagées selon lesquelles la première proposition pourrait suffire en elle-même dans le contexte et que la deuxième proposition est présentée comme ne méritant pas trop d'attention (étant soit induite, soit simplement liée à une implicature indésirable).

## 2.2 Constructions avec des verbes modaux

Les implicatures peuvent également jouer un rôle important dans l'utilisation des verbes modaux. Dans [13], Ilse Depraetere et moi démontrons que les modaux peuvent apparaître dans certaines séquences assez conventionnelles qui sont accompagnées d'une implicature pragmatique intrinsèque. Considérez (11) :

(11) Not if I can help it.

Sémantiquement, cette phrase fragmentaire signifie simplement que la situation évoquée ne se réalisera pas si le locuteur a les moyens ou l'opportunité d'intervenir. Sur le plan pragmatique, le locuteur est compris comme affirmant son intention d'éviter ou de contrecarrer activement la situation en question. Cette expression porte un sens d'initiative et de résolution, soulignant la volonté du locuteur de prendre des mesures pour prévenir le résultat potentiel. La phrase se rapproche du sens de : 'Pas si je peux l'éviter, et je vais essayer de l'éviter'. Utiliser ce type de fragment négatif sans cette interprétation d'engagement est inapproprié, ce qui peut ensuite être exploité à des fins humoristiques, comme lorsque quelqu'un prononce (11) simplement pour exprimer une condition ouverte : *Not if I can help it. And help it I might.* (Ceci est approprié uniquement si la phrase juxtaposée est destinée à être une atténuation rhétorique.)

Dans [13], nous avançons donc plusieurs éléments de preuve montrant que les interprétations des propositions avec des modaux – dans cet article, *can*, *can't* and *could* -- peuvent être « court-circuitées » par la construction que ces propositions instancient. Un autre cas est *How can we VP?*, qui est souvent utilisé pour exprimer l'auto-réprobation et s'encourager soi-même à agir autrement (par exemple, *How can we believe this crap?*, *How can we remain silent in the face of...?*). Ce n'est pas toujours uniquement de l'information pragmatique qui est court-circuitée. Les modaux sont notoirement ambigus. Par exemple, *can* peut exprimer la capacité, l'opportunité, la permission (où la modalité a une portée étroite), la permissibilité de situation (où elle a une portée large), etc. Les formulations standard peuvent avoir l'effet de réduire la gamme de significations à une seule. Ainsi, lorsque quelqu'un répond *I can't complain* à une question comme *How are you?* cela indique qu'il se débrouille raisonnablement bien ou que tout va bien. Cette phrase suggère qu'il pourrait y avoir de petits problèmes ou désagréments, mais que la personne ne les considère pas suffisamment importants pour s'en plaindre. Nous savons tous que c'est une manière d'exprimer un état neutre ou content sans entrer dans les détails de préoccupations potentielles. Le modal *can't* ici est compris comme exprimant le manque de « permissibilité de situation » : les choses sont telles que la situation où je me plains d'elles ne serait pas permise. Cette communica-

tion conventionnelle du sens de la permission situationnelle sémantique et cette indication pragmatique d'un état d'esprit zen sont humoristiquement contournées lorsque quelqu'un répond *I can't complain* tout en pointant anxieusement vers un panneau *No Complaining* ('Interdiction de se plaindre'), comme dans un épisode des Simpson.

Dans [14], Ilse Depraetere, Mégane Lesuisse et moi examinons des séquences conventionnalisées similaires autour des verbes modaux de nécessité *should*, *must*, *have to* et *need to*. Nous extrayons du British National Corpus des combinaisons de chacun de ces modaux avec des mots voisins à leur gauche ou à leur droite avec lesquels ils forment une forte collocation, et pour ces bigrammes, nous identifions à nouveau des séquences avec des mots voisins à leur gauche ou à leur droite avec lesquels ils forment, eux aussi, une forte collocation, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les mots voisins tombent en dessous d'un niveau de coupure fixé pour la force collocationnelle. Nous identifions ainsi plus de 500 n-grammes lexicaux où chaque mot a un lien fort avec le suivant. Parmi ces n-grammes, certains ne sont pas spécifiques à l'un des quatre modaux (par exemple, *we {should/must/have to/need to} get*), certains apparaissent avec deux ou trois des quatre modaux mais pas avec tous (par exemple, *care {should/must} be taken*), et certains n'apparaissent qu'avec l'un des quatre modaux (par exemple, *no reason why you should*).

Sur la base de ces environnements lexicaux partagés ou uniques, nous regroupons les verbes modaux (*should* est le plus différent des trois autres, parmi lesquels *have to* et *need to* forment la paire la plus proche). Nous identifions ensuite manuellement des n-grammes présentant des propriétés sémantiques et pragmatiques intéressantes, tels que *why should(n't)* (utilisé dans les questions rhétoriques), *perhaps you should* (pour atténuer l'obligation), *must surely* (pour renforcer sa conviction que quelque chose est vrai) et *may {have to/need to}* (pour exprimer une nécessité contingente).

### 2.3 Constructions existentielles

Les locuteurs ont souvent le choix d'exprimer l'existence, la présence ou la disponibilité de quelque chose au moyen d'une « construction existentielle locative » (par exemple, *There is a gluten-free option in this recipe*) ou au moyen d'une « construction existentielle possessive » (par exemple, *This recipe has a gluten-free option*). Dans [15], Fayssal Tayalati, Vassil Mostrov et moi explorons comment les utilisateurs de la langue évaluent chacune de ces deux constructions, ainsi que certaines autres constructions, pour divers noms français qui désignent des propriétés humaines, telles que le courage, ainsi que pour leurs équivalents anglais. À quel point les locuteurs trouvent-ils acceptable, par exemple, *Il y a un courage étonnant chez Emma* / *There is a surprising courage in Emma* (en supposant que la préposition française *chez* puisse être rendue de manière satisfaisante par la préposition anglaise *in*) ? Quels sont leurs jugements d'acceptabilité pour *Emma a un courage étonnant* / *Emma has a surprising courage* ? Et comment évaluent-ils *Emma est d'un courage étonnant* / *Emma is of a surprising courage*, où un nom de propriété humaine est présenté dans l'une des autres constructions (le « génitif de qualité ») ?

Au total, nous recueillons des évaluations d'acceptabilité pour 24 noms à travers 6 constructions différentes auprès de 108 locuteurs (72 pour le français et 36 pour l'anglais). Nous appliquons une analyse en composantes principales pour visualiser la pertinence de différents types de noms dans différentes constructions. Les résultats confirment la validité de sous-classes déjà établies pour ces noms (certaines fusionnées ici pour simplifier) :

- (i) noms utilisés pour les sentiments dirigés ou les états psychologiques (par exemple, *amour/love, tristesse/sadness*).
- (ii) noms utilisés pour les traits comportementaux (par exemple, *gentillesse/kindness, prudence/carefulness*).
- (iii) noms liés aux dimensions, à la nature ou à l'apparence physique d'une personne (par exemple, *poids (normal) / (normal) weight, tempérament (colérique) / (fiery) temperament, beauté (rare) / (rare) beauty*).

En général, ce sont les noms du premier groupe qui sont jugés les plus acceptables dans la construction existentielle locative, tandis que les noms du troisième groupe sont jugés les moins acceptables dans celle-ci. Les noms du deuxième groupe suscitent des jugements intermédiaires. Ce schéma s'applique aussi bien aux noms français qu'anglais. Voici quelques exemples pour l'anglais, avec un nom de chaque grande catégorie, ainsi que la note moyenne d'acceptabilité (de 1 à 5) :

- |      |    |  |                   |
|------|----|--|-------------------|
| (12) | a. | There is an intense anger in Isabella.       | [moyenne de 4.52] |
|      | b. | There is a remarkable carefulness in Olivia. | [moyenne de 4.00] |
|      | c. | There is a fiery temperament in Sarah.       | [moyenne de 3.22] |

L'acceptabilité de ces noms dans cette construction existentielle est fortement corrélée à leur acceptabilité dans une structure de phrase qui présente la propriété comme ayant une certaine durée (limitée) :

- |      |    |  |                   |
|------|----|--|-------------------|
| (13) | a. | Isabella's anger didn't last long.     | [moyenne de 4.8]  |
|      | b. | Olivia's carefulness didn't last long. | [moyenne de 3.25] |
|      | c. | Sarah's temperament didn't last long.  | [moyenne de 2.33] |

Assez étonnamment, l'existentielle possessive (par exemple, *Isabella has an intense anger*) présente une corrélation modérément positive avec l'existentielle locative pour les noms anglais, et elle n'est ni positivement ni négativement corrélée avec cette dernière pour les noms français. Dans l'ensemble, cependant, les noms français reçoivent des évaluations d'acceptabilité assez similaires à celles de leurs équivalents anglais dans les constructions étudiées (Figure 4).

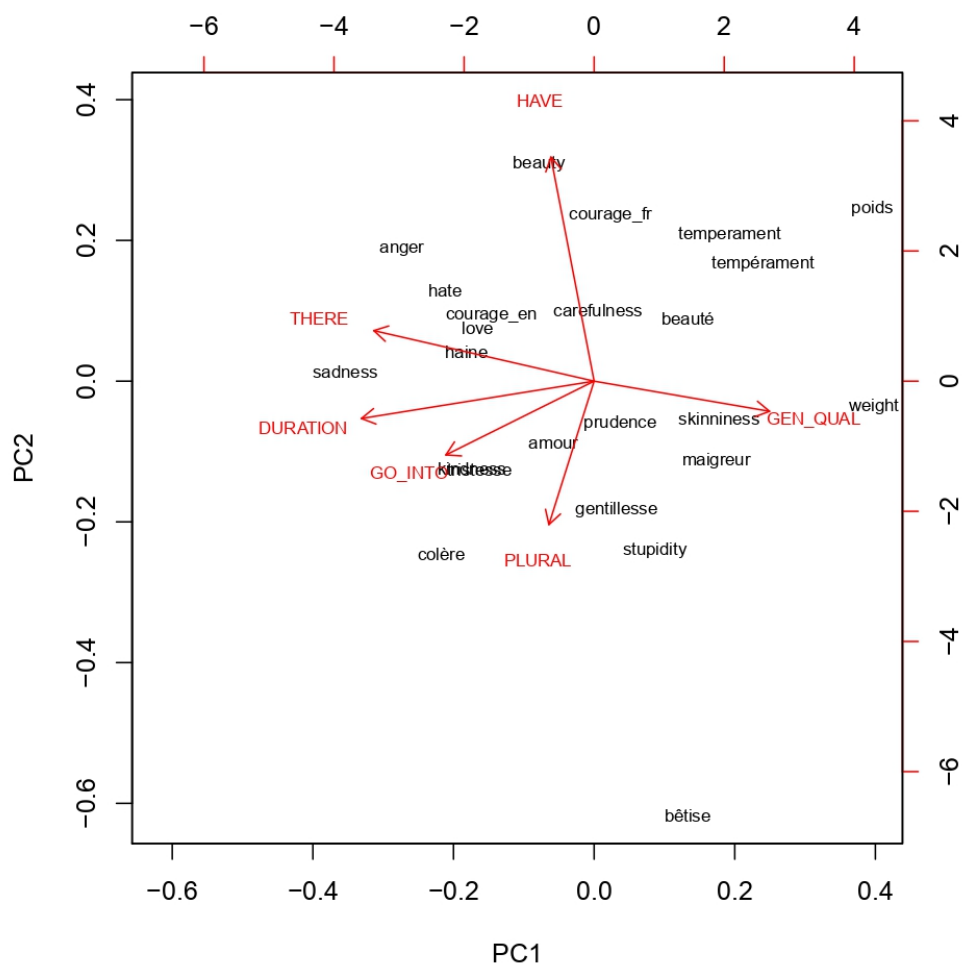


Figure 4. Diagramme biplot généré à partir d'une ACP (Analyse en Composantes Principales) des évaluations d'acceptabilité pour 12 noms français et 12 noms anglais désignant des propriétés humaines, à travers six environnements constructionnels différents. Le graphique présente les relations entre les variables et les observations dans un espace de dimensions réduites, avec les deux composantes principales (PC1 et PC2) capturant la variance maximale des données. La position des noms sur le graphique est influencée par leur acceptabilité dans chacun des six environnements considérés ensemble. La proximité des constructions (étiquettes en rouge) indique des évaluations similaires. Les deux noms superposés près de l'étiquette "GO\_INTO" (pour *Elle est entrée dans un état de \_\_*) sont *tristesse* et *kindness*.

Dans [16], j'étudie les existentielles locatives et les existentiels avec *exist* au sein d'une séquence spéciale de propositions, comme dans (14):

- (14) Hannah Montana does not exist. Her name is Miley Cyrus.

Il y a ici une contradiction apparente : si l'on affirme d'abord qu'une entité n'a aucune existence, il pourrait sembler inutile de continuer en disant quel est le nom de cette entité non existante. Cette incohérence rappelle la négation métalinguistique, comme dans (15) :

- (15) A: Did you like it?  
B: I didn't like it. I LOVED it!

Je défends cependant que la négation dans (14), contrairement à la négation dans (15), relève du type descriptif ordinaire. Il n'y a rien d'échoïque dans le verbe *exist* – (14) pourrait être prononcé après que l'interlocuteur a dit : *Guess who I saw at the airport? Hannah Montana!* – et la négation vise simplement à nier l'existence de Hannah Montana, pour la raison que ce nom n'apparaît nulle part dans une liste de célébrités de la vie réelle. Les utilisateurs de la langue prétendent parfois (ou font semblant de prétendre) que lorsque les mots, en tant qu'étiquettes pour des entités, n'ont pas d'existence officielle dans les atlas, les registres de personnes ou les dictionnaires – dans ce que j'appelle les « mondes de mots » (*worlds of words*) – alors les lieux réels, les personnes ou les autres phénomènes que ces noms ou mots étiquettent n'ont pas non plus d'existence légitime.

Le genre de séquence de clauses utilisé dans (14) est fréquemment employé pour des raisons rhétoriques visant à argumenter que l'utilisation d'un terme est politiquement incorrecte ou découle de ce que le locuteur considère comme une conception erronée de la réalité :

- (16) a. There is no such thing as non-consensual sex. It's called rape. Period.  
 b. There's no such thing as "long Covid". It's called vaccine side effects.

Je suppose que nous verrons souvent ce modèle de phrases à plusieurs propositions dans les guerres culturelles qui font rage actuellement.

## 2.4 Constructions privatives

Les adjectifs tels que *fake*, *false* et *fictitious* (ou *faux*, *fallacieux* et *fictif* en français) sont qualifiés de "privatifs" dans la mesure où ils « dérobent » ou « privent » une entité de son appartenance à la classe des choses désignées par le nom. Ils diffèrent des adjectifs ordinaires, qui restreignent l'ensemble des choses désignées par le nom nu à un sous-ensemble plus restreint. Ainsi, une *balle rouge* est une balle qui est, de plus, rouge. Un adjectif privatif place une entité dans un ensemble qui n'interagit même pas avec l'ensemble des choses désignées par un nom : un *faux or* n'est même pas de l'or pour commencer.

Du moins, c'est la théorie. Par exemple, une *histoire fausse* reste quand même une histoire, un *document faux* est toujours, en fait, un document, et un *faux sac à main* reste un sac à main entièrement fonctionnel. Si l'on examine les 100 combinaisons *fake* + nom les plus courantes en anglais, seulement la moitié d'entre elles sont clairement privatives dans le sens décrit ci-dessus. Avec Pascal Denis et Mikaela Keller, je soutiens dans [17] que le caractère privatif ou non du mot *fake* dépend dans une grande mesure du nom avec lequel il se combine. Ainsi, lorsque le terme *fake* est associé à un nom, son interprétation varie souvent en fonction de savoir si ce nom se rapporte à la transmission d'informations verbales ou visuelles (comme *story*, *news* ou *video*), à un objet naturel ou fabriqué par l'homme ayant un but bien défini (comme *blood*, *gun* ou *medicine*), ou à un événement (comme *burglary*, *death* ou *wedding*), parmi d'autres possibilités. Nous utilisons la sémantique distributionnelle, une approche qui représente les similitudes entre les mots en fonction de leurs co-occurrences partagées avec d'autres mots dans un grand corpus, pour montrer que les noms pour lesquels nous fournissons des annotations sémantiques similaires de leur combinaison avec *fake* se regroupent ensemble (Figure 5).

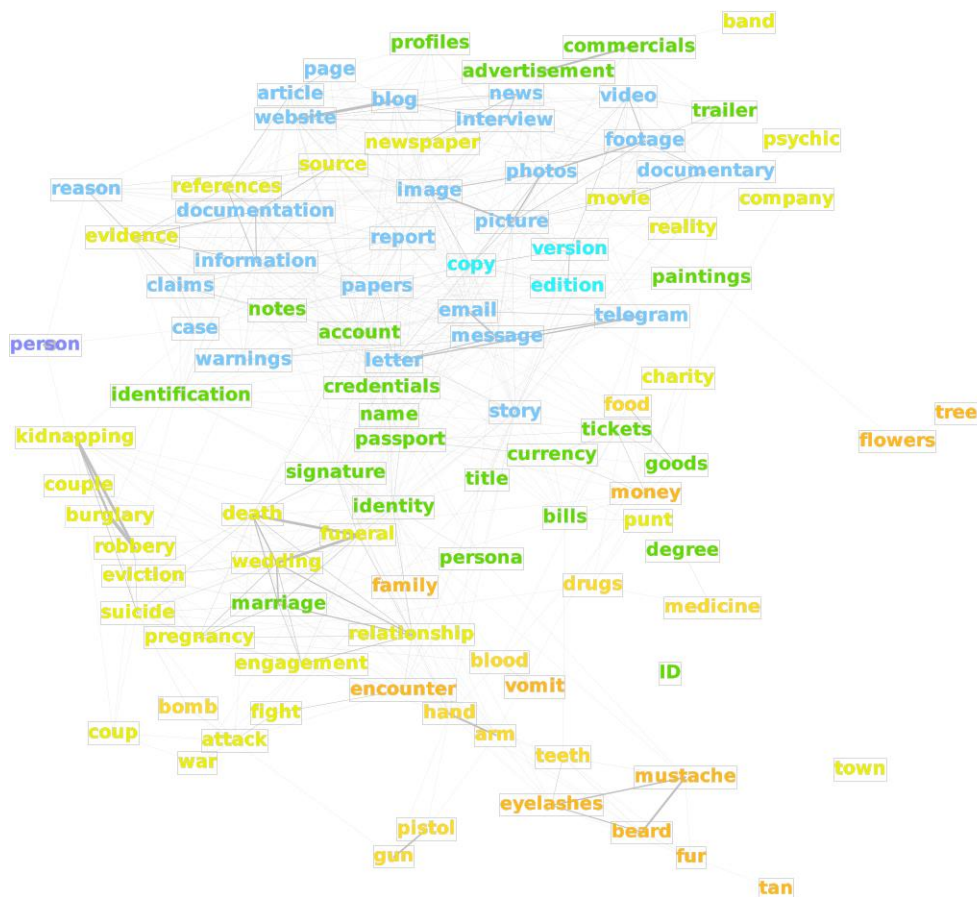


Figure 5. Représentation en réseau bidimensionnelle des similarités distributionnelles des noms combinés fréquemment avec *fake*. Les couleurs différentes représentent différentes interprétations annotées à la main pour une combinaison *fake* + nom.

Les noms avec lesquels *fake* a une connotation privative (ceux dans des teintes orangées-jaunes) ont tendance à avoir des distributions similaires : notez par exemple la proximité de *kidnapping*, *burglary* et *robbery* à gauche du graphique, ainsi que de *eyelashes*, *mustache* et *beard* vers le bas. Les noms avec lesquels *fake* n'a pas de connotation privative (dans des teintes bleues) ont également tendance à avoir des co-occurrences similaires avec d'autres mots : observez par exemple le regroupement de *image*, *picture* et *photos*, ou encore de *email*, *message*, *letter* et *telegram*.

Notre recherche met en évidence la dépendance au contexte des significations des mots. Les locuteurs doivent également mobiliser leur connaissance du monde et du contexte plus large du discours (un *fake gun* mentionné dans le contexte d'un cambriolage est compris différemment d'un *fake gun* lors d'une foire aux armes anciennes). Une approche linguistique cognitive, comprenant la sémantique de cadres (*frame semantics*), est bien équipée pour faire face à ces faits concernant le mot *fake*.

Dans [18], co-écrit avec Robert Daugs et Stefan Hartmann, les constructions morphologiques avec un préfixe privatif sont également abordées par une combinaison de méthodes sémantiques distributionnelles à grande échelle et d'observations plus qualitatives et anecdotiques. Les préfixes en question sont *near(-)*, *pseudo(-)* et *quasi(-)*, comme dans *near-perfect*, *pseudoscientist*

et *quasi-religious*. Partant des bases adjectivales et nominales avec lesquelles chacun de ces préfixes se combine, nous observons une légère préférence de *near-* pour les bases ayant une prosodie sémantique négative (par exemple, *near-apocalyptic*, *near-collapse*, *near-disaster*, *near-fatal*), une tendance de *quasi-* à apparaître avec des bases du domaine juridico-administratif, au sens le plus large (par exemple, *quasi-diplomatic*, *quasi-government*, *quasi-judicial*, *quasi-private*, *quasi-public*), où il est approximatif mais pas de manière évaluative, et de *pseudo-* à apparaître soit dans des termes techniques non évaluatifs (par exemple, *pseudoword*, *pseudo-random*), soit dans des combinaisons où il a une interprétation péjorative (par exemple, *pseudo-religious*, *pseudo-intellectual*). Nous utilisons le terme « disproximation » pour ce dernier usage, afin de capturer le sens de ne pas être à la hauteur d'une norme.

## 2.5 Fragments

Dans [19], je revisite les fragments commençant par "not", un exemple desquels a été donné dans (11) ci-dessus, répété ici.

(17) Not if I can help it. (=11)

D'un point de vue technique, une telle phrase peut être considérée comme le résultat d'une opération syntaxique appelée « stripping », également connue sous le nom de « bare argument ellipsis » (un terme impropre, car ce qui reste après l'opération de suppression supposée n'est pas un argument mais un ajout). Se limiter à examiner les opérations syntaxiques censées rendre possibles les phrases fragmentaires ne tient pas compte du fait que ces fragments sont des structures à part entière et que les locuteurs de la langue connaissent leurs propriétés d'utilisation uniques. J'ai noté dans la Section 2.2 que l'interprétation de cette énonciation est court-circuitée : ici, *can* exprime une opportunité et le locuteur est compris comme faisant le vœu de ne pas laisser se produire la situation dénotée par une proposition de contexte pertinente. Dans [19], j'examine ce contexte précédent et constate que la négation dans de tels fragments négatifs peut soit nier une proposition positive, soit renforcer une proposition déjà négative, en fonction de celui qui a énoncé la phrase précédente (l'interlocuteur ou la locutrice elle-même) :

- (18) a. A: Those bullies will steal my lunch money.  
       B: Not if I can help it.  
       b. Those bullies won't steal your lunch money. Not if I can help it.

Le fragment négatif tel qu'utilisé dans (18b) présente ce que j'appelle « l'expansion négative » et illustre une fois de plus la nécessité d'élargir la portée de notre analyse linguistique et de dépasser les limites de la phrase individuelle. (Un exemple précédent était le schéma bi-propositionnel [X *does not exist*. Its name is Y] et des variantes telles que [There's no such thing as X. It's called Y], discutés dans la section 2.3.)

Dans [20], un texte soumis à publication, j'adopte une approche plus radicalement orientée vers le discours pour les fragments et les impératifs, en déterminant leur position réelle au sein d'un paragraphe et dans l'ensemble du texte. Pour cela, j'utilise des articles éditoriaux du journal hebdomadaire *The Economist*, scannés du premier mot au dernier à la recherche de fragments et d'impératifs. Considérer ces deux constructions ensemble a du sens car les impératifs

(sans sujet), comme les fragments, sont plus courts que leurs équivalents canoniques et comme de nombreux fragments, comme les impératifs, sont des phrases sans valeur de vérité (par exemple, *Good luck with that!*, *And now for something completely similar*). Je constate que les fragments et les impératifs, probablement parce qu'ils se distinguent des phrases ordinaires, ont tendance à occuper des positions saillantes (Figure 6).

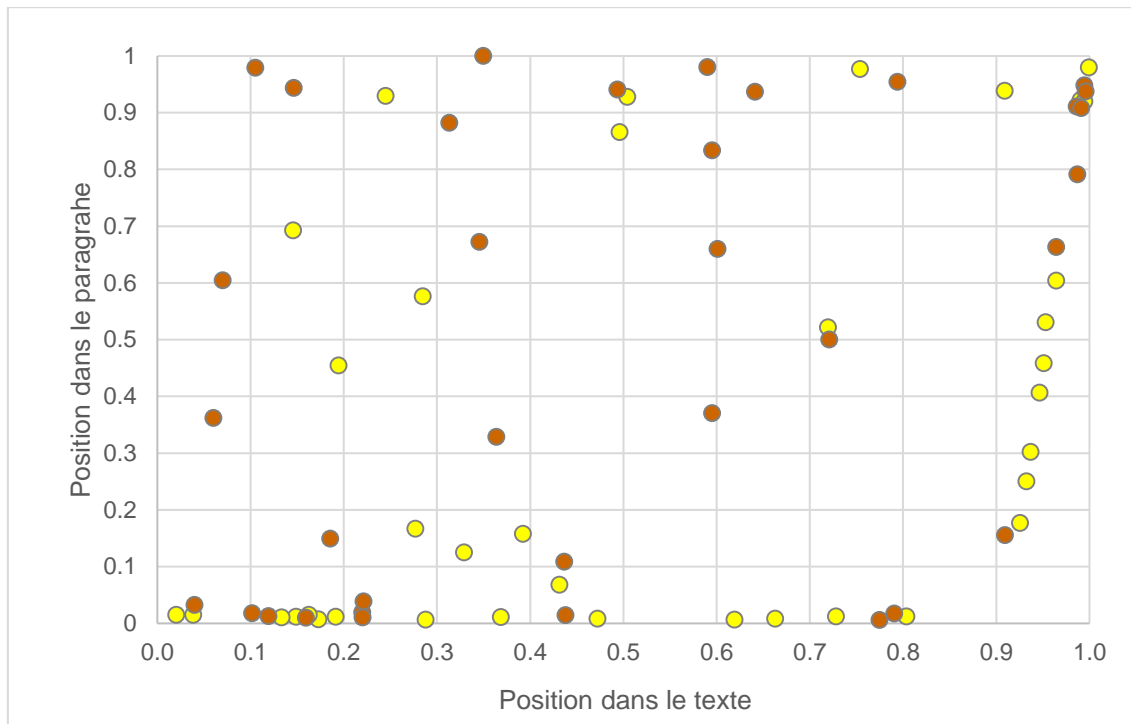


Figure 6. Répartition des fragments (brun) et des impératifs (jaune) dans un texte (axe X) et au sein d'un paragraphe (axe Y) dans un échantillon de 66 éditoriaux de *The Economist* (proche de 0 = au début ; 1 = à la fin). Remarquez que la zone médiane est relativement peu peuplée, suggérant que les fragments et les impératifs dans une prose journalistique soignée occupent des positions remarquées.

Au niveau du paragraphe, les fragments et les impératifs surviennent souvent comme la première ou la dernière phrase. Au sein d'un texte, ils ont une probabilité supérieure à la moyenne d'apparaître dans le dernier paragraphe ou, de manière intéressante, dans le deuxième paragraphe, après un premier paragraphe présentant une opinion reçue, ou une autre vision que le lecteur est censé accepter au départ, avant que le deuxième paragraphe ensuite montre brusquement cette vision comme erronée. L'impératif ou le fragment que nous trouvons ici fonctionne alors comme un choc d'espoir ou une réfutation de croyance : *Well, think again, Don't count on it, Fat chance or Not anymore*. Je fais référence à cette structure, impliquant deux paragraphes, comme la « construction de correction de point de vue » (*viewpoint-correcting construction*).

Plusieurs types récurrents de fragments dans la prose journalistique sont également identifiés : *Better (not) to GV, Why GV? and No/Little wonder* + proposition subordonnée. Bien qu'il aurait peut-être été possible d'identifier de telles constructions fragmentaires automatiquement, je trouve que le faire manuellement donne au chercheur un sentiment de contrôle et de « proximité » que l'on doit souvent abandonner lorsque l'on se fie à la sortie de corpus plus décontextualisée.

## Note sur les futures recherches et le type d'encadrement

Mon objectif est de poursuivre dans quatre directions de recherche interconnectées :

- (i) la pragmatique constructionnelle,
- (ii) les traitements constructionnistes des phénomènes de « mouvement »,
- (iii) la nature et le statut des constructions dans la grammaire,
- (iv) la représentation de la grammaire dans la culture populaire.

### 3.1 La pragmatique constructionnelle

Il est évident que les unités linguistiques peuvent être chargées de sens pragmatique, c'est-à-dire de sens qu'il est impossible de saisir en termes de conditions de vérité. La pragmatique des constructions doit donc figurer en bonne place à l'ordre du jour.

Un objectif à court terme sera d'explorer les **phénomènes morphologiques évaluatifs**. La méthode consistera à identifier manuellement des éléments exemplifiant des schémas morphologiques et utilisés à des fins expressives. Un tel schéma est la troncation, comme dans *bud* (de *buddy*), *chute* (de *parachute*), *nukes* (de *nuclear arms*), *prole* (de *proletarian*), *rep* (de *reputation*), *Midge* (du nom de famille *Midgley*) ou *rube* (du nom *Reuben*, désignant une personne inexpérimentée et peu sophistiquée). En raison de leur caractère informel et de la familiarité suggérée avec un sujet, ils signalent l'audace du locuteur ou de l'écrivain.

Les schémas morphologiques peuvent être caractéristiques de certaines situations d'utilisation, de sorte que lorsqu'ils sont utilisés dans d'autres situations que leurs utilisations habituelles, ils seront compris comme exprimant de l'ironie ou de la moquerie. C'est le cas avec les diminutifs en *-y*, comme dans *mommy et daddy's sweetest baby bunny*, qui, lorsque ce n'est pas prononcé par un parent, peut indiquer sarcastiquement quelqu'un favorisé par le népotisme.

Dans certains cas, il est évident qu'une règle morphologique a été enfreinte, comme dans le suffixe superlatif redondant et strictement inacceptable ajouté à *Spartan* dans (19) :

- (19) Or maybe they just wanted our children to be the strongest, toughest, most Spartanest badasses this side of Planet America.<sup>2</sup>

Une telle morphologie extravagante (Eitelmann et Haumann 2022) n'est pas facile à distinguer des cas ordinaires d'utilisation de schémas productifs. Il n'est pas immédiatement évident, par exemple, si le deuxième composé synthétique se terminant en *-ing* dans (20) est hors des limites :

- (20) He was put in charge of a mock spelling bee, a run-of-the-mill hand-shaking and baby-kissing type photo-op that was about to go horribly wrong.

---

<sup>2</sup> [https://www.cracked.com/article\\_18364\\_6-insanely-awesome-things-1900s-thought-wed-have-by-now.html](https://www.cracked.com/article_18364_6-insanely-awesome-things-1900s-thought-wed-have-by-now.html), dernière consultation le 12 août 2023. Tous les exemples morphologiques mentionnés dans cette section proviennent d'articles publiés sur le site humoristique Cracked.com, que je pense être une source fructueuse d'exemples de morphologie évaluative.

Les termes *kiss* et *baby* forment assez rarement un composé synthétique. Un écrivain habile peut savoir cela et utiliser *baby-kissing* malgré tout pour faire ressortir cette forme. De plus, en transformant les deux éléments en un seul mot, le type de situation évoqué est concrétisé en tant qu'activité habituelle. En utilisant cette construction légèrement inhabituelle, l'écrivain semble faire un clin d'œil au lecteur, laissant entendre qu'il existe une compréhension partagée selon laquelle, pour de nombreux politiciens, le fait d'embrasser un bébé au hasard est quelque chose qui se fait tout simplement comme un rituel de campagne standard.

Les étudiants peuvent être invités à réaliser un aperçu des constructions morphologiques évaluatives et expressives connues, en commençant par l'ouvrage de référence de Bauer, Lieber et Plag (2013), et à parcourir des textes authentiques (voir note de bas de page 2) à la recherche d'exemples concrets, afin de vérifier s'il existe des cas non documentés auparavant.

La pragmatique devrait également être explorée dans le domaine de la syntaxe. Un sujet de recherche à petite échelle concerne le rôle des **connaissances de cadres sémantiques** (cf. *frame semantics*) dans l'alternance bien connue de **placement des particules**. Cette alternance est souvent discutée en termes de préférences informationnelles : les syntagmes nominaux légers et anciens dans le discours (et certainement les pronoms non accentués) précèdent la particule, tandis que les GN nouveaux et longs ont tendance à suivre la particule. Cependant, si l'on compare les deux options de placement tout en maintenant la forme du GN complément d'objet direct aussi constante que possible (par exemple, en spécifiant qu'il commence par un déterminant possessif dans les deux cas), on peut obtenir des types de noms assez différents. Dans l'ordre discontinu (V-GN-Prt), la tête du GN est généralement un nom de partie du corps ou un autre nom impliquant une possession inaliénable, des noms que l'on ne trouve pas aussi souvent dans l'ordre joint (V-Prt-GN). Cela pourrait être lié au fait (comme mentionné dans la section 1.4) que l'ordre discontinu est généralement choisi pour les choses « familières » (pas nécessairement mentionnées précédemment). La recherche que j'ai rapportée dans [9] (pp. 202-204) était rudimentaire et pourrait être affinée comme suit :<sup>3</sup>

- (i) s'assurer que le SN a une longueur comparable dans les deux ordres,
- (ii) coder les exemples récupérés en fonction de leur caractère figuré ou non,
- (iii) vérifier si le nom a été mentionné en tant que tel dans le contexte immédiatement précédent,
- (iv) trouver un moyen de décider si la tête nominale est par ailleurs « évoquée » par le contexte précédent (c'est-à-dire si elle appartient au même cadre).

Pour l'étape (iv), l'utilisation de bases de données lexicales telles que FrameNet ou WordNet pourrait être utile. Considérez l'exemple suivant (attention : ne convient pas aux lecteurs sensibles) :

- (21) Shocking video shows cops forcing man to cut his dog's head off.<sup>4</sup>

Le GN objet du verbe à particule est un GN complexe de trois mots, ce qui rend peut-être son utilisation dans l'allostruction discontinu plutôt peu attendue. Cependant, *head* est évoqué par *dog*, qui est lui-même évoqué par *man* (un chien étant le meilleur ami de l'homme, comme le dit

---

<sup>3</sup> Il s'agit des suggestions que j'ai récemment proposées à un collègue qui cherchait un sujet de mémoire de master sur les verbes à particules.

<sup>4</sup> <https://www.dailymail.co.uk/video/news/video-1585724/Shocking-video-shows-cops-forcing-man-cut-dogs-head-off.html>, dernière consultation le 13 août 2023.

l'expression courante), et bien que couper une partie vitale du corps d'un animal de compagnie ne soit pas du tout une action familière, le GN complément d'objet direct est accessible par le biais de liens lexicaux et conceptuels. Il serait intéressant de trouver des éléments à l'appui d'une hypothèse formulée pour la première fois par Bolinger (1971 : 55-57) et ensuite soutenue seulement de manière anecdotique dans [9].

### 3.2 Traitements constructionnistes des phénomènes de « mouvement »

Les praticiens de la Grammaire de Construction utilisent souvent des méthodes de linguistique de corpus pour découvrir les schémas d'utilisation. L'inconvénient est que ce qui est manifestement impossible dans la langue peut passer inaperçu et, par conséquent, n'est pas pris en compte. Par conséquent, il est important que les linguistes travaillant dans ce cadre essaient également de s'aventurer dans des domaines qui ont été plus intensément étudiés par les linguistes générativistes. Un projet utile, auquel les étudiants peuvent contribuer, consiste à prendre comme objet de recherche certains des exemples classiques marqués d'un astérisque dans la littérature générativiste et à tenter de fournir une explication plus constructionniste et basée sur l'utilisation. Une zone bien connue concerne **les violations d'îlots**. Prenons les phrases suivantes, prononcées par Moe Szyslak, le barman des Simpson :

- (22) Sounds like you're having a rough Christmas. You know what I blame this on the breakdown of? Society.

La deuxième phrase est nettement étrange, quelque chose dont les scénaristes étaient probablement conscients. (Comme nous l'avons noté dans [13], la série Les Simpson est parsemée de violations intentionnelles des conventions linguistiques.) Ce qui aurait été moins choquant, c'est (23) :

- (23) Sounds like you're having a rough Christmas. You know what I blame this on? The breakdown of society.

Depuis Ross (1967), la plupart des syntacticiens soutiendraient que la raison pour laquelle (22) est maladroit, c'est qu'en règle générale, on ne peut rien déplacer hors d'un syntagme nominal, considéré comme un « îlot » pour l'extraction. Cette perspective peut être erronée, ou du moins, la règle est souvent violée sans qu'aucune maladresse ne s'ensuive. Les connaissances liées à la sémantique de cadre semblent jouer un rôle dans l'extraction, dans le sens qu'il est plus facile d'extraire d'un SN dont la tête appartient au cadre du verbe que d'un SN avec une tête non évoquée (Chaves et King 2019) : comparez *Who did you read a book about \_\_\_?* and *\*Who did you drop a book about \_\_\_?* La véritable raison pour laquelle (22) semble si maladroit est qu'Homer Simpson, le destinataire, ne pouvait pas simplement s'attendre à ce que sa misérabilité soit attribuée par Moe à la défaillance de n'importe quoi. Homer peut être familier avec la disposition amère de Moe, mais l'idée de n'importe quoi s'effondrant ne faisait pas partie des connaissances partagées dans la conversation. Considérons la phrase suivante, qui a la même structure que la phrase originale de Moe (voir Chaves et King (2019 : 725) pour un exemple similaire) :

(24) You know who I did it at the request of? The State Department.

Cela a été prononcé il y a quelques années sur Fox News par Rudy Giuliani, l'avocat personnel de Donald Trump, qui a été accusé d'avoir été impliqué dans l'espionnage des activités de Hunter Biden en Ukraine. Dans ce cas, l'idée que les appels téléphoniques étrangers de Giuliani aient été suscités par quelqu'un fait partie du contexte conversationnel. Bien que l'extraction à partir de constituants d'information en arrière-plan ne soit en principe pas possible (voir Goldberg 2013 et Liu et al. 2022 pour une discussion générale), ce qui pourrait aider ici, c'est que *at the request of* est une préposition complexe lexicalisée, synonyme de *for* (pour le rôle de synonymie étroite dans l'extraction, voir Van Valin 2005 : 289).

Les étudiants pourraient être impliqués dans l'annotation des sorties de corpus de requêtes spécifiques ciblant de telles phrases, telles que « *{who/which/that}* + (pro)nom + verbe + prép (+ det) + nom + prép + limite de phrase » : est-ce que la séquence prép + (det) + nom + prép est une préposition complexe conventionnelle ou non ? Pour répondre à cette question, des preuves tirées du corpus devraient à nouveau être fournies. L'essentiel est que nous devrions nous ouvrir à des séquences remarquablement inacceptables de la sorte que les générativistes signalaient fréquemment et avec enthousiasme. En essayant d'expliquer pourquoi celles-ci sont inacceptables, les preuves tirées du corpus peuvent certainement être utiles.

### 3.3 La nature et le statut des constructions dans la grammaire

Alors que je travaillais sur le document de synthèse ainsi que sur la courte monographie en cours de révision, inclus dans ce dossier d'habilitation, il est devenu évident que la notion de construction, si centrale dans la théorie de la Grammaire de Construction, pourrait nécessiter d'être révisée et redéfinie. Dans une enquête récente menée auprès de près de deux cents praticiens de la Grammaire de Construction (Boas, Leino et Lyngfelt à paraître), plus de trois quarts des répondants ont convenu, quelque peu ou même fortement, avec l'affirmation selon laquelle les constructions sont cognitivement réelles. Il pourrait donc être assez audacieux d'abandonner la conception de la construction en tant que type de schéma mental et de la simplifier en tant que **schéma conventionnel**, suivant la proposition récente de Haspelmath (2023). En même temps, ce choix aurait l'avantage de laisser les données de corpus décider si une séquence est une construction ou non (ou, mieux encore, laisser les données de corpus déterminer dans quelle mesure un candidat à la construction est conventionnalisé ; voir Ungerer (2023)).

Malgré le continuum largement accepté entre lexique et grammaire (un autre principe de la Grammaire de Construction), de nombreux (voire la plupart) grammairiens travaillant dans ce cadre adoptent dans la pratique une distinction entre les items lexicaux et les constructions syntaxiques. Par exemple, Fried et Östman (2004 : 22) écrivent que « les expressions linguistiques reflètent souvent l'effet de l'interaction entre les schémas constructionnels et les mots qui s'y insèrent : les mots, qu'ils soient têtes ou dépendants, contribuent à des propriétés sémantiques spécifiques à toute construction plus large dans laquelle ils apparaissent, mais une construction peut également modifier certaines de ces propriétés, ainsi que ajouter des caractéristiques qui lui sont propres » (traduit de l'anglais). Cela va à l'encontre de l'idée largement répandue que la coercition est unidirectionnelle, les items lexicaux s'adaptant aux constructions plus larges. Cependant, même la notion de coercition elle-même présuppose également une distinction entre les items lexicaux et les constructions. De même, le constructi-con anglais développé par Thomas Herbst,

Thomas Hoffmann et Peter Uhrig présente les deux dans des listes distinctes, suggérant apparemment que les items lexicaux ne sont pas des constructions en eux-mêmes.<sup>5</sup> Ce constructicon contient six constructions qui ont la même forme, y compris la construction du type *They-are-willing-to-pay*, la construction du type *He-was-brave-to-say* et la construction du type *She-was-surprised-to-hear*. En plus d'accueillir différentes classes d'adjectifs, elles ont beaucoup en commun (et les deux dernières sont même décrites en termes sémantiquement égaux : "Évaluation d'un *ÆFFECTEUR* à la lumière d'une *ACTION* qu'il a accomplie"), bien que la partie en *to*-infinitif reçoive le rôle sémantique d'*ACTION* avec *brave* (et *foolish*, *right*, etc.) et de *CAUSE* avec *surprised* (et *happy*, *proud*, etc.). Cet exemple de six constructions syntaxiquement identiques pourrait être interprété comme suggérant qu'il existe des **modèles de forme pure** que des constructions individuelles peuvent hériter.

Je vise à tester la proposition selon laquelle il existe des formes sans signification (voir voir le « test crucial » pour la Grammaire de Construction, proposé dans le Document 2 de ce dossier). Les étudiants peuvent être invités à tester cela de manière expérimentale en laissant les participants juger des phrases dénuées de sens qui contiennent non seulement des pseudo-mots, mais qui utilisent également des structures de phrases ou de complément qui ne sont pas disponibles (du moins pas en anglais) :

- (25) a. It was him really zonky to spongle that again.  
b. It was really zonky to spongle that again him.
- (26) a. The plam was choffing her the druke some broaves.  
b. The plam was her the druke some broaves choffing.
- (27) a. It was miggy of you that you could freep.  
b. It was miggy that you could freep of you.

Dans chaque paire, on s'attend à ce que (a) soit considéré comme moins mal formé que (b). Cela pourrait être parce que les participants ne peuvent s'empêcher d'interpréter les phrases (auquel cas le sens est invoqué après tout), mais cela pourrait aussi être parce qu'ils se basent simplement sur des intuitions de ce qui pourrait être une forme possible, même s'ils peinent à donner un sens à la phrase. Des questions de suivi pourraient évaluer cela.

### 3.4 La représentation de la grammaire dans la culture populaire.

Un domaine de recherche qui me passionne consiste à découvrir ce que le grand public est censé savoir sur les termes grammaticaux et les concepts. Une façon indirecte de le découvrir est de rechercher des termes de grammaire, par exemple ceux des parties du discours, dans le Corpus of American Soap Operas (100 millions de mots), le TV Corpus (325 millions de mots) et le Movie Corpus (250 millions de mots) disponibles sur [english-corpora.org](http://english-corpora.org). Étudier leur utilisation dans la conversation (bien que scénarisée) peut nous donner de bonnes idées sur les attitudes stéréotypées à leur égard et vérifier si les personnages en ont une conception correcte ou incorrecte. Dans le dernier cas, il convient bien sûr de vérifier davantage si la méprise est intentionnelle ou

---

<sup>5</sup> <https://constructicon.de/>, dernière consultation le 15 août 2023.

non. Ce type de recherche est utile pour avoir une idée des connaissances préalables du lecteur général non initié, ce qui est utile pour quiconque enseigne l'analyse linguistique aux débutants.

Dans l'échange suivant d'une série dramatique/fantastique/mystère de 2005, une affirmation générale correcte est faite sur les adverbes, à savoir qu'ils ne peuvent pas modifier un nom, mais, apparemment sans humour intentionnel, transmet cette sagesse qui a dû être apprise à l'école dans un contexte qui révèle en réalité l'absence de maîtrise même de l'analyse de phrases de base :

- (28) Paige: This isn't a game, ok? This is real, deadly real.  
 Billie: You can't use an adverb with a noun.  
 (TV Corpus, *Charmed*, episode Malice in Wonderland)

Le Tableau 2 donne un aperçu de quelques termes de recherche pertinents dans les corpus mentionnés ci-dessus. Ensemble, ils produisent environ 4000 occurrences, ce qui constitue une base de données de taille décente pour plusieurs projets de recherche qualitative en master.

Tableau 2. Occurrences de termes liés à la grammaire dans certains corpus d'utilisation du langage informel.

	Soap	TV	Movie	Totaux
<i>grammar</i> (en excluant <i>grammar school</i> )	16	450	321	787
<i>grammatical</i>	0	69	27	96
<i>linguistics</i>	109	109	109	327
<i>linguistic</i>	125	125	125	375
<i>noun</i>	16	212	154	382
<i>pronoun</i>	15	191	70	276
<i>verb</i>	36	413	272	721
<i>adjective</i>	46	296	176	518
<i>adverb</i>	3	50	34	87
<i>adverbial</i>	1	1	3	5
<i>preposition</i>	8	77	40	125
<i>conjunction</i> (en excluant <i>in conjunction with</i> , mais nécessite une suppression de bruit supplémentaire)	6	120	72	198
<i>interjection</i>	1	28	6	35
<i>infinitive</i>	3	41	35	79
<i>participle</i>	6	37	11	54
Totaux généraux	391	2219	1455	4065

Un examen attentif des utilisations des termes de grammaire, y compris la grammaire et la linguistique elles-mêmes, ne peut que confirmer les hypothèses existantes, par exemple que la grammaire d'une personne est généralement perçue comme quelque chose à améliorer, ou, parlant des participes, qu'ils ne devraient pas être détachés du reste de la phrase, que les infinitifs sont des éléments à ne jamais diviser, et qu'on ne peut pas utiliser des prépositions sans quelque chose avec (!). Mais même lorsque les remarques occasionnelles ne sont pas de nature prescriptive, elles peuvent offrir des perspectives limitées et biaisées ou des descriptions partielles des différents éléments de la grammaire, par exemple que les adjectifs et les adverbes sont destinés uniquement à embellir des phrases qui seraient bien sans eux. L'objectif de cette avenue de recherche est de

fournir une confrontation fructueuse entre, d'une part, des points de vue populaires sur la grammaire et ses éléments de base, qui restent à explorer pleinement, et d'autre part, la grammaire en tant que science, dont la tâche est, en partie, de se confronter à ces points de vue.

## Références

- Bauer, Laurie, Rochelle Lieber et Ingo Plag. 2013. *The Oxford Reference Guide to English Morphology*. New York : Oxford University Press.
- Boas, Hans C., Jaakko Leino et Benjamin Lyngfelt. To appear. Introduction: Issues of the theme. *Construction and Frames* [numéro spécial sur l'état actuel et le futur de la Grammaire de Construction].
- Chaves, Rui P. et Adriana King. 2019. A usage-based account of subextraction effects. *Cognitive Linguistics*, 30(4), 719–750.
- Eitelmann, Matthias et Dagmar Haumann. 2022. Extravagance in morphology. In : Matthias Eitelmann et Dagmar Haumann (dir.), *Extravagant Morphology: Studies in Rule-Bending, Pattern-Extending and Theory-Challenging Morphology*, 1–18. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Fried, Mirjam et Jan-Ola Östman. 2004. Construction Grammar: A thumbnail sketch. In : Mirjam Fried et Jan-Ola Östman (dir.), *Construction Grammar in a Cross-Language Perspective*. Amsterdam : John Benjamins, 11–86.
- Goldberg, Adele E. 2013. Backgrounded constituents cannot be extracted. In : Jon Sprouse et Norbert Hornstein (dir.), *Experimental Syntax and Island Effects*. Cambridge: Cambridge University Press, 221–238.
- Haspelmath, Martin. 2023. On what a construction is. *Constructions*, 15(1). Doi: 10.24338/cons-539.
- Liu, Yington, Elodie Winckel, Anne Abeillé, Barbara Hemforth et Edward Gibson. 2022. Structural, functional, and processing perspectives on linguistic island effects. *Annual Review of Linguistics*, 8(1): 495–525.
- Ross, John Robert. 1967. *Constraints on Variables in Syntax*. Thèse de doctorat. Cambridge, MA : MIT.
- Ungerer, Tobias, 2023. A gradient notion of constructionhood. *Constructions* 15(1). doi 10.24338/cons-543.
- Van Valin, Robert D. 2005. *Exploring the Syntax-Semantics Interface*. Cambridge : Cambridge University Press.

**Fourth document (English version)**

**Analytical presentation of the publication portfolio,  
with a note on future research**

## 1. Particle verbs and their central role in linguistics

The first part of my portfolio is a collection of ten publications devoted to verb-particle constructions. Because of their semantic and formal characteristics, these constructions pose many interesting challenges to language description and linguistic theory, some of which I have tried to meet.

### 1.1 Broad contextualization of particle verbs

In [1], a survey is given of some eighty studies on verb-particle constructions in, mainly, Germanic but also in Romance, Uralic and some other languages.<sup>1</sup> This bibliographical article is included in my portfolio to give the reader an idea of the wealth of research carried out on these constructions, which have played a major role in various areas of linguistics.

To quote Mark Aronoff (p.c.), the editor-in-chief of Oxford Bibliographies in Linguistics, in which the article will appear (end of September 2023), particle verbs are “a topic that has long fascinated modern syntacticians.” Particle verbs – in the grammar of some Germanic languages also called ‘separable complex verbs’ but among learners of English best known as ‘phrasal verbs’ – have indeed attracted the interest of scores of theoretical (usually generative) linguists due to their seemingly paradoxical nature. They are units that in some ways look like single words (e.g. German *Ich werde meine Mutter anrufen* ‘I’m going to call my mother’) and in other ways like phrasal combinations, with its parts separated considerably (e.g. German *Ruf schnell deine Mutter mit meinem Handy an* ‘Call your mother quickly with my mobile’).

The article tries to provide an overview of the different kinds of analysis of this issue, but it also includes works of a more cognitive-linguistic and functional orientation that look at the expressive and stylistic potential of particles. It further highlights research on particle verbs in corpus and computational linguistics, in historical and variational linguistics, in psycho- and neurolinguistics and in L1 and L2 acquisition.

### 1.2 Aspectual properties of particles vs. prepositional phrases

Across theoretical divides, linguists have considered particles ‘intransitive’ prepositions, arguing that, when they’re used with a spatial meaning, particles appear in similar syntactic environments as full PPs, both allowing, for instance, locative inversion (e.g. *Around (the corner) came a police officer*), they have an understood Ground (e.g. *put that record on = put that record on the record player*)

---

<sup>1</sup> Numbers in square brackets correspond to those in the table of contents of the publication portfolio (Document 3). Any page numbers mentioned refer to the page numbers of that portfolio, not the ones used in the original publication.

and can therefore be seen as ‘reduced’ PPs, and they essentially have the same meaning as true (‘transitive’) prepositions. In [2], I admit that the grammatical apparatus might look simpler without this unnecessary-seeming part of speech but point out that particles and full PPs have overlapping but non-identical syntactic distributions (e.g. *He threw {out / \*out the window} a ball*; *There’s no way of escape but {\*through / through that gap}*), that particles don’t always have an implicit complement (e.g. *Kneel down!* — #*Down what?*), and, crucially, that particles may differ from PPs in their aspectual properties. For instance, *He jumped in* can only mean ‘He jumped into it’ (referring to a swimming pool, for instance), which is a telic situation, while *He jumped in the pool* may also refer to up-and-down hopping while in the pool, which is an atelic situation, as witness the possibility to add *for a while*. Particles are therefore not ‘just’ intransitive prepositions, not even when they’re used with a spatial meaning.

In [3], Renaat Declerck and I propose a taxonomy of English particles and prepositions used with directional (‘path’) meanings (Figure 1).

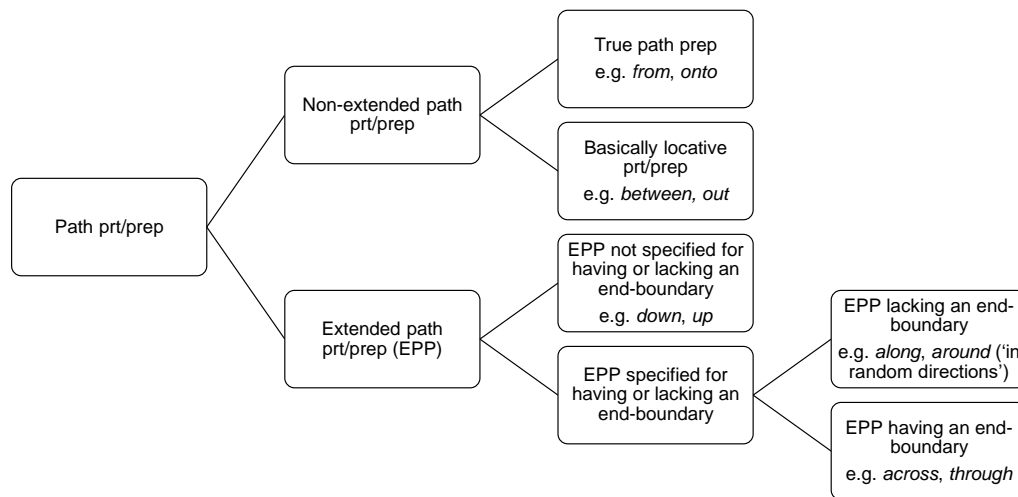


Figure 1. A classification of path particles and prepositions in English.

Focusing on the lowest bifurcation, if the extended path lacks an end-boundary, a paraphrase with ‘on the way’ is called for when the item is used as a preposition in a stative, so-called ‘fictive-motion’ context: *You’ll find her office along this corridor* means that you’ll find her office ‘somewhere on the way along this corridor’. Extended paths that do have an end-boundary allow a paraphrase with ‘all the way’ in such cases: *Her office is through this corridor* means that it is in a location that you can reach only if you go ‘all the way through this corridor’.

We are interested in [3] in what makes us interpret a motion event as telic or atelic (i.e., having or lacking an endpoint) and bounded or unbounded (i.e. reaching an endpoint or not). For the sake of simplicity, let us consider only telicity effects. Beside the kind of particle or preposition, [3] highlights the role played by the type of NP used as a complement of a preposition. Even with a spatial preposition that itself evokes a path with an end-boundary, if the NP is headed by a mass noun, the hearer cannot focus on any boundaries of the Ground, and the interpretation will be atelic, as in (1a). When the head of the NP is used as a count noun, there can be

ambiguity, as in (1b), with the situation being either telic or atelic depending on whether the Ground’s boundaries are mentally profiled or not. When the item evoking a bounded path is used as a particle (i.e., when there is no explicit Ground-NP after it), the interpretation will inevitably be telic, as in (1c), even after a sentence that explicitly mentions the same Ground NP as in (1b) (e.g. *Why should we be frightened by the vastness of the desert?*).

- (1) a. Let’s drive across desert terrain. (atelic)  
 b. Let’s drive across the desert. (atelic or telic)  
 c. Let’s drive across. (telic)

In [4], Catherine Chauvin and I focus on particles only, and again on their aspectual effects. Particles can have spatial uses, as mentioned in the discussion of [2] and [3], which can yield telic or atelic readings (compare *walk over* and *walk around*, with the latter taken in its ‘aimless movement in random directions’, not ‘movement aimed at completing a circumference’ sense). Some particles may have non-spatial atelic uses, as in *dream on* and *mess around*. Apart from these uses, we distinguish three kinds of uses that are too productive and systematic to be dismissed as ‘idiomatic’ but which are also different enough to be simply called ‘telicizing’. The latter use only appears only with *up* in its sense of ‘full consumption’ (e.g. *drink up, eat up, use up*). A second non-spatial use we distinguish is ‘comparative’, where there is reference to a change along some scale (e.g. *cool down, sex up these reports*). A third use is called ‘resultative’, namely when the particle expresses (yet another) kind of resultant state. The particle here may either indicate a fairly specific state (e.g. *switch on the radio* vs. *switch off the radio*) or just express that there *is* a result at stake, for instance the coming into being of the thing indicated by the noun on which the verb is based (e.g. *queue up, team up*).

### 1.3 Particle verbs in cognition

In [5], after indeed *teaming up* with Yury Shtyrov and Friedemann Pulvermüller to find out whether particle verbs are processed like single words or like syntactic assemblies, we report on their lexical status (which I later admit is not necessarily proof of its single-word status). The study uses a so-called ‘oddball’ paradigm to measure the mismatch negativity (MMN), a fast brain response to unexpected stimuli, to the particles *up* and *down* as these are heard in acceptable or non-acceptable combinations (see Table 1).

Table 1. Standard and critical deviant stimuli used in the neurolinguistics experiment reported on in [5].

Standard stimulus	Unexpected deviant stimulus	Resulting combination type
<i>rise</i>	<i>up</i>	existing motional phrasal verb
<i>rise</i>	<i>down</i>	infelicitous verb-particle combination
<i>fall</i>	<i>up</i>	infelicitous verb-particle combination
<i>fall</i>	<i>down</i>	existing motional phrasal verb
<i>heat</i>	<i>up</i>	existing non-motional phrasal verb
<i>heat</i>	<i>down</i>	infelicitous verb-particle combination

<i>cool</i>	<i>up</i>	infelicitous verb-particle combination
<i>cool</i>	<i>down</i>	existing non-motional phrasal verb

Apart from the two deviant stimuli of interest (*up* and *down*), there were filler stimuli (both existing and nonsense words) whose onset was similar to them. In (2), I provide a random fragment from a typical sequence of auditory stimuli making up one experimental block.

(2) rise us rise douge rise up rise doubt rise douge rise up rise down rise ut

Each block lasted twenty minutes. There were four blocks, one for each different standard stimulus. An MMN typically occurs 150 to 250 milliseconds (msec) after the presentation of a 'deviant' stimulus (i.e., not necessarily a 'wrong' one but one that differs from the much more common standard stimulus). In our experiment, an MMN could indeed be observed, peaking at about 180-200 msec after the start of the deviant stimulus. Interestingly, the MMN is higher when the 'deviant' stimulus forms an existing phrasal verb with the preceding standard than when it form an infelicitous verb-particle combination with it (Figure 2).

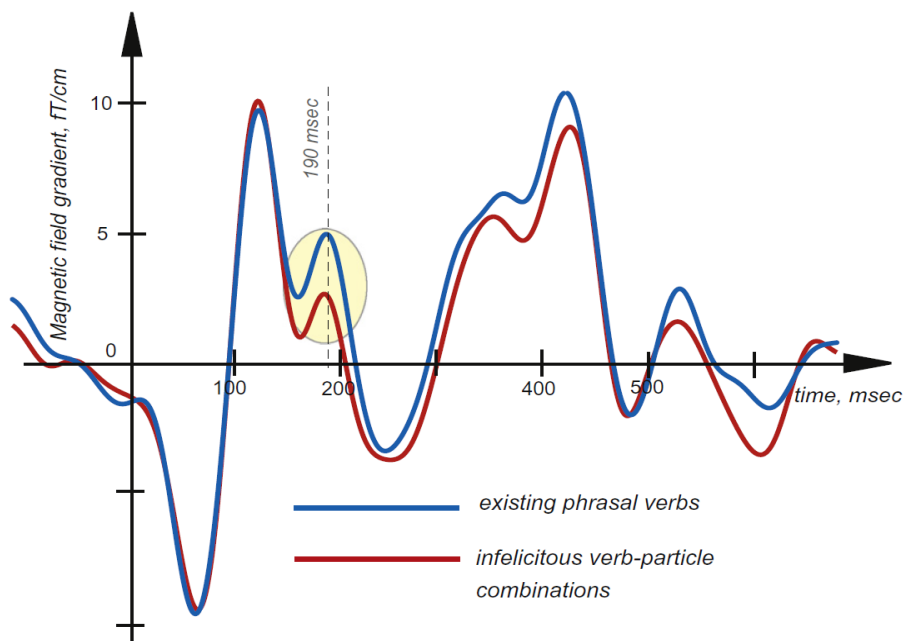


Figure 2. Event-related magnetic field response triggered by verb particles in two different contexts. (Shown is the result obtained at the sensor, positioned at the left temporal lobe, which measured the highest rate of change in magnetic field strength, in femtotesla (fT) per centimeter.)

The fact that the MMN is elevated for 'legal' combinations suggests that these are processed as lexical units, as previous research has shown that acceptable but incontrovertibly *syntactic* combinations have a reduced MMN at the word that forms a legal combination with the preceding one. The two combinations that use the particle in a literal, spatial sense (*rise up* and *fall down*) – and that in principle do not have to be stored in the lexicon, as they are fully compositional – show the same increased brain activation as the two combinations with a metaphorically used particle (*heat up* and *cool down*), whose lexical storage is more expected. Equally interesting is that

the two metaphorical combinations still activate brain regions involved in the processing of movement and location, just like the transparent combinations (for which *this* is now more expected).

In [6], Jeff Hanna, Friedemann Pulvermüller and I use the same brain response, the MMN, to look at what happens when the particle is separated from the verb by a pronoun: Does it then still trigger an enhanced MMN, as would a syllable in a lexical item, or does it trigger a reduced one, as words in a syntactic combination do? The experiment uses electroencephalography (EEG) rather than magnetoencephalography, but nothing much hinges on that choice of imaging method. It moreover involves German rather than English particle verbs. We find that the particle *an* in *sie fügen es an* ‘they add it’ still elicits a stronger MMN than the same particle in *\*sie sondern es an* ‘they separate it’. (Likewise for *ab* in *sie sondern es ab* compared to *ab* in *\*sie fügen es ab*.) This is clear neurophysiological evidence that even if we disrupt the contiguity of a lexical item, it can still be accessed as a unit stored as a single whole.

It is interesting for linguistic theory that in oddball experiments, the brain reacts in one way to morphemes or nonmorphemic sounds or syllables – or even particles – completing an existing word or lexical item and in a different way to words that are part of ordinary syntactic combinations. In [7], Friedemann Pulvermüller, Yury Shtyrov and I bring this difference to the attention of the Construction Grammar community. It calls into doubt a central pillar of this theory, namely the lexicon-syntax continuum. The difference can be explained in terms of different nerve cell circuitry. Stored lexical units ignite as single interconnected neuronal networks. Syntactically connected sequences operate differently. One part primes and thus pre-ignites the next, which then doesn’t ‘light up’ as strongly as it would when heard in isolation.

In [7] we demonstrate that other important tenets of Construction Grammar do find support from what is known about how the brain works. These include the observations that language is not an encapsulated module, severed from other domains of cognition and that syntactic combination goes hand in hand with semantic combination, as syntactic combinatorial units stored in the brain emerge from classes of lexical items that share not just similar distributional but also similar semantic properties.

#### 1.4 Linking up particle verbs: what this means for the architecture of grammar

As mentioned in Section 1.1, particle verbs are interesting for their seemingly paradoxical properties. For Construction Grammarians, they demonstrate that formally distinct constructions can entertain links among themselves. When transitive, the verb-particle construction typically allows two word orders: V – Prt – NP (e.g. *turn up the music*) and V – NP – Prt (e.g. *turn the music up*). At the time of writing [8], a prominent claim in Construction Grammar was that sequences with the same structural form share more crucial aspects among themselves than each of these sequences does with an alternative it is putatively related to via a transformation. Thus, *She baked him a cake* and *He texted her an apology*, both ditransitives, were said to have stronger mutual ties than the former does with *She baked a cake for him* (transitive + benefactive adjunct) and than the latter does with *He texted an apology to her* (caused motion). In [8], I argue that Construction Grammar was at a risk of going too far in its zeal to sever links between alternative structures, and the particle placement alternation serves as my case in point. Many verb-particle idioms come in two guises without thereby meaning something different. *Pour out one’s heart* isn’t a different idiom

from *pour one's heart out*, for instance, nor is *turn up one's nose (at something)* one idiom and *turn one's nose up (at something)* another, unrelated one. My proposal in [8] is to acknowledge 'allostructions': structurally different manifestations of a single construction that remains underspecified with respect to, for instance, exact word order. That single construction may be lexically specific (e.g. the idiom with *pour, out* and *one's heart*) or more schematic (e.g. the transitive verb-particle construction).

In [9], I provide a more worked-out constructionist account of the particle placement alternation, integrating the many contextual and discursive factors that play a role in the preferred choice of one ordering over another. Strong lexical preferences notwithstanding – for instance, speakers prefer to say *blow off steam*, not *blow steam off*, and also *eat your heart out*, not *eat out your heart* – the two orderings are in principle possible when the object NP has moderate weight (e.g. *stick out your tongue / stick your tongue out*). An NP has moderate weight when it is neither an unstressed pronoun (e.g. *\*I don't want to turn down 'em*) nor a sequence of, say, five words or over, or a shorter one that is structurally complex due to clausal material (e.g. *??I don't want to turn people I love down*). The further factors, then, that interact with the alternation include discourse-familiarity with the direct object NP, the elements that the speaker wishes to focus on, the previous occurrence of one ordering or the other (i.e. syntactic priming), register and regional variation (spoken discourse has more instances of the 'split' ordering than written discourse, and so does British English compared to American English). One factor that deserves more attention, I claim, is the general familiarity of the referent of the direct object NP and of the situation. For instance, *put the kettle on* is a highly routine action in England, closely tied to the cultural practice of drinking tea and socializing. One hardly ever encounters the alternative *put on the kettle*. (Of course, this familiarity-influenced ordering may have crystalized into a lexical preference.) In [9] I further attempt to model these various factors as constraints within a network that may simultaneously motivate one constructional choice more strongly than another.

In [10], I revisit the alternation, wondering whether it jeopardizes a bedrock principle of linguistic theory: Lexical Integrity. This is a principle that forbids words from being disrupted and reordered by syntactic rules. Doesn't the fact that a particle verb like *freak out* can be separated (e.g. *It freaked my parents out*) or that a particle can sometimes be preposed (e.g. *Along came a surprise, changing everything*) constitute serious counterevidence to the Lexical Integrity Principle? I argue that while a verb-particle can be a word we should not necessarily see it as a word in *all* its manifestations.

My argumentation is therefore not, as some have claimed, that particle verbs are never words. A good argument for their (possible) wordhood is based on the Dutch progressive *aan het* construction, which accepts both morphologically simple verbs and separable complex verbs, but (at least in the standard variety) not syntactic combinations, even lexicalized ones. Compare (3a-c), which all mean 'They were killing him'. (*Doden* is a simple verb, *ombrengen*, lit. 'bring around', a particle verb, and *om zeep brengen*, lit. 'bring to soap', a combination with a verb and a PP.)

- (3) a. Ze waren hem aan het **doden**.  
 b. Ze waren hem aan het **ombrengen**.  
 c. \*Ze waren hem aan het **om zeep brengen**.

[10] lists further examples from German and English in which particle verbs behave like simple verbs and unlike phrasal combinations. The point is that in cases where the particle is separated from the verbal part, as in (4a), and where the parts are, additionally, permutated, as in (4b), the two elements are not a *word* anymore.

- (4) a. Ik vind dat ze hem **om** hadden moeten kunnen **brengen**. ('I think they should have been able to kill him.')
- b. Ze brachten hem diezelfde nacht met een sluwe list **om**.  
'They killed him that same night with a cunning trick.'

I admit that it is hard to escape a semblance of circularity, as it looks as though what I maintain is that in examples such as (4a-b), the particle and the base verb do not form a word, as words cannot be separated, which is a rule that holds firm even in cases like (4a-b), where what looks like a counterexample is in fact not a word, as words cannot be separated, etc.

Accepting that there may be a mother node that is underspecified for single-word or multi-word status is a way to save Lexical Integrity, however. On the whole, words are different from phrases and these two levels of language rarely mix, in that one can find words inside phrases but typically not phrases inside words. Phrasal compounds do exist (e.g. [<sub>N</sub> [*new car*] *smell*], [<sub>N</sub> [*generative grammar*] *proposal*]), but this morphological pattern is not fully productive and can best be described at a medium level of generality, involving head nouns that fall into certain classes, one class being something like 'concept', with members such as *assumption*, *constraint*, *principle*, *rule*, *theory*, *thesis*. With most other nouns as head, the first member in a compound noun is usually not a phrase. Compare these compounds containing *food* as head:

- (5) a. baby food
- b. ??fussy baby food

The sequence in (5b) is fine, of course, if the meaning is 'baby food that is fussy to use', but then it's not a phrasal compound, just an adjective + (compound) noun combination. Even though verb-particle combinations would seem to undermine a sharp boundary between morphology and syntax, I argue that the distinction remains a valid one to make.

## 2. A constructional menagerie

My interest in constructions extends beyond verb-particle constructions. Throughout the years, I've explored a diverse range of linguistic structures. The second part of my portfolio features a compilation of publications that examine various constructions, presented in pairs – a curated assembly resembling a compact Noah's ark of constructional variety.

### 2.1 Two classic scalar constructions

One of the constructions that are frequently mentioned in introductions to Construction Grammar is the correlative comparative construction. It is also sometimes referred to as the 'covariational conditional construction'. In [11], I point out that though a simple conditional paraphrase is often possible (as in the case of (6a)), it isn't always (as (6b) demonstrates):

- (6) a. The faster we drive, the sooner we'll get there. ( $\approx$  'If we drive faster, we'll get there sooner.')
- b. The more fish I ate, the more I discovered that the breeding was undercooked – yuck! ( $\approx$  'If I ate more fish, ...')

A more sophisticated conditional analysis is possible, whereby (6a), for instance, is understood as 'For any two scenarios,  $s_1$  and  $s_2$ , if we drive faster in  $s_1$  than in  $s_2$ , then we'll get there sooner in  $s_1$  than in  $s_2$ '.

Previous research has pointed out that tense forms used for counterfactual conditionals are disallowed (cf. (7a)), but I demonstrate that if the context itself is counterfactual, these tense forms are possible after all (cf. (7b)):

- (7) a. \*The faster we drove now, the sooner we'd get there.
- b. If we had a car, then I guess it's true that the faster we drove, the sooner we'd get there.

This is expected if we understand that the correlative comparative construction correlates two *factual* differences within some possible world. This possible world is usually reality but it could also be a counterfactual world. In (7b), the *if*-clause sets up a counterfactual world within which it's then possible to talk about 'factual' differences.

With respect to modal verbs of root necessity, I also observe in [11] that while (8a) is possible, the closely related comparative correlative in (8b) makes little sense:

- (8) a. If you want to lose weight, you'll need to eat less.
- b. #The more weight you want to lose, the less you'll need to eat.

The second clause in (8b) suggests that, as your desire to lose weight increases, there will be less of a need for you to eat, which may be *one* of the possible interpretations of (8a), but certainly not the most salient one. This suggests that the comparative phrase (*the*) less) doesn't simply 'originate' within the clause. Indeed, there can be instances of the construction with what is called an 'exophrastic' comparative phrase, one that seems to be 'pre-installed' and has scope over the entire situation, as in (9):

- (9) The more I learn, the more I don't know anything. ( $\approx$  '..., the more {it's the case that / I realize that} I don't know anything.')

I furthermore observe in [11] that the comparative correlation construction merely expresses a positive or negative correlation, but it doesn't specify whether or not that correlation is linear. The example in (6a) above illustrates this point nicely. *The faster we drive, the sooner we'll get there* correctly states that drive time is shorter with faster speeds. For a distance of fifty kilometres, driving at an average speed of 100 km/h instead of at 50 km/h will reduce the drive time by thirty minutes. Increasing the average driving speed by another 50 km/h (to a reckless 150 km/h) will only gain you an extra ten minutes off the drive time (Figure 3). No matter how fast one drives, one can never reach one's destination "in no time", literally.

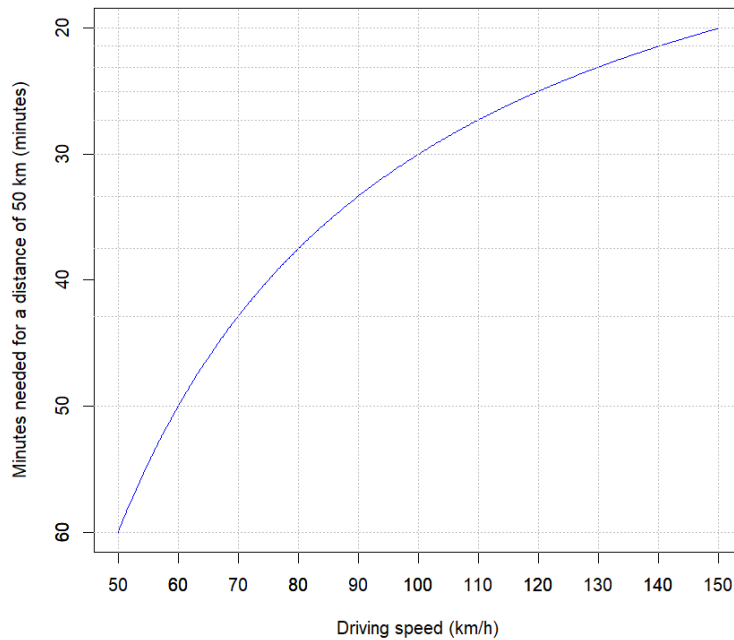


Figure 3. *The faster we drive, the sooner we'll get there*: the comparative correlative doesn't by itself indicate that the correlation is not a linear one.

Another famous construction I have dealt with, this time with Edwige Dugas and Vera Tobin, is the *let alone* construction, which again involves scalar semantics. This construction has been claimed to involve an entailment relation from the first proposition to the second (expressed by the fragment clause after *let alone*), as in (10a). In [12], we focus on the largely overlooked use as in (10b), which one prominent grammarian dismissed as an error, resulting from internalizing “the wrong meaning” of the construction:

- (10) a. I don't have one child, let alone six (...)  
 b. (...) we don't have ten children, let alone one (...)

We argue that the use in (10b) is not erratic or illogical. It is in fact quite common, exhibits the original use of *let alone*, and is motivated by the wish to cancel, by way of afterthought, a possible implicature from the first proposition – in (10b), not having ten children still leaves room for the possibility that one has *some* children, even up to nine.

The two uses differ with respect to which part of the construction has most relevance. This is clear from considering the contexts of the two examples above, which are both attested ones. The sentence in (10a) occurs in a context about a mother bringing up six children, so the second proposition is relevant to that (while the first part is most informative). The sentence in (10b) appears as part of a reply to an interlocutor asking, provocatively, “Where's the father of your ten children?”, so here the first proposition of the construction answers directly to that (and the second is more informative). Beyond this important difference, the canonical and the afterthought use are connected by the shared pragmatic information that the first clause could suffice

on its own in the context and that second clause is portrayed as not being worthy of too much attention (its proposition being either entailed or merely relating to an unwanted implicature).

## 2.2 Modal verb constructions

Implicatures can also play an important role in the use of modal verbs. In [13], Ilse Depraetere and I demonstrate that modals may appear in certain fairly conventional sequences that come with a pre-packaged pragmatic implicature. Consider (11):

(11) Not if I can help it.

Semantically, this fragment clause just means that the situation referred to will not come to fruition if the speaker has the means or opportunity to intervene. Pragmatically, the speaker is understood as asserting their intent to actively avoid or thwart the situation in question. The phrase carries a sense of agency and resolve, underscoring the speaker's willingness to take action to avert the potential outcome. The sentence comes close to meaning, 'Not if I can help it, and help it I will'. Using this kind of *not*-fragment without that pledge interpretation is inappropriate, something which can then be exploited for comic purposes, as when someone utters (11) merely to express an open conditional: *Not if I can help it. And help it I might.* (This is only appropriate if the juxtaposed sentence is meant as an understatement.)

In [13], we thus adduce several pieces of evidence that interpretations of clauses with modals – in this paper, *can*, *can't* and *could* – can be 'short-circuited' by the construction that these clauses instantiate. One further case is *How can we VP?*, which is often used to express self-reproach and to exhort oneself to do otherwise (e.g., *How can we believe this crap?*, *How can we remain silent in the face of...?*). It is not always just pragmatic information that is short-circuited. Modals are notoriously ambiguous (e.g., *can* can express ability, opportunity, narrow-scope permission, wide-scope situation permissibility, etc.) and standard formulations can have the effect of narrowing down the range of meanings to just one. Thus, when someone responds with *I can't complain* to a question like *How are you?*, it indicates that they are doing reasonably well or things are going fine. This phrase suggests that while there might be minor issues or inconveniences, the person doesn't consider them significant enough to complain about. We all know it's a way of expressing a neutral or content state without delving into the details of any potential concerns. The modal *can't* here is understood to express lack of 'situation permissibility': things are such that the situation of me complaining about them wouldn't be permissible. Both this conventional communication of the semantic situation permissibility meaning and this pragmatic signalling of a zen-like state of mind are humorously subverted when someone replies *I can't complain* while anxiously pointing to a sign "No Complaining", as in an episode of *The Simpsons*.

In [14], Ilse Depraetere, Mégane Lesuisse and I consider similar conventionalized sequences around the modal verbs of necessity *should*, *must*, *have to* and *need to*. We extract from the British National Corpus combinations of each of these modals with strongly collocating neighbouring words to their left or their right, and for these bigrams, we again extract sequences with a strongly collocating neighbouring word to their left or right, and so on, until neighbouring words fall below a set cut-off level for collocational strength. We thus identify over 500 lexical n-grams where each word has a strong tie to the next. Of these n-grams, some are not specific to any of the

four modals (e.g. *we {should/must/have to/need to} get*), some appear with two or three but not all four modals (e.g. *care {should/must} be taken*), and some appear with just one of the four modals (e.g. *no reason why you should*).

Based on these shared or unique lexical environments, we cluster the modal verbs (*should* is most different from the other three, among which *have to* and *need to* form the closest pair). We then identify by hand n-grams with interesting semantic and pragmatic properties, such as *why should(n't)* (used in rhetorical questions), *perhaps you should* (to mitigate obligation), *must surely* (to intensify one's conviction that something is the case) and *may {have to/need to}* (to express a contingent necessity).

### 2.3 Existential constructions

Speakers often have the choice to express the existence, presence or availability of something by means of a 'locative existential' (e.g. *There is a gluten-free option in this recipe*) or by means of a 'possessive existential' (e.g. *This recipe has a gluten-free option*). In [15], Fayssal Tayalati, Vassil Mostrov and I explore how language users rate each of these two constructions, as well as some other constructions, for various French nouns that denote human properties, such as *courage*, as well as for their English equivalents. How acceptable do speakers find, for instance, *Il y a un courage étonnant chez Emma* / *There is a surprising courage in Emma* (assuming that the French preposition *chez* can be rendered at all satisfactorily with the English preposition *in*)? What are their acceptability judgements for *Emma a un courage étonnant* / *Emma has a surprising courage*? And how do they rate *Emma est d'un courage étonnant* / *Emma is of a surprising courage*, where a human property noun is presented in one of the other constructions (the 'genitive of quality')?

In total, we collect acceptability ratings for 24 nouns across 6 different constructions from 108 speakers (72 for French and 36 for English). We apply a Principal Component Analysis to visualize the suitability of different kinds in nouns in different constructions. The results confirm the validity of previously established subclasses for these nouns (some of them merged here for the sake of simplicity):

- (i) nouns used for directed feelings or psychological states (e.g. *amour/love, tristesse/sadness*).
- (ii) nouns used for behavioural traits (e.g. *gentillesse/kindness, prudence/carefulness*)
- (iii) nouns related to a person's dimensions, nature or physical appearance (e.g. *poids (normal) / (normal) weight, tempérament (colérique) / (fiery) temperament, beauté (rare) / (rare) beauty*)

In general, it is nouns from the first group that are judged to be most acceptable in the locative existential, while nouns from the third group are judged least acceptable in it. Nouns from the second group elicit in-between judgements. This pattern holds for both the French and the English nouns. Here are some examples for English, with a noun from each broad class, together with the average acceptability score (from 1 to 5):

- (12) a. There is an intense anger in Isabella. [av. rating of 4.52]  
 b. There is a remarkable carefulness in Olivia. [av. rating of 4.00]  
 c. There is a fiery temperament in Sarah. [av. rating of 3.22]

The acceptability of these nouns in this existential construction is strongly correlated with their acceptability in a sentence frame that presents the property as being of a certain (limited) duration:

- (13) a. Isabella's anger didn't last long. [av. rating of 4.8]  
 b. Olivia's carefulness didn't last long. [av. rating of 3.25]  
 c. Sarah's temperament didn't last long. [av. rating of 2.33]

Somewhat surprisingly, the possessive existential (e.g. *Isabella has an intense anger*) shows a moderately positive correlation with the locative existential for the English nouns, and is neither positively nor negatively correlated with the latter for the French ones. All in all, though, the French nouns receive fairly similar acceptability ratings as their English equivalents across the constructions investigated (Figure 4).

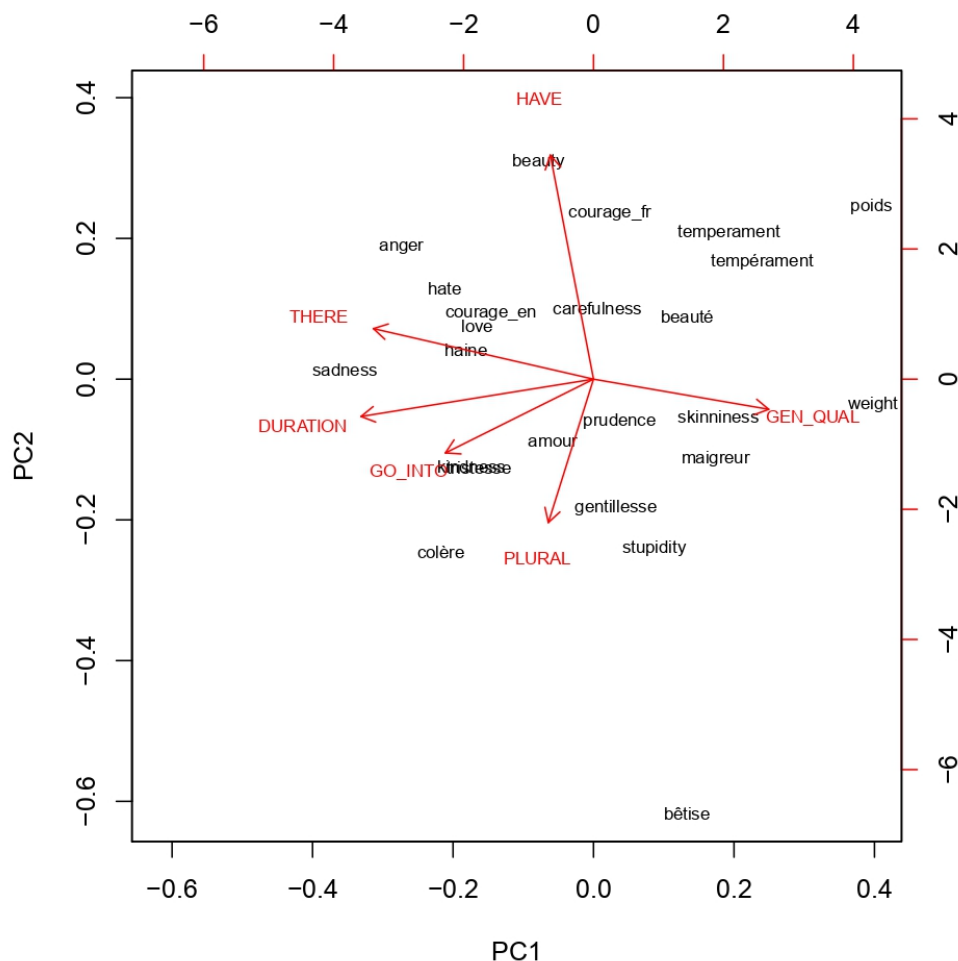


Figure 4. Biplot generated from a PCA (Principal Component Analysis) of acceptability ratings for 12 French and 12 English human property nouns across six constructional environments. The plot displays

the relationships between variables and observations in a reduced-dimensional space, with the two principal components (PC1 and PC2) capturing the maximum variance in the data. The position of the nouns in the plot is influenced by their acceptability in each of the six environments considered together. Closeness of constructions (labels in red) indicates that these receive similar ratings. The two superimposed nouns near the label 'GO\_INT0' (for *She went into a state of \_\_*) are *tristesse* and *kindness*.

In [16], I investigate locative and *exist* existentials within a special sequence of clauses, as in (14):

(14) Hannah Montana does not exist. Her name is Miley Cyrus.

There is an apparent contradiction here: if an entity is first said not to have any existence, it might seem pointless to proceed with saying what the name of that non-existent entity is. This incoherence is reminiscent of metalinguistic negation, as in (15):

(15) A: Did you like it?  
B: I didn't like it. I LOVED it!

I defend, however, that the negation in (14), unlike the negation in (15), is of the ordinary descriptive kind. There is nothing echoic about the verb *exist* – (14) could be uttered after the interlocutor saying *Guess who I saw at the airport? Hannah Montana!* – and the negation is simply meant to deny the existence of Hannah Montana, on the grounds that this name doesn't appear anywhere on a list of real-life celebrities. Language users sometimes (pretend to) argue that when words, as labels for entities, have no official existence in atlases, registers of people, or dictionaries – in what I call “worlds of words” – then the actual places, people or other phenomena that these names or words are labels for have no rightful existence either.

The kind of clause sequence used in (14) is frequently used for rhetorical reasons to argue that the use of a term is politically incorrect or sprouts from what the speaker considers a misguided conception of reality:

(16) a. There is no such thing as non-consensual sex. It's called rape. Period.  
b. There's no such thing as “long Covid”. It's called vaccine side effects.

I suspect we will be seeing this multi-clause template a lot in the currently raging culture wars.

## 2.4 Privative constructions

Adjectives such as *fake*, *false* and *fictitious* are called ‘privative’ in that they ‘rob’ or ‘deprive’ an entity from membership to the class of things denoted by the noun. They differ from ordinary adjectives, which narrow down the set of the things denoted by the bare noun to a smaller subset. Thus, a *red ball* is a ball that is, moreover, red. A privative adjective puts an entity in a set that doesn't even intersect with the set of things denoted by a noun: *fake gold* isn't even gold to begin with.



(in blue hues) also tend to have similar co-occurrences with other words: observe, for example, the cluster of *image*, *picture* and *photos*, or of *email*, *message*, *letter* and *telegram*.

Our research underscores the context-dependence of word meanings. Speakers also have to bring to bear their knowledge of the world and of the wider discourse context (a *fake gun* talked about in the context of a robbery is understood differently from a *fake gun* at an antique arms fair). A cognitive-linguistic approach, including frame semantics, is well equipped to face these facts about *fake*.

In [18], co-authored with Robert Dausg and Stefan Hartmann, morphological constructions with a privative prefix are also approached with a combination of large-corpus distributional semantic methods and more qualitative, anecdotal observations. The prefixes in question are *near(-)*, *pseudo(-)* and *quasi(-)*, as in *near-perfect*, *pseudoscientist* and *quasi-religious*. On the basis of the adjectival and nominal bases that each of these prefixes combines with, we observe a slight preference of *near-* for bases with negative semantic prosody (e.g. *near-apocalyptic*, *near-collapse*, *near-disaster*, *near-fatal*), a tendency of *quasi-* to occur with bases from the legal-administrative domain, in the broadest sense (e.g. *quasi-diplomatic*, *quasi-government*, *quasi-judicial*, *quasi-private*, *quasi-public*), where it is approximative but not in any evaluative way, and of *pseudo-* to appear in either non-evaluative technical terms (e.g. *pseudoword*, *pseudo-random*) or in combinations where it has a pejorative interpretation (e.g. *pseudo-religious*, *pseudo-intellectual*). We use the term ‘disproximation’ for the latter use, to capture the sense of ‘falling short’ of a norm.

## 2.5 Fragments

In [19], I revisit fragments starting with *not*, an example of which was given in (11) above, repeated here.

(17) Not if I can help it. (=11)

Technically speaking, such as sentence can be seen as the result of a syntactic operation known as ‘stripping’, also known as ‘bare argument ellipsis’ (a misnomer, as what is left after the assumed deletion operation is not an argument but an adjunct). Just looking at the syntactic operations supposedly rendering possible fragment clauses misses the point that these fragments are sentence patterns in their own right, and that speakers of the language know their unique usage properties. I noted in Section 2.2 that the interpretation of this utterance is short-circuited: *can* here expresses opportunity and the speaker is understood as making a vow not to let the situation denoted by a relevant context proposition happen. In [19] I look at this preceding context and find that the negation in such *not*-fragments may either negate a positive proposition or strengthen an already negative one, depending on who uttered the previous clause (the interlocutor or the speaker herself) :

- (18) a. A: Those bullies will steal my lunch money.  
B: Not if I can help it.  
b. Those bullies won’t steal your lunch money. Not if I can help it.

The *not*-fragment as used in (18b) exhibits what I term ‘negative expansion’ and again illustrates the need to broaden the scope of our linguistic analysis and go beyond the boundaries of the single sentence. (A previous example was the bi-clausal pattern [X does not exist. Its name is Y], and variants such as [There’s no such thing as X. It’s called Y], discussed in Section 2.3.)

In [20], a text submitted for publication, I take a more radically discourse-oriented approach to fragments and imperatives, determining their actual position within a paragraph and within the whole text. For this, I use editorial articles from the weekly newspaper *The Economist*, scanned from the first word to the last in search of fragments and imperatives. Considering these two constructions together makes sense because (subject-less) imperatives, like fragments, are shorter than their canonical counterparts and because many fragments, like imperatives, are sentences without a truth value (e.g. *Good luck with that!*, *And now for something completely similar*). I find that fragments and imperatives, probably because they stand out from ordinary sentences, have a tendency to occupy conspicuous positions (Figure 6).

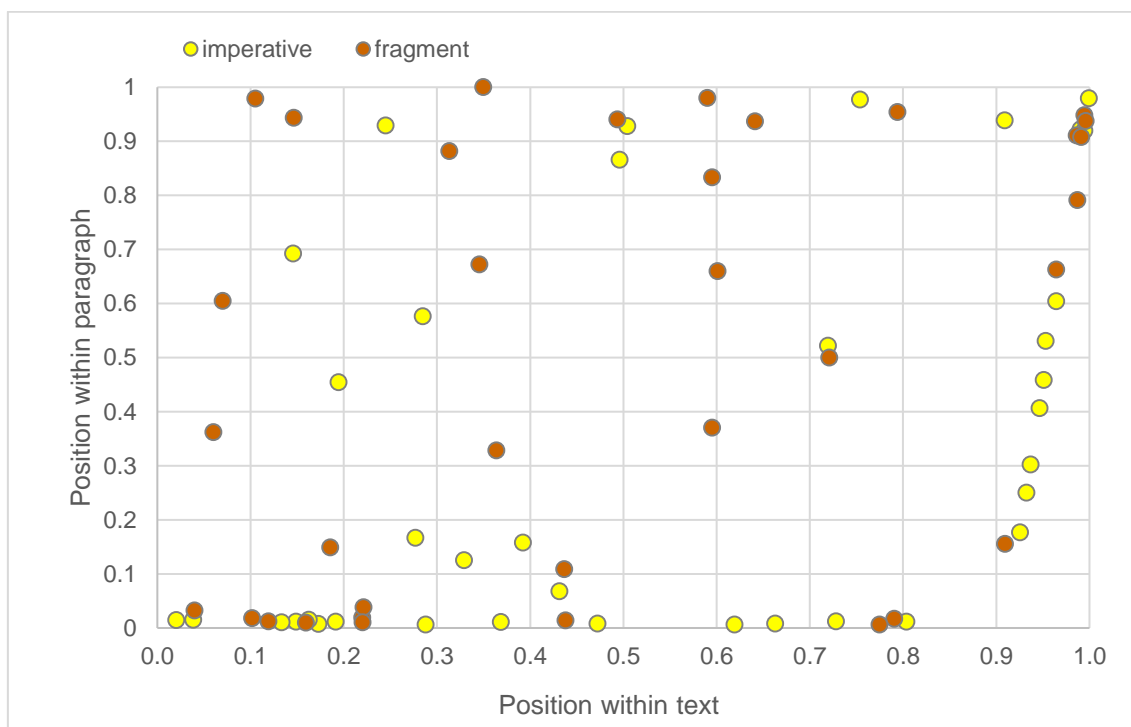


Figure 6. Distribution of fragments and imperatives within a text (X-axis) and within a paragraph (Y-axis) in a sample of 66 editorials from *The Economist* (close to 0 = at the start; 1 = at the end). Note that the middle field is relatively sparsely populated, suggesting that fragments and imperatives in polished journalistic prose occupy conspicuous positions.

At the level of the paragraph, fragments and imperatives often occur as the first or the last sentence. Within a text, they have a higher-than-chance likelihood of appearing in the last paragraph or, interestingly, in the second paragraph, after a first paragraph which presents received opinion, or another view that the reader is meant to first go along with, before the second paragraph then abruptly shows this view as wrong. The imperative or fragment we find here is then, for example, a hope-crashing or belief-busting *Well, think again*, *Don’t count on it*, *Fat chance* or *Not anymore*. I refer to this set-up, involving two paragraphs, as the ‘viewpoint-correcting construction’.

A number of recurrent fragment types in journalistic prose is also identified: *Better (not) to VP*, *Why VP?* and *No/Little wonder* + content-clause. While it could have been possible, perhaps, to identify such fragment clause constructions automatically, I find that doing so by hand gives the researcher a sense of control and ‘proximity’ that one often has to let go when relying on more decontextualized corpus output.

### 3. A note on future research and type of supervising

I aim to push ahead in four interconnected research directions:

- (i) constructional pragmatics
- (ii) constructionist treatments of ‘movement’ phenomena
- (iii) the nature and status of constructions in grammar
- (iv) the representation of grammar in popular culture

#### 3.1 Constructional pragmatics

It is clear that linguistic units can be packed with pragmatic meaning, that is, meaning that is impossible to capture in truth-conditional terms. The pragmatics of constructions should therefore be placed high on the agenda.

A short-term goal will be to explore **evaluative morphological phenomena**. The method for this will be to hand-identify items that exemplify morphological patterns and that are used for expressive purposes. One such pattern is clipping, such as *bud* (from *buddy*), *chute* (from *parachute*), *nukes* (from *nuclear arms*), *prole* (from *proletarian*), *rep* (from *reputation*), *Midge* (from the surname *Midgley*) or *rube* (from the name *Reuben*, referring to an unsophisticated, inexperienced person). By virtue of their informality and suggested familiarity with a topic, these signal the speaker’s or writer’s brazenness.

Morphological patterns may be typical of certain usage situations, so that when they are used in other situations than their usual ones, they will be understood as expressing irony or mockery. This is the case with the diminutive *-y’s*, as in *mommy and daddy’s sweetest baby bunny*, which when not uttered by a parent can sarcastically indicate someone favoured through nepotism.

In some cases, it is clear that a morphological rule has been bent, as in the redundant and strictly unacceptable superlative suffix added to *Spartan* in (19):

- (19) Or maybe they just wanted our children to be the strongest, toughest, most Spartanest badasses this side of Planet America.<sup>2</sup>

Such extravagant morphology (Eitelmann and Haumann 2022) is not easy to demarcate from ordinary cases of making use of productive schemas. It is not immediately clear whether, for instance, the second synthetic compound ending in *-ing* in (20) is out-of-bounds:

- (20) He was put in charge of a mock spelling bee, a run-of-the-mill hand-shaking and baby-kissing type photo-op that was about to go horribly wrong.

*Kiss* and *baby* fairly rarely combine to form a synthetic compound. An adept writer may know this fact and use *baby-kissing* anyway to make this form stand out. Moreover, by turning the two items into a single word, the kind of situation referred to is reified as a habitual activity. In using this slightly unusual construct, the writer appears to send a wink to the reader, insinuating that there is a shared understanding that for numerous politicians, the kissing of a random baby is something that is simply done as a standard campaign ritual.

Students can be asked to make an overview of known evaluative and expressive morphological constructions, starting with Bauer, Lieber and Plag's (2013) reference work, and to scan authentic texts (cf. footnote 2) for examples in the wild, checking whether there are any previously undocumented cases.

Pragmatics should also be explored in the domain of syntax. One small-scale future research topic concerns the role of **frame-semantic knowledge** in the well-known **particle placement alternation**. This alternation is often discussed in terms of information-structural preferences: discourse-old and light object NPs (and definitely unstressed pronouns) precede the particle, while new and long ones tend to follow the particle. However, if one compares the two placement options and, keeping the form of the direct object NP as constant as possible (for instance, by specifying that it start with a possessive determiner in both cases), then one may get rather different kinds of nouns. In the discontinuous ordering (V-NP-Prt), the head of the NP is typically a body part noun or another noun that involves inalienable possession, nouns that one doesn't find that often in the joined ordering (V-Prt-NP). This may have to do with the fact (as mentioned in Section 1.4) that the discontinuous ordering is typically chosen for 'familiar' things (not necessarily previously mentioned ones). The research I reported on in [9] (pp. 202–204) was rudimentary and could be refined, as follows:<sup>3</sup>

- (i) making sure the NP is of comparable length in both orderings
- (ii) coding the retrieved examples with respect to whether they're figurative or not

---

<sup>2</sup> [https://www.cracked.com/article\\_18364\\_6-insanely-awesome-things-1900s-thought-wed-have-by-now.html](https://www.cracked.com/article_18364_6-insanely-awesome-things-1900s-thought-wed-have-by-now.html), last accessed 12 August 2023. All morphological examples mentioned in this section are taken from articles that appeared on the humour website Cracked.com, which I believe may be a fruitful source of examples of evaluative morphology.

<sup>3</sup> These are suggestions I recently pitched to a colleague, who was looking for an MA thesis project on particle verbs.

- (iii) checking whether the noun was mentioned as such in the immediately preceding context
- (iv) finding a way of deciding whether the noun head is otherwise 'evoked' by the preceding context (i.e. whether it belongs to the same frame).

For step (iv), using lexical databases such as FrameNet or WordNet might be useful. Consider the following example (warning: not for sensitive readers):

- (21) Shocking video shows cops forcing man to cut his dog's head off.<sup>4</sup>

The object NP of the particle verb is a three-word complex NP, so its use in the discontinuous allostruction is perhaps rather disfavoured. However, *head* is evoked by *dog*, which is itself evoked by *man* (a dog being *man's best friend*, as the common phrase goes), and while cutting off a vital body part of a pet is anything but a familiar action, the direct object NP is accessible via lexical and conceptual links. It would be nice to find support for a hypothesis first formulated by Bolinger (1971: 55–57) and then supported only anecdotally in [9].

### 3.2 Constructionist treatments of 'movement' phenomena

Construction Grammarians often use corpus-linguistic methods to record patterns of usage. The downside is that what is patently *not* possible in language can go unnoticed and, accordingly, unaccounted for. It is important that linguists working in this framework also try to make inroads into terrain that has been more intensely studied by generative linguists. A useful project, to which students can contribute, is to take as research object some of the classic asterisked examples in the generative literature and to attempt to provide a more constructionist, usage-based explanation of them. One well-known area is **island violations**. Take the following sentences, uttered by Moe Szyslak, the bartender from *The Simpsons*:

- (22) Sounds like you're having a rough Christmas. You know what I blame this on the breakdown of? Society.

The second sentence is distinctly odd, something which the scriptwriters will have been aware of. (*The Simpsons*, as we have noted in [13] is peppered with intentional violations of linguistic conventions.) What would have been less jarring is this:

---

<sup>4</sup> <https://www.dailymail.co.uk/video/news/video-1585724/Shocking-video-shows-cops-forcing-man-cut-dogs-head-off.html>, last accessed 13 August 2023.

- (23) Sounds like you're having a rough Christmas. You know what I blame this on?  
The breakdown of society.

Since Ross (1967), most syntacticians would argue that the reason why (22) is awkward is that, as a general rule, one cannot move anything out of a noun phrase, which is considered an 'island' for extraction. This view may be wrong, or at least, the rule is often violated without any awkwardness ensuing. Frame-semantic knowledge appears to play a role in extraction, in that it's easier to extract from an NP whose head belongs to the frame of the verb than from an NP with a non-evoked head (Chaves and King 2019): compare *Who did you read a book about \_\_?* and *\*Who did you drop a book about \_\_?* The real reason why (22) sounds so awkward is that Homer Simpson, the addressee, couldn't just expect that his miserableness is being attributed by Moe to the breakdown of *anything*. Homer may be familiar with Moe's bitter disposition, but the idea of anything breaking down was not part of the conversational common ground. Consider the following sentence, which has the exact same structure as Moe's original sentence (see Chaves and King (2019: 725) for a similar example):

- (24) You know who I did it at the request of? The State Department.

This was uttered a few years ago on Fox News by Rudy Giuliani, Donald Trump's personal lawyer, who was accused of being involved in prying into the dealings of Hunter Biden in Ukraine. In this case, the idea that Giuliani's foreign phone calls were prompted by *someone* is part of the conversational background. While extraction from backgrounded constituents is in principle not possible (see Goldberg 2013 and Liu et al. 2022 for general discussion), what may help here is that *at the request of* is a lexicalized, complex preposition, synonymous with *for* (for the role of close synonymy in extraction, see Van Valin 2005: 289).

Students could be involved in annotating corpus output of specific queries targeting such sentences, such as "{*who/which/that*} + (pro)noun + verb + prep (+ det) + noun + prep + sentence boundary": is the sequence prep + (det) + noun + prep a conventional complex preposition or not? To answer this question, corpus evidence should again be adduced. This may seem to undermine the above claim that we should open our eyes to phenomena that are *not* attested at all. The point is that we should open ourselves to remarkably unacceptable sequences – something generativists were good at pointing out. In trying to explain why these are unacceptable, corpus evidence certainly *can* be useful.

### 3.3 The nature and status of constructions in grammar

While working on the *document de synthèse* as well as the short monograph under revision, included in this *habilitation* dossier, it has become clear that the notion of construction, so central to the theory Construction Grammar, may need to be revised and redefined. In a recent survey among close to two hundred Construction Grammarians (Boas, Leino and Lyngfelt to appear), more than three quarters of the respondents agreed, somewhat or even strongly, with the claim that constructions are cognitively real. It may therefore be rather daring to abandon the conception of *construction* as some sort of mental schema and simplify it as a **conventional schema**, fol-

lowing Haspelmath's (2023) recent proposal. At the same time, this move would have the advantage of letting corpus data decide whether a sequence is a construction or not (or, better, letting corpus data to what *degree* a construction candidate is conventionalized; cf. Ungerer (2023)).

Despite the widely accepted lexicon-grammar continuum (another tenet of Construction Grammar), many (perhaps most) Construction Grammarians in practice adopt a distinction between lexical items and syntactic constructions. For example, Fried and Östman (2004: 22) write that "linguistic expressions often reflect the effect of interaction between constructional patterns and the words that fit in them: words, whether heads or dependents, contribute specific semantic properties to any larger construction they occur in, but a construction may also modify some of those properties, as well as add features of its own." This goes against the widely-held view that coercion is one-directional, with lexical items adapting to the larger constructions, but even the notion of coercion as such also presupposes a distinction between lexical items and constructions. Likewise, the English constructi-con developed by Thomas Herbst, Thomas Hoffmann and Peter Uhrig presents the two in separate lists, seemingly suggesting that lexical items are *not* constructions by themselves.<sup>5</sup> This constructi-con contains six constructions that have the same form, including the *They-are-willing-to-pay* construction, the *He-was-brave-to-say* construction and the *She-was-surprised-to-hear* construction. Apart from hosting different classes of adjectives, they have a lot in common (and the latter two are even described in semantically equal terms: "Evaluation of an ÆFFECTOR in the light of an ACTION they have carried out"), although to *to*-infinitive part is given the semantic role of "ACTION" with *brave* (and *foolish*, *right*, etc.) and of "CAUSE" with *surprised* (and *happy*, *proud*, etc.). This example of six syntactically identical constructions could be argued to suggest there are **pure-form templates** that individual constructions may inherit from.

I aim to test the proposal that there are forms without meaning (see the 'crucial test' for Construction Grammar, proposed in Document 2 of this dossier). Students can be invited to test this experimentally, by letting participants judge nonsensical sentences that contain not just pseudowords but also employ sentence or complementation patterns that are not available (at least not in English):

- (25) a. It was him really zonky to spongole that again.  
b. It was really zonky to spongole that again him.
- (26) a. The plam was choffing her the druke some broaves.  
b. The plam was her the druke some broaves choffing.
- (27) a. It was miggy of you that you could freep.  
b. It was miggy that you could freep of you.

In each pair, (a) is expected to be deemed less ill-formed than (b). This could be because participants cannot help interpreting the sentences (in which case meaning is invoked after all) but it

---

<sup>5</sup> <https://constructicon.de/>, last accessed 15 August 2023.

could also be because they simply rely on intuitions of what could be a possible form even as they struggle to make sense of the sentence. Follow-up questions could gauge this.

### 3.4 The representation of grammar in popular culture

A line of research that I'm enthusiastic about is finding out what the general populace is expected to know about grammatical terms and concepts. One indirect way of finding this out is by running searches for grammar terms, for instance those of the parts of speech, in the Corpus of American Soap Operas (100 million words), the TV Corpus (325 million words) and the Movie Corpus (250 million words) available via *english-corpora.org*. Studying their use in conversation (albeit scripted) can give us good insights into stereotypical attitudes towards them and check whether characters have a correct or incorrect conception of them. In the latter case, it should of course be further checked whether the misconception is intentional or not. This kind of research is useful to have an idea of the 'common ground' between grammarians and the general non-initiated reader, something which is useful for anyone teaching linguistic analysis to beginners.

In the following exchange from a 2005 drama/fantasy/mystery series makes a correct general claim about adverbs, namely that they can't modify a noun, but, apparently without any humour intended, imparts this 'wisdom' that must have been picked up at school in a context that in fact reveals absence of mastery of even basic sentence analysis:

- (28) Paige: This isn't a game, ok? This is real, deadly real.  
 Billie: You can't use an adverb with a noun.  
 (TV Corpus, *Charmed*, episode Malice in Wonderland)

Table 2 gives an overview of some relevant search terms in the above-mentioned corpora. Together, they yield some 4000 instances, which forms a decent-size database for several qualitative MA research projects and even a doctoral thesis.

Table 2. Occurrences of *grammar* and grammar-related terms in some corpora of informal language use.

	Soap	TV	Movie	Totals
<i>grammar</i> (excluding <i>grammar school</i> )	16	450	321	787
<i>grammatical</i>	0	69	27	96
<i>linguistics</i>	109	109	109	327
<i>linguistic</i>	125	125	125	375
<i>noun</i>	16	212	154	382
<i>pronoun</i>	15	191	70	276
<i>verb</i>	36	413	272	721
<i>adjective</i>	46	296	176	518
<i>adverb</i>	3	50	34	87
<i>adverbial</i>	1	1	3	5
<i>preposition</i>	8	77	40	125
<i>conjunction</i> (excluding <i>in conjunction with</i> , but needs further noise removal)	6	120	72	198

<i>interjection</i>	1	28	6	35
<i>infinitive</i>	3	41	35	79
<i>participle</i>	6	37	11	54
Grand totals	391	2219	1455	4065

A careful examination of the uses of grammar terms, including *grammar* and *linguistics* themselves, is bound to confirm existing hypotheses, for instance that one's grammar is generally thought of as something that needs to be improved, or speaking of participles, that they shouldn't dangle, that infinitives are things to never split, and prepositions are words never to end a sentence with. But even when the casual remarks are not of the prescriptive kind, they may reveal rather one-sided, incomplete profiles of grammar items, for instance that adjectives and adverbs are purely meant to embellish sentences that would be fine without them. The aim of this avenue of research is to provide a fruitful confrontation between, on the one hand, yet to be fully charted popular views about grammar and its basic ingredients and, on the other, grammar as a science, whose task, in part, is to engage with those views.

## References

- Bauer, Laurie, Rochelle Lieber et Ingo Plag. 2013. *The Oxford Reference Guide to English Morphology*. New York : Oxford University Press.
- Boas, Hans C., Jaakko Leino et Benjamin Lyngfelt. A paraître. Introduction: Issues of the theme. *Construction and Frames* [numéro spécial sur l'état actuel et le futur de la Grammaire de Construction].
- Chaves, Rui P. et Adriana King. 2019. A usage-based account of subextraction effects. *Cognitive Linguistics* 30(4), 719–750.
- Eitelmann, Matthias et Dagmar Haumann. 2022. Extravagance in morphology. In : Matthias Eitelmann et Dagmar Haumann (dir.), *Extravagant Morphology: Studies in Rule-Bending, Pattern-Extending and Theory-Challenging Morphology*, 1–18. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Fried, Mirjam et Jan-Ola Östman. 2004. Construction Grammar: A thumbnail sketch. In : Mirjam Fried et Jan-Ola Östman (dir.), *Construction Grammar in a Cross-Language Perspective*. Amsterdam : John Benjamins, 11–86.
- Goldberg, Adele E. 2013. Backgrounded constituents cannot be extracted. In : Jon Sprouse et Norbert Hornstein (dir.), *Experimental Syntax and Island Effects*. Cambridge: Cambridge University Press, 221–238.
- Haspelmath, Martin. 2023. On what a construction is. *Constructions*, 15(1). DOI : 10.24338/cons-539.
- Liu, Yington, Elodie Winckel, Anne Abeillé, Barbara Hemforth et Edward Gibson. 2022. Structural, functional, and processing perspectives on linguistic island effects. *Annual Review of Linguistics* 8(1): 495–525.
- Ross, John Robert. 1967. *Constraints on Variables in Syntax*. Thèse de doctorat. Cambridge, MA : MIT.

Ungerer, Tobias, 2023. A gradient notion of constructionhood. *Constructions* 15(1). doi 10.24338/cons-543.

Van Valin, Robert D. 2005. *Exploring the Syntax-Semantics Interface*. Cambridge : Cambridge University Press.